

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LUCIEN,

DE LA

TRADUCTION

DE N. PERROT

SR D'ABLANCOURT.

TROISIÈME PARTIE.

Nouvelle Edition revue & corrigée.



A PARIS,
Au Palais, Par la Société.

M. DC. LXXIV.
AVEC PRIVILEGE DV ROT.



**Bayerische
Staatsbibliothek
München**



T A B L E

DES TRAITÉZ OU DIALOGUES DE LA III. PARTIE DE LUCIEN.

L' Orateur ridicule ,	page 1
L Le menteur , ou l'Incredible ,	p. 10
Hippias , ou le Bain ,	p. 27
Bacchus ,	p. 31
L'Hercule Gaulois ,	p. 34
De l'Ambre , ou des Cygnes ,	p. 36
Loüange de la Mouche ,	p. 38
Contre un ignorant qui faisoit une Bi- bliothèque ,	p. 41
De la Calomnie ,	p. 51
L'Apophrade , ou le mauvais Grammai- rien ,	p. 59
Loüange d'une maison ,	p. 70
De ceux qui ont long-temps vécu ,	p. 78
Loüange de la Patrie ,	p. 86
Des Dipsades ,	p. 89
Dialogue de Lucien & d'Hésiode ,	p. 92

DIALOGUES DES COURTISANES. 113

- Dialogue de Glyceræ & de Thais , *là
mesme.*
- Dialogue de Myrtium , de Pamphile , &
de Doris , p. 114
- Dialogue de Philine & de sa mere ,
p. 116
- Dialogue de Mélisse & de Bacchis ,
p. 118
- Dialogue de Cléonarium & de Leæna ,
p. 121
- Dialogue de Crobylé & de Corinne ,
p. 123
- Dialogue de Musarium & de sa mère ;
p. 125
- Dialogue d'Ampélis & de Chrysis ;
p. 128
- Dialogue de Dorcas , de Pannyquis , &c.
p. 129
- Dialogue de Quélidonium & de Droce ,
p. 132
- Dialogue de Tryphéne & de Charmide ,
p. 134
- Dialogue de Joësse , de Pythie , & de
Lysias , p. 136

DES TRAITÉZ OU DIALOGUES;

Dialogue de Leontique, de Quénidas &
d'Hymnie, p. 140

Dialogue de Dorion & de Myrtalé,
p. 142.

Dialogue de Coclys & de Parthenice,
p. 144

La mort de Pérégrinus, p. 146

Les Fugitifs, p. 161

Les Saturnales, p. 172

Cronosolon, ou le Législateur de Sa-
turne, p. 177

Loix des Saturnales, p. 179

Loix du Festin, p. 181

Epistres Saturnales, p. 183

Réponse de Saturne, p. 185

Saturne aux Riches, p. 187

Réponse des Riches, p. 189

Les Lapithes, ou le Banquet des Philo-
sophes, p. 191

La Déesse de Syrie, p. 207

La louange de Démosthène, p. 225

L'Assemblée des Dieux, p. 245

Le Cynique, p. 252

Philopatris, ou le Catéchumène, p. 261

Caridème, ou la louange de la Beauté,
p. 305

Néron, ou l'entreprise de percer l'Isthme,
p. 310

TABLE DES TRAIT. OU DIALOG.

Pièces ajoutées par forme de supplément.

Dialogue des lettres de l'Alphabet,

P. 318.

Histoire véritable, livre troisième,

P. 349

Histoire véritable, livre quatrième,

P. 372

F I N.



LUCIEN.



LUCIEN.

III, PARTIE.

L'ORATEUR RIDICULE.

C'est une Satyre où il tourne en ridicule quelqu'un qui l'avoit offensé, prenant le contrepied de la véritable Eloquence, pour décrire la sienne.



E te louë, mon fils, d'avoir de la passion pour l'Eloquence. Car qu'y y a-t-il de plus grand & de plus divin, que de sçavoir gouverner les hommes, & les regir par le discours, & de se faire obeïr sans garde ni sentinelle ? Mais pour en venir-là, il faut beaucoup de temps & de

2 L'ORATEUR RIDICULE.

peine. Tu ne dois pas pourtant perdre courage, pour la grandeur de l'entreprise: au contraire, il faut réveiller tes forces pour vaincre les difficultez qui se presentent; & considerer combien de gens se sont rendus illustres par là, qui n'estoient rien auparavant. D'ailleurs je ne te conduiray pas par un chemin rude & épineux, mais par de beaux lieux & d'agrecables valons, où tu trouveras du frais & de l'ombre, tandis que les autres grimperont en vain par des rochers & des precipices. Ces promesses sont grandes, mais veritables; car si Hésiode pour avoir mâché quelques feuilles de laurier sur la montagne d'Helicon, de simple berger devint grand Poëte, pourquoy l'Eloquence coûtera-t-elle plus à aquerir; veu qu'elle le cede beaucoup à la Poësie, tant pour la grandeur des figures, que pour la majesté de l'expression? Il faut que je te conte à ce propos, ce qui arriva à Alexandre, lorsqu'après la journée d'Arbelles, il se vit maistre de l'Asie. Comme il vouloit establir des Courriers par tout pour envoyer ses ordres plus promptemēt, & estre averty plütoſt de ce qui se passoit dans son Empire; un marchand Phenicien luy proposa de percer quelques montagnes, pour faciliter le chemin de Perse en Egypte, qui estoit fort long, & où l'on ne pouvoit aller qu'avec beaucoup de tēps & de peine, à cause des grāds detours qu'il falloit prendre, Mais comme plusieurs choses paroissent incroyables d'abord, qui ne le sont pas en effet, Alexandre ne goûta pas cet avis, quoy qu'il fût pressé de donner ordre aux affaires de l'Egypte, mais l'experience a fait voir depuis qu'il estoit tres-bon. Ne rejette donc pas le mien, & sage aux despens d'Alexandre, croy que je te puis faire surmonter sans peine tous les obstacles qui sont sur le chemin de l'Elo-

On, tra-
verser.

L'ORATEUR RIDICULE. 3

quence, & te rendre en peu de temps grand Orateur. Mais je te veux décrire premièrement le païs où tu dois aller, & t'en dresser la figure. L'Éloquence habite sur une haute montagne, dans une pompe & une majesté extraordinaire; car elle tient d'une main une corne d'abondance pleine de toutes sortes de fruits & de fleurs; & de l'autre, la gloire, la puissance & les richesses, sans parler des louanges & des applaudissemens, qui l'entourent, comme autant de petits Cupidons, ou comme ces enfans qui se jouent autour du Nil, si jamais tu l'as vu comme on le peint monté sur un crocodile ou sur un cheval marin. Imagine-toy que tu es l'un des courtisans de cette Belle, ou plustost l'un de ses galans qui la recherche en mariage, pour jouir de sa beauté & de sa gloire. Lors que tu approcheras de sa demeure, tu perdras courage comme les soldats d'Alexandre, à la veüe du rocher d'Aorne; car elle est ceinte tout autour de roches afreuses. Mais enfin, apres avoir bien tournoyé, tu trouveras deux chemins, l'un qui n'est qu'un petit sentier taillé dans le roc, par où est monté Demosthene & les autres grands Orateurs de l'antiquité, mais qui est maintenant desert, & tout couvert de ronces & d'épines; l'autre large & fleury, par où montent les Orateurs modernes. J'ay esté si mal-heureux que de prendre le premier, pour n'avoir découvert l'autre que fort tard; ce qui m'a donné beaucoup de peine inutilement. Car je croyois le Poëte, qui dit, Que les biens proviennent des maux; & que les roses se cueillent sur des épines; mais j'ay trouvé au contraire, que plusieurs ont aquis beaucoup d'estime & de reputation, sans avoir travaillé; &

4 L'ORATEUR RIDICULE.

qu'ils triomphent maintenant sur le char de l'Eloquence, pour avoir sçeu bien choisir d'abord. Je sçay bien que du commencement tu ne sçauras lequel prendre de ces deux chemins, n'ayant pas assez de resolution pour quitter la trace des anciens, & estant charmé d'autre costé, par l'invention des autres. D'ailleurs, tu rencontreras au bas du roc, un homme fort robuste, mais d'une mine grave & severe, qui s'offrira à toy pour guide dans ce chemin rude & épineux, où l'on voit encore les vestiges de Platon & de Demosthène, & te dira que si tu le quittes, tu tomberas dans des abîmes & des precipices. Il te donnera à imiter les harangues des anciens Orateurs, qui sont mâles & nerveuses, & où tous les pas sont marquez; & te dira que tu ne peux réussir autrement, ni arriver où tu pretend, qu'après beaucoup de temps & de peine; ce qui te desesperera d'abord, car il ne parlera que de lustres & d'olympiades, & non de mois ni d'années; & ne te demandera pas peu aussi pour te montrer le chemin. Voilà ce que te dira ce vieux rêveur avec sa mine renfrognée, qui ne te proposera pour exemples que des morts & de vieilles Pancartes, sans considerer que cela estoit bon sous le regne de Philippe & d'Alexandre, dont la puissance estoit formidable à la Grece; mais que nous jouissons maintenant d'une paix profonde, & sommes aussi esloignez de leurs mœurs que de leurs temps. Si tu me veux croire, tu quitteras ce bon-homme, & son chemin raboteux, par où tu n'arriverois que bien tard, & prendras l'autre qu'on a decouvert depuis peu, qui est plus aisé & plus batu. Tu trouveras à l'entrée un homme de bonne mine, vestu à la mode, avec une contenance lascive, &

L'ORATEUR RIDICULE. 7.

un port effeminé , qui te conviera à le suivre , en se gratant la teste du bout du doigt , & passant sa main dans ses cheveux. Prends garde de ne le pas rebuter , car c'est un thresor qui s'offre à toy , & le favory d'Apollon & des Muses. Mais que dis-je , il n'aura pas plustost ouvert sa bouche de roses , que tu seras charmé de la douceur de son Eloquence , & jureras qu'il n'a esté nourry que de Nectar & d'Ambroisie. Si tu le suis , tu deviendras en moins de rien tres-celèbre , & comme luy , tu regnieras dans les assemblées. Tu ne manqueras donc point d'ajouter foy à ses preceptes ; mais il vaut mieux les entendre de sa bouche , de peur que je ne les puisse rapporter si bien que luy. Il te dira d'abord avec un souris en passant la main sur ton front , & radoucissant sa voix ; Est-ce l'Oracle d'Apollon , mon fils , qui vous a envoyé vers le plus grand des Orateurs , comme il envoya autrefois Cherephon vers le plus grand des Philosophes , ou si vous y avez esté conduit par la foule , & porté sur l'aile de la Renommée ? Mais quoy qu'il en soit , je vous feray voir que j'ay le mesme avantage sur les autres , que la trompette a sur la frûte , & la cigale sur les abeilles ; car il parle de foy avec grande modestie. Pour devenir donc Orateur , ajouta-t'il , vous n'avez qu'à suivre mes pas , & à faire ce que je vous diray. Premièrement , je me moque du savoir & de l'estude ; l'Eloquence est quelque chose au delà , & il n'est pas si necessaire d'estre savant que d'estre hardy , & bannir cette sorte pudeur , qui donne mauvaise opinion de foy. En un mot , pour estre bon Avocat , aussi bien que bon Courtisan , il faut estre un peu effronté , & se

Secret.

L'ORATEUR RIDICULE.

souvenir que la resolution n'est guere plus necessaire à la guerre qu'au bareau. Car pourveu que vous parliez d'un ton de commandement, & que vous ayez la demarche fiere, l'habit magnifique, la suite de mesme, il faut croire que tout ira bien. Apres avoir eu soin de son habit & de sa mine, il faut tenir à la main un livre, comme si l'on estudioit quelque chose, quoy qu'on ne fasse rien moins que cela; Avoir à commandement de beaux mots, & des phrases à la mode, pour se faire admirer; En faire mesme de nouvelles sans se soucier de celuy, qui dit à l'Empereur qu'il n'avoit pas droit de faire un mot. Que si on les rebute, ou quelqu'autre chose semblable que vous voudrez introduire, ne manquez pas d'avoir tout prest le nom de quelque ancien Poëte ou Orateur pour l'autoriser, quand il n'en auroit jamais parlé. Du reste, ne vous amusez point à l'Eloquence froide & surannée de Platon, d'Isocrate & de Demosthene; mais ayez tousiours devant les yeux celle des modernes, qui est plus mignarde & plus polie; & lors qu'il vous faudra haranguer, ne soyez point en peine de traiter vostre sujet; mais parlez indifferemment de tout, sans avoir égard à l'ordre ni à la matiere. C'est assez que vous ne demeuriez pas court. Sur tout, ne manquez pas dans Athenes d'alleguer les costumes des Indes ou d'Egbatane; car c'est le moyen de se faire admirer. Ayez tousiours à la bouche Marathon & Cynégire: Percez le mont Athos, enchaisnez l'Hellespont, obscurcissez le Soleil des fleches des Perses, tarissez les fleuves de leur multitude, poursuivez Xerxes, soustenez Leonidas, lisez les caracteres sanglans d'Orhryade. Ne parlez

*Endroits
illustrés
de l'his-
toire
Grecque.*

L'ORATEUR RIDICULE. 7

que de Salamine, d'Artemise & de Platées : Enchassez par tout ces beaux mots & ces belles phrases dont j'ay parlé, comme autant de pierres. Ne vous expliquez que par figure, avec quelque serment ou quelque exclamation. Repe-
tez souvent, *Messieurs*, d'un ton harmonieux & musical. Crachez en parlant, frapez-vous sur la cuisse, carrez-vous en marchant, parlez en chantant, rompez-vous la teste & aux autres, à force de crier. Que si l'on vous fesse, ou qu'on ne vous vueille pas écouter, sabroüez les auditeurs, & arrêtez ceux qui voudront sortir. Reprenez toujours les choses dès leur origine, & remontez, s'il se peut, jusqu'à la guerre de Troye, & au deluge de Deucalion. Car peu de gens apercevront vos defauts, & ceux-là se tairont par modestie. Que s'ils en parlent, on croira que c'est par envie, & vous aurez toujours l'aprobation du peuple, qui admire tout ce qu'il n'entend point; & qui croit qu'on dit des merveilles, lorsqu'on les prononce hardiment. D'ailleurs, la promptitude donne de l'admiration, ou sert d'excuse, au lieu qu'on attend quelque chose de grand d'un homme qui est préparé: C'est pourquoy je vous déconseille la meditation, tant en vos écrits qu'en vos harangues. Que si vous demeurez court, il faut donner ordre que vos amis menent du bruit, ou qu'ils fassent quelqu'autre chose, pour avoir le temps de songer à ce que vous avez à dire. Car ce n'est pas un petit secret d'entretenir une cabale, qui r'habille nos defauts & qui publie nos avantages, & qui nous applaudisse à la fin, pour servir d'exemple aux autres, & nous accompagne en foule à la sortie. Ne manquez pas vous-

8 L'ORATEUR RIDICULE.

mesme de celebrer vos loüanges, & quand vous aurez harangüé, raportez les plus beaux endroits de vostre harangue, pour faire voir l'avantage que vous avez sur les anciens. Mais j'ay pensé oublier le principal, qui contribuëra le plus à vostre gloire, c'est de n'estimer que soy-mesme; & si les autres disent quelque chose de bon, de crier qu'ils l'ont dérobé. Arrivez toujours le dernier dans une assemblée, parce que cela sert à se faire remarquer; & tandis que chacun est en attente, dites quelque chose qui attire l'attention des assistans, & donne du dégoût pour celuy qui doit parler. Il ne faut pas faire beaucoup de gestes, car cela est bas; ni se lever qu'une ou deux fois, pour ne point témoigner trop d'action. Il se faut toujours moquer de ce que les autres disent; car il y a mille occasions de médire, pourveu que la calomnie soit délicate, & qu'on ait de l'audace & de l'assurance pour la débiter. Voilà ce qu'on doit faire en public, tandis qu'en particulier on passe le temps dans les jeux & la débauche, en feignant toujours d'avoir quelque bonne fortune, & tâchant de se mettre bien avec les Dames; car cela sert à donner de la reputation. Si vous vous appliquez de bonne-heure à toutes ces choses, vous réussirez parfaitement; & il n'est pas besoin de dire ce qui vous en reviendra. Car vous sçavez ce que j'estois, & ce que je suis devenu; Comme je suis né de bas lieu, & que j'eus bien de la peine à me faire valoir d'abord par quelque agrément que j'avois, & en suite par les bonnes graces d'une vieille dont la faim me faisoit trouver ses caresses agreables, quoy qu'elle n'eust plus que quatre dens postiches. Cependant,

L'ORATEUR RIDICULE. 3.

J'aurois esté son heritier , sans un coquin de valet , qui m'accusa d'avoir acheté du poison , pour m'en deffaire plustost. Elle me chassa donc honteusement , & me reduisit à faire le mestier d'Avocat , dont je subsiste , en faisant semblant d'avoir connoissance avec les Juges , & trahissant mes parties. Car quoy que cela me fasse passer pour un méchant homme , cela sert toujours à me faire craindre , & empesche qu'on ne s'ose attaquer à moy. Du reste , bien que je ne remporte pas souvent la victoire , je ne laisse pas d'orner ma porte de festons pour entretenir ma reputation , & tromper ceux qui n'en savent rien. Voilà l'Eloquence que je vous propose, dont je suis un vivant exemple , & qui m'a fait ce que je suis. Ce sont-là à peu près les paroles que te dira ce galant-homme ; & si tu le crois , tu réussiras comme luy , sans avoir besoin pour subsister, de faire la cour aux vieilles ; mais tu obtiendras en mariage l'Eloquence , & seras porté sur le char ailé de Platon ; si bien qu'il te siera mieux de parler de toy , qu'à luy de Jupiter. Mais pour moy , qui suis trop timide & trop retenu , je ne scaurois me rendre illustre par cette voye ; & je te cederay cét honneur , aussi bien qu'à ton maistre. Que dis-je ? j'y renonce déjà , & je t'abandonne le prix de la course , pourveu que tu avoies , que ce n'est pas pour avoir esté plus vite que moy , que tu m'auras devancé ; mais pour avoir pris le plus court chemin.

LE MENTEUR, OU L'INCREDULE.

DIALOGUE

DE PHILOCRE'S ET DE TYQUIADE.

*Il se moque des contes que l'on fait des aparitions
des esprits , & accuse la Magie de fausseté
& d'imposture.*

TYQUIADE. **D'**Où vient, Philoclés, que la pluspart des hommes aiment à mentir, & qu'ils ne se contentent pas de debiter des mensonges; mais ils sont bien-aîsés d'en entendre, & triomphent, quand on les entretient de sornettes, ou qu'ils en content eux-mêmes?

PHILOCRE'S. Quelques-uns le font pour le profit.

TYQUIADE. Je ne parle pas de ceux-à, & j'excuse même ceux qui mentent pour éviter quelque danger, comme fit Ulysse, ou pour faire quelque fortune, sans parler des mensonges loüables qui se font pour tromper son ennemi. Mon étonnement est d'en voir qui aiment le mensonge pour luy-même, & sans qu'il leur en revienne ni honneur ni profit.

PHILOCRE'S. Y a-t'il des gens assez extravagans pour cela?

TYQUIADE Plusieurs & de tres-grands personnages, qui ne se plaisent pas seulement à tromper les autres, mais à se tromper eux-mêmes; ce qui me donne de l'étonnement, meslé de quelque indignation. Car, pour ne rien dire des Poètes, n'avons nous pas des Historiens, comme Ctésias & Herodote, qui non contents d'abuser ceux de leur siecle, ont voulu consigner leurs Fables à la posterité? Mais je ne puis souffrir dans les Poètes mêmes, que Saturne châtre son

père, que Prométhée soit ataché en croix, que les Geans fassent la guerre aux Dieux, sans parler de la Tragedie des enfers, & des diverses metamorphoses de Jupiter, & infinies autres; outre les Chimeres, les Gorgones, les Cyclopes, & semblables resveries, pour faire peur aux petits enfans. Encors passé pour les Poètes, & les anciens Historiens, qui n'avoient rien de meilleur à nous debiter; Mais que dirois-tu de voir mentir des Nations toutes entieres, comme les Candios lors qu'ils montrent le sepulcre de Jupiter, & les Atheniens quand ils disent qu'Ericthon & leurs predecesseurs nâquirent de la terre ? quand ce seroit des chous, encor les faudroit-il semer. Les Thebains sont encore plus extravagans, qui se font venir des dents d'un serpent. Cependant, ceux qui ne croient pas ces choses & autres telles impertinences, passent pour impies, comme s'ils s'ataquoient aux Dieux, & qu'ils doutassent de leur pouvoir, tant le mensonge a trouvé de creance parmi les hommes. Pour moy, je le pardonne aux villes qui le font pour rendre leur origine plus auguste; mais de voir des Philosophes qui travaillent à la recherche de la verité, se plaire à conter & à entendre des fables, comme si c'estoient des preuves infailibles, c'est ce que je ne puis comprendre, & que je trouve tout à fait ridicule & insupportable. Car je viens tout presentement de chez Eucrate, où j'ay oui dire tant de fadaïses, que j'ay esté contraint de sortir, parce que cela me faisoit mal au cœur.

PHILOCLE'S. Tu m'étonnes; car je l'ay toujours pris pour un homme sage, qui ne voudroit pour rien du monde mentir, ni souffrir qu'on mentist en sa presence.

TYQUIADE. Si tu savois les sottises qu'il

a dites, & comme il les affirmoit jusqu'à prendre ses enfans à témoins, tu perdrois bien-tôt la bonne opinion que tu as de luy. Pour moy, je le regardois entre deux yeux, comme s'il fût devenu fou; & quelquefois je le prenois pour un imposteur, & m'étonnois qu'il nous eût imposé si long-temps avec la mine grave & severe.

PHILOCELES. Mais encore, que disoit-il ? car je voudrois bien savoir les impostures qu'il cachoit sous une si grande barbe.

TYQUIADE. J'avois acoûtumé de l'aler voir de temps en temps, lorsque j'estois de loisir; & ayant appris qu'il estoit malade, & qu'un de mes amis avec qui j'avois afaire, estoit chez luy, j'y suis allé pour les voir tous deux, & en arrivant j'ay trouvé que mon amy n'i estoit plus, mais en sa place il y avoit bonne compagnie. Car le Philosophe Peripateticien Cleodeme y estoit, avec le Stoïcien Dinomaque, & Ion le Platonicien, qu'on croid seul avoir penetré dans les secrets de son maistre; Tous chefs de secte, & autant de lumieres de vertu & de doctrine, dont la presence seule devoit écarter le mensonge. Le malade commençoit à se mieux porter, sa fluxion estant tombée sur les jambes; & chacun se méloit de luy conter quelque recette, comme on a de coûtume. Apres l'avoir salué, & m'estre excusé à l'ordinaire de ne l'avoir pas visité plustost, sur ce que je ne faisois que d'apprendre son indisposition, Il me dit d'une voix assez basse, que je me misse sur son lit, ce qui m'étonna, parce qu'en entrant je l'avois trouvé qui parloit avec chaleur; & comme je luy eus obey, prenant bien garde à ne point toucher ses jambes, Cleodeme, poursuivât son discours. En levant, dit-il, de la main gauche la dent

d'une belette qui ait esté tuée de la sorte que je viens de dire; & la liant dans la peau d'un lion nouvellement écorché, puis en entourtillant vos jambes, la douleur s'apaisera aussi-tost. Ce n'est pas dans la peau d'un lion, reprit Dinomaque, qu'il faut entortiller cette dent, mais dans celle d'une jeune biche; ce qui est plus probable à cause de la vieillesse de cet animal, quoy que le lion ait plusieurs autres perfections. Car sa graisse, jointe à son pié droit & aux poils de son menton, a de grandes vertus, pourveu qu'on sache les paroles qu'il faut dire; mais cela ne sert de rien à la goutte. J'ay crû autrefois comme vous, repartit Cleodeme, que la biche estoit plus propre à cela que le lion; mais un Africain me dit une raison qui me fit rendre; c'est que les lions prennent les cerfs, qui est une marque qu'ils sont plus vistes qu'eux; & la compagnie aplaudit à cette raison. Estes-vous si fous, leur dis-je, que de croire qu'on puisse guerir un mal, de paroles, si ce n'est un mal d'esprit, & que des remedes si extravagans aient esté destineez par la Nature, qui est si sage, à la guerison des maladies? Alors ils se prirent tous à rire de mon ignorance, bien que le Medecin qui estoit present, témoignast d'estre de mon avis, pour se venger, à ce que je croy, de ce qu'ils condamnoient le sien, qui estoit de diminuer les forces du malade en luy ôstant le vin, & ne le nourrissant que d'herbages. En suite, Cleodeme me dit en souïrant; Quoy Tyquiade! tu ne crois pas que le remede que nous avons dit, puisse guerir la goutte? Non, dis-je, quand on enfermeroit une douzaine de belettes dans la peau d'un lion, fut-ce celuy de Nemée, veu que le lion même est tourmenté de ce mal, & a quelquefois bien de la peine à marcher. Tu ne fais donc pas, reprit

*Antign.
muv.*

Dinomaque, qu'on charme tous les jours la fièvre, qu'on enchante les serpens, & qu'on guerit les malades avec des paroles que les vieilles savent ? L'un est aussi incertain que l'autre, repliquay-je ; & jusqu'à ce qu'on m'ait fait voir que la fièvre a des oreilles pour entendre ce qu'on luy dit, je prendray cela pour des contes de vieille. Il semble a t'ouïr parler, ajoûta Dinomaque, que tu ne crois pas seulement qu'il y ait des Dieux, ou que tu doutes de leur puissance. Nullement, luy dis-je, il se peut bien faire qu'il y en ait, & que tout cela ne soit que fable. Pour moy, je revere leur pouvoir, & admire tous les jours les merveilles qu'ils operent dans la Nature, par le moyen des remedes qui sont destinez pour cela. Mais Esculape & ses descendans ne guerissoient pas les maladies avec la peau d'un lion & les dents d'une belette, ni en marmotant des paroles ; mais en apliquant des remedes salutaires. Laissez-là cét incrédule, dit Ion, pour ouïr ce que j'ay vû en ma jeunesse. On vint dire un jour à mon pere, que son vigneron se mouroit de la morsure d'une vipere, & là dessus on vit entrer ses camarades qui le portoient à demy-mort sur un petit liêt, ayant le corps tout enflé & tout livide. Comme mon pere pleuroit de le voir en cét état, un de ses amis qui étoit présent ; Ne crains rien, dit-il, je te vais amener un Caldéen qui le guerira. Pour le faire court, le Caldéen vint qui le guerit avec des paroles, en pendant à son pié une pierre tirée du sepulcre d'une vierge. Aussi-tost le malade chargea son petit liêt sur ses épaules, & s'en retourna travailler à la vigne, où il avoit esté mordu. Pour comble de merveilles, ce Magicien alant le matin à la campagne, fit un grand cerne qu'il purifia

avec une torche & du soufre, puis faisant trois tours, & prononçant sept noms d'un vieux livre, il y fit venir tous les serpens de la contrée, à la reserve d'un vieux dragon, qui ne se pouvoit presque plus traîner de vieillesse, ce qui l'empéchoit d'obeir. Alors le Magicien en colere commanda au plus jeune de l'aler querir, ce qu'il fit, & alors qu'ils furent tous arivez, il ne fit que soufler dessus, & les consuma en un instant; ce qui nous remplit tous d'admiration. Le jeune serpent, luy répondis-je, amena-t'il ce vieux dragon par dessous les bras, ou s'il s'apuyoit sur un bâton, parce qu'il ne se pouvoit plus soutenir? Tu te moques, reprit Cleodeme, & j'ay esté quelque temps comme toy que je ne voulois rien croire, jusqu'à ce que je vis ce Magicien du Septentrion, voler & marcher sur les eaux, ou bien à travers le feu, avec des Garbatines, qui est la chaussure du pais. Je ne parle point de chasser les demons, ressusciter les morts, faire descendre la Lune en terre, & remonter Proserpine des enfers, parce que c'estoient des choses ordinaires. Mais je vous diray ce que je luy ay veu faire à Glucias. Ce jeune homme apres la mort de son pere, devint extrêmement amoureux de Chrysis, la fille de Demenet, & comme il estoit mon disciple, il me découvrit sa passion. J'en fus bien fâché, car il estudioit fort bien; & à l'âge de dix-huit ans savoit une grande partie de la Philosophie d'Aristote. Mais voyant que je ne le pouvois détourner de cét amour, je luy amenay ce Magicien, à qui je donnay cent francs pour faire quelques sacrifices, & luy en promis quatre fois autant, si Glucias pouvoit jouir de sa maistresse. Au croissant donc de la Lune, qui est le temps le plus propre pour cela, il fit une fosse sur la minuit

*Peaux de
bestes
nouvelles
ment
scorchées.*

dans le logis de Glaucias, où apres avoir prononcé quelques paroles, le pere aparut premierement, qui estoit mort il y avoit sept mois, & qui se mit fort en colere contre son fils; mais à la fin il se rendit à la passion. En suite, vint Proserpine qui menoit Cerbere en lessé : puis la Lune, qui est un monstre à plusieurs formes, & qui n'est jamais en mesme estat. Apres cela le Magicien fit un petit Cupidon de terre, & luy commanda d'amener Chrysis. Ce Cupidon s'envole aussi-tôt, & au bout de quelque temps on oïit Chrysis fraper à la porte, vaincuë par la violence de son amour, & en entrant elle vint sauter au cou de Glaucias, & demeura avec luy jusqu'au jour. Alors tous les fantômes disparurent, & elle se retira. Si tu avois vû cela, ajoûta-t'il, tu ne douterois plus de la force des paroles. Il est vray, luy dis-je, que je le croirois, si je l'avois vû; mais jusques-là vous me permettrez d'en douter; outre que je connois Chrysis pour une Courtisane assez facile, dont on peut faire tout ce qu'on veut pour peu de chose; sans qu'il soit besoin de faire descendre la Lune en terre, ni remonter Proserpine; car elle acourt au son de l'argent, comme les demons s'enfuient au bruit de l'airain. Mais je m'estonne qu'avec un si beau secret, ce Magicien ne se rend le plus heureux homme du monde, sans avoir besoin de chercher sa vie. Tu es insupportable, dit Ion, de ne rien croire; mais que respondrois-tu à ceux qui chassent les diables, & qui guerissent les demoniaques avec des paroles? Tout le monde connoist ce Syrien de la Palestine, qui pour de l'argent delivre les lunatiques & les possédez. Car tandis qu'ils sont couchez par terre, qu'ils roulent les yeux, & qu'ils écument, il interroge le demô, qui luy répond en

Grec

Grec ou en autre langue, sans que le patient remuë les levres, tant que le demon est contraint de sortir par la force de les conjurations & de ses menaces, & j'en ay vû sortir un qui estoit tout noir & enfumé. Je ne m'étonne pas, luy dis-je, que tu voyes ces choses, vû que tu aperçois les idées, qui sont d'une nature bien plus spirituelle & plus invisible. Comme s'il estoit seul qui eût veu des demons, reprit Eucrate, & qu'on n'en rencontraist pas à toute heure de jour & de nuit. J'en ay veu cent fois en ma vie, & du commencement j'en avois peur; mais maintenant, j'y suis tout accoustumé. Sur tout, depuis qu'un Arabe me donna un anneau fait du fer d'une croix, & qu'il m'aprit une oraison où il entre plusieurs noms; mais tu ne croiras pas cela, non plus que le reste. Je n'ay garde de démentir, luy dis-je, un si venerable vieillard, & particulièrement chez luy, où chacun a la liberté de dire ce qui luy plaist. Tous mes gens, reprit-il, te diront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, comme une de mes statues s'apparoist à eux toutes les nuits. Laquelle, luy dis-je? Cette belle, répôdit-il, qui est de la main de Demetrius, & qu'on voit sous le porche en entrant. Est ce le Discobole, luy repartis-je, qui se panche pour jeter le palay, & se tourne un peu vers celuy qui le porte, pour le prendre de la main, tandis que l'autre se baisse pour le luy donner, & semble n'attendre pour se redresser, sinon que son cōpagnon l'ait jetté? Celuy-là est un chef-d'œuvre de Mirô, dit-il, & ce n'est pas celuy dont je veux parler, ni cét autre de Polyclète avec ses tresses entortillées, ni pas un de ceux de la main droite, où sont les Tyrannicides de Critias. Mais n'as-tu pas vû une statue près de la fontaine, où les veines paroissent

*Il veilla
les Platoniciens.*

comme sur un corps véritable? Elle est chauve, à demi-nuë, avec un gros ventre & quelques poils de barbe qui semblent agitez du vent. Je croy que c'est la statuë de Pelicus General des Corinthiens. Oüi, dis-je, je la connois, elle est à la main droite de Saturne, & a des bandelettes, des guirlandes seiches sur la teste, & l'estomac couvert de lames d'or. C'est moy, dit-il, qui les ay fait dorer, pour m'avoir guery d'une fièvre, qui me tourmenta l'espace de trois jours. Comment, luy dis-je, ce General des Corinthiens estoit aussi Medecin? Ne t'en moque point, répondit-il, qu'il ne se jette sur toy, ou qu'il ne t'envoie quelque maladie; car puis qu'il peut bien guerir, il peut bien rendre malade. Je le prie de m'estre favorable, repliquay-je, puis qu'il a tant de pouvoir; mais que fait-il encore la nuit par la maison? Il se leve, dit-il, de dessus son pié d'estal, & court par tout, sans faire tort à personne, pourveu qu'on le laisse passer. Il chante mesme quelquefois, & folâtre dans l'eau de fontaine avec grand bruit. Peut-estre, luy dis-je, que ce n'est pas la statuë du General des Corinthiens, mais celle du neveu de Dedale, qui couroit toute l'Isle de Crete, & qui estoit aussi d'airain. Si celuy-cy estoit de bois, aussi bien qu'il est de cuivre, je croirois que ce fust quelque machine de son oncle qui se remuast par ressorts. Prends-garde, répondit Eucrate, qu'il ne se resente de cette raillerie, comme il fit contre un de mes palefreniers qui luy avoit fait un vol. On avoit coustume de luy faire quelque offrande à toutes les nouvelles Lunes, & il y avoit à ses pieds plusieurs pieces de monnoye, & quelques-unes d'argent attachées sur sa cuisse avec de la cire; outre des lames de mesme metal, qui ve-

*Tale, In.
tendant
de Minos,
qui fai-
soit la re-
venü du
pays avec
des tables
d'airain.*

mbient des offrandes des bonnes gens qu'il avoit gueris de la fièvre. Ce coquin alla dérober tout cela la nuit, comme la statuë courroit par la maison; mais au retour, ayant découvert le larcin, elle l'estourdit de sorte, qu'il ne put sortir du porche toute la nuit, non plus que d'un labyrinthe, & il y fut trouvé encore au point du jour avec l'argent à la main. Je ne manquay pas de le faire bien fouetter sur l'heure, mais il ne laissa pas depuis d'estre tourmenté, & batu toutes les nuits, jusques-là qu'il nous monstroit le matin les marques des coups qu'il avoit receus, si bien qu'il ne vécut pas long-temps apres. Va te moquer maintenant, & dire que je suis un rêveur. Tant que cette statuë sera d'airain, luy dis-je, & l'ouvrage de Demetrius, je ne la craindray point, parce que je ne craindrois pas l'Ouvrier, ni mesme l'original, quand il seroit encore en vie. Alors le Medecin prenant la parole: J'ay, dit-il, chez moy une petite statuë d'airain d'Hipocrate, de la hauteur d'environ une coudée, qui court aussi toute la nuit, si tost que la lampe est esteinte, & renverse toutes mes boites, broüille toutes mes drogues, & ouvre les portes avec grand bruit, sur tout lors qu'on a manqué à luy sacrifier, comme de coustume. Quoy! dis je, Hipocrate veut maintenant qu'on luy sacrifie? Il n'estoit pas si glorieux de son vivant. Il se devoit bien contenter, à mon avis, de quelque chapeau de fleurs, ou de quelque legere effusion. Ecoute, incredule, reprit Eucrate, une chose qui m'est arrivée depuis cinq ans, & que je prouveray par de bons témoins. Comme j'estois aux champs pendant la vendange, & que je me promenois seul en un bois sur le midy dans une profonde rêverie,

Les Medecins alors faisoient les remedes eux-mesmes.

j'entendis premierement japer des chiens, & crû que c'estoit mon fils qui chassoit avec ses camarades, comme il avoit de coutume. Mais quelque temps apres, j'ouïs la terre trembler avec un bruit comme de tonnerre, & vis venir à moy un spectre de la hauteur des Cedres, avec une torche à une main, & une épée à l'autre haute de vingt coudées. C'estoit une femme coiffée de serpens, comme on peint Meduse, dont les uns estoient entortillez au tour de son cou en forme de carquans, & les autres estoient épars sur ses épaules; mais de la ceinture en bas elle estoit faite comme un dragon. Enfin, c'estoit le plus effroyable monstre qu'on vid jamais, & les cheveux me dressent encore du souvenir; & là dessus il nous montra celuy de ses bras tout herissé. Cependant, les autres demeuroient transis de peur, & je riois en moy mesme de voir des Philosophes s'épouvanter de chimères, & ne differer des enfans que par la barbe. Alors, Dinomaque prenant la parole; De quelle taille, dit-il, estoient les chiens, puisque le Veneur estoit si grand? Plus grands que des Elephans, respondit Eucrate, mais noirs, sales, velus, & tout herissez. Ce spectacle m'aresta tout court, ajouta-t'il, mais comme j'eus tourné en dedans, la pierre de l'anneau que l'Arabe m'a donnée, le fantôme disparut, & s'abîma dans les enfers, après avoir frappé la terre du pié. Je m'approchay tout curieux, pour regarder par cette ouverture; & m'apuyant contre un arbre de peur de tomber, je découvris clairement l'Acheron, le Phlegeton & le Cerbere, & reconnus quelques-uns d'entre les morts, & mon pere mesme, en l'estat où nous l'avions ensevely. Que faisoient-ils là bas? dit Ion. Ils estoient par troupes, reprit Eu-

craté, qui s'entretenoient dans un pré d'Asphodelle. Qu'après cela, ajoûta l'autre, les Epicuriens nous viennent nier l'immortalité. Mais ne vis-tu point Platon? Non, pour ne t'en point mentir, dit Eucrate; mais je crû reconnoistre Socrate à sa teste chauve & à son gros ventre. L'abîme en suite se referma; & lorsque mes gens qui estoient allez en vendange, ariverent, il ne l'estoit pas encore tout à fait. N'est-il pas vray, Pyrrias? dit-il à l'un de ses gens. Oui par les Dieux, répondit-il; & j'ouïs encore l'aboy d'un chien, & entrevis la lumiere d'une torche. Je me pris à rire de voir que le valet ajoûtoit encore du fien au mensonge de son maître. Cette vision ne m'estonne point, dit Cleodeme, car l'autre jour que j'avois une fièvre ardente, & qu'on m'eust laissé seul par l'ordre du Medecin, pour voir si je pourrois reposer, estant aussi éveillé que je suis, il s'apparut à moy un beau jeune-homme vestu de blanc, qui me prit par la main, & me mena dans les enfers, où je vis ces celebres criminels des Fables, avec les Parques, les Furies, & Pluton luy-mesme qui tenoit en sa main le rôle de ceux qui devoient mourir. Là-dessus, mon guide s'avança, & me presenta à luy; mais il le rabroïa, & luy dit que ce n'estoit pas moy qu'il falloit amener, mais un de mes voisins qui estoit malade. Je retournay donc tout joyeux, ayant recouvré la santé; & mon voisin mourut aussi-tost, comme je le prédis à ceux qui me vinrent voir. Je ne trouve pas cela estrange, reprit le Medecin qui estoit present; car j'ay veu un homme qui avoit esté mort vingt jours; & l'ay traité devant & après sa resurrection. Mais comment, luy dis-je, ne s'estoit-il point corrompu pendant tout ce temps-là, si ce n'estoit quelque Epime-

nide ? Sur ces entrefaites arriverent les fils d'Eugrate qui revenoient des exercices , & s'assirent sur le liçt de leur pere , apres qu'on m'ût donné un siege. Alors ce bon-homme , comme si cela l'ût fait souvenir de quelque bonne chose ; Je jure, dit-il , par l'amour que je porte à ces enfans, que je ne diray rien que de veritable. Tout le monde sçait combien j'ay aimé leur mere , & je l'ay témoigné à sa mort. Car je brûlay sur son bûcher ce qu'elle avoit de plus precieux. Mais sept jours apres , comme j'essois en ce mesme liçt , où me voilà , & que je lisois le Dialogue de Platon de l'Immortalité de l'ame , pour me consoler de sa perte , elle s'apparut à moy , & s'assit où est cet enfant, montrant le plus jeune de ses fils, ce qui le fit tressaillir, car il pâlissoit déjà à ce recit. Mais son pere continuant ; Je commençay, dit-il , à pleurer lors que je la vis , & à l'embrasser, mais elle me consola , & me dit que parmi tant de tesmoignages que je luy avois rendus de mon affection, elle avoit trouvé à dire que j'eusse manqué à brûler avec elle un de ses patins qui estoit doré. A ces mots, un petit chien qui estoit sous mon liçt aboya , & elle disparut ; mais je fis rechercher ce patin , qui fut trouvé sous un cofre , & le fis brûler. Hé bien, incredule, me dit-il , ne croiras-tu point des choses toutes publiques ? Non , dis-je , je meriterois d'estre fessé de ce patin , si j'en doutois tant soit peu. Sur ces entre-faites arriva un Philosophe Pyrragoricien aux cheveux longs , qu'on surnommoit le Divin , à cause de son eminent sçavoir , qui le faisoit renommer par tout ; ce qui me réjoüit, croyant que c'estoit un Dieu qui acouroit à ma defense , & que son autorité fermeroit la bouche

à l'imposture. Cleodeme donc luy ayant fait place auprès de luy, il demanda au malade des nouvelles de sa santé, & luy témoigna la joye qu'il avoit de ce qu'il commençoit à se mieux porter. Mais que je n'interrompe point, dit-il, vostre entretien; car j'ay bien oüy en entrant que vous parliez de choses tres-hautes. Nous tâchions, dit Eucrate en me montrant, d'amolir ce cœur de roche, qui ne veut pas croire qu'il y ait des demons, ni qu'il revienne des esprits. A ces mots, je baissay la veuë de honte, & le Pythagoricien prenant la parole, S'il n'entend parler, dit-il, que des ames de ceux qui sont morts de mort naturelle, je ne le condamne point. Il entend parler de toutes, repart Dinomaque. Quoy ? dit-il, en me regardant de travers, tu nies des choses toutes visibles, & que tout le monde sait? Je ne trouve pas estrange, luy dis-je, que ceux qui les savent & qui les voyent, y ajoutent foy; mais pour moy qui ne voy rien, il m'est pardonnable de ne rien croire. Si tu vas jamais à Corinthe, reprit le Pythagoricien, demande le logis d'Eubatide, qui est près du Cranée; & en y entrant, prie le portier de te montrer l'endroit où estoit le demon que je chassay. Dy-nous ce que c'est, interrompit Eucrate. Ce logis, poursuivit-il, estoit abandonné, à cause d'un malin esprit qui tourmentoit ceux qui y demeuroient, de sorte qu'il s'en alloit tout en ruine, & personne n'y osoit entrer. Sur ces nouvelles je pris quelques livres Egyptiens, dont j'ay grand nombre qui traitent de ces choses, & y allay sur le minuit, quoy que mon hoste fit tout ce qu'il pût pour m'en divertir. J'y entray seul avec une lampe à la main, que j'attachay à la muraille d'un grand vestibule, puis je me cou-

chay auprès, & m'amufay à lire. Sur ces entre-
 faites le demon s'aparut à moy en plusieurs for-
 mes toutes hideuses, pour tâcher à m'épouvanter.
 Mais je n'eus pas plustost achevé de lire une con-
 juration effroyable, qui estoit dans mon livre,
 qu'il s'alla cacher en un coin, où je le suivis, & le
 vis entrer sous terre. Le lendemain qu'on croyoit
 me trouver mort, j'alay dire au maître du logis
 qu'il pouvoit maintenant y aller demeurer sans
 crainte, & le prenant par la main, je l'y menay
 sur l'heure, suivi d'une grande foule de peuple; &
 ayant fait creuser à l'endroit que je montray, on
 trouva une carcasse de mort que je fis enterrer
 ailleurs, & depuis on ne vit plus rien. Apres que
 le Philosophe eut achevé ce recit, il n'y eut per-
 sonne dans la compagnie qui ne condannast
 mon opiniastrété, si je n'ajoûtois foy à un per-
 sonnage si venerable, & d'une si profonde do-
 ctrine. Mais sans craindre ni sa mine ni sa repu-
 tation; Qu'est-cecy, dis-je, Arignote? je pen-
 sois avoir trouvé un tresor, comme dit le Pro-
 verbe, & ce ne sont que des charbons. Tu trahis
 ainsi la verité, dont je te prenois pour le deffen-
 seur. Je ne say pas qui tu croiras, repondit-il,
 puis que tu ne crois pas ceux-cy, non plus que
 moy. Je croiray Democrite, luy dis-je, qui s'é-
 tant renfermé dans un sepulcre qui estoit hors de
 la ville, pour estre moins interrompu dans ses
 estudes, quelques jeunes gens vinrent la nuit sau-
 ter & dancer autour de luy, apres s'estre deguisez
 en fantômes, pour luy faire peur. Mais sans lever
 seulement les yeux de dessus son livre, tant il
 estoit persuadé que tout cela n'estoit que chime-
 re: Ne cesserez-vous point, dit-il, de faire les
 fous? Il en estoit un luy-mesme, dit Eucrate,

s'il

*C'estoient
 des lieux
 où l'on
 pouvoit
 demen-
 ser.*

s'il estoit de ton opinion : mais je te veux dire encore une chose à laquelle peut-estre tu te rendras, car j'en suis témoin oculaire. Comme on m'eut envoyé jeune estudier en Egypte, il me prit envie de voir les raretez du pays, & entr'autres la statue de Memnon, qui fait du bruit au lever du Soleil. J'y alay donc, & j'n'ouïs pas seulement quelque son comme les autres, mais elle me prononça un Oracle, que je rapporterois, si je ne craignois d'ennuier la compagnie. J'avois avec moy un scribe de Memphis, qui avoit demeuré dans une grotte sous terre, l'espace de vingt-trois ans, où l'on dit que la Deesse Isis luy avoit appris tous ses mysteres de sorte qu'il estoit en grande veneration. C'est Pancrate mon precepteur, dit le Pythagoricien, qui est un grand homme camus, vestu de lin, qui a les jambes gressives, les levres grosses, la teste rase, & parle bon Grec. Luy-mesme, reprit Eucrate, & je ne le connoissois pas d'abord, mais voyant qu'il montoit sur des Crocodiles, & aprivoisoit des bestes farouches, je reconnus que c'estoit un homme divin; & tâchay de gagner ses bonnes graces, pour apprendre ses secrets. Il fit si bien qu'il me persuada de le suivre, & de laisser tous mes gens à Memphis, sur l'assurance que nous ne manquerions de rien. En effet, comme nous estions arrivez à l'hostellerie, il coiffait un baston ou quelque manche de balay, & l'habilloit en homme, & apres avoir prononcé dessus quelques paroles, on voyoit trotter ce baston par le logis, & faire tout ce qu'il falloit, & quand c'estoit fait, il luy rendoit sa premiere forme. Comme il ne me vouloit point apprendre ce secret, quoy qu'il m'eût enseigné tous les autres, je me cachay en un coin, tandis qu'il faisoit ces mysteres, & je l'ouïs pro-

noncer un mot à trois syllabes, que je retins ; & si-tost qu'il fut sorty, je le prononçay sur un pilon qui fut aussi-tost animé, & commença à tirer de l'eau dont j'avois besoin. Mais comme il eut apporté un seau, & que je luy eus commandé de s'arrester, il n'en voulut rien faire, & se mit tousiours à en tirer, jusques à ce qu'irrité de sa desobeissance, & craignant qu'il ne nous noyât, je le coupay en deux d'un coup de coignée ; mais chaque piece commença à puiser separément ; ce qui me mit fort en peine, tant que le Magicien arriva qui défit l'enchantement, & puis apres disparut. Sais-tu encore ce mot, qui put faire un si grand miracle ? interrompit Dinomaque. Oüi, dit Eucrate ; mais si le fantôme se mettoit à tirer de l'eau, il faudroit abandonner la maison ; car je ne le pourrois faire cesser. N'avez-vous point de honte, leur dis-je, à vostre âge, & dans l'estime où vous estes, de venir conter ces fadaïses, quand ce ne seroit que pour le respect de ces jeunes gens, dont vous remplirez l'esprit de crainte & de superstition toute leur vie ? Je voudrois bien sçavoir, dit Eucrate, ce que tu crois des Oracles & des Propheties ; car j'ay un anneau qui porte empreinte la figure d'Apollon le Pythien, lequel m'entretient quelquefois, mais de peur qu'il n'y ait de la vanité, je me contenterai de rapporter ce que j'ay veu & oüi, à Males, à Pergame, & à Patare. Comme je revins d'Egypte, ayant appris la renommée de l'Oracle d'Amphiloque, qui répondoit clairement & ponctuellement sur tout ce qu'on desiroit sçavoir, pourveu qu'on le donnast par écrit à son Prophete, j'eus la curiosité de le consulter en passant. Je me levay là-dessus, voyant qu'il alloit commencer un long discours, & pris congé de la compa-

gnie, sous pretexte d'aller trouver cét ami à qui j'avois à faire, outre que je voyois bien que je leur estois à charges; mais je leur dis en partant, que puis qu'ils n'estoient pas satisfaits des choses humaines, ils appellassent les Dieux à leur secours, pour les aider à conter des fables. Cependant, je t'ay rencontré tout à propos, pour me décharger le cœur; car j'ay l'esprit encore tout plein de ces contes, & il me semble que tout ce que je voy sont des fantômes.

PHILOCLÈS. Tu m'as presque communiqué ton mal, comme on dit que ceux qui sont mordus d'un chien enragé, donnent la rage aussi bien que le chien-mesme.

TYQUIADE. Il ne faut que la verité pour te deffendre contre ces mensonges, pourveu qu'on la vueille écouter; car elle dissipera tous ces nuages avec le flambeau de la raison.



HIPPIAS, OU LE BAIN.

C'est la description d'un lieu pour les bains & les études, fait par un excellent Architecte.

ON ne sauroit trop louer les Philosophes qui ont confirmé par leurs exemples les regles de bien vivre qu'ils nous ont laissées; & ceux qui ne l'ont pas fait, meritent plustost le nom de Sophistes que de Philosophes. Car on n'apelle pas dans les maladies ceux qui discourent le mieux du mal, mais ceux qui savent donner les meilleurs remedes; & le Musicien qui joint la pratique à l'art, est bien plus excellent que celuy qui n'a que

28. HIPPIAS, OU LE BAIN:

l'art sans la pratique. Les Generaux d'armées qui combattent à la teste de leurs troupes, tels que la Fable nous dépeint Agamemnon & Achille, & l'Histoire, Pyrrhus & Alexandre, sont bien plus estimez que ceux qui n'ont que la theorie d'une science si perilleuse. Aussi, à mon avis, Archimede & Sostrate, dont le premier brûla les Galees des Romains au siege de Syracuse, par un artifice admirable; & l'autre défit Ptolomée, & prit la ville de Memphis sans combat, apres avoir detourné le cours du Nil, sont bien plus admirables que ceux qui n'ont que de vaines speculations qu'ils n'ont jamais mises en pratique. C'est ainsi que Thalés, qui estoit d'un esprit vif & adroit, ayant promis à Cresus, de faire passer le fleuve de la Lydie à pied sec à toute son Armée, en detourna aussi le cours, quoy qu'il ne fût ni ingenieur, ni Mathematicien. Mais pour venir aux excellens Artisans de nostre siecle, Hippias ne l'a cédé à pas un des anciens, tant pour ce qui concerne l'invention, que pour ce qui regarde l'execution de son dessein. En effet, il n'excelloit pas seulement dans les choses qui ont esté trouvées par les anciens; mais il encherissoit encore sur leurs ouvrages, & tiroit de belles conclusions de leurs principes. Aussi n'estoit-il pas seulement versé dans les Mechaniques, mais encore il ajoûtoit toutes les parties des Mathematiques parfaitement; & reüssissoit si bien en chacune, qu'on eust dit qu'il ne savoit que celle-là. Car c'estoit le premier homme de son temps, tant dans la Geometrie & dans la Musique, que dans la Perspective, la Catoptrique, & l'Astronomie, où il monroit que les anciens n'y avoient rien entendu auprès de luy. Mais le dernier ouvrage que

HIPPIAS, OU LE BAIN. 29

j'ay veu de la façon, m'a remply d'estonnement, quoy que ce ne fust que l'édifice d'un Bain, qui est une chose toute commune, mais ce qu'il y a fait, n'est pas commun. Il est bâti sur une pente assez roide, qu'il a égalée par le moyen d'une base soustenuë par des fondemens convenables à la grandeur de l'edifice, qui est bien lié depuis le haut jusqu'en bas, pour durer à perpetuité. Le bâtiment est proportionné à l'estenduë du lieu, & s'accorde fort bien avec le plan de toutes ses proportions. On trouve d'abord en entrant un grand vestibule, où l'on monte comme insensiblement par de larges degrez, lesquels ont beaucoup de pente. De là on entre dans un grand salon, où tous les valets & les Officiers peuvent tenir commodément. A main gauche sont les chambres pour le plaisir, accompagnées de lieux secrets fort propres & fort bien éclairés; ce qui est de grande commodité pour un bain. En suite est l'apartemēt pour les personnes de condition, qui a sur les asles des garderobes pour se des-habiller. Au milieu est un logement, fort haut & fort bien percé, où il y a trois bains d'eau froide: Il est encrousté par dedans de pierre Laconique, & orné de deux statues antiques de marbre, dont l'un represente la Santé, & l'autre Esculape. De-là on entre dans un appartement en ovale, où l'on sent d'abord une chaleur douce qui s'augmente peu à peu: d'où l'on passe à main droite dans un autre fort clair, pour s'huiler, qui a des dégagemens de part & d'autre, encrousté de pierre Phrygienne, pour recevoir ceux qui viennent des exercices. Plus loin, est un autre appartement, le plus beau de tous, & le plus commode, tant pour se tenir debout, que pour se coucher & s'asseoir; enfin, où

*Toutes
ces pier-
res sont
espées de
marbre.*

l'on peut demeurer tres-sainement, & qui est irr-
crousté de la mesme pierre, depuis le haut jusqu'É-
bas. En suite est un passage chaud, revestu de
pierre de Numidie, qui donne entrée au dernier
appartement, lequel brille de tous costez. Il y a trois
bains d'eau chaude, d'où l'on se peut retirer après,
dans ceux d'eau froide, par une étuve, sans passer
par les mesmes lieux par où l'on est entré. Tout
l'édifice, comme j'ay dit, est tres-bien percé, &
les apartemens dans une juste proportion; de
longueur, de largeur, & de hauteur. Enfin, tout
rit à l'abord, comme Pindare veut, que soient
les entrées des ouvrages; & l'Architecte a tourné
adroitement au Septentrion, les lieux qui ont be-
soin de froid, quoy que pour la liberté de l'air &
de la veuë, il ait laissé quelques ouvertures du
costé du Midy. Les autres apartemens sont ex-
posez au Soleil. Ajoutez à cela les lieux pour les
exercices, & pour ceux qui gardent les habits, qui
sont tout proches des autres, tant pour la santé,
que pour la commodité. Du reste, que personne
ne s'imagine que j'encherisse sur la verité, pour
vouloir faire l'Orateur; car tous ceux qui ont veu
ce chef-d'œuvre, tomberont d'accord de ce que
j'ay dit; & avouèront avec moy, qu'il ne se pou-
voit rien faire de mieux pour joindre l'utile au
delectable. Chaque appartement a double entrée,
& double sortie, sans parler des autres portes
pour communiquer en divers lieux; ni d'un hor-
loge à l'eau, & d'un quadran au Soleil. Enfin, ne
pas louer cette merveille, apres l'avoir veuë, ce
n'est pas seulement manquer d'esprit, mais de
reconnoissance; c'est pourquoy j'ay voulu consa-
crer ce petit discours à sa gloire. Que si je m'y
baigne jamais, je ne manqueray pas d'entendre

les loüanges des autres, apres vous auoir dit les beautez que j'y ay remarquées.



BACCHUS.

Cette piece & les deux suivantes sont des especes de prefacas & d'auant-propos, dont l'Auteur s'est seruy, comme de petits discours Academiques, particulièrement des deux premieres; car l'autre n'est qu'un exorde.

BACCHUS fit l'entreprise des Indes, malgré la raillerie des uns, & la compassion des autres, qui croyoient qu'il dût estre écrasé par les Elephans, quand il échaperoit la fureur des armes. Car son armée n'estoit composée que de femmes esprises d'une fureur divine, qui au lieu de boucliers portoient des tambours & des cymbales, pour javelots, des bastons entortillez de lierre, au lieu d'armes, des guirlandes du mesme arbre, & pour harnois, des peaux de Biches & de Pantheres. Elles estoient suivies d'une troupe de Satyres qui ne faisoient que sauter & dancer comme de jeunes chevreaux, dont ils auoient la queue & les cornes. Bacchus estoit aussi cornu, mais sans barbe, vestu de pourpre avec des brodequins d'orez, & des pampres chargez de raisins, entrelaslez pamy les tresses. Il estoit monté sur un Char traîné par des Tigres, qui est tout ce qu'il y auoit d'effroyable. Ses deux Lieutenans estoient, l'un un petit vieillard camus, tous tremblant, vestu de jaune, avec de grandes

*Tambours
de Basses
que.*

oreilles droites , & un gros ventre , monté la pluspart du temps sur un asne , ou à son défaut appuyé sur un baston ; mais du reste , grand Capitaine. L'autre , un Satyre cornu , avec des cuisses veluës , & la barbe & les piez de bouc , qui tenoit de sa main gauche une flûte , & de l'autre un bâton courbé , & couroit par tout le camp en sautant & dansant , & faisant grand' peur aux femmes. Car il estoit prompt & colere ; & lors qu'il s'approchoit , elles couroient toutes échelées , criant *Evohé* , comme le reconnoissant pour maistre. Cependant , ces enragées entre leurs autres exploits , mettoient en pieces les troupeaux , & en mangeoient la chair cruë. Les Indiens voyant un si grotesque équipage , plus propre à un balet qu'à un appareil de guerre , dédaignerent d'abord de prendre les armes , & voulurent envoyer leurs femmes pour le combattre , de peur de ternir leur valeur par une indigne victoire. Mais lors qu'ils eurent appris que cette Armée , quoy que ridicule , mettoit le feu par tout , car le feu est le dard de Bacchus , qu'il a emprunté de la foudre de son pere ; ils s'armerent en haste , & montant sur leurs Elephans , vinrent pleins de rage & de dépit , rencontrer ces boute-feux. Comme ils furent en presence , ils se rangerent en bataille , couvrant d'Elephans , le front de leurs troupes. Bacchus rangea aussi son armée , & mit Silene à la droite , qui est ce gros camus dont j'ay parlé , Pan à la gauche , & pour luy il se plaça au mi'ieu , après avoir répandu par tout les Satyres , comme autant d'Officiers & de Capitaines , & donné pour mot *Evohé*. Aussitost les Baccantes sonnerent la charge avec leurs petits tambours & leurs cymbales , & un Satyre

ayant entonné un cor, l'asne de Silene commença à braire si terriblement, qu'aidé du hurlement des Baccantes, qui découvrirent alors le fer de leurs Thyrses, & les serpens dont elles estoient ceintes, les Indiens & leurs Elephans prirent la fuite, avant que d'estre à la portée du javelot. Ils furent donc deffaits & assujettis, ayant appris à leurs despens, qu'il ne faut jamais mépriser son ennemy. Si l'on demande à quel propos j'ay allegué cette fable, je diray qu'il me semble, sans vouloir faire comparaison avec un Dieu, qu'il m'est arrivé presque la mesme chose qu'à luy. Car la plupart persuadent que ces Dialogues ne sont que des grotesques & des chimeres, s'en moquent & les dédaignent; mais ceux qui s'en approchent, decouvrent le fer qui est caché sous les feuilles de lierre, & une redoutable valeur sous un appareil ridicule. Ils sont plus; car s'apriovissant petit-à-petit à leurs charmes, ils se mettent à la fin à sauter & à gambader avec moy. Chacun peut faire ce qu'il luy plaira; car je ne veux contraindre personne à m'entendre; mais tandis que je suis aux Indes, je vous veux encore régaler d'une merveille du païs, qui fait à nostre sujet. On dit que chez les Machlyens, qui s'estendēt le long du fleuve Indus jusqu'à la mer, du costé de main gauche en descendant, il y a un petit bois sacré tout couvert de pampres & de lierres, qui font un ombrage tres-agreable. Dans ce bois sont trois fontaines d'une eau claire & argentine, l'une consacrée à Pan, l'autre à Silene, & la troisième aux Satyres. Les jeunes gens boivent de la premiere, les vieillars de la seconde, & les enfans de la troisième; car on s'y assemble à certain jour tous les ans, pour ce sujet. De dire

maintenant ce qui leur arrive à tous, apres avoir bu, cela ne fait rien à mon dessein; mais les vieillars deviennent alors comme stupides & hebetez, sans pouvoir prononcer une parole; & quelque temps apres ils se debordent en un si grand torrent d'Eloquence, qu'on le peut comparer aux tempestes & aux tonnerres de l'Orateur dont parle Homere; & cette fureur leur dure jusqu'à la nuit. Ce qui est de plus admirable, c'est qu'ayant entamé un discours, s'ils n'ont pas le loisir de l'achever, ils recommencent l'année d'apres à l'endroit où ils en sont demeurez, & le continuent jusqu'à la fin. Il n'est pas necessaire d'ajuster davantage cette comparaison; car vous voyez bien que c'est une raillerie que je fais contre moy-mesme, mais si ce que j'ay dit vous plait, il le faut attribuer à la fureur du Dieu qui m'inspire; sinon, c'est un effet du breuvage, qui a coustume de troubler les sens & la raison.

C'est sans doute qu'il avoit recommencé sa harangue par où il avoit finy l'année précédente.



L'HERCULE GAULOIS.

Les Gaulois apellent Hercule, Ogmie, & le peignent avec la barbe blanche, chauve, ridé, basané, semblable à ces vieux Nautonniers, ou plustost à Caron luy-mesme, ou à Japet, qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. Enfin, à le voir, c'est tout autre chose qu'Hercule, quoy qu'il ait comme luy la peau de lion & la massue, avec un arc tendu à la main gauche, & un carquois sur l'espaule. Je crus d'abord que ce qu'ils en faisoient estoit pour se mocquer des Grecs, ou pour se venger des courses qu'il fit en

leur païs, lorsqu'il alla en Espagne. Mais j'oubliois ce qu'il a de plus admirable, c'est qu'il tient enchaînez par l'oreille une infinité de peuples qui sont attachez à sa langue par des filets d'or fort déliez, comme par autant de chaînes, qui le suivent volontairement sans se débattre, tant on diroit qu'ils se plaisent en leur captivité. Comme je m'estonnois de ce spectacle, avec quelque indignation, un des Docteurs du païs qui parloit fort bon Grec, me dit qu'il me vouloit apprendre le mystere qui estoit contenu sous cette enigme, & commença ainsi. Nous ne croyons pas, comme les Grecs, que Mercure soit le symbole, ou plustost le Dieu de l'Eloquence, comme on l'appelle, mais plustost Hercule, qui est beaucoup plus puissant: Et nostre opinion est qu'il a fait tout ce que nous admirons, non par la force de son bras, mais par celle de sa raison. Nous le peignons donc sous la figure d'un vieillard, parce que la raison n'est en sa perfection qu'à cet âge, c'est pourquoi Homere fait découler un fleuve de miel de la bouche de Nestor qui avoit vescu trois âges d'homme, & compare à un parterre de fleurs, les discours des vieillars de Troye. Ce Dieu tient tout le monde attaché par les oreilles, qui est l'effet de la raison, & sa langue où ils sont pris est l'instrument de leur captivité. Ses dars sont la force de ses raisons, qui sont empennez, à cause que les paroles sont aîlées, comme Homere les appelle. Pour apliquer cecy à mon sujet, je vous diray que le souvenir de cette figure m'a donné courage, comme je doutois si je me devois remettre à mon âge, aux exercices de la jeunesse, de peur qu'on ne crût que je retournaïsse en enfance. Mais je dis adieu de bon cœur aux avantages

Dedaignations.

36 L'HERCULE GAULOIS.

du corps, qui sont propres aux jeunes gens. Que ton petit Dieu, Anacreon! s'enfuye bien loin de moy avec ses aïles dorées! c'est le moindre de mes soucis, pourveu que je rajeunisse en Eloquence, & que je captive tout le monde par la douceur & la force de mon discours, sans crainte que mon carquois soit jamais dégarny de flèches. Voilà ce qui me console dans mon arriere-saison, & ce qui me donne la hardiesse de me remettre sur mer, à la mercy des vents & del'orage, pourveu que vostre faveur enfle mes voïles, afin qu'on puisse dire de moy ce qu'Homere dit d'un autre vieillard; *Dieux ! quelle force il cachoit sous de vieux haillons, ou plustost, sous une mine decrepite !*



DE L'AMBRE, OÙ DES CYGNES.

LORS que j'entendois dire en ma jeunesse que le long de l'Eridan il y avoit des arbres d'où découloit l'ambre, & que cet ambre estoit les larmes des sœurs de Phaëton qui avoient esté changées en Peupliers, & qui pleuroient encore son infortune, je m'imaginoy que si je passois jamais par là, j'estendrois mon manteau dessous, pour recevoir cette precieuse liqueur. Mais comme je navigeoy depuis sur ce fleuve, ne voyant aucun de ces arbres sur ses bords, où le nom de Phaëton n'est pas seulement connu, je demanday aux Matelots quand nous arriverions en ces lieux qui sont si fameux chez les Poëtes. Ils se prirent à rire de mon ignorance, & s'estonnerent qu'il y eût des gens assez insolés pour debiter ces impostures. Ils ajoûterent que s'il y avoit des

DE L'AMBRE, OU DES CYGNES. 37

arbres en leur pair, qui produisissent un si grand tresor, ils ne s'amuseroient pas à tirer la rame, pouvant s'enrichir en un instant. Cela me rendit tout honteux, de m'estre laissé ainsi duper par les Poëtes; & je regretois ces choses, comme si je leseusse perduës. Je croyois aussi oüir chanter des Cygnes le long de ce fleuve, ayant appris que les compagnons d'Apollon y avoient esté changez en oiseaux, qui conservoient encore leur chant, pour marque de leur excellence dans la Musique. Mais cela ne se trouva pas plus veritable que le reste, & comme je m'en enquerois aux mesmes gens ils me dirent, qu'il se rencôtroit bien quelquefois des Cygnes sur l'Eridan; mais que leur chât ou plustost leur cry n'estoit pas plus agreable que celuy des autres oiseaux de riviere. C'est ainsi qu'il s'est trouvé de tout temps des hommes qui se sont plu à en faire accroire aux autres. Cependant, je crains qu'il ne vous soit arrivé la mesme chose qu'à moy, & que vous ne trouviez pas que je responde à l'opinion que vous aviez conceüe de mon éloquence, sur le rapport de la renommée. Mais je vous puis bien assurer, pour le moins, que je ne suis pas cause de cette erreur, & que je n'ay jamais entretenu personne de ces vanitez. Vous en trouverez assez d'autres dont le chant égalera celuy des Cygnes, tel qu'il est vanté par les Poëtes; le mien est simple & sans fard, & n'ya rien icy de plus recommandable que la verité. Prenez donc garde que vous ne fassiez comme ceux qui contemplent quelque objet dans l'eau, où il leur paroist plus grand, & qui s'estonnent apres, lors qu'ils le voyent plus petit; c'est ce que vous jugerez tantost de mon éloquence, à comparaisson de ce que l'on en public.

Cygnis

LOUANGE DE LA MOUCHE.

L Amouche n'est pas moins grande à l'égard des insectes, qu'elle est petite à comparaison des abeilles. Mais on peut dire que la delicateſſe de son aîle surpasse autant celle des autres oiseaux, si on la peut mettre en ce nombre; que la soye surpasse le fil ou la laine. Car son aîle n'est pas couverte de plumes, mais d'un crépe fin comme les Cigales; & lors qu'on la regarde au Soleil, elle brille de diverses couleurs, comme la queue du Paon, ou comme la gorge d'un pigeon. Son vol n'est pas à tire-d'aîle comme celui des oiseaux, ni par élans ou par bonds, comme celui des sauterelles; mais flexible & qui tourne en un instant; & le bruit qu'elle fait en volant, n'est pas si rude que celui des cousins & des guêpes, mais ressemble au son des flutes, comparé aux hautbois ou aux trompettes. Elle a un gros œil à fleur de teste, qui est dur & luisant comme de la corne: & la teste n'est pas attachée à son corps, ainsi que celle des sauterelles; mais elle y tient par le moyen du cou, & se remue de tous costez. Son corps est ramassé, ses jambes longues, & non pas courtes comme celles des guêpes, son ventre couvert de lames luisantes, de mesme qu'une cuirasse à l'antique. Elle ne pique pas d'un éguillon, comme les abeilles, mais d'une petite trompe, qui luy sert de bouche, & qui a au bout une espee de dent, dont elle mord, & suce le sang & le lait, mais sans faire beaucoup de mal. Elle a six jambes, dont les

LOUANGE DE LA MOUCHE. 39

deux de devant luy servent comme de mains, car elle s'en débarbouille, & en porte son manger à la bouche, à la façon humaine. Sa naissance est abjecte; car elle naist de corruption, & devient peu à peu oiseau, poussant dehors des pieds & des ailles; puis elle engendre un autre ver, qui se change apres en mouche. Elle est compagne de l'homme toute sa vie, & gouste de tout ce qu'il mange, hormis de l'huile, qui luy est un poison mortel. Sa vie n'est pas longue, mais agreable. Il est vray qu'il y en a qui vivent long-temps, qu'on apelle mouches canines ou militaires, qui sont vistes & bruyantes, & se conservent dans les maisons tout l'Hyver, sans prendre aucun aliment. Il ne luy faut pas peu d'adresse pour eviter les pieges de l'araignée, qui luy tend par tout des embulches, où sa hardiesse quelquefois la precipite. Car il ne faut point d'autre témoin de son courage ni de sa valeur qu'Homere, qui luy compare le plus vaillant de tous les Heros, plustost qu'aux lions ou aux tigres; & qui dit que ce n'est pas temerité, mais resolution & constance. Aussi tout ce qu'on fait pour la chasser, ne sert que d'éguiillon à sa vertu; c'est pourquoy il ne se peut lasser de la louer, & a embelly de ses comparaisons divers endroits de son Poëme. Tantost il décrit son vol, lorsqu'elle va en troupe vers quelque vaisseau plein de lait, ou vers du sang qu'on a respandu des sacrifices. Tantost il se sert de son exemple, lors qu'il parle de l'assiduité & de la vigilance avec laquelle Minerve défend Menelaüs. En un autre endroit il l'appelle douce & benigne, à cause qu'elle n'a point d'éguiillon, & que ses blessures ne sont pas dangereuses, comme celles

40 LOUANGE DE LA MOUCHE.

des guêpes & des abeilles, & nomme les effains des Nations, à cause de leur multitude. Parleray-je de son pouvoir, qui est si grand que les hommes & les plus fiers animaux ne s'en sauroient defendre? Son amour est libre & celeste; car elle vole en l'air acouplée avec son masse; & l'on dit mesme qu'elle a les deux sexes comme les hermaphrodites, & qu'elle se sert tantost de l'un & tantost de l'autre. Mais ce qui est de plus merueilleux, c'est qu'elle vit, ayant la teste separée du corps; & lors qu'elle est morte, elle ressuscite avec un peu de cendres chaudes, & son ame vient r'animer son corps comme celle d'Hermotine Clazomenien, qui s'aloit promener, à ce que content les Fables; & je m'étonne que Platon n'ait allegué cecy pour preuve de l'immortalité de l'ame. Elle a cét avantage, qu'ayant peu à vivre, elle trouve toujours la nape mise, & l'on diroit que c'est pour elle que les vaches font le lait, & les abeilles le miel, qui sont les plus douces choses de la Nature. Elle s'assied la premiere à la table des Rois, & fait l'essay de leurs viandes. Elle n'a point de retraite assurée, mais vagabonde à la façon des Arabes & des Scythes, elle se couche par tout où la nuit la surprend; car elle aime la lumiere, & ne fait rien dans les tenebres. Les Poètes feignent que c'estoit autrefois une Musicienne, rivale de la Lune dans l'amour d'Endymion; mais parce qu'elle venoit trop souvent chanter & folâtrer au tour de luy, lors qu'il estoit endormy, la Lune envieuse la changea en mouche par jalousie. C'est pour cela qu'elle persecute encore ceux qui dorment, & principalement les jeunes gens, non point par haine, mais par amour,

pour

pour prendre sur eux des baisers qui mordent un petit, comme ceux des Amans passionnez. Je n'alegueray point à sa loüange qu'il y a eu autrefois une Daine de son nom qui faisoit fort bien des Vers, & une Courtisane illustre à Athenes à qui l'on reprochoit qu'elle piquoit ses Amans jusqu'au sang. Je ne parleray point aussi de la mouche de Pytagore, puis qu'elle n'est que trop connue; outre que si je m'étendois plus avant dans ses loüanges, on pourroit m'acuser de vouloir faire d'une mouche un Elephant.

CONTRE VN IGNORANT
qui faisoit une Bibliotheque.

*C'est une invective contre quelqu'un qui
l'avoit offensé.*

TU crois passer pour habile-homme, en achetant beaucoup de livres, mais cela ne sert qu'à faire paroître ton ignorance; car comme tu n'y connois rien, il faut que tu t'en fies au rapport d'autrui, qui est bien souvent trompeur; de sorte que tu es le jollet des Savans & des Libraires. Dy-moy, je te prie, à quoy peux-tu discerner les bons Livres d'avec les mauvais, si ce n'est que tu juges de leur bonté par leur vieillesse, & que tu en fasses plus de cas lors que tu les vois rongez des vers? Mais quand tu les pourrois connoître, quel avantage en tirerois-tu, veu que tu ne les entens pas, & que tu ne peux juger des beaux endroits, non plus qu'un aveugle des couleurs? Je te vois ouvrir de grands yeux à l'ouverture d'un livre, & le

42 CONTRE UN IGNORANT

courir d'un bout à l'autre ; mais cela n'est rien ; si tu n'en peux remarquer les beautés ni les défauts. Car où l'aurois-tu pris , si ce n'est que les Muses t'ayent inspiré comme Hésiode ? mais tu ne fais pas seulement où est Hélicon ; & si tu y voulois monter, au lieu de te présenter une branche de laurier, comme à cet illustre Pasteur, elles t'en chasseroient à coups de fourches, de peur que tu ne vinsses troubler leur fontaine ; outre que ta vie est trop infame, pour avoir commerce avec des vierges. Encore que tu sois bien éfronté, tu n'oserois dire que tu ayes appris leurs mystères en ta jeunesse, ou que la conversation des Doctes te les ait rendu familiers ; mais tu crois réparer ce défaut, en faisant une grande Bibliothèque. Je t'avertis pourtant que quand tu aurois tous les manuscrits de Demosthène, qui avoit écrit huit fois de sa main l'histoire de Thucydide ; & que tu aurois tous les livres que Sylla emporta d'Athènes, cela ne te serviroit de rien, non pas même quand tu les attacherois à ta ceinture, & que tu les ferois suivre par tout, où que tu dormirois dessus. Un Singe est toujours Singe, comme dit le Proverbe, fût-il tout couvert d'or & de pourpre. Il est vray que tu as toujours un livre à la main ; mais tu ne l'entens pas mieux qu'un âne fait la Musique. S'il suffisoit pour être docte, d'avoir beaucoup de volumes, les Libraires seroient les plus savans de tous les hommes, car pour un livre ou deux qu'un autre manie par jour, ils en manient cent ; mais leur boutique sur tout, qui en contient une infinité, seroit tres-savante. Tu n'as donc que faire de vanter ta Bibliothèque, pour marque de ta doctrine. Parle, ou si tu ne peux, fay moi signe au moins de la teste

quand quelqu'un qui ne sauroit pas jouer de
 la flûte, auroit celle de Timotée, ou cette au-
 tre qu'Isimenias acheta si cher, enseroit-il plus
 savant ? Non ; quand il auroit outre cela celles *7. Talant.*
 d'Olympe & de Marsias. On n'est pas Hercu-
 lo pour avoir son arc & sa massue ; & pour se
 servir de ses fleches, il faut estre un Philoctete.
 Celuy qui n'est pas Pilote, ne sauroit conduire
 un vaisseau, ni un mauvais Ecuyer monter un
 cheval de manege. Avoué-moy donc franchise-
 ment que tout ce que tu fais, ne sert qu'à te faire
 moquer de toy. Il n'y a pas long-temps qu'il
 y avoit en Asie un homme riche qui eut les pieds
 gelez pour avoir traversé de grandes neiges
 pendant la rigueur de l'Hyver, mais pour cou-
 vrir son defaut, il aloit toujours chaussé fort
 proprement, quoy qu'il ne pust marcher qu'à
 l'aide de deux grands valets, qui le soustenoient
 par dessous les bras. Ses souliers avoient beau
 estre bienfaits, ils ne luy servoient que d'en-
 traves, comme sont les livres à un ignorant, qui
 sont autant de pièges pour le surprendre. Il n'est
 pas que parmy tant d'autres tu n'ayes Homere,
 fais toy expliquer l'endroit ou Thersite est dé-
 crit harangant ; car tu n'as que faire du reste.
 Crois-tu que ce petit homme tout contrefait,
 quand il eust pris les armes d'Achille, eust retar-
 dé le cours du Scamandre par des morceaux de
 corps morts, & tué Hector de sa main, avec plu-
 sieurs autres des Princes Grecs ? Je m'assure que
 tu diras que non, & qu'il se fust fait moquer de
 luy, lors qu'on l'eust vû courbé sous le faix de
 son bouclier, & broncher à chaque pas ; ou gui-
 gner à travers son casque avec ses mauvais yeux ; &
 la bourse faire lever la cuirasse sur ses épaules. Fin

44 CONTRE UN IGNORANT

un mot , il eust deshonoré par là le Deros qui portoit ces armes , & le Hieu qui les avoit faites. Ne peut-on pas dire la même chose de toy, quand tu lis quelque beau livre, dont tu corromps le sens & la phrase ? car encore que tes flatteurs t'applaudissent , ils ne laissent pas d'en rire quand tu as le dos tourné. Il faut que je te conte à ce propos , ce qui ariva un jour aux jeux Pythiques. Il prit envie à un riche Tarantin, nommé Evangelus, d'y vouloir remporter le prix ; & parce qu'il n'avoit pas assez de force ni de vitesse pour disputer celuy de la course ou de la lute , il se voulut hasarder dans la Musique. Il ariva donc à Delphes à la persuasion de ses flatteurs , & se presenta aux jeux avec une robe de toile d'or , & une couronne de laurier , dont les feüilles estoient d'or massif , & le fruit de grosses émeraudes. Sa lyre estoit aussi d'or , garnie de pierreries , avec des figures d'Orphée , d'Apollon , & des Muses. Un si superbe apareil ravit tout le Theatre en admiration , & fit naistre l'esperance de voir & d'entendre des merveilles ; mais comme il voulut faire paroître ce qu'il savoit , & qu'il vint à chanter & à toucher des instrumens ; au lieu des miracles qu'on en atendoit , on oüit un miserable fausset qui n'estoit point d'accord avec la lyre ; & pour comble de malheur, lors qu'il la voulut toucher plus fortement , il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde , d'autant plus qu'il avoit paru sur le Theatre, apres un autre qui avoit assez bien fait : puis l'indignation succedant à la risée, les presidens des jeux piquez de son insolence, le firent chasser du Theatre à coups de foüet, si bien qu'il traversa la Scene tout sanglant, ramassant les ornemens de sa lyre, que l'on foüet-

QUI FAISOIT UNE BIBLIOTHEQ. 71

toit aussi. En suite parut un excellent Musicien de l'Elide nommé Euméle, qui ravit chacun en admiration, de sorte qu'il fut proclamé victorieux, quoy qu'il fût fort mal vestu, & qu'il n'eust qu'une lyre à l'antique. On dit qu'il se moqua assez plaisamment du Tarantin, qui avoit si mal réussi. Tu avois, dit-il, une couronne d'or & de pierreries, parce que tu es riche, & moy une de laurier, parce que je suis pauvre; mais tout pauvre que je suis j'ay esté couronné, & tes richesses n'ont servy qu'à faire éclater ta honte, & empêcher qu'on n'eût compassion de toy. Je trouve que cét exemple te vient fort bien, car tu ne fais non plus de cas que ce Tarantin de la risée des spectateurs. Mais pour t'acabler, je veux ajoûter à ce conte, une autre Histoire. Lors que les femmes de Thrace déchirerent Orphée, on dit que sa teste qu'elles avoient jettée dans la riviere, flotta long-temps sur sa lyre, poussant des accens funebres à l'honneur de ce Heros, & que la lyre touchée par les vents, répondoit à ce chant lugubre. En cét état elle aborda en l'Isle de Lesbos, où les habitans du pais luy dresserent un sepulcre, à l'endroit où est bâti maintenant le Temple de Baccus. Mais ils pendirent sa lyre dans le Temple d'Apollon, où elle fut gardée long-temps, jusqu'à ce que le fils de Pittacus, ayant ouy dire qu'elle sonnoit toute seule, & qu'elle avoit charmé les arbres & les rochers, la voulut avoir & l'acheta à grand prix du Sacristain. Mais ne croyant pas en pouvoir jouer seurement dans la ville, il se retira la nuit aux faux-bourgs, où comme il la pensoit toucher, il fit un tel charivary au lieu de l'harmonie qu'il esperoit, que les chiens y acourerent & le déchirerent, qui fut la seule cause qu'il eut.

46 CONTRE UN IGNORANT,

commune avec Orphée. Car ce n'est pas en l'instrument que consiste l'art, mais en la main de l'Ouvrier. Mais pourquoy rechercher d'anciens exemples, puis qu'il s'est trouvé un homme en nos jours qui a acheté trois mille dragmes la lampe de terre du Philosophe Epictete, comme s'il eust acheté avec elle son savoir? Un autre depuis donna un talent du baston du Philosophe Peregrinus, qu'il montre maintenant comme on feroit la massüe d'Hercule, ou comme les Tegeates montrent la peau du sanglier Calydonien, les Thebains le corps de Gerion, & les Egyptiens les cheveux de la Deesse Isis. Celly-cy te passe à mon avis, en impertinence, & ce bâton met à couvert ta Biblioteque. On dit aussi que Denis le Tyran ayant fait une Tragedie ridicule, & puny tres-cruellement Philoxene pour s'en estre raillé, acheta depuis les tablettes du Poëte Eschyle, où il écrivoit les belles pièces de Theatre, s'imaginant peut-estre que cela serviroit à rendre les siennes meilleures; mais il fit encore plus mal qu'il n'avoit fait auparavant. Peut-estre aussi que tes livres te gastent la cervelle, & que tu ferois mieux, si tu ne les avois point. A quel propos donc les acheter si chèrement, & les faire relier avec tant de soin? En es-tu plus éloquent pour cela? ou plustost, n'es-tu pas plus muet qu'un poisson? Mais tes débauches parlent assez, & te rendent odieux à tout le monde; Que si tes livres en sont cause, tu les devrois fuir avec autant d'ardeur que tu les recherche, puis qu'ils ne te sont utiles, ni à bien faire, ni à bien dire, & qu'ils ne peuvent servir qu'à estre mangés des rats, & de suplice à tes gens, que tu chasties,

330.
livres.

300.
den.

QUI FAISOIT UNE BIBLIOTHEQ. 47

pour n'en avoir pas assez de soin. N'as-tu point de honte, lorsque quelque Docte te rencontre avec un livre à la main, comme tu aimes à en porter, & qu'il vient à louer ou à blâmer quelque endroit, de ne savoir que répondre ? & n'en rougirois-tu pas, s'il te restoit quelque pudeur ? On dit que le Philosophe Cynique Demetrius, ayant trouvé un jour à Corinte les Baccantes d'Euripide, entre les mains d'un ignorant, les déchira, & dit qu'il valoit mieux que Penthée fût déchiré par luy une fois, que de souffrir tous les jours mille affronts de la main d'un sot. Pour moy, je n'ay pû trouver la raison pourquoy tu achetes tant de livres, quoy que je l'aye recherchée avec grand soin ; car c'est comme si un pelé achetoit un peigne, ou un aveugle un miroir, & un sourd quelque instrument de Musique. Est-ce pour montrer tes richesses en la possession de plusieurs choses superflues ? Mais je sçay fort bien que si tu ne te fusses introduit par fraude dans le testament d'un homme riche, il t'eust falu mourir de faim ou vendre tes livres. Il ne reste donc maintenant, sinon que tu en achetes pour entretenir ta reputation, & confirmer les loüanges de tes flatteurs, qui disent que tu es non seulement beau & aimable, mais Philosophe, Orateur, & Historien. On dit mesme que tu lis tes harangues à table, & qu'ils ne boivent point, qu'ils ne se soient alterez à force de les louer. Car tu es facile à surprendre, & à croire tout ce qu'on te dit ; jusques-là qu'ils t'ont persuadé que tu ressemblois à l'Empereur, comme il y a eu autrefois de faux Alexandres, de faux Nerons, & de faux Philipès. Et il n'est pas étrange que tu l'ayes crû, estant sot comme tu es, veu que Pyrrhus

se laissa bien persuader qu'il ressembloit à Alexandre, jusques à ce qu'une vieille de Larisse chez qui il logeoit, le détrompa. Car comme il luy monroit les portraits de Philippe, de Cassandre, d'Alexandre & de Perdiccas, & qu'il luy demandoit à qui de tous ceux-la il ressembloit, elle répondit qu'il ressembloit au Cuisinier *la Grenouilliere*, comme en effet il y en avoit un à Larisse de ce nom, qui avoit beaucoup de son air. Je ne voudrois pas dire à qui tu ressembles, car cela ne seroit pas peut-estre à ton avantage: mais je say bien que tout le monde te prend pour un fou, de croire ressembler à l'Empereur, parce que tu t'habilles comme luy & tu affectes son regard & sa démarche. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un homme qui se connoist si mal en ressemblance, croit ressembler à un Docte, quoi qu'il n'en ait aucun trait. Mais j'ay découvert à la fin où est l'encloüeur; c'est que tu t'imagines que ta fortune seroit faite, si le Prince qui aime les Lettres, & ceux qui en font profession, venoit à te prendre pour un savant. Toutefois crois-tu, sot que tu es, qu'il ne sache pas bien la vie que tu mènes, & que tu employes plus de temps à la débauche qu'à l'étude? Ne fais-tu pas que les Rois ont une infinité d'yeux & d'oreilles, par où ils voyent & entendent tout ce qui se passe dans leur Empire? outre que ton infamie est si publique, qu'elle est connue de tout le monde. Di-moy si quelqu'un de ces débauchez que tu hantes & qui t'apprennent à tout faire & à tout souffrir, estoit habillé en Hercule, le prendroit-on jamais pour luy? & quand il auroit sa peau de lion & sa massüe, ne le reconnoistroit-on pas à sa démarche lascive, & à ses parures deshonnestes, suivant le Proverbe qui dit, qu'on cacheroit

cacheroit plustost un Elephant sous sa robe, qu'un effemine. Ne pense donc pas te couvrir sous la peau d'un lion, puis qu'on reconnoistra touÿours à ton cry' que tu n'és qu'un asne. Enfin, ce n'est pas des Libraires, qui te mettront en pourpoint si tu n'y donnes ordre, que tu dois attendre la réputation de savant; mais des personnes qui s'y connoissent, & de la verité. Tu devrois vendre plustost ta Bibliothéque, pour payer ta sole des pense, & les frais que tu fais en esclaves; car ce font-là tes deux passions, dont une seule est capable de te ruiner. Suy donc mon conseil, & au lieu de tant de gens inutiles, aye quelque honneste homme auprès de toy qui te détrompe, & qui n'aille pas divulguer tes débauches, comme ils font. Car j'en vis un l'autre jour sortir de chez toy de grand matin, qui les publioit tout haut, jusqu'à en montrer des marques, & prendre des gens à témoin pour le confirmer. Mais j'atteste les Dieux & ceux qui estoient presens, que je failis à le battre, tant j'en estois indigné, pour toy. En tout cas, s'il est difficile de quitter un mestier où l'on est accoustumé, garde plustost ton argent pour tes desbauches, que pour tes livres. Car à quoy sert d'entasser volumes sur volumes? tu és assez savant pour ce que tu fais; outre que tu n'as pas seulement en la bouche toute l'Antiquité, mais tu connois tous les Poètes, les Orateurs, & les Historiens, & fais tous les defauts & toutes les vertus de la langue; car rien n'empesche que nous n'insistions davantage sur ces choses. Mais je te demanderois volontiers, quels livres tu lis principalement? Est-ce Platon, Antisthene, Archiloque, Hipponax; ou si tu quites les Philosophes & les Satyriques pour les Orateurs? As-tu vû la

50. CONTRE UN IGNORANT, &c.
 harangue d'Eschines contre Timarque. Mais tu
 fais peur-estre tout cela, & aimes la Comedie? As-
 tu lu les Baptes, ou plustost les as-tu pu lire sans
 rougir? Dy-nous, quel livre t'est familier? car
 quoy que tu en portes tousiours, on ne tien voit
 jamais lire. Est-ce de jour ou de nuit, devant ou
 apres tes desbauches, que tu t'applies à la lectu-
 re? Quite, quite toutes ces choses, pour vivre
 comme tu fais, quoy que ta vie soit encore plus
 honteuse que ta doctrine, & que tu dusses apre-
 hender les reproches que la Phedre d'Euripide
 fait aux femmes, & prendre garde que les murail-
 les ne divulguent ton infamie. Que si tu es resolu
 de mourir, comme tu as vécu, & d'acheter tou-
 siours des livres, laisse-les là pour le moins sans
 les lire, ni toucher aux paroles & aux actions des
 Anciens, qui ne t'ont fait ni bien ni mal. Je say
 que tout ce que je dis, ne te servira de rien, &
 que tu ne laisseras pas de continuer à te faire mo-
 quer de toy, par les habiles gens, qui ne pren-
 nent pas garde à tes livres, mais à ta doctrine. Tu
 penses, toutefois, couvrir par là ton impertineu-
 ce, comme ces mauvais Chirurgiens qui ont des
 estais dorez, dont ils ne se faisoient servir, au
 lieu qu'un excellent Artisan se fait admirer avec
 des outils ordinaires. Encore ceux-là les pre-
 stent-ils quelque fois à ceux qui les peuvent mee-
 tre en œuvre: mais tu ressembles à ce chien des
 Fables, qui estant attaché au ratelier, ne pouvoit
 manger du foin, ny souffrir que le cheval en man-
 geast. Voilà ce que j'avois à dire de ta doctrine,
 Je parleray une autre fois plus amplement de tes
 desbauches.

*C'est
 qu'on y
 traittoit
 des vices
 où il étoit
 sujet.*

*Qu'elles
 ne crai-
 gnent
 point les
 tenebres
 complices
 de leur
 debau-
 che.*



DE LA CALOMNIE.

*Qu'il ne faut pas ajouster soy temerairement
au raport d'autrui.*

C'EST une mauvaise chose que l'ignorance, & qui est cause de beaucoup de maux : Car elle aveugle les hommes de telle sorte, qu'ils bronchent à chaque pas, sans voir ce qui est à leurs piez, & qu'ils n'apprehendent pas un danger present, tandis qu'ils en craignent quelquefois un qui est bien esloigné. C'est elle qui fait la pluspart des Tragedies dont on oit retentir les Theatres, & qui excite des divisions dans les Etats & dans les Familles, qui les entraînent à leur ruine, par le moyen de la calomnie, qui est son plus dangereux éguillon. Je veux donc faire icy la description de ce monstre, & en emprunter le tableau, d'Apelle. Car ayant esté aculé par un Peintre jaloux de sa gloire, d'avoir conjuré contre le Roy Ptolomée, & causé la revolte de Tyr & la prise de Peluse; Ce Prince qui avoit esté nourry toute la vie dans les flateries de la Cour, prit tellement feu là dessus, que sans considerer la jalousie qui est ordinaire entre les personnes de mesme profession, & le peu d'aparence qu'il y avoit qu'un Peintre eust entrepris un si grand dessein, & un Peintre qui luy devoit la fortune, il s'emporta contre luy comme contre un traître & un assassin, & il luy eust fait trancher la teste, si l'un des complices ne l'eust déchargé à la question. Mais lors qu'il eut apaisé son innocence, il

fut touché d'un tel repentir, qu'il luy donna cent talens, & luy mit entre les mains l'aculateur, pour en faire ce qu'il luy plairoit. Apelle donc pour se vanger de la Calomnie qui luy avoit fait un si mauvais tour, fit le portrait que voicy. Il peignit un Prince avec de grandes oreilles, comme on en peint à Midas, assis sur un Trône, environné du Soupçon & de l'Ignorance. En cet état il tend de loin la main à la Calomnie, qui s'avance vers luy le visage tout en feu, avec des traits & des charmes extraordinaires. Elle tient de la main gauche un flambeau, & traîne de l'autre par les cheveux un jeune innocent, qui tend les mains au Ciel, & implore son assistance. Devant elle marche l'Envie au visage hâve, & aux yeux louches, accompagnée de la Fraude & de l'Artifice, qui parent & ajustent la Calomnie, pour la rendre plus agreable. Apres vient le Repentir, sous la figure d'une Dame vestue de deuil avec ses habits déchirez, qui tourne la teste vers la Verité, & pleure de regret & de honte. Voilà l'Emblème de la Calomnie, dont je te veux faire en suite un portrait à ma façon, & la depeindre de toutes ses couleurs. Pour commencer par sa definition, c'est un faux rapport que l'on fait d'autruy en son absence, auquel d'ordinaire on ajoûte foy, sans donner les moyens à l'aculé de se justifier. On doit donc considerer trois choses dans la Calomnie; le Calomniateur, le Calomnié, & celui à qui l'on s'adresse pour médire, qui est comme le Juge, & les autres les Parties. Commençons par le Calomniateur, puis qu'il joue le principal personnage. Personne ne doute que ce ne soit un meschant homme; car les gens de bien ne se meslent point de ce mestier, & tâchent plustost

à reconcilier les ennemis, qu'à semer de la division parmi les amis. Mais le Calomniateur n'est pas seulement meschant, il est injuste; car il ne se contente pas d'accuser à faux, il empesche qu'on n'oye l'accusé en sa deffense, contre l'ordre de la Justice, qui veut qu'on entende également les deux Parties. Et celuy qui fait autrement, commet une injustice, quand il rendroit un Jugement juste, & offense même les Dieux; ce qui fait que le Calomniateur n'est pas seulement injuste, mais impie. Cependant, il tâche d'exciter la colere dans l'esprit de celuy à qui il parle, pour l'empescher d'entendre les raisons de l'accusé: ce qui ajoute encore à ses crimes la mauvaise foy. Mais l'homme de bien, quand il acuse, veut que la deffense soit publique, aussi bien que l'accusation, parce qu'il a interest que la verité soit conuë comme celay qui peut vaincre son ennemy à force ouverte, n'use point de trahison ni de ruse. Le trône de la Calomnie est dans la Cour des Princes, où regne l'Envie & la Haine, & où se presentét à toute heure mille occasions de mentir & de flater. Car où l'on voit croistre à tous momens l'esperance & l'ambition, là sont les envies les plus cruelles, les haines les plus irreconciliables, & les calomnies les plus fines & les plus dangereuses. Un Courtisan est toujours en garde, comme un Gladiateur, pour porter le coup de la mort à son ennemy, s'il luy donne la moindre prise, de sorte qu'à la Cour un homme de bien qui croit que tout le monde luy ressemble, est en un instant suplanté, quoy que celuy qui prend sa place n'y dure pas quelquefois plus long-téps que luy, & que le vainqueur & le vaincu soient enveloppez souvent

dans une mesme ruine. Car comme il ne s'agit pas de peu de chose, & qu'il y va de la faveur du Prince, on est perpetuellement aux écoutes pour l'obtenir; & la calomnie semble le plus court chemin & le plus seur. Mais ce n'est pas le mestier d'un sot, & il faut estre tres habile pour y réussir. Car si ces traits ne sont trempéz dans la vray-semblance, ils sont sans effet, parce que la verité ne peut estre vaincuë que par un ennemy qui luy ressemble. Or la calomnie, comme fille de l'envie, s'attache toujours à ceux qui sont les plus eslovez, par un desir aveugle de remplir leur place. Mais comme dans une carriere, chacun tâche de devancer son compagnon, soit par art ou par vitesse; les gens de bien à la Cour tiennent le chemin de la vertu, pour arriver à la gloire, où les autres ne peuvent parvenir que par surprise. Cependant celuy qui est le premier, est toujours en bute aux autres, & l'objet de l'envie & de la haine, si bien qu'on luy dresse mille pièges le plus adroitement que l'on peut, car s'ils viennent à estre découverts, ils sont inutiles. Ordinairement la calomnie prend pour fondement la profession de celsy qu'elle veut calomnier. On aconsé un Medecin d'empoisonnement, un Ministre de trahison, un Grand de faire des entreprises; mais la passion du Prince fournit le plus souvent de matiere. On dit à un jaloux qu'on a dessein sur sa femme, à celuy qui se pique d'esprit, qu'on se moque de ses ouvrages, comme on accusa Philoxene auprès de Denys le Tyran, de blâmer sa Tragedie. Si le Prince est pieux, on calomnie un homme auprès de luy d'impieté ou de libertinage. Car chacun s'emporte dans sa passion, & n'est plus capable

d'entendre des raisons ni des excuses. Voilà ce que font les calommateurs, pour irriter davantage celuy à qui ils s'adressent; de peur que s'il n'estoit pas assez animé, il ne donnast du temps à la recherche de la vérité, & à l'examen de leur calomnie; quoy qu'ils fassent ordinairement le crime si noir, que l'horreur de l'action empesche qu'on n'en veuille ouïr la deffense. On accusa le Philosophe Demetrius devant Ptolomée, de ne s'estre pas voulu déguiser aux Bacchanales, & de n'y avoir bû que de l'eau, comme condamnant les plaisirs & les inclinations du Prince. Et si le lendemain il ne se fust travesty, & n'eust bû du vin en la présence du Roy, & dancé avec des Cymbales, il estoit perdu. C'est ainsi que c'estoit un grand crime devant Alexandre, de ne pas reconnoistre Ephestion pour un Dieu: Car non content de luy faire une pompe funèbre, qui cousta plusieurs millions, les villes luy dresserent à l'envy des Temples & des Autels; de sorte que c'estoit le plus grand de tous les sermens, que de jurer par son nom, & un crime capital de s'en mocquer. Car les Courtisans pour flater la passion du Prince, luy contoisent des chimeres & des visions; Qu'Ephestion leur estoit aparü en songe; Qu'il guerissoit ceux qui l'invocoient; raportant de faux Oracles, & le prenant pour leur Protecteur; si bien qu'Alexandre qui avoit toujours les oreilles batües de ces discours, les crut à la fin, & se glorifia de pouvoir faire un Dieu qui estoit encore plus que de l'estre. Combien pensez-vous qu'il y eut alors d'honnestes gens disgraciez, pour avoir resisté à la passion du Prince, ou resmoigné de l'averfion pour ses frenesies? Le Capitaine Agathocles qu'il

*Comme
que dirais
Anges
Gardiens*

estimoit, alloit estre exposé aux lions, pour avoir pleuré devant le sepulcre d'Ephestion, comme s'il l'eust crû mortel, si Perdicas n'eust juré ses grands Dieux, & particulièrement Ephestion, que ce nouveau Dieu luy estoit aparû à la chasse, & luy avoit commandé de dire à Alexandre, qu'il pardonnast à Agathocles, s'il avoit laissé couler des larmes au souvenir de son ami, & qu'il eust pitié de l'infirmité humaine. Alexandre estant donc de cette humeur, ouvroit une large porte à la calomnie. Car, comme on attaque toujours une place par l'endroit qui est le plus foible, le Calomniateur prend toujours celuy qui l'écoute par la partie qui est la plus ouverte à la medisance, parce que c'est le lieu le moins défendu. Voilà les forces de la Calomnie au dehors: mais au dedans elle a pour ministres, le dégoust du present, & l'amour de la nouveauté, avec le plaisir qu'on prend à entendre des choses extraordinaires & incroyables; outre qu'il n'y a rien qui chatouille tant l'oreille d'un homme soupçonneux & défiant que les faux rapports. Il est donc aisé d'emporter un cœur exposé de tous costez à la baterie, & de perdre un innocent qui ne se défend point: car l'aculé en cette rencontre meurt comme un homme endormi qu'on tué dans une prise de ville. Ce qui est de plus déplorable, c'est qu'on va trouver son ami, comme auparavant, sans savoir rien de ce qui se passe; & qu'on donne soy-mesme dans le piège. Mais un homme d'honneur ne condamne point son ami sans l'oïr, & sans luy donner les moyens de se justifier; au lieu que ceux qui prêtent volontiers l'oreille à la calomnie ne l'écoutent pas, ou font semblant de recevoir ses excuses, en attendant

l'occasion de s'en venger ; sur tout quand le Calomniateur est leur ami , ou qu'il feint de l'estre de celuy qu'il accuse. Car alors on ne peut s'empescher d'ajouter foy à son raport ; sans considerer qu'il arrive tous les jours mille sujets de rompre , mesme entre les plus grands amis. D'ailleurs , la Galomnie n'attaque jamais un ennemi decouvert , parce qu'elle perdrait creance ; mais souvent son propre ami , ou pour le moins celuy qu'on feint estre tel , pour montrer qu'on veut tout sacrifier aux interets de celuy à qui l'on parle. Quelques-uns honteux d'avoir ajouté foy à de faux rapports , & n'ayant pas la hardiesse de souffrir le vilage de leur ami offensé , rompent avec luy , comme s'il estoit coupable de leur faute. Cela me fait quelque-fois deplorer la misere de nostre vie , dont la calomnie est un des principaux fleaux. Quelques-uns nous accusent du crime dont ils sont coupables. Il faut que tu meure , s'écrie Antia , à son mary, ou que tu tués Bellerophon , qui a attenté à ma chasteté ; quoy que ce fust elle-mesme qui l'eût sollicité à l'aimer. Il s'en fallut peu pourtant qu'il ne portast la peine du vice d'autruy , & de sa propre vertu , & qu'il ne perist au premier combat qu'il eut contre la Chimere ; car pour un semblable sujet, Pheüre perdit Hipolite. Mais, dira quelqu'un, il faut ajouter foy aux rapports, lorsqu'ils partent de personnes vertueuses. Y a-t'il quelqu'un de plus juste qu'Aristide ? il ne laissa pas de conspirer contre Themistocle , par la jalousie de sa gloire , comme les plus gens de bien ont leurs defauts & leurs passions. Le plus sage & le plus vertueux d'entre les Grecs, ne dressa-t'il pas des embuches à son parent,

*Vlyse à
Palamedes*

DE LA CALOMNIE.

à son ami, & à son compagnon d'armes? Scythrate fut accusé d'impiété, Miltiade, & Themistocle de trahison, après avoir rendu de très-grands services à leur patrie. Je passe plusieurs autres exemples qui sont connus de tout le monde. Que fera donc en cette occasion l'homme sage? Il fermera les oreilles à la Calomnie, comme Ulysse au chant des Sirènes, & n'ajoutera point de foy aux rapports qu'avec beaucoup de circonspection, mais demeurera sur la défiance. Il est ridicule de mettre garde aux portes & aux entrées des villes, & de laisser celles de nostre ame dégarnies. Quand on nous fera donc quelque rapport, il faut examiner la chose en soy-mesme, sans avoir égard aux personnes. Car le contraire est la marque d'un esprit bas & abject, qui se laisse emporter en jeune homme & c'est l'une des plus grandes injustices qu'on puisse commettre. Il ne faut deferer ni au jugement, ni à la passion d'autrui; ne considerer pas davantage l'accusateur que l'accusé, & se défier toujours de celuy qui a le plus d'esprit & le plus d'adresse. Cependant, la cause de ce mal-heur est en l'obscurité & en l'ignorance du cœur de l'homme; car si l'on pouvoit pénétrer dans ses sentimens, la Calomnie seroit contrainte de quitter le monde; pour faire place à la Verité, qui dissiperoit toutes ses tenebres par la lumière.





L' A P O P H R A D E ,

OU LE MAUVAIS GRAMMAIRIEN.

*C'est une invective contre un homme qui avoit
condanné le mot d'Apophrade, qui signifie
proprement un jour malencontreux.*

ON voit bien que tu ne fais ce que signifie le mot d'Apophrade autrement tu ne m'aurois pas accusé de barbarie pour t'y avoir comparé. Mais nous parlerons tantost de sa signification, je me contenteray de te dire pour cette heure, que tu as pris par l'aîle la Cygale, comme dit le Poëte Archiloque. Car cette insecte qui crie assez haut d'elle-mesme, fait encore plus de bruit quand on la touche. Ainsi, ce Poëte porté de son naturel à la Satyre, laissoit à juger ce qu'il feroit, estant offensé. C'est dequoy je t'avertis maintenant, non pas pour me comparer à un si grand personnage, mais pour te dire que tu as fait plusieurs choses qu'Archiloque ne pourroit reprendre dignement, quand il associeroit avecque luy Hipponax & Simonide, car tous ceux qu'ils ont attaquez, n'estoient rien au prix de roy. Cependant il semble que quelque Dieu t'ait mis dans la fantaisie, de reprendre ce mot, pour découvrir ton ignorance, qui ne fait pas les choses les plus vulgaires, & pour faire éclater tes autres défauts. Car outre que j'ay quelque talent dans la Satyre, je connois tes vices

*Anciens
Satyri-
ques.*

60 L'APOPHRADE; OU LE
 dès l'enfance, & ne manque ni de capacité ni de
 hardiesse pour les publier. Je parle de la sorte,
 parce qu'il ne serviroit de rien de t'en avertir en
 particulier, pour tâcher de t'en corriger; puis
 que tu ne peux non plus changer de nature, que
 ces sales animaux qui vivent dans l'ordure &
 dans le fumier: outre que tes crimes ne sont
 gueres plus secrets que ceux de ces celebres crimi-
 nels des Fables; & que ton ignorance est si pu-
 blique, qu'il n'est point besoin que personne
 t'oste la peau de lion, pour montrer que tu n'es
 qu'un asne. Mais je les veux mettre icy, de peur
 qu'on ne croye que je sois le seul qui les ignore,
 Qui apellerons-nous à nostre secours pour cela?
 Sera-ce quelque Dieu des Comedies de Menan-
 dre, tel qu'Elencus, Dieu de liberté & de verité,
 qui est ton plus grand ennemi, puis qu'il fait tout
 ce que tu fais, & ce que tu souffres tous les jours,
 & qu'il le veut publier? Il fera donc icy le prolo-
 gue de ma Satyre, comme il fait quelquefois
 chez cét Auteur, afin d'apprendre à tout le mon-
 de, que nous n'entreprenons pas cecy en vain,
 ni par une inimitié particuliere, mais pour van-
 ger le public. Et quand il aura parlé, il se pourra
 retirer à la bonne heure, & nous laisser faire le
 reste, parce que nous sommes assez capables pour
 te confondre, & qu'il n'est pas seant à un Dieu
 de parler de si grandes abominations. Voicy
 donc ce qu'il dira par forme d'avertissement. Ce
 Sophiste qui contrefaisoit le Philosophe (c'est de
 soy qu'il parle) vint un jour aux jeux Olympiques
 pour y reciter une harangue, qu'il avoit eompo-
 sée sur le sujet de Pytagore, lorsqu'on le voulut
 empeschner de participer aux mysteres d'Eleusine,
 à cause qu'il estoit estrangier, & qu'il avoit esté

*Comme
 qui di-
 roit la
 Raison,*

Euphorbe durant la guerre de Troye. Sa harangue, comme la Corneille d'Esopé, estoit touté parée de plumes d'autrui, & bâtie de pieces rapportées. D'ailleurs, elle estoit premeditée de long-temps : mais pour faire croire qu'il l'avoit faite sur le champ, il fit tant par l'un de ses amis, que lorsqu'il demanda un sujet tout haut, on luy donna celuy cy. Cependant, comme il ne jouïoit pas bien son personnage, & qu'il raportoit des choses tirées de loin & estudiées, personne ne se pouvoit empescher de rire, & de faire signe à cet ami qu'on reconnoissoit bien la fourbe, quoy que nôtre Sophiste tâchast de suplérer à tout par son impudence. Quelques-uns donc à mesure qu'il parloit, ne faisoient autre chose que remarquer les endroits qu'il avoit dérobez des Anciens. Celuy qui a fait ce Discours, & qui m'a introduit icy, estoit de ceux-là; car il ne se pouvoit tenir de rire, non plus que les autres. Et pourquoy n'eust-il pas ry d'une si grande & si publique effronterie? Outre qu'il est assez porté au ris de son naturel. Mais il ne pût s'empescher d'éclater une fois tout haut, entendant cét asne qui vouloit, comme on dit, joiier de la lyre, ce que ce galand-homme aperceut en se retournant, & c'est ce qu'iles a mis mal ensemble. Or c'étoit le commencement de l'année, ou plustost le troisième jour de la grande nouvelle Lune, où les Romains suivant une coustume ancienne, font des vœux & des sacrifices, pour tout le reste de l'an, sur la créance que les Dieux écoutent alors plus attentivement nos prieres. En cette grande feste donc, & ces Calendes sacrées, celuy-cy voyant nostre imposteur qui estoit les larcins sous le nom de Pythagore, comme il le connoissoit parfai-

*Du mois
de Janvier.*

4. L'APOPHRADE, OÙ LE
sement, & qu'il savoit ce qu'il faisoit, & ce qu'il
souffroit tous les jours, où il avoit esté même
surpris, il dit à un de ses amis qui estoit près de
luy, Sortons d'icy, que cét infame par les abo-
minations ne nous change ce jour heureux en un
funeste, & il se servit pour cela du mot d'*Apophra-
de*. Cependant, nostre imposteur ne l'eut pas plû-
tost ouï, que pour se vanger de cette raillerie, il
s'écria, Quelle beste est-ce qu'*Apophrade*? Est-
elle mâle ou femelle, terrestre, on aquatique?
car pour moy, je ne la connois point. Mais en
pensant exposer l'autre en risée, il s'y exposa luy-
même, & fit voir son ignorance. C'est-là le sujet
dont on va vous entretenir, pour vous faire voir
que ce grand Orateur, qui fait des harangues à
l'improviste, ignore les choses les plus vulgaires,
& que les artisans de la Grece savent. Voilà ce
qu'avoit à dire le Prologue, c'est à moy d'ache-
ver le reste, & de représenter icy ce que tu as fait
en diverses parties du monde, & ce que tu fais pré-
sentement à Ephese, qui est le comble de ta do-
ctrine, & le chef-d'œuvre de ta Morale. Mais
auparavant il faut parler du mot d'*Apophrade*, que
tu as repris. Dy-moy, par les Dieux, pourquoy te
choque-t'il si fort? Est-ce qu'il est barbare, & que
tu ne l'as pû souffrir, parce que tu as l'oreille déli-
cate? Mais y a-t'il rien de plus commun à Athé-
nes? Tu prouveras plustost à un Athenien, que
Cecrops & Erectée estoient étrangers, que ce ter-
me icy. Car il y en a plusieurs qui leur sont com-
muns, avec le reste des Grecs, mais celuy-cy leur
est propre, & ils s'en servent pour exprimer un
jour mal-heureux, où l'on ne fait aucune affaire
ni publique ni particulière, soit pour quelque
grande affaire qui est arrivée ce jour-là, ou pour

MAUVAIS GRAMMAIRIEN,

quelqu'autre calamité. Mais il n'est pas peut-estre ignorant d'apprendre ces choses a ton âge, outre qu'il y en a tant d'autres que tu ne fais point, qui sont beaucoup plus importantes, que tu peux bien ignorer encore celle-là. Toutefois, d'où es-tu, de ne la pas savoir? car encore qu'on te dût permettre d'ignorer les autres choses, tu ne pourrois pas, quand tu voudrois, apeller un jour malencontreux, d'un autre nom, si tu veux parler comme l'on fait à Athenes. Mais tu diras peut-estre qu'il n'est plus en usage, & qu'il ne se faut pas servir de mots que l'on n'entend point. Il est vray, que j'ay failly de m'en servir en ta presence; car je devois parler Cappadocien, Paphlagonien, ou Bactrien, pour faire que tu m'entendisses; mais il faut parler Grec avec les Grecs. D'ailleurs, ce mot est de ceux qui se sont conservez en usage dans cette grande revolution qui arrive tous les jours dans les Langues, & je rapporterois le nom de ceux qui en ont usé, si je ne craignois de troubler ta memoire, par tant de Poëtes, d'Orateurs, & d'Historiens qui te sont inconnus. J'aurois plustost fait de dire ceux qui ne s'en sont pas servis; quoy que pour te dire la verité, je n'en sache point, & je t'offre quelque honneste present, si tu peux nommer quelqu'un qui ait exprimé autrement la chose qu'on veut signifier par là. Car celui qui ignore ce mot, peut ignorer où sont situées les villes d'Athenes, de Sparte, & de Corinthe. Mais tu diras peut-estre qu'il est bon, mais non pas au sens que je l'ay pris, ou bien que je l'ay allegué hors de propos. Je te satisferay encore là-dessus, si tu es capable de raison. Car les Anciens se sont servis de plusieurs pareilles métaphores, contre ceux qui te ressembloient; Ils ont

apellé un Orateur qui changeoit à toute heure d'avis, *Cochurne*, pour marquer son instabilité, à cause de la peine qu'il y a de marcher avec des brodequins. Un autre, *Lypaé*, qui avoit accoustumé de troubler les Assemblées. Un autre, *Hebdomas*, qui railloit & folastroit avec le peuple, comme les écoliers font aux jours de congé. Pourquoi donc ne pourra-t'on pas nommer *Apophrade*, un malencontreux personnage, comme toy? Car il est certain que lors que nous rencontrons quelque chose de mauvais augure, & particulièrement le matin, soit un châtré, un boiteux, ou un singe, nous avons coûtume de rentrer aussi-tost, comme si ce jour-là nous devoit estre funeste. Si le premier jour de l'an donc, on trouve un homme comme toy, qui passe pour un infame, un méchant, un imposteur, un parjure, un monstre, une peste, ne le fuira-t'on pas comme un oiseau de mauvais augure, capable de troubler le plus beau jour, & de le rendre malencontreux? Tu ne te dois pas fâcher de ces mots, car il me semble que tu fais gloire de la chose; outre que tu aurois bien de la peine à prouver le contraire à tes citoyens, qui savent comme tu as vescu dès ton enfance, & comme tu te mis au service d'un gendarme, pour faire tout ce qu'il lui plairoit, jusqu'à ce qu'il te quita, comme on fait un habit lors qu'il est usé. Tu servis depuis au Theatre, & fus avec une compagnie de Farceurs & de Baladins; où tu faisois le Prologue, & entrais paré avec des brodequins dorez, & un habit magnifique, pour annoncer la Piece, & demander bonne audience. Mais maintenant tu es devenu Orateur; c'est pourquoy quand on le fera en ton pais, on croira voir deux Thetis & deux Soleils,

Où, un homme dont la vie estoit inconstante. Trouble. C'est qu'ils avoient congé une fois la semaine.

Soleils, comme cét Ancien des Fables. Tu fais donc bien de n'y pas aller, quoy que ce soit la plus grande & la plus belle ville de la Phenicie, & un tres agreable sejour. Mais tu as honte de ton premier mestier, & craindrois d'ouïr en allant par les ruës : Voilà celui que nous avons veu Bâteleur & Comedien. Mais pourquoy un'amuser à ces choses? car quelle impudence égale la tienne? & qu'as-tu jamais trouvé de honteux? J'aprens que tu possèdes dans la ville de ta naissance un grand Palais, à prendre le tonneau de Diogene pour la demeure de Jupiter. Tu ne pourrois donc empescher que tes citoyens ne te prissent pour l'opprobre & le deshonneur de leur ville. Le reste de la Syrie est de mesme sentiment. Toute Antioche a veu comme tu desbauchas ce jeune garçon qui venoit de Tarse. Mais il n'est pas honneste de remuër ces ordures, & tu fais comme on vous surprit tous deux, si ce n'est que tu l'ayes oublié, à cause que tu n'as point de memoire. Tu n'és pas moins connu en Egypte, où tu fus receu fugitif apres ces beaux exploits de Syrie, lors que tu estois talonné par les Fripiers, qui t'avoient presté les habits, avec lesquels tu trouvois à disner, & hantois les bonnes compagnies. La ville d'Alexandrie n'est-elle pas témoin de tes débauches, aussi bien que celle d'Anzioche? Oü y sans doute, puis qu'elles y ont esté plus grandes & plus celebres. Tu ne rencontras qu'un homme dans toute la ville, à qui tu pusses persuader ton innocence, & quite servist de suport, & te donnast à vivre. Tu me permettras de taire son nom puisqu'il est connu de tout le monde, & des principaux de l'Empire. Te souvient-il quand il te surprit entre les genoux de ce jeune

Echanson ? Quelle opinion penfes-tu qu'il eut alors de ta preud'homme ? Aussi te chassera-t'il honteusement , & purifiera la maison apres ton depart. Toute la Grece & l'Italie furent remplies en suite de ta renommée & de ta gloire ; & je m'estonne qu'il y en ait maintenant qui trouvent à redire à ce que tu fais dans Ephese , s'ils n'ont perdu la memoire , aussi bien que toy. Il est vray que tu y as ajousté à tes autres débauches , celle des femmes ; & apres cela tu trouves estrange que pour exprimer l'horreur de tes vices , on se serve d'un terme d'abomination. Voudrois-tu point qu'on t'allast baiser pour recompense ? Il vaudroit mieux baiser un aspic ou une vipere ; car encore pourroit-on guerir de leur morsure , à l'aide de quelque antidote , mais apres s'estre souillé de tes baisers , on n'oseroit approcher des Autels ; & c'est un crime pour lequel il n'y a point d'expiation. Cependant , tu railles les paroles des autres , sans prendre garde à tes actions. Pour moy , j'aurois honte d'ignorer le mot que tu condamnes , bien loin de me repentir de l'avoir dit. Ce sont les barbarismes & les solecismes que tu prononces tous les jours , dont il faut rougir. Que les Dieux te confondent avec ta belle Rhetorique. Où l'aurois-tu aussi prise ? si ce n'est dans quelque vieux bouquin , ou dans les livres de Philenis , que tu as toujours entre les mains , & qui sont dignes de toy & de ta bouche impure. Mais puisque j'en suis venu jusques-là ; Que dirois-tu , je te prie , si ta langue t'appelloit en Justice , & qu'elle te fist ces reproches ? Quoy ingrat ! apres t'avoir retiré de la necessité , & t'avoir rendu celebre sur les Theatres ; en te faisant jouer le personnage can-

toft d'un Heros , & tantost d'un Dieu ; après
 r'avoir nourry maistre d'Ecole ; apres t'avoit fait
 passer pour Orateur ; & reciter ces belles Haran-
 gues empruntées qui t'ont aquis tant de gloire ?
 estoit-il juste pour récompense , de me faire ser-
 vir à tes saletés ? N'est-ce pas assez des menson-
 ges & des parjures que tu m'as fais prononcer tous
 les jours , sans parler de tes sottises & de tes imper-
 tinences ? Me falloit-il occuper la nuit à un in-
 fante ministere , & me faire souffrir mille oppro-
 bres ? Il y a d'autres membres qui sont destinez
 à cet office. Plût aux Dieux qu'on m'eust coupés,
 comme on fit celle de Philomène. Car les lan-
 gues de ceux qui ont devoté leurs enfans , ont
 moins eu à souffrir que moy. Dy-moy ; par les
 Dieux , si ta langue parloit de la sorte , & qu'elle
 prist ta barbe à témoin , que luy répondrois-tu ?
 Ce que tu fis n'agueres à celuy qui te reprochoit
 d'un crime que tu venois de commettre ? Que
 c'estoit par là que tu t'estois mis en credit. Car
 d'où vient , à ton avis , la grandeur de ta réputa-
 tion ? Crois-tu que ce soit de tes Harangues ? Il su-
 ffit , me diras-tu , que je sois illustre par quelque
 biais que ce soit. Veux-tu que je raporte tous les
 sobriquets qu'on t'a donné en divers lieux , où tu
 as esté ? C'est une chose étrange , que tu n'ayes pu
 souffrir un mot , après avoir souffert tant d'infir-
 mities. On t'apelloit en Syrie , Rhododaphné.

*Lausier.
 r/sa*

Pour quel sujet ? j'ay honte de le dire , & il ne
 tiendra point à moy qu'on ne l'entende point. En
 Palestine on t'apelloit la Roncée , à cause que ta
 barbe piquoit tes beaux amoureux ; car tu te ra-
 vois alors. En Egypte on te nommoit l'Esquar-
 hancie , parce que tu faillis à estre suffoqué par
 un matelot , qui te l'enfonça jusq'au gosier.

Pour les Atheniens, sans tant de mystere, ils ne firent qu'ajouter une lettre à ton nom, & te nommerent Arimarque, car tu devois avoir quelque chose de plus que celui contre lequel Esquinés a fait cette belle harangue. Mais en Italie tu remporta le nom heroïque de Cyclope, pour avoir contrefait celui d'Homere dans une débauche, afin d'ajouter cela à tes autres infamies. Car tu estois le verre en main à demi yvre, qui atendois l'ataque de ton Ulysse, c'est à dire d'un jeune garçon qui venoit la lance en arrest, pour te crever l'œil; mais il gauchit un peu, & t'enfonça la mâchoire, ou plustost comme un autre Carybde, tu ouvris la gueule pour l'engloutir luy & son navire. Cependant, d'une débauche si publique, tu n'eus point d'autre excuse le lendemain, que ton yvrognerie. Et apres cela tu trouves étrange que l'on te nomme Apohrade? Et que dis-tu quand on t'apelle Lesbin? N'entens-tu pas aussi ce mot, & crois-tu que ce soit pour te louer, ou si tu l'entens mieux, parce que la chose t'est plus familiere? Tes vices sont connus maintenant jusques aux femmes. Car depuis peu, comme tu en faisois rechercher une en mariage à Cyzique; Je ne veux point, dit-elle, d'un homme qui en a besoin d'un autre. Et apres cela, tu te cabres pour des paroles? Mais certes tu as raison; car tout le monde ne peut pas inventer de belles phrases comme les tiennes? Qui seroit si insolent que de demander un trident, au lieu d'une épée, pour vanger trois adulteres, & de dire que Theopompe parlant sur trois chefs, avoit défait les principales forces de la Grece avec une armée à trois pointes, & qu'il estoit le chien à trois testes? Il y a cent autres choses dans tes Harangues, dont

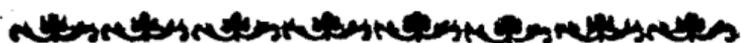
Sans
bonheur,
Timar-
que.

On, pour
le Trica.
sans.

il ne se faut pas souvenir, non plus que des fautes que la pauvreté te contraint de faire, comme de dénier un dépôt en jugement, dérober en demandant l'aumône, & plusieurs autres friponneries. Il faut pardonner à un homme qui meurt de faim, s'il tâche à subsister du mieux qu'il peut; mais ce qui est insupportable, c'est que tes débauches absorbent ce que tes crimes ont acquis. Il est vrai que tu as fait depuis peu un trait qui mérite d'être loué; c'est que sachant le métier de Tisias, tu as joué le personnage de Discorax, en dérobant trente pièces d'or à ce vieux fou, qui à cause de Tisias a donné par surprise sept cens cinquante dragmes d'un livre. Je pourrois dire bien d'autres choses, mais je n'en ajouteray qu'une. Fay ce que tu voudras, & ne celle de pecher contre toy-mesme; mais ne fais plus cecy, car il n'est pas juste que ceux qui vivent de la sorte, & qui trahissent leurs amis, comme tu fais, soient sous un mesme couvert, ni boivent & mangent avec les autres. N'ajoute point aussi les baisers aux compliments, & particulièrement quand tu salueras ceux qui t'ont rendu la bouche malencontreuse. Enfin, puis-que j'ay commencé à t'avertir en ami, ne t'amuse plus à parfumer une teste blanche, ni à te faire arracher le poil où tu fais. Car si c'est pour la propreté tu en devrois faire autant par tout, mais pour quoy te parer en des lieux qu'il n'est pas honnesté de montrer? Il ne te reste que les cheveux blancs, pour paraistre sage, épargnel es donc, & particulièrement ta barbe; & si tu peux, ne fay les salerez que de nuit, afin que la lumiere n'en soit point soüillée. Tu vois qu'il ne falloit pas réveiller, comme on dit, le chat qui dort, ni con-

*On met-
tro du
dépila-
toire.
On, pour
la santé,*

70 L'APOPHRADE, OU LE MAU. GRAM.
damner le mot de malencontreux, qui rendra
toute ta vie malencontreuse. En veux-tu davan-
tage ? car je t'en ditay tant que tu voudras, bien
assuré que je ne manqueray point de matière.
Un infame comme toy devoit craindre d'offenser
un homme d'honneur. Tu diras peut-estre que
je t'ay ataqué par des Enigmes que tu n'en-
tens point ; Comme si tu ne savois pas le nom
des crimes que tu commets. Mais je te promets
d'en rire, si je ne suis vangié au double. Prends
garde seulement à l'avenir comme tu vivras,
& ne te prens qu'à toy de cette Satyre, puis-que
selon le dire d'Euripide, *l'infelicité est la fin d'une
bouche sans retenue, mais si bien que de la folie &
de la méchanceté.*



LOUANGE D'UNE MAISON.

ON dit qu'Alexandre fut si transporté, en
voyant la beauté de la riviere du Cygne,
avec la clarté & la fraîcheur de ses eaux, qu'il ne
pût s'empêcher de s'y baigner, parce qu'elle n'é-
roit pas trop profonde, ni son cours trop violent.
Je me sens de mesme épris d'amour, à la veüe d'un
Palais si beau & si magnifique, & touché de desir
d'en connoistre toutes les perfections, & d'en
celebrer les loüanges. Car je ne croy pas qu'il
y ait une plus grande marque de stupidité &
de barbarie, que de s'estimer indigne de posseder
ce qui est beau, & comme s'en bannir volontai-
rement. D'ailleurs, les personnes d'esprit n'admi-
rent pas en silence les belles choses, comme font
les autres, mais ils aiment à se répandre en loüan-

ges, pour payer en quelque façon leur hôte, & faire voir qu'ils savent bien remarquer ce qui est digne de l'estre, & reconnoître les faveurs que l'on leur fait. Or de le louer simplement, cela peut estre bon pour ceux qui ne peuvent rien davantage, comme ce jeune Insulaire qui contemploit le Palais de Ménélaüs, & qui comparoit son marbre & son or à ce qu'il y avoit de plus beau dans le Ciel, parce qu'il ne connoissoit rien de si excellent sur la terre, Mais de faire une harangue à sa louange, dans une compagnie aussi illustre que celle-cy, il me semble que c'est contribuer quelque chose à sa gloire. Ajoutez à cela, qu'il y a du plaisir à parler dans un si auguste lieu, & que la voix y retentit agreablement. Si l'Eco se plaist à redire les chansons des Bergers, & à exprimer le son rustique de leurs musettes, dans le creux de quelque rocher, Que ne fera-t'il point des douceurs d'Apollon & des Muses, dans un Palais tout brillant d'or & de lumiere? D'ailleurs, il semble que la magnificence du lieu fournit de plus belles pensées & de plus belles expressions, & qu'elle réveille les forces de l'esprit, pour essayer de l'égaler, comme le courage d'Achille se sentit ému par la veüe des armes, & piqué du desir & de l'honneur. Socrate se plaisoit à entretenir Phédre sous l'ombrage frais d'un Platane, & sur les bords verdoyans d'une fontaine, & n'avoit point de honte à son âge d'invoquer les Muses, quoy que vierges, pour entendre des discours d'amour; Et ne croirons-nous pas qu'elles acourront volontairement, pour inspirer celuy qui vient chanter les loüanges d'un séjour si agreable? Car nous ne passons pas icy sous des arbres, ni dans un Palais

qui n'ait rien de recommandable que son opulence, comme celui du Roy de Perse, mais dans un chef-d'œuvre d'Architecture, où l'art surpasse encore la matière, toute précieuse qu'elle est, & qui ne demande pas un spectateur rustique, mais savant. Pour commencer donc sa description, il est tourné au Soleil levant à l'exemple des anciens Temples. Toutes les proportions & les règles de l'art y sont gardées. Les vents le peuvent rafraîchir en toute saison; & comme il est percé de tous costez, la liberté de la veüe ne contribue pas peu à son embellissement. Les ornemens n'y sont pas entassés les uns sur les autres, ni l'or répandu par tout; mais comme une honneste femme, il n'en a qu'autant qu'il en faut pour l'agrément, & non pas pour le luxe; à l'exemple du Ciel, qui n'est pas tout semé de feux, car autrement, au lieu d'estre agreable, il seroit terrible. Il n'appartient qu'aux Courtisanes d'estre toutes éclatantes d'or & de pierreries, pour se faire admirer par la richesse de leurs ornemens; au lieu que les autres brillent assez par leurs vertus, & aimeroient mieux estre sans parure, que d'en trop avoir. L'or est donc icy ménagé, comme dans les beaux ouvrages, où on le met parmi la pourpre & l'ivoire, pour en rehausser l'éclat, & non pas pour l'étouffer; & il semble ajouter à la lumière du jour, une lumière plus précieuse. Qui auroit donc la liberté & la licence des Poëtes, on pourroit comparer les plafons de ce superbe édifice, au plancher des Dieux; & les beautés des peintures & des tapisseries, aux fleurs d'un parterre, si ce n'est que celles-cy flétrissent, & que les autres sont immortelles, comme n'estant jamais souillées par l'atouchement d'une main grossiere,

grossiere, & ne souffrant que l'aproche de la veuë. D'ailleurs, il y a icy un Printemps perpetuel, au lieu que dans la Nature il ne fait qu'une partie de l'année. Qui ne seroit donc touché de tant de merveilles, & piqué de les décrire, quand on devroit estre surmonté par la grandeur de la matiere ? Car la beauté a des charmes inexplicables, pour nous attirer à soy; & il semble qu'il y ait du plaisir à courre dans une belle carriere, où l'on imprime doucement ses pas, & que c'est alors qu'on s'abandonne à la course. Le Paon à l'entrée du Printemps, lorsqu'il voit naistre les premieres fleurs, qui sont non-seulement plus belles, mais, s'il faut ainsi dire, plus fleurs que les autres; le Pan, dis-je, estale alors avec plus de magnificence l'or & l'azur de ses plumes; & dispute avec le Printemps, à qui produira de plus belles choses. Il fait la rouë; Il se tourne & se mire dans sa beauté, dont l'éclat est redoublé par celui de la lumiere, qui ne se contente pas d'embellir ses couleurs, mais qui les multiplie. Cela arrive particulièrement à ces cercles d'or, qui couronnent l'émail de sa queue, & ressemblent chacun à un arc-en-ciel; qui change de couleur selon les divers aspects de la lumiere. Combien la Mer a-t'elle de charmes pour nous attirer à soy, quand sa surface est unie comme la glace d'un miroir, & qu'on la peut apeller à bon droit, le miroir des Cieux ? Les plus grands ennemis des eaux desirent alors de s'embarquer & de s'éloigner du rivage; sur tout, lors qu'on voit un petit vent enfler doucement les voiles, & le navire couler legerement sur les ondes. Il en est de mesme de ce Palais, dont la beauté m'enchanté & me ravit, jusqu'à me perdre dans ses louanges. Et je

74 LOUANGE D'UNE MAISON.

m' imagine que quand je serois sans éloquence, elle suppleroit à mon défaut. Mais ne me trompé-je point aussi dans ce ravissement ; & les merveilles qui sont icy, ne nuisent-elles point plutôt à mon dessein ? Car comme la multitude des ornemens nuit à la beauté des femmes , & détourne les yeux des spectateurs de dessus leur visage, pour se jeter sur leurs pierreries ; Celuy qui harangue dans un lieu si rempli de tant de beautés diverses, a ce mal-heur que les yeux des auditeurs sont plus ocupez que leurs oreilles ; & que la lumiere de son discours est obscurcie , comme celle d'un flambeau par une plus grande lumiere. Ajoutez à cela , que la voix retentit trop en des lieux si eslevez, & qu'on ne l'entend pas si distinctement, soit parce qu'elle fait comme un Eco qui la trouble , ou parce qu'elle est absorbée dans ces voûtes , comme le son de la flûte par celui de la Trompette , & le cry des Nautonniers par le bruit de la tempeste. D'ailleurs , tant s'en faut que la magnificence de ce lieu excite celui qui parle, qu'elle l'estonne plutôt, & l'intimide, par une juste crainte, de n'avoir rien qui soit digne d'un Palais si admirable , & d'un auditoire si celebre. Car, comme l'éclat des armes de celui qui fuit, ne sert qu'à rendre sa fuite plus éclatante, la beauté du lieu ne sert qu'à découvrir davantage les deffauts de l'Orateur, & à faire paroistre sa foiblesse. C'est ce que celui-là dans Homere semble avoir bien reconnu , lorsqu'il s'excuse sur son ignorance , pour faire que sa Harangue soit plus admirée, parce que ce qui est beau , ne tire pas son lustre de ce qui l'égale ou qui le surpasse, mais de ce qui est moins beau que luy. Joignez à cela, que la voix de celui qui parle, aussi

bien que l'oreille de celuy qui entend, est divertie par la beauté des objets qui l'empeschét de songer à ce qu'il veut dire. Il faut qu'il dise de belles choses, pour destourner les assistans de la contemplation de ce qu'ils voyent; car d'auditeurs, ils sont devenus spectateurs. Si-tost qu'on est entré icy, on se trouve ébloüi de tant de clartez, qu'il faudroit avoir perdu l'usage des yeux, pour conserver celuy des oreilles, ou s'assembler de nuit comme le Senat de l'Arcopage. Les Fables des Gorgones & des Sirènes enseignent assez les avantages de la veüe sur l'oüie, puisque les unes changeoient en rochers ceux qui les regardoient; & qu'en passant viste on s'exemtoit du charme des autres. L'exemple mesme du Pân fait cōtre nous. Car toutes les Musiques du monde ne seroient pas capables de nous divertir de la contemplation de sa beauté, quand il déploie ses aïles au Printemps, & qu'il estale toute sa pompe & sa magnificence. Herodote dit que l'oüie est plus infidelle que la veüe, & par là il donne l'avantage aux yeux par dessus les oreilles, & avec raison. Car les paroles ont des aïles, & s'envolent en mesme temps qu'on les prononce; mais le plaisir de la veüe subsiste, & lance coup sur coup des traits redoublez, & par ce moyen inévitable. Mais pourquoy chercher des preuves plus loin, puisque tãdis que nous parlons, je vous voy jeter les yeux de toutes parts, & contempler la beauté des tableaux & des dorures; dequoy vous ne devez pas avoir honte, car le plaisir des yeux nous emporte, & ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit. D'ailleurs l'excellence de l'art, jointe à la beauté & à l'utilité des histoires anciennes qui y sont peintes, a beaucoup de pouvoir sur l'esprit hu-

main. Mais de peur que vous ne m'abandonniez tout à fait pour les regarder, je vous les veux décrire pour joindre en quelque sorte le plaisir de la veüe à celuy de l'oüie, & remporter ainsi l'avantage. Car vous m'excuserez aisément quand je n'atteindray pas à la perfection de ce qui est icy dépeint, parce que la peinture de la parole est bien plus foible que l'autre, & qu'il faut que je vous représente sans couleur & sans pinceau, ce qui y est exprimé avec toutes les couleurs & tous les artifices de la peinture. Mais pour cômencer, regardez à main droite en entrant, vous y verrez l'Histoire Grecque jointe à celle d'Ethiopie. Voilà Persée qui tuë un monstre marin, & qui enleve Andromede. Considerez comme en peu d'espace le Peintre a bien exprimé la crainte & la pudeur de cette Belle, qui toute nuë regarde le combat du haut d'un rocher. Considerez l'épouvantable regard du monstre qui vient à elle pour l'engloutir, & l'amoureuse hardiesse du Chevalier. Voyez cômme il luy oppose son bouclier, qui le petrifie par la force des regards des Meduse, tandis qu'il luy décharge un coup d'estramacon sur la teste. Le Peintre a peint comme hors d'œuvre, son vol vers les Gorgones, d'où il remporte ce fameux bouclier, sans lequel il ne pouvoit mettre fin à l'aventure. Apres vient un exemple illustre d'amitié, qui semble estre tiré de Sophocle ou d'Euripide. Pilade & Oreste, qu'on croit morts, sont cachez derriere le Palais d'Agamemnon, où entrant à la dérobee, ils vüent Egyste; car Clytemnestre est déjà morte, & estendue sur un liot à demy nuë. Voyez comme toute sa Cour est estonnée de cet assassinat; les uns pleurent, les autres crient, ou semblent crier; ceux-cy cher-

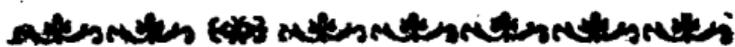
éhēt à se sauver, ceux-là résistent en vain. Mais le Peintre a passé adroitement ce qu'il y avoit de plus criminel, & n'a pas voulu représenter le fils tuant sa mere, parce que cela eût fait trop d'horreur; mais il le dépeint tuant l'adultere de sa famille; & le meurtrier de son pere. En cet autre tableau est un passetemps amoureux de Brancus & d'Apollon. Voyez ce jeune chasseur assis sur ce roc, avec un lièvre à la main, qu'il montre aux chiens qui sautent apres. Apollon qui aime ce beau fils, est tout proche, qui s'ouït de cette action. En suite est encore Persée, qui exécute l'entreprise des Gorgones', & coupe la teste à Meduse, étant à couvert du bouclier de Minerve. Mais il ne fait pas encore quelle sera la fin de l'aventure, & n'a pas veu la teste de la Gorgone placée dans le bouclier; car il fait bien que la veüe en est mortelle. Vis-à-vis de la porte est en relief sur la muraille, le Temple de Minerve, où l'on voit cette Deesse de marbre blanc, sans son équipage de guerre. Elle paroist en un autre état au tableau voisin, où Vulcain la poursuit, transporté de son amour; & de la violence de sa passion, naist un monstre demi-dragon & demi-homme. Ce qui suit est une vieille histoire d'Orion aveugle, qui porte quelqu'un, qui lui montre le chemin qu'il doit tenir, pour recouvrer la lumiere; & le Soleil qui paroist, guerit son aveuglement; ce que Vulcain contemple de l'Isle de Lemnos. Apres, est Ulysse qui contrefait le fou, pour ne point aller au siege de Troye. Voyez les Ambassadeurs d'Agamemnon, qui l'y convienz de la part de leur Maistre. Que le Peintre a bien exprimé les feintes marques de sa folie, tant en son visage effaré, qu'en sa charuë atelée à rebours,

*On au
dessus,
vers le
milieu de
la sale.*

*On qui
meine à,
&c.*

78 LOUANGE D'UNE MAISON.

de deux animaux dissemblables , avec lesquels il laboure le rivage. Palamede pour oposer une feinte à une autre , fait semblant de vouloir tuer son fils, ou plustost le couche sur le sillon, afin que la courre de la charuë le tuë en passant. Le pere à ce danger s'arreste, & en ce faisant découvre la fourbe. La derniere histoire est celle de Medée, qui, transportée de rage & de jalousie, regarde ses enfans de travers, & medite déjà un sanglant dessein. La voyez-vous avec une épée nuë à la main, toute preste à l'executer? Ces petits innocens luy sourient, ne sachant rien de son crime. Vous voyez bien maintenant, Messieurs, que toutes ces choses arrestent vostre veuë, & la destournent sur des objets estrangers; si bien qu'on peut dire que la beauté de ce Palais nuisoit en quelque sorte à ma harangue. Je ne me dédis pas pourtant, de ce que j'ay dit à son avantage; mais j'ay esté bien aise de vous faire voir cette difficulté, pour redoubler vostre attention, & pour vous représenter les merveilles de ce chef-d'oeuvre, dont j'avois entrepris la louange.



DE CEUX QUI ONT LONG-TEMPS VE'CU.

VOIC Y la liste de ceux qui ont long-temps vécu, que je te presente, illustre Quintile, apres l'avoir faite sur un avertissement que j'eus en songe, le jour que tu donnas le nom à ton second fils, comme je le dis alors à quelques-uns. Mais ne sachant à qui l'adresser pour l'heure, je

me contentay de prier les Dieux qu'ils te conservassent long-temps en vie avec toute ta famille, tant pour l'intérêt de tous les honnestes gens, que pour le mien particulier. Depuis, comme je révois là-dessus, parce que le songe me sembloit pronostiquer quelque chose de bon, je crus que c'estoit de toy qu'il vouloit parler; & j'ay attendu le jour de ta naissance, comme le plus propre à te faire ce présent, & à te consacrer quelque fruit de mes études. Cela te pourra donner avec l'esperance d'une longue vie, les moyens d'y arriver, en vivant comme ceux dont je te conteray l'histoire. Et pour commencer, Homere qui est le plus ancien Ecrivain, qui nous reste de l'antiquité, dit que Nestor, qu'il propose pour un exemple de prudence & de sagesse, avoit vescu trois âges d'homme, sain de corps & d'esprit; car je ne parleray que de ceux-là; & les Poëtes Tragiques en donnent une fois autant à Tiresias, ce qui vient peut-estre de la sainteté de ses mœurs, & de la pureté de sa façon de vivre. Il y a des professions où l'on vit long-temps. Testmoin les Prestres d'Egypte, & les Interpretes des mysteres parmy les Assyriens & les Arabes, sans parler des Mages de Perse & des Gymnosophistes des Indes, à cause du regime qu'ils gardent, pour mieux vaquer à la contemplation. Il y a mesme des Nations toutes entieres qui menent une longue vie comme les Seres, soit à cause de la bonté du pais & du climat, ou parce qu'ils ne boivent que de l'eau. Mais on dit qu'ils vivent jusqu'à trois cens ans; les Athotes cent-trente, & les Caldéens un peu moins; en se nourrissant de pain d'orge, qui éclaircit la veuë & rend les sens plus vigoureux. Venons maintenant aux particu-

*Les Scri-
bes.*

*Marc-
Anré.*

liers, qui ont long-temps vécu pour avoir mené une forme de vie convenable à leur nature, tant pour ce qui concerne le boire & le manger, que les exercices. Le plus illustre exemple que nous en ayons, est celui de nostre Prince, de qui l'heureuse & longue vie, comble de toutes sortes de félicité cet Empire. Numa Pompilius plein de piété & de respect envers les Dieux, & dont le regne a esté tres-florissant, vécut plus de quatre-vingt ans, comme fit aussi Servius Tullius, tous deux Rois des Romains. Mais Tarquin le Superbe en vécut plus de quatre-vingt-dix, dans une parfaite santé, s'estant retiré à Cumès, depuis son exil. J'ajousteray à ces exemples, celui des autres Rois qui ont aussi véscu long-temps, & à la fin je te donneray la liste des Romains qui sont parvenus à une longue vieillesse, tant à Rome qu'en Italie; ce qui nous donne l'esperance de conserver encore l'Empereur plusieurs années, pour le bien general de tout le monde; & refute ceux qui condamnent ce climat. Argantonius Roy des Tarséniens, vécut cent-cinquante ans; si l'on en veut croire Anacreon & Herodote; car les autres n'en sont pas d'accord; & Agathoclés Roy de Sicile, quatre-vingt-quinze, au raport des Historiens Democarés & Timée. Hieron Roy de Syracuse, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-douze ans, apres en avoir regné soixante & dix, côme disent Demetrius Castilianus, & plusieurs autres. Anteus Roy de Scythie, mourut en une bataille contre Philippe, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans; & Bardylis Roy des Illyriens aussi environ le mesme âge, en combatant à cheval; dans une guerre qu'il eut contre ce mesme Prince. Terés Roy des Odrysiens, alla jusqu'à quatre;

LONG-TEMPS VESCU. 87

vingt-douze ans , à ce que dit Theopompe ; & Antigonus Roy de Macedoine , surnommé le Borgne , mourut à quatre-vingt-un , dans un combat contre Seleucus & Lyfimacus en Phrygie , au raport d'Hieronyme , qui y estoit , & qui dit presque la mesme chose de Lyfimacus aussi Roy de Macedoine. Antigonus fils de Demetrius , & petit fils de ce premier Antigonus , regna quarante-quatre ans en Macedoine , & en vescu quatre-vingt , au raport de Medie , & des autres Historiens ; & Antipater fils d'Iolas , qui gouverna la Macedoine sous plusieurs Rois , en vescu autant & un peu davantage. Ptolomée fils de Lagus , le plus heureux de tous les Princes de son siecle , vescu quatre-vingt ans , apres en avoir regné quarante-deux ; & avant sa mort , il laissa l'Empire au plus jeune de ses fils , surnommé Philadelphie. Philetère le premier Roy de Pergame , qui estoit Eunuque , mourut à quatre-vingt ans , & Attalus , l'un de ses successeurs , qu'on a nommé aussi Philadelphie , vers qui Scipion fut envoyé , en a vescu quatre-vingt-deux. Mitridate Roy de Pont , surnommé le Bâtisseur , mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans , poursuivy par Antigonus le Borgne , à ce que dit Hieronyme , & les autres Historiens. Ariarathes Roy de Cappadoce , vescu quatre-vingt-deux ans , au raport du mesme Auteur , & ne mourut pas de mort naturelle , mais fut attaché à un gibet par Perdicas , apres avoir esté pris en un combat. Le vieux Cyrus , premier Roy de Perse , mourut âgé de cent ans , comme il est gravé sur les colonnes qui servent de bornes à la Perse & à l'Assyrie , à quoy semble s'accorder Onésicrite ; encore ne mourut-il pas de mort naturelle , mais de depit ;

DE CEUX QUI ONT

ayant appris que la plupart de ceux qu'il aimoit avoient esté tuez par son fils Cambyfes, sous un faux ordre. Artaxerxés Mnemon, à qui le jeune Cyrus fit la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-six ans; encore Dinon dit-il quatre-vingt-quatorze. Un autre Roy de Perse de mesme nom, qu'Isidore Caracénien dit avoir regné un peu avant son temps, fut tué en trahison à quatre-vingt-treize ans par son frere Gofithrés. Sinarthocle Roy des Parthes, estant de retour de Scythie, commença à regner à l'âge de quatre-vingt ans, & en regna sept. Tigranés Roy d'Armenie, à qui Lucullus fit la guerre, mourut de maladie à quatre-vingt-cinq ans. Hispafme, Roy des Caraciens, vers la mer Rouge, mourut aussi de maladie à mesme âge; & Terée le troisiéme d'apres luy, à quatre-vingt-douze. Artabaze, le septiesme apres Terée, commença à regner à quatre-vingt-six ans, à son retour des Parthes. Mnasirés Roy des Parthes, vescu quatre-vingt-seize ans; & Massiniffa Roy de Numidie, quatre-vingt-dix, apres en avoir regné soixante; & eut un fils à quatre-vingt-six ans, tant il estoit robuste & vigoureux à cet âge. Azandre, qu'Auguste fit Roy du Bosphore, combatit vaillamment & à pié & à cheval, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, & se laissa mourir de faim à quatre-vingt-treize, ayant appris qu'Auguste avoit donné l'intendance de la guerre à Scribonius. Isidore Caracénien dit que Goëse, qui de son temps estoit Roy des Omaniens en l'Arabie heureuse, mourut de maladie à cent-quinze ans. Voilà tous les Princes de longue vie dont l'Histoire fait mention. Mais comme les gens de Lettres ont vescu aussi fort long-temps, par un grand soin de leur santé, nous en raporte-

*On, ra-
ment par
les Scy-
thes.*

*On, que
ses Sol-
dats s'é-
toient mis
du party
de Scri-
bonius.*

LONG-TEMPS VESCU. 83

rons aussi les exemples, & premierement ceux des Philosophes. Democrite si celebre, mourut d'abstinence à cent-quatre ans. Xenophile Musicien qui faisoit profession de la Philosophie de Pythagore, mourut à cent-cinq ans & plus, dans Athènes, où il avoit estably sa demeure, au raport d'Aristoxene. Trois des sept Sages, Solon, Thales, & Pittacus, vécurent cent ans; & Zénon chef de la secte Stoïque, quatre-vingt-dix-huit. On dit qu'ayant bronché à l'entrée de son Ecole, il s'écria; Que me veux-tu? & étant de retour chez luy, il s'abstint de manger, & mourut. Cleante son successeur & son disciple, eut une apostume à la lèvre à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, & se laissa mourir de mesme; avec cette particularité, qu'ayant receu lettre dans cet intervalle, de quelques-uns de ses amis qui le prioient de diverses choses, il se fit apporter à manger pour y donner ordre, & l'ayant fait, poursuivit son dessein, & mourut. Xenophanes fils de Dexime, & disciple du Philosophe Archelaüs, vécut quatre-vingt-onze ans; & Xenocrate disciple de Platon quatre-vingt-quatre. Carneades chef de la nouvelle Academie, en vécut quatre-vingt-cinq; Chrysipe le Stoicien quatre-vingt-un, & Diogene Seleucien de la mesme Secte, quatre-vingt-huit. Possidonius Philosophe & Historien natif d'Apamée ville de Syrie, & depuis citoyen de Rhodes, mourut à quatre-vingt-quatre ans; Critolaüs le Peripatericien à plus de quatre-vingt-deux, & le divin Platon à quatre-vingt-un. Athenodore de Tharse Philosophe Stoïque, qui fut precepteur d'Auguste, & obtint de luy un droit d'exemption pour son pais, c'est pourquoy on luy sacristie tous les ans comme à un Heros, mourut

*C'est qu'il
prouvoit
cela pour
un aver-
tissement
de Dieu.*

34 DE CEUX QUI ONT

à quatre-vingt-deux ans. Nestor precepteur de Tibere, du mesme pais, & de la mesme secte, en vescu quatre-vingt-douze; Xenophon plus de quatre-vingt-dix. Voilà la liste des Philosophes. Pour les Historiens, Ctesibius mourut en se promenant à l'âge de six-vingt-quatre ans, selon la Cronique d'Apollodore. Hieronime, dont j'ay desja fait mention, apres avoir souffert toute sa vie beaucoup de blessures & de fatigues à la guerre, mourut à cent-quatre ans, au raport d'Agathareydes, au neuvième livre de l'Histoire d'Asie. Hellanicus del'Isle de Lesbos, & Pherecidés l'Historien, ont vescu chacun quatre-vingt-cinq ans; Timée Fauromenire quatre-vingt-seize; & Aristobule de la ville de Cassandre en Macedoine, quatre-vingt-dix, apres avoir commencé son Histoire à l'âge de quatre-vingt-quatre, comme il dit luy-mesme en sa Preface. Polybe Megalopolitain, fils de Lycortas, mourut à quatre-vingt-deux d'une chute de cheval, au retour de la campagne; Hypsicrate Amisénien, homme de grande erudition, à quatre-vingt-douze. Pour les Orateurs, ou ceux qui ont fait profession d'éloquence, le Rheteur Gorgias mourut faute de manger, à cent-huit ans, & respondit à ceux qui luy demandoient comment il estoit arrivé à un si long âge, que c'estoit en vivant chez soy, sans frequenter les bonnes tables. Isocrate fit son Panegyrique si celebre à l'âge de quatre-vingt-seize ans; & mourut à quatre-vingt-dix-neuf, sur la nouvelle de la bataille de Cheronée, apres avoir préveu la captivité de la Grece, & dit en pleurant le vers d'Euripide, *Cadmus quissant un jour la ville de Sidon.* Apollodore de Pergame, precepteur d'Auguste en eloquence, comme Athe-

LONG-TEMPS VESCU. 85

modore en Philosophie, vescu quatre-vingt-deux ans; & Potamon Orateur assez illustre, quatre-vingt-dix. Pour les Poètes, Sophocle fut estranglé d'un grain de raisin à l'âge de quatre-vingt-quinze ans; & un peu avant sa mort, estant aculé par son fils de n'estre plus capable du gouvernement de son bien, il lût aux Juges la Tragedie d'Edipe, qu'il venoit de compoler; & fut renvoyé absous, & son fils déclaré fou par Arrest. Le Poète Comique Cratinus vécut quatre-vingt-dix-sept ans, ayant remporté encore à cet âge le prix des jeux, pour une Comedie qu'il venoit de faire. Polemon, autre Poète Comique mourut au mesme âge à force de rire, pour avoir veu un asne manger des figues qu'on avoit servies sur sa table. Epicarme de mesme profession en vescu autant, & Anacreon Poète Lyrique, quatre-vingt-cinq; Stesicore de mesme; Simonide de Cée plus de quatre-vingt-dix. Pour les Grammairiens, Eratosthene le Cyrénien, qui a esté aussi Poète, Mathematicien, & Philosophe, mourut à quatre-vingt-deux ans; & Lycurgue le Legislatteur, à quatre-vingt-cinq. Voilà la liste de tous les Princes & de tous les hommes de Lettres de longue vie, dont l'Histoire fait mention. Je feray, s'il plaist aux Dieux, un Traité à part des Romains, comme je te l'ay promis.





LOUANGE DE LA PATRIE.

IL y a long-temps qu'on dit qu'il n'y a rien de si doux que la Patrie, il faut ajoûter, ni de si aimable, & qui merite tant de respect & de veneration. Car elle est la premiere cause de tout le bien que nous faisons, puis que c'est à elle que nous devons nostre naissance & nostre éducation. Chacun admire la beauté & la magnificence des grandes Villes; mais on aime sa Patrie, telle qu'elle est; & quelque voyage qu'on fasse dans les pais Etrangers, on en revient toujours là, où l'on y veut revenir; c'est comme le but où se terminent tous nos desirs. Celuy qui fait donc vanité d'avoir une illustre Patrie, ignore à mon avis, l'amour & l'honneur qu'on doit au lieu de sa naissance, puisqu'il témoigne par là qu'il l'estimeroit moins, si elle estoit moins illustre, au lieu que c'est assez pour se faire aimer, qu'elle soit nostre Patrie. Lors que l'on compare ensemble les pais, on fait cas de l'un pour le commerce, del'autre pour l'abondance; mais on a une passion pour le sien, qui ne considere point tout cela. On souhaiteroit bien qu'il fust plus riche ou plus agreable; mais tel qu'il est on l'estime, ou du moins on s'en contente. Comme un honneste homme ne changeroit pour rien du monde de son pere ni ses enfans, jusques-là qu'il couvre leurs defauts, & qu'il fait valoir leurs avantages: Il en est de mesme de la Patrie, qui a encore quelque chose de plus tendre. Et veritablement elle nous doit estre en plus grande consideration, puis qu'elle nous est plus

LOUANGE DE LA PATRIE. 27

proche, & que la Loyni la Nature ne content le devoir envers les parens, qu'après celuy-là. Car ils sont tous enfermez dans la Patrie, comme dans le centre où toutes les lignes aboutissent. Les Dieux mesmes semblent aimer leur Patrie, & n'avoir soin du monde, que comme estant leur pais, puis qu'ils sont comme nous Citoyens de l'Univers; mais ils considerent particulièrement le lieu où ils ont pris naissance. Leur ville leur est toujours plus agreable, & les Isles où ils sont nez, plus saintes, jusques-là que les vœux & les sacrifices qu'on leur fait aux lieux de leur naissance, sont mieux receus d'eux. Si donc le nom de Patrie est aimé des Dieux mesme, qui n'ont point proprement d'autre Patrie que le Ciel; comment ne le sera-t'il point des hommes? C'est-là qu'ils contemplent premierement la lumiere du Soleil, lequel encore que commun à tous, est estimé neantmoins particulier à chacun, à l'endroit où il le voit. C'est là qu'ils commencent à former les premiers mots, & à avoir quelque connoissance des choses du monde. Que si quelqu'un a une Patrie si desavantageuse, qu'il en ait besoin d'une autre pour apprendre ce qu'un honneste homme doit savoir, il ne laisse pas de luy avoir toujours de l'obligation, puis que c'est elle qui le rend capable de tout. Aussi l'on n'apprend les Arts & les Sciences que pour estre, s'il faut ainsi dire, plus utile à sa Patrie, & l'on ne possède du bien que pour l'employer à la servir dans la necessité. Que si l'on fait autrement, on manque non seulement de reconnoissance, mais de raison, puisqu'elle enferme tout ce que nous avons de plus cher, & ce qui nous doit faire aimer la vie. Si nous som-

81 LOUANGE DE LA PATRIE.

mes obligez aux particuliers qui nous font du bien , nous le sommes à plus forte raison à la source de tous nos biens. Il faut donc croire que les Loix qu'on a establies contre les ingrats & les parricides , regardent particulièrement la Patrie , comme la mere commune , & comme nôtre bien-faîctrice. Aussi personne n'est si peu amoureux de son país , qu'il ne s'en souviene quelquefois , & qu'il n'en demande des nouvelles , lors qu'il est absent ; & la pluspart s'escrient dans les país étrangers , qu'ils ne goûtent aucun plaisir ; c'est pourquoy quelque fortune que nous fassions hors de là , nous croyons qu'il manque toujours quelque chose à nôtre felicité. Ceux qui se sont rendus illustres parmy les autres Nations , soit pour leur savoir , ou pour leurs richesses , meurent d'envie de revenir-là , pour y faire monstre de leurs avantages , d'autant plus qu'ils ont aquis plus de bien ou plus de reputation. Les jeunes gens sont portez de l'amour de la Patrie , & à plus forte raison les vieillars , qui ont plus de connoissance des choses ; c'est pourquoy ils veulent venir mourir aux lieux où ils ont pris naissance. Chacun craint d'en estre banni mesme apres sa mort , & desire d'estre ensevely dans le sepulcre de ses peres. Ceux qui demeurent en des país étrangers , sont estimez comme des bâtards , & ne se soucient point de ce qui peut arriver , pourveu qu'ils ayent dequoy vivre , comme les bestes. Les autres l'aiment , quoy que sterile ; & ne la pouvant louer par la fertilité , la louent par le nom de Patrie. Encore qu'ils sachent qu'il y en a de plus heureuses , ils ne la quittent pas pour cela , & aiment mieux voir monter la fumée de leur toict , comme dit le Poëte , que de goûter hors de là

tous

LOUANGE DE LA PATRIE. 89
 tous les plaisirs imaginables. Mais il n'y a rien
 qui montre tant l'avantage de la Patrie, que ce
 que le bannissement est conté entre les plus
 grands suplices. Les Legislatteurs n'ont pas esté
 seuls de ce sentiment; car les grands Capitaines
 n'ont point de plus bel éguillon à la Vertu, que
 de dire aux Soldats qu'ils combattent pour leur
 Patrie, pour laquelle il est mesme glorieux de
 mourir. Cela reveille le courage des plus lâches,
 & fait qu'on ne considere plus le peril.



DES DIPSADES.

*C'est une espece d'Avant propos, ou plustost un
 petit discours Academique, comme celuy de
 Bacchus & de l'Hercule Gaulois.*

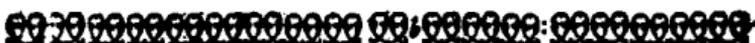
LE costé Meridional de la Lybie, n'est qu'une
 vaste plaine de sablons atdens, sans aucune
 plante ni verdure; & si l'on trouve par hazard
 de l'eau dans le creux de quelque rocher, c'est
 de l'eau puante & bourbeuse, reste de quelque
 torrent, dont le plus alteré ne sauroit boire. Il
 ne faut donc pas s'estonner si c'est un pais inha-
 bité; car qui voudroit habiter des lieux si secs
 & si steriles, & dont l'air est comme de feu? Les
 seuls Garamantes, Nation sauvage & vagabon-
 de, & qui se plaist à la chasse, y font quelquefois
 des courses vers le Solstice d'Hyver, lors que
 l'air est rafraichi, & le sable asfermy par les pluyes;
 & leur chasse est d'Asnes sauvages, & d'Autruches:
 mais particulièrement de Singes, & quelquefois
 d'Elephans; car ce sont-là les animaux qui enduret

mieux la soif & la chaleur. Mais ces peuples s'en retournent si-tost qu'ils ont consumé leurs provisions, & que le Soleil revient, de peur que les sables venant à secher, ne rendent leur retour impossible; car on y enfonce comme dans de la neige. Mais tout ce que je viens de dire, n'est rien au prix des serpens qui rampent sur terre, ou qui sont cachez dans ces sablons, & qui infectent tout de leur morsure & de leur haleine. Aspics, Viperes, Cerastes, Bouprestes, Physales, Javelots, Dragons, Amphibenes, & autres monstres effroyables pour leur forme, leur grandeur, ou leur multitude, mais sur tout pour leur venin. Il y a des Scorpions de deux sortes, les uns terrestres, qui ont l'épine du dos fort souple, avec quantité de vertebres; les autres aériens & plus petits, qui ont des ailles de crespes comme les chauve-souris, les cygales, & les sauterelles, qui volent & qui rendent ces lieux inaccessibles. Mais de tous les serpens qui habitent dans ces solitudes, le plus cruel est la Dipsade, qui n'est pas plus grande que la Vipere; mais dont la piqueure cause des douleurs effroyables jusqu'à la mort. Car c'est un venin grossier qui brûle, altere & pourrit; & ceux qui en sont affligés, crient comme s'ils estoient dans un feu. Ce qui les tourmente le plus, c'est qu'ils souffrent une soif extreme, sans se pouvoir desalterer; car plus ils boivent, & plus ils ont envie de boire. Cela mesme les altere davantage, comme si le bruvage servoit d'aliment au brasier qu'ils ont dans le corps, & qu'on versast de l'huile sur du feu; ce que les Médecins attribuent à la qualité du venin, qui est un poison grossier, lequel estant detrempé par l'eau augmente ses forces, & s'espand par tout. Je n'a

jamais voyagé en des pais si deserts & si reculez, ni n'ay vû personne qui ait esté mordu de ce serpent ; mais j'ai oüi dire à un de mes amis, qu'il avoit lû l'Epitaphe d'un homme qui en estoit mort, en traversant les rochers qu'on nomme la grande Syrte ; parce qu'il n'i a point d'autre chemin de la Lybie en Egypte. Il dit que son sepulcre est batu des flots de la mer, & qu'on voit au dessus la statué d'un homme, comme on peint Tantale dans un Marais, qui puise de l'eau pour boire, & qui a une Dipsade entortillée autour de son pié. Il est environné de femmes qui versent de l'eau sur luy, & à ses costez a des œufs d'Austruches, qu'il aloit querir aparamment quand il fut piqué. Car les peuples voisins recueillent ces œufs avec grand soin, non seulement pour les manger, mais pour en faire des coupes & des vases ; parce qu'ils n'en ont point d'autres, & qu'ils n'en peuvent faire de leur terre qui est sablonneuse, outre qu'il y en a de si grands, que chaque moitié peut couvrir la teste d'un homme. Mais ces serpens en sont comme les gardiens, & sortent du sable pour piquer ceux qui en aprochent. J'ay raporté cette merveille, non pas pour vous entretenir des mysteres de la Nature ; car c'est plustost aux Medecins de s'enquerir de ces choses, pour essayer d'y trouver quelque remede ; ni pour le disputer au Poëte Nicandre, qui en a parlé ; mais parce qu'il me semble qu'il m'est arivé quelque chose de semblable ; & je vous prie de ne pas condamner ma comparaison, pour estre un peu hardie. Car depuis que j'ay eu l'honneur de vostre conversation, je ne m'en puis plus defalterer. Et avec raison certes, car où pourroit-on trouver ailleurs des es-

*On, leur
sert de
chapeau.*

prits mieux faits & plus raisonnables ? Pardonnez-moy donc si je recherche de nouveau vostre entretien , comme ceux qui sont mordus des Dipsades ont recours à l'eau , pour me plonger dans la source. Dieu veuille qu'elle ne tarisse jamais , & que je ne demeure pas bâillant apres , comme un Tantale. Car pour ma soif , elle sera éternelle , puis que , comme dit Platon , on ne se lasse jamais de voir & d'aimer ce qui est beau.



DIALOGUE

DE LUCIEN D'HESIODE.

C'est une raillerie contre Hesiodé, qui s'est vanté d'avoir eu commerce avec les Muses.

LUCIEN. **T**Es vers témoignent assez que tu es grand Poète ; car tu ne dis rien de commun , & l'on voit bien que tu as reçu une branche de laurier de la main des Muses. Mais je voudrois bien savoir pourquoy ayant dit que ce divin present t'apprendroit le passé & l'avenir ; tu as parlé de l'un , sans nous rien dire de l'autre ? Car tu as chanté la Genealogie des Dieux , à commencer depuis le Ciel & la Terre , le Chaos & l'Amour ; tu as donné en suite des préceptes de l'Astrologie , pour le pilote & le laboureur ; tu as parlé de la vie rustique , des vertus des femmes , & d'autres choses semblables ; mais tu n'as pas dit un seul mot de l'avenir , ce qui eust mieux marqué ton inspiration , & eust esté plus avantageux aux hommes. Est-ce que tu nous as fait

DIALOGUE DE LU. ET D'HESIODE. 95

à croire, ou que tu as voulu cacher son secret, ou bien que tes propheties ne sont pas venuës jusqu'à nous ? Car il n'y a pas d'apparence que les Muses n'ayent tenu qu'une partie de leur promesse, & qu'elles ayent oublié à t'apprendre l'avenir, qui estoit le principal. Dy-nous hardiment ce qui en est, car personne ne le fait mieux que toy ; & il est juste que vous autres favoris des Dieux les imitez, en faisant comme eux du bien aux 'hommes, & dissipant leurs tenebres par ces lumieres.

HESIODE. Il est aisé de te repondre, que n'ayant rien dit que par l'inspiration des Muses, c'est à elles à te rendre conte de leurs actions; mais si tu desires de savoir quelque chose de mon métier, je te diray ce que je sçay de l'Agriculture. Comme les Dieux ne se revelent qu'à qui il leur plaist, ils ne revelent aussi que ce qu'il leur plaist, & ne m'ont rien appris de ce que tu desires savoir. D'ailleurs, il ne faut pas attendre des Poëtes une verité historique, ni leur demander raison de toutes leurs fictions, outre qu'ils ont coutume d'ajouter beaucoup de choses pour remplir la mesure de leurs vers, ou pour causer plus d'admiration ; & si tu leur retranchois cette licence, tu ferois tarir leur veine. Mais sans prendre garde aux beautez de l'invention & de l'expression, qui ont leurs principaux talens, tu t'amuses à chicaner leurs paroles, comme tu ferois celles d'un contract, qui est la marque d'un esprit pointilleux ; à l'exemple de ces Critiques, qui censurent les vers d'Homere. Je laisse à part que tu trouveras dans mon Poëme, qui s'intitule, *les Oeuvres & les Jours*, diverses prédictions que je fais à ceux qui cultiveront bien ou mal leur champ.

LUCIEN. Tu parles véritablement en Berger, ou plustost en Enthoufiaste, de ne pouvois rendre raison de ce que tu as dit, ni de dire pourquoy tu l'as dit. Car du reste nous n'attendons pas des Muses des preceptes de l'Agriculture, qu'un Laboureur nous peut mieux apprendre qu'elles : mais des secrets où l'esprit de l'homme ne peut pénétrer. Ce n'est pas pronostiquer l'avenir, que de prédire à un homme qui marche pieds nus, qu'il s'enrhumera, ou qu'il se piquera à quelque épine, & autres choses semblables que l'expérience nous apprend mieux que tous les Poëtes. Laisant donc là toutes ces excuses frivoles, dis que tu ne favois ce que tu disois, ou que tu parlois par inspiration; ce qui n'est pas encore bien assure, puisque tu n'as tenu que la moitié de ce que tu avois promis.



LE NAVIRE, OU LES SOUHAITS.

DIALOGUE

DE LYCINUS, DE TIMOLAÛS,
de Samipe, & d'Adimante.

Il prend occasion d'un Navire qui estoit arrivé au port de Pirée, pour se rire de l'extravagance de nos souhaits.

LYCINUS. **N**E disois-je pas bien qu'un amoureux oublieroit plustost le logis de sa Maistresse, que Timolaüs ne perdroit son humeur curieuse, & que pour voir quel-

LE NAVIRE, OU LES SOUHAITS. 95
que chose de nouveau il iroit jusqu'au bout du monde.

TIMOLAÛS. J'estois allé voir ce grand vaisseau nouvellement arrivé au port de Pirée, qui est chargé d'une partie des bleds qu'on transporte tous les ans de l'Égypte en Italie; & je crois que ni toy, ni Samipe n'estiez sortis de la ville à autre dessein.

LYCINUS. Il est vray, pour ne t'en point mentir, & Adimante venoit avec nous, mais il s'est égaré dans la foule.

SAMIPE. Sais-tu en quel endroit? C'est lors que nous avons veu sortir en chemise ce beau garçon, qui avoit ses cheveux retrouffez & noüez par derriere. Car si je le connois bien, il s'est arrêté à ce spectacle.

LYCINUS. Je ne le trouve pas si beau que tu dis, avec ses grosses lèvres & ses jambes grêles; outre qu'il est noir de visage, qu'il ne fait que bredouïller, & a un mauvais accent. D'ailleurs ses cheveux noüez par derriere, montrent que c'est un esclave; & tu fais qu'il y a tant d'autres beautez à Athènes pour qui il est plus honneste de soupirer.

TIMOLAÛS. Ne te trompe pas, tous les enfans de bonne maison en Égypte ont les cheveux de la sorte, & c'est une marque de noblesse en ce Pais-là. Nos ancestres même de Pallène nourrissoient leur chevelure, & la portoient retrouffée avec un crochet d'or.

SAMIPE. Tu me remets en memoire ce que Thucidide dit de nostre ancien luxe, dans sa Préface, lors que nous envoyâmes une peuplade en Ionie.

TIMOLAÛS. Il me souvient maintenant

où nous avons laissé Adimante; ç'a esté dans ce navire, lors que nous nous sommes arrestez près du mas, à compter la multitude de ces cuirs entassés les uns sur les autres, & à admirer l'assurance de ce Matelot qui montoit par les cordages, & qui couroit au haut de l'antenne, en empoignant les deux bouts.

SAMIPE. Tu as raison, l'atendons-nous icy, ou si je l'iray querir?

TIMOLAÏS. Continuons plutôt nostre chemin, car il y a apparence qu'il aura passé outre, & qu'il s'en sera retourné à la Ville, apres nous avoir cherché en vain. En tout cas il fait trop bien le chemin pour s'égarer.

LYCINUS. Alons, si Samipe le trouve bon, quoy qu'il ne soit pas trop honneste de quitter la compagnie.

SAMIPE. Alons, peut-estre que nous trouverons encore le lieu des exercices ouvert. Mais tout en allant, faisons reflection, je vous prie, sur la grandeur de ce vaisseau, qui a six-vingt coudées de long, vingt-neuf de haut, & plus de trente de large; pour ne point parler de la hauteur du mast, de la grandeur de l'antenne, & de la grosseur du cable qui sert à la remier. Avez-vous remarqué comme d'un côté la poupe s'éleve peu à peu en rond, & porte au sommet un oiseau d'or qui a les ailes étendues; & de l'autre, la prouë avance un long bec, & a de part & d'autre, la Déesse Isis, qui est le nom du Navire? Parlerai-je du reste des ornemens? des Peintures, de la Banderole flamboyante, des Ancres, des instrumens à tourner & à manier le Vaisseau, des appartemens de la poupe? Tout en est admirable. Je laisse à part cette foule de Matelots, & la charge épouvantable, qu'il porte, capable de
nourir

nourrir tout un an, à ce qu'on dit, la ville d'Athènes, & tout le pays. Cependant un seul homme gouverne tout cela avec une perche dont il remuë le Gouvernail, qui est d'une grandeur excessive. C'est ce petit vieillard chauve & crépu, nommé, s'il me souvient bien, Heron.

TIMOLAÏS. On dit qu'il est admirable en son art, & plus savant qu'un Protée dans la Marine; car vous savez ce qui leur est arrivé en chemin.

LYCINUS. Nullement, nous serons bien aises de l'apprendre.

TIMOLAÏS. Il me l'a conté luy-mesme; car il est bon homme & fort civil. Il dit qu'ils partirent d'Alexandrie par un assez beau temps, & qu'ils virent le septième jour le Promontoire d'Acamas: mais qu'il se leva tout à coup un vent d'aval, qui les repoussa sur la coste de Phenicie. Que de là ils furent portez par la tempeste jusqu'aux Isles Quelidoniennes; où ils faillirent le dixiesme jour d'estre submergez. J'ay passé par là, & say comme les vagues y sont enflées par les vents du Sudouest. Car c'est là qu'est la separation de la mer de Lycie & de celle de Pamphylie, où s'avance un cap qui n'est qu'un amas d'écueils, & qui rompt les flots avec tant de violence, qu'il les élève quelquefois aussi haut que luy. Il ajoûtoit que sur le point de perir, il avoit paru des feux sur la coste, à la lueur desquels ils s'étoient reconnus la nuit, & à celle d'un Astre, qui estoit sans doute Castor ou Pollux; qui s'estant posé au haut du mast, avoit dressé le cours du Vaisseau en pleine Mer, comme il alloit donner contre les rochers. Que de là voguant par la mer Egée, après avoir perdu leur

route, ils avoient esté contrains de naviger à la houlinc, parce que le vent estoit contraire; Si bien qu'au lieu de laisser l'Isle de Candie à main droite, & prendre au dessus du Promontoire de Maléc, ils estoient abordez en ce port, sans sçavoir en Italie où ils devroient estre déjà.

LYCINUS. Ce bon-homme s'est bien égaré, mais ne voy-je pas Adimante.

TIMOLAÏS. C'est luy-mesme, apellous-le, Adimante, Adimante ?

LYCINUS. Il faut qu'il soit sourd, ou en colere, qu'il ne nous respond point; Car je le reconnois à son habit & à sa demarche, sans parler de ses cheveux courts; doublons-le pas pour l'attraper. Demeure-là. Quoy ! tu ne t'arrêteras pas si l'on ne te prend par le manteau? ou tu rêves profondément, ou tu ne fais pas semblant de nous ouïr.

ADIMANTE. Il est vray que j'entretenois mes pensées.

LYCINUS. Dy-nous à quoy tu pensois, si ce n'est un trop grand secret; mais nous sommes initiez dans les mysteres, & savons bien ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut publier.

ADIMANTE. C'est une chose trop ridicule pour vous entretenir.

LYCINUS. Est-ce quelque pensée amoureuse? Nous ne sommes pas ignorans non plus, dans les mysteres d'amour.

ADIMANTE. Je ne pensois pas au Dieu d'amour, mais à celuy des richesses, & nageois dans l'opulence, lorsque vous estes venus interrompre ma rêverie.

LYCINUS. Fay-nous part de tes tresors, puis que nous sommes tes amis.

OU LES SOUHAITS. 29

ADIMANTE. Vous n'en seriez pas plus riches, ny moy plus pauvre, quand je vous aurois tout donné. Mais je vous diray à quoy je révois, puis que vous le voulez savoir. Je vous ay perdu en entrant dans le navire, m'estant arresté à mesurer l'Ancre. Quand j'eus donc bien considéré tout, je demanday à l'un des Matelots combien ce Vaisseau pouvoit rapporter paran à son maître, & il me dit douze talens; Si bien que ne sachant que faire, je me mettois en sa place, & songeois ce que je ferois s'il estoit à moy. Je bâtissois donc un Palais au dessus du Pecile; dresseois mon train & mon équipage; & navigois déjà avec les acclamations de tout le monde, aimé des uns, respecté des autres, & envié de tous; lors que vous estes venu troubler ma félicité, & submerger mon navire au sortir du port, comme il vogoit à pleines voiles.

24. Mill
francs.

Lycinus. Je suis d'avis que tu nous fasse un procès comme à des Pirates qui t'ont enlevé ton Vaisseau, si tu n'aimes mieux en équiper un autre sur l'heure, ou plustost cinq ou six; car cela ne te coûtera pas davantage. Mais toutefois tu serois trop insupportable; Car si n'ayant qu'un Navire, tu ne faisois pas semblant de nous écouter, que ferois-tu dans une si grande opulence? Continuë donc ton voyage, & nous demanderons de tes nouvelles à ceux qui viendront, ou d'Egypte, ou d'Italie.

ADIMANTE. N'avois-je pas raison de ne vous pas dire à quoy je pensois, estant bien assuré que vous ne manqueriez pas de vous en moquer? Adieu, je me vais rembarquer tout presently: car j'aime encore mieux entretenir

mes matelots que des gens qui se moquent de moy.

LYCINUS. Tout-beau, nous voulons estre de la partie.

ADIMANTE. Je vous en empescheray bien ; car je tireray l'échelle lors que je seray monté.

LYCINUS. Nous te suivrons à la nage ; car ne pense pas estre seul qui ayes droit de faire des souhaits. J'en feray un de nager plus viste que ton Vaisseau. Tu fais que nous avons passé tous ensemble en l'Isle d'Egine à la feste de Diane sans que tu te puisses plaindre de nous ; & maintenant que tu es devenu grand Seigneur, tu mesprises tes vieux amis, & ne les veux pas souffrir en ton Navire. Tu te méconnois bien dans ta fortune ; Je ne m'étonne pas que tu ayes quité la maison de ton pere, pour en bâtir une près du Pecile, & dressé un si grand equipage. Aporte-pous du moins au retour quelque saline d'Egypte, ou des parfums de Canope. Si tu n'aimes mieux charger l'une des Pyramides sur ton vaisseau, s'il est capable de la porter.

*Ville
d'Egypte.*

TIMOLAÏS. C'est trop, Lycinus, apres avoir ruiné Adimante, de se moquer encore de luy. Mais comme il nous reste beaucoup de chemin jusqu'à la Ville, partageons-le en quatre si vous
4. *Stades.* voulez, & que chacun dans son partage puisse faire quel souhait il luy plaira ; cela servira à nous faire trouver le chemin plus court, & à nous réveiller l'esprit. On verra pour le moins, qui fait mieux faire des souhaits, & qui useroit mieux de son bien, s'il estoit riche.

SAMIPE. Je le veux, & je ne m'y épargneray pas, lors que ce sera à mon tour. Mais il faut que Lycinus le veuille aussi.

LYCINUS. Je ne m'oposéray jamais à vostre félicité ; mais qui commencera ? Je suis d'avis que ce soit Adimante , car il doit avoir la préférence : Puis Samipe & Timolaüs : Je me garderay pour le dernier , & ne veux que le demy stade le plus proche de la Ville, encore le feray-je en courant.

ADIMANTE. Je ne quitteray point mon premier souhait, si vous le trouvez là propos : mais j'y ajoutéray encore quelque chose sous le bon plaisir de Mercure. Imaginez-vous donc, que le Vaisseau est à moy avec tout ce qui est dedans, & qu'il est chargé de ce qu'il y a de plus précieux au monde.

SAMIPE. Ce beau garçon que nous avons vû, y est-il aussi ?

ADIMANTE. Ouy, & de plus, tous les grains de bled qui y sont, sont autant de grains d'or.

LYCINUS. Tu ne vois pas que cela enfoncera ton Vaisseau, & te fera perir toy & ton souhait : car l'or est bien plus pesant que le bled.

ADIMANTE. Je te prie, ne borne point mes souhaits, ni ne porte envie à ma fortune. S'il est besoin, je feray que cet or ne pesera pas plus que du bled. Quand ce sera à ton tour, je te laisseray faire toutes tes extravagances sans te troubler hors de saison.

LYCINUS. Je le faisois pour ton profit, de peur que tu ne vinsses à perir avec toutes tes richesses, & à entraîner dans ton malheur ce beau fils qui ne fait pas peut-estre nager.

TIMOLAÛS. Ne crains point, les Dauphins le chargeront plutôt sur leur dos comme ils fi-

rent Ation , ou cet enfant mort qu'ils portèrent à Corinthe. Crois-tu qu'il ne merite pas aussi bien leur assistance qu'un Mort ou un Musicien ?

ADIMANTE. Quoy , tu te mêles aussi de me railler ? Nous verrons quand ce sera à toy , si tu rêves plus regulierement.

LYCINUS. Veritablement il me semble qu'estant maistre de ton souhait, tu le devois faire plus raisonnable ; & mesme il eût esté plus commode de trouver ce tresor dans ton logis, pour n'avoir point la peine de le transporter.

ADIMANTE. Tu as raison pour ce point , je veux qu'il soit sous le Mercure de nostre sale, & qu'il y en ait dequoy la remplir. J'acheteray d'abord une maison comme un commencement de mesnage, ainsi que dit Hesiode ; mais je veux qu'elle soit grande & magnifique. En suite j'acquerrerray toutes les terres qui sont autour de la Ville ; hormis ce qui est consacré aux Dieux, ou ce qui borde la Mer, & quelque peu vers l'Isthme pour voir les jeux, s'il me prend envie d'y assister, Puis toute la plaine de Sicyone ; & en un mot ce qu'il ya de meilleur dans toute la Grece. Je veux que tout cela soit à moy, sans contrôleurs ; Et ne veux point d'autre vaiselle que d'or ; non pas quelques coupes legeres comme celle d'Equocrate ; car les miennes peseront chacune deux talens.

LYCINUS. Où trouveras-tu des gens pour les porter ? Il te faudra donner à boire comme l'on fait aux malades ; car tu ne pourrois pas tenir une coupe d'or si pesante.

ADIMANTE. Je te prie, laisse dormir ta raison, quand je feray des souhaits , je veux pour te faire enragé que ma table & mon lit soient d'or, & si

OU LES SOUHAITS. 107

tu me fâches, mes valets en feront aussi.

LYCINUS. Et ton boire, & ton manger, si tu veux, quand tu devrois mourir de faim comme un autre Midas.

ADIMANTE. Tu feras des songes raisonnables, quand ce sera à ton tour; pour moy je veux que les miens soient extravagans comme ils ont accoustumé d'estre. Apres ces meubles, je veux des habits magnifiques, une table somptueuse & delicate, un doux sommeil, d'agrees songes; Que mes amis me fassent toujours quelque demande, que je leur accorderay. que les plus Grans me viennent faire la cour, & se promenant de grand matin devant ma porte, & parmy eux les Ministres de l'Empereur; & j'ordonne que lors qu'ils voudront entrer on leur ferme la porte au nez, comme ils font maintenant aux autres. En sortant, quand je jetteray les yeux de tous costez, comme le Soleil fait ses rayons, je ne les veux pas seulement regarder, ni tous ceux qui leur ressemblent. Mais si je voy quelque honneste-homme qui soit pauvre, comme je l'estois avant mon souhait, je le prendray par la main & le meneray dîner chez moy. Cependant ils enrageront, tant par le mépris que je feray d'eux, que par l'estime que je feray des autres, & par la contemplation de ma grandeur & de ma gloire. Quand je porteray à quelqu'un une santé dans une coupe d'or, je veux lors qu'il m'aura fait raison, que la coupe luy demeure, pour montrer ma liberalité; car les plus riches ne seront que des coquins auprès de moy. Dionique ne fera plus montre de quelque chetive vaisselle d'argent que son pere luy a laissée, voyant que ce sera le service de mes valets. Je donneray tous

*Le Gros
des Bour-
geois.*

les mois cent dragmes par teste à chaque Pauvre de la Ville, & cinquante à ceux de dehors. Je construiray des bains publics, des amphitheatres & d'autres edifices pour la necessité, le plaisir, ou l'ornement. Je feray venir la mer jusqu'au Dipy-le par le moyen d'un grand canal, afin que mes richesses abordent de plus près. Mais non, il n'en sera plus de besoin, car j'ay trouvé tout ce qu'il faloit dans ma sale; Enfin pour cōclure, puis que ce ne seroit jamais fait, & qu'il n'y a point de fin aux souhaits des hommes, je vous donneray à chacun vingt tonnes d'or, excepté à Lycinus qui n'en aura qu'une pour punition de ses importunes remonstrances. Voila la vie que je veux mener, passant mon temps dans les divertissemens de la Ville & de la Campagne, ainsi soit-il.

LYCINUS. Quand je devrois perdre encore ma tonne d'or, je ne puis m'empescher de te dire que ton souhait ne tient qu'à un filet, & que s'il vient à rompre, adieu toute ta felicité.

ADIMANTE. Pourquoi?

LYCINUS. Parce que tu n'as point limité le temps que tout cela devoit durer, & peut-estre que la mort te prendra au milieu de tous tes Tresors avant que d'en avoir jōüy. Veux-tu que je t'allegue l'exemple de ceux à qui le semblable est arrivé? Ne fais-tu pas que Cresus & Polycrate, qui estoient plus riches que toy, furent dépouillez en un instant? D'ailleurs, qui t'a dit que tu ne deviendras point malade? Ne vois-tu pas ordinairement les riches mener une vie languissante, sans pouvoir gouster aucun plaisir? Je ne parle point des pieges qu'on leur dresse tous les jours, ni de la haine, & de l'envie qui s'attachent à eux, & qui ne les sauroient quitter.

ADIMANTE. Tu en es une bonne preuve, car tu n'as cessé de me persecuter depuis un moment que j'ay dequoy. Tu n'auras pas seulement la tonne d'or que je t'ay promise.

LYCINUS. Tu es déjà de l'humeur des Grands, qui ne veulent point qu'on les contredise, & de qui les promesses ne sont que du vent. Mais je te quitte de bon cœur la tienne, aussi bien voila l'entenduë de ta felicité passée. C'est à Samipe à souhaiter à son tour.

SAMIPE. Pour moy qui ne suis pas voisin de la Mer, je ne souhaiteray point de Navire, car je veux que mon país contemple ma gloire. Et je ne feray point de petits souhaits comme Adimante: Mais je veux estre Roy, & pour mieux goûter ma felicité, monter par degrez à l'Empire. Car je ne veux point devoir le Trône au merite de mes Ancestres, mais au mien; Il n'est rien de plus grand ni de plus divin que d'estre soy-mesme l'Auteur & l'Arbitre de sa fortune.

LYCINUS. Courage, c'est souhaiter que cela, Car il est vray qu'il n'y a rien de plus beau que de commander. Ton país ne croyoit pas avoir eslevé un Empereur en ta personne. Mais regne, triomphe, équipe des Flotes & des Armées; Que feras-tu apres tout dans une si haute condition ?

SAMIPE. Je feray la guerre; Ecoute, s'uy-moy: car je te veux faire General de ma Cavalerie.

LYCINUS. Je vous remercie, grand Prince; & me prosterne à vos pieds, à la façon des Perses, pour vous rendre grace d'une si grande faveur. Mais que vostre Majesté donne ce commandement à un autre: car je suis un fort mauvais escuyer, & je croy qu'il me faudroit attacher à la

selle pour m'empescher de tomber, particulièrement si j'estois sur quelque cheval de bataille qui vint à se cabrer au son des Trompettes, outre le danger qu'il y auroit qu'il ne m'emportast au milieu des Ennemis. Mais dites-moy, pourquoy voulez-vous faire la guerre? Voilà un beau passe-temps d'aller tourmenter les autres, & soy-mesme! Ne vaudroit-il pas mieux jouïr en paix de vostre Empire?

S A M I P E. Tu es un poltron, qui ne fait que t'est que d'estre Prince.

A D I M A N T E. Donnez-moy ce commandement, Sire, je m'en aquiteray mieux que luy; & je merite quelque faveur, pour vous avoir départy si liberalement mes tresors. Ce sera assez pour luy de commander quelque corps d'Infanterie.

S A M I P E. Il faut sçavoir premierement si ma Cavalerie te vaudra bien recevoir. Que tous ceux qui sont de cét avis, levent la main. Voilà qui va bien, tu seras mon General, & Lycinus commandera mon aîle droite. Je donneray la gauche à Timolatis; car pour moy je me placeray au milieu, selon la coustume des Rois de Perse, dont je ne veux point d'autre témoin que Xenophon. Mais commençons à marcher, voilà mon Armée en bataille; Tirons vers Corinthe par le chemin des Montagnes; apres avoir imploré l'aide des Dieux par des holocaustes, & particulierement celle de Jupiter, qui est le Protecteur des Rois. Quand j'auray subjugué toute la Grece, qui ne peut resister à ma puissance, j'embarqueray mes troupes, & gagneray l'Ionie. Car mon Armée navale m'attend déjà à Cencrées, où sont toutes mes munitions de guerre & de bouche. De là ayant sacrifié à Diane, & laissé par tout des Gou-

Il fait allusion à Xenophon.

OU LES SOUHAITS. 107

verneurs, je passeray victorieux dans la Carie, la Lycie, & la Pamphilie, d'où j'entreray en Syrie, apres avoir traversé la Pisidie, & la Cilicie, & viendray jusqu'à l'Euphrate.

LYCINUS. Je supplie vostre Majesté de donner le commandement de son aîle droite à un autre, car je voy bien que vostre dessein est de marches contre les Armeniens, & les Parthes, & je craindrois trop que leur Cavalerie ne me passast sur le ventre, ou qu'ils ne me perçassent à coups de flèches. Laissez-moy, je vous prie, pour vostre Antipater en Grece, afin de tenir le país en paix, & empêcher qu'il ne se revolte en vostre absence.

SAMIRI. Turcules, poltron ! Et ne fais-tu pas qu'on punit de mort les déserteurs ? Mais puis que nous avons tout conquis jusqu'à l'Euphrate, & donné ordre aux Troupes que nous y laissons, de subjuguier l'Egypte, la Phenicie & la Palestine, passe le premier à la teste de l'aîle droite, sur le pont de bateaux qui est tout prest ; je te suivray avec la bataille, & Timolais aura soin de conduire l'arriere-garde. Avance-toy, Adimante, avec la Cavalerie. Dieu soit loué, voilà toute la Mesopotamie sous nostre pouvoir. Tout se rend, personne ne se presente ; Babylone ouvre les portes. Le Roy de Perse s'est retiré à Ctesiphonte, & assemble ses Troupes à Seleucie. Les Coureurs raportent qu'il a déjà un million de combatans, sans les forces de l'Armenie, de la Bactriane, & de la Mer Caspienne, qui ne sont pas encore arrivées. Il faut tenir un conseil de guerre pour savoir ce que l'on fera.

ADIMANTE. Je suis d'avis que l'Infanterie tire droit à Ctesiphonte qui est un país montueux, & que la Cavalerie demeure icy dans les plaines.

SAMIPPE. Quoy, tu trembles aussi, Adimante, lorsqu'il faut venir aux mains ! Quel est ton avis, Timolaüs ?

TIMOLAÛS. Qu'il ne faut point partager nos forces, mais marcher en diligence contre l'Ennemy, avant que toutes les fiennes soient assemblées.

SAMIPPE. Et toy Licinus ?

LYCINUS. Le mien est de nous reposer sous ces Oliviers auprès de cette colonne : car c'est une assez grande traite, d'aller au port de Pirée, & d'en revenir pendant la chaleur qu'il fait.

SAMIPPE. Tu crois estre encore à Athènes, mal-heureux ! tandis que nous sommes victorieux sous les murs de Babylone, & que nous deliberons par quel chemin nous attaquerons l'Ennemy.

LYCINUS. Tu as bien fait de m'en faire souvenir, car je ne croyois pas rêver.

SAMIPPE. Marchons donc, & que tous se portent en gens de cœur. Voilà les Ennemis qui se présentent ; Choquons brusquement, qu'ils ne nous acablent de leurs flèches. Bon, nous voilà aux mains, sans qu'elles nous aient fait beaucoup de mal. L'aîle gauche triomphe déjà sous la conduite de Timolaüs. Mais les Perfes se deffendent bravement à la bataille, animez par la présence de leur Roy. Courage, Lycinus, ne trahis point ta gloire, ni ma fortune.

LYCINUS. Que voulez-vous que je fasse ? J'ay toute la Cavalerie ennemie sur les bras. Si vous ne me secourez en diligence, je me vais sauver tout courant dans le lieu des exercices, & j'abandonneray là toute la conquête de la Perse.

OU LES SOUHAITS. 109

SAMIPÉ. Nullement; Te voilà dégagé. Timolaüs victorieux a pris les Ennemis en queue & en flanc, il ne reste plus qu'à vaincre le Roy qui m'a envoyé défier au combat.

LYCINUS, Prends garde que tu n'y sois blessé; on perd souvent la vie en disputant une Couronne.

ADIMANTE. Le coup ne m'a fait qu'éfleurer la peau : mais je l'ay percé luy & son cheval, de mon javelot. Coupons-luy la teste, & la mettons au bout d'une pique. A cet aspect, tout se rend, ou prend la fuite. Voyez comme les Barbares se prosternent devant moy, pour m'adorer à leur façon : mais je ne veux pas le souffrir des Grecs, ni enfreindre les loix de mon pays. Combien je m'en vais bastir de Villes, & en détruire d'autres ! Toutefois il faut que je me vange auparavant de cet usurier, qui m'a chassé de mon heritage pour l'avoir.

LYCINUS. Tout-beau, la clemence sied bien aux Rois; Puis il est temps de se reposer apres une si grande victoire, & de festiner nos amis dans Babylone : Mais voilà ton temps achevé, c'est à Timolaüs à souhaiter à son tour.

SAMIPÉ. Hé bien, m'entens-je à faire des souhaits?

LYCINUS. Je t'y trouve encore plus impertinent qu'Adimante. Car encore bernoit-il les siens à des richesses, & à faire bonne chere à ses amis, qui est une chose assez douce. Mais tu vas t'exposer aux dangers par vaine gloire, & souhaiter une condition où tu n'auras pas seulement à craindre tes ennemis, mais tes domestiques; sans goustter jamais aucun repos, non pas

même en songe. Car tu seras accablé de mille fâcheux soucis , & tourmenté de la crainte, tantost d'une revolte de tes sujets , tantost d'une invasion de tes ennemis. Tu t'es laissé éblouir, mon ami , à l'éclat d'une Couronne, & pour une félicité qui n'est que dans l'opinion d'autrui , tu en abandonnés une véritable. Quand il n'y auroit autre chose , ne seroit-ce pas une indignité de voir que la mort ne respectera point ton Diadème , & que tu seras malade comme les autres ? Que dis-je ? pour une maladie que les autres ont , tu en auras cent ; & il ne te restera à la fin de toute ta Royauté , que quelque vain tombeau , ou des statues qui seront ruinées par le temps ; & quand tout cela subsisteroit , il ne t'en reviendroit aucun profit. Voilà donc ta félicité durant ta vie ; des craintes , des soupçons , des défiances , des soins , des veilles , des inquietudes ; & après ta mort , ou l'oubli , ou le mépris , ou l'exécration , ou tout au moins l'insensibilité. Mais il est temps que Timolaüs entre en lice. Prends garde de n'aller point faire des souhaits extravagans comme les autres.

TIMOLAÛS. Considere, Lycinus , si l'on peut condamner celui-cy. Je ne demande ni les trésors , ni les grandeurs : mais premierement la santé ; & une santé vigoureuse qui ne puisse estre esbranlée par aucun accident ; puis la force , la beauté , la vitesse , & par dessus tout , l'invisibilité ; Estre aimable à toutes les Dames , ouvrir toutes les portes fermées , voler par l'air , estre invulnérable ; Et tous ces avantages , non pas pour un siecle ni pour deux , mais pour sept ou huit cens ans , toujours à la fleur de son âge &

OU LES SOUHAITS. 111

sans vieillir , ni rien perdre de sa vigueur. Considere ce souhait , ne te semble-t'il pas raisonnable ? Car par ce moyen tous les tresors me seront ouverts ; je seray à couvert de tous les dangers ; Je pourray voir tout ce qu'il y a de rare au monde , sans avoir besoin de le faire venir avec beaucoup de temps & de dépense ; J'auray avec la science des choses cachées , la jouissance de tous les biens qui sont respandus en divers lieux ; outre le plaisir qu'il y auroit , par exemple de dîner à Athènes , & de coucher en Babylone ; Sçavoir en un instant des nouvelles de tout le monde , jusqu'à celles des Antipodes , s'il y en a ; En un mot tout ce qui se passe sur la terre & dans le Ciel , car l'élément du feu ne me pourroit nuire. D'ailleurs , je pourrois en cet estat faire tout le bien & le mal que je voudrois , à mes amis & à mes ennemis ; Châtier tous les tirans qui sont au monde , sans courre fortune , par le moyen de mon invisibilité. Coucher avec les plus belles Dames , sans crainte des maris ni des meres ; assister sans peril à tous les combats , & donner à qu'il me plairoit la victoire , par le moyen de ma force. Car je ne voudrois pas avoir ces qualitez en un degré ordinaire , mais au plus haut point , **Que** peux-tu reprendre en ce souhait ?

LYCINUS. Rien , car il ne fait pas peur de contredire un homme qui a de si grands avantages. Mais je te demande par les Dieux , toy qui as vû tant de pais sur l'aîle de tes souhaits , si tu as vû quelque part un petit bon-homme , camus & pelé comme toy , qui fût aimé de toutes les Dames , & qui triomphast des Armées , estant si foible ! Tu n'as oublié qu'une chose dans ton

112 LE NAVIRE, OU LES SOUHAITS.
souhait, c'est d'estre sage : car cela seul eust suffi
sans tout le reste, & t'eust empesché de faire
toutes ces extravagances.

TIMOLAÛS. J'attens le tien pour voir ce que
tu diras ; car il n'y aura rien à redire.

LYCINUS. Il n'en est pas de besoin : car
nous voilà arrivez au Dipyle où se doivent ter-
miner tous nos souhaits, & vous avez con-
sumé le mien par la longueur des vostres. Mais
je ne m'en plains pas : car je n'ayme point les
felicités en peinture, ni à faire bonne chere
en songe, pour mourir de faim en effet. Il me
fâcheroit trop, lorsque je viendrois chez moy,
de ne trouver rien de tout ce que j'aurois sou-
haitté ; Comme ces Comediens qui viennent de
faire le personnage d'Alexandre, & qui sont
contraints chez eux de jolier celuy de faquin.
En un mot tous ces beaux souhaits ne serviront
qu'à vous rendre vostre condition plus insup-
portable ; & particulièrement à Timolaüs, de
qui les aïles seront tantost fonduës comme cel-
les d'Icare. Pour moy je ne veux de tous vos
souhaits que le plaisir d'en rire ; Car qui eust
jamais pensé que de telles chimeres fussent en-
trées dans l'esprit de trois Philosophes ?





D I A L O G U E
D E S
C O U R T I S A N E S .

Il décrit icy les mœurs des Courtisanes, & découvre leurs deffauts & leurs artifices, à l'exemple de Menandre, & des anciens Comiques, qu'il a joints en ce point.

D I A L O G U E

D E G L Y C E R A E T D E T H A Ï S .

G L Y C E R A . T E souvent-il de ce Capitaine étranger qui est toujours si magnifique, & qui a entrerenu l'une de mes compagnes, avant que de me faire l'amour ?

T H A Ï S . Il m'en souvient fort bien, c'est celui qui fit la débauche avec nous, l'année dernière, à la Feste de Cerés ; mais qu'a-t'il fait ? car il semble que tu en veüilles dire quelque chose.

G L Y C E R A . Isante qui fait profession d'amitié avecque moy, me l'a débauché.

T H A Ï S . Et cela te pique ?

G L Y C E R A . Qui en doute ? Je ne te cele point, que cela me touche sensiblement.

T H A Ï S . Je ne l'approuve pas non plus que toy ; mais il est assez ordinaire aux Courtisanes de s'enlever ainsi leurs Galans ; de sorte que si tu m'en crois, tu ne rompras pas avec elle pour cela, non plus que Philis ne rompit pas avecque

toy, pour luy avoir fait le meſme tour. Mais je m'eſtonne comme il t'a pû quitter pour elle, s'il n'eſt tout à fait aveugle ; Quel charme a-t'il trouvé en des lèvres mortes & des joies pendantes ? Eſt-ce pour ſon beau nez qu'il l'a priſe, ou pour ſa teſte chauve, & ſon grand col éfilé ? En un mot, je ne luy voy rien de raifonnable que ſa taille & le ſouris.

GLYCERA. Crois-tu que ce ſoit ce qui l'a touché ? C'eſt que ſa mere eſt une magicienne, qui ſe change la nuit en hibou, & va criant par les cimetières. On dit qu'elle peut faire deſcendre la Lune en terre par ſes ſortileges. Sans doute qu'elle luy a baillé quelque breuvage amoureux, & maintenant la mere & la fille le plument enſemble.

THAÏS. Comme tu l'as plumé, & comme tu en plumeras un autre; mais pour celui-cy, je te conſeille de le laiſſer en paix, pour ſonger à d'autres conquêtes.



DIALOGUE

DE MYRTIUM, DE PAMPHILE,
ET DE DORIS.

MYRTIUM. QUOY, Pamphile ! tu te maries à la fille du Pilote Hieron ? Et que ſont devenus tant de pleurs & de ſoupirs, & tous ces ſermens, de ne m'abandonner jamais ? As-tu oublié que je ſuis groſſe de toy, & toute preſte d'acoucher, qui eſt une choſe fort avantageuſe à une Courtiſane ?

Mais ne crains point que j'expose l'enfant, je veux l'enlever pour me servir de consolation, particulièrement si c'est un fils, afin qu'il te reproche un jour ta perfidie. Encore, si tu prenois quelque Dame qui valust mieux que moy, mais j'ay honte sans mentir de te voir épris de si peu de chose. Car je vis l'année passée cette belle avec sa mere à la feste de Ceres, & je n'avois garde alors de croire qu'elle me dust faire un si mauvais tour. Examine bien, je te prie, tous ses défauts avant que de t'y engager. Considere ses yeux éteins, & ses regards de travers, Enfin elle est faite comme son pere, qui n'est pas fort beau, comme tu fais.

PAMPHILE. Je ne puis plus long-temps t'oüir parler d'une fille, sans savoir si elle est belle ou laide. Je ne fais pas seulement si celuy dont tu parles, a une fille, outre qu'il est mal avec mon pere, qui a eu bien de la peine à se faire payer de quelque argent qu'il luy devoit, & je croy qu'il luy en est dû encore quelque chose. Que si je me voulois marier, j'épouserois bien plustost la fille de Demea, dont le pere a commandé l'année dernière les Armées de la Republique, & qui m'est alliée du costé de ma mere. Dy moy si c'est tout de bon que tu dis cela, ou seulement pour m'éprouver.

MYRTIUM. Quoy ! il n'est pas vray ?

PAMPHILE. Que tu es fole ? Je croy que tu te sens encore de la débauche d'hier, quoy qu'il me semble qu'elle fut fort modeste.

MYRTIUM. C'est Doris qui m'a donné l'alarme, car estant alée acheter quelque chose pour mes couches, & faire des vœux pour moy à Diane, elle rencontra Lesbia, qui luy dit.....

Mais qu'elle te le conte elle-même, si elle ne l'a inventé.

DORIS. Je puisse mourir si j'ay menti d'un seul mot. Lesbia m'aborda en riant, & me dit: Hé bien, Doris, vostre Galant se marie! Et comme je faisois l'étonnée; Tu n'as qu'à passer par ta rue, dit-elle, tu verras la porte couronnée de chapeaux de fleurs, & entendras la musique.

PAMPHILE. Et y as tu passé?

DORIS. Oüy, & j'ay trouvé ce qu'elle m'avoit dit.

PAMPHILE. C'est que tu as pris une porte pour l'autre. Car ma mere me dit hier au soir: Hé bien, Pamphile, quand veux-tu quitter tes débauches? Voila le fils de nostre voisin qui se marie, qui est beaucoup plus jeune que toy, & tu t'amuses encore à entretenir des femmes? Je m'endormis à ce discours, & suis sorti aujourd'huy de grand matin; de sorte que je ne say ce qui en est: Que si tu ne me veux croire, envoie l'y une seconde fois, & tu trouveras ce que je dis veritable.

MYRTIUM. Ha Pamphile! tu me rens la vie, car je fusse morte de déplaisir.

PAMPHILE. Ne crains pas que je te quite jamais, & particulièrement en l'état où je te voy



DIALOGUE

DE PHILINE ET DE SA MERE.

LA MERE. **E**S-tu fole, ma fille, ou si tu estois yvre hier? car

Diphile m'est venu voir ce matin pleurant, & criant, que quoy qu'il te pût dire, tu te levass de table pour dancer; & comme tu vis que cela le piquoit, tu t'allas asseoir auprès de Lamprias, & te mis à le caresser, pour le faire enrager davantage. Il dit mesme que tu te dérobas la nuit, & que tu alas coucher sur un petit lit toute seule, où tu ne fis que chanter, quoy que tu le visses pleurer de regret.

LA FILLE. Il ne vous a pas dit qu'il m'avoit quittée auparavant pour entretenir la maîtresse de Lamprias, avant qu'il fust arivé; & qu'il commença à la caresser, quoy que je luy fisse signe qu'il s'arétast. Pour me faire plus de dépit, il la prit par le col, & la baisa si amoureuxment, qu'il ne pouvoit retirer ses lèvres de dessus sa bouche. En suite il luy parla à l'oreille, & je vis bien que c'estoit de moy qu'il luy parloit: car elle me regardoit de temps en temps en souïrant; Et comme il me vit pleurer de regret, il se prit à rire. Apres qu'ils furent las de s'entretenir, & de se baiser, Lamprias estant arivé, je ne laissay pas de m'aller mettre à table, auprès de Diphile, afin qu'il n'eust point d'excuse. Alors Thaïs se levant commença à dancer, troussant sa robe pour montrer sa belle jambe; Et mon galand de la louer; car Lamprias ne disoit mot. Mais Diphile ne se pouvoit lasser d'admirer ses perfections; & disoit qu'elle avoit le pied & l'oreille excellente, & que jamais il n'avoit vû mieus dancer. Cependant vous la connoissez; car vous l'avez veüe aux bains avec moy. Si vous saviez alors comme elle fit la coquette? Elle me dit que je n'osois dancer de peur de montrer

118 DIALOGUES

mes longues flûtes , voulant parler de mes jambes , & plusieurs autres choses , qui me piquèrent si fort , que je sautay en place , & me mis à dancer aussi-bien qu'elle. Cependant Diphile regardoit en haut , & ne baissa jamais la veüe , quoy que Lamprias fist tout ce qu'il püst pour me loüer. Voudriez-vous que j'eusse souffert tout cela , & laissé regner Thaïs en ma présence ?

LA MÈRE. Mais il n'estoit pas necessaire d'aler caresser en suite Lamprias.

LA FILLE. Diphile avoit bien caressé Thaïs , pourquoy n'aurois-je pas eu mon tour ?

LA MÈRE. Mais apres , ne vouloir pas coucher avec luy , & se mettre à chanter tandis qu'il pleuroit , ç'en est trop , ma fille ; Que fussions-nous devenus cét Hyver sans luy ?

LA FILLE. Et pour cela je souffriray qu'il me méprise ?

LA MÈRE. Non , mais je ne le mépriserois pas aussi : car tu fais que le mépris fait perdre l'amour ; D'ailleurs tu ne luy as jamais témoigné aucune tendresse , qui est ce qui touche plus un Amant. Prends garde que pour en vouloir trop faire , tu ne gastes tout.

~~~~~

DIALOGUE

DE MELISSE ET DE BACCHIS.

MELISSE. JE te prie, Bacchis , de m'amener quelque Magicienne qui donne des bruvages pour faire aimer , si tu en connois

quelqu'une; car je donnerois tout ce que j'ay au monde, pour r'avoir Charmide, & pour faire qu'il eust autant d'averſion pour Cloris, qu'il a eu d'inclination pour moy.

BACCHIS. Quoy ! Charmide te quite pour elle, apres avoir ſoufert pour toy la haine de ſes parens, & refusé le meilleur parti de la Ville?

MELISSE. Il eſt vray, Bacchis, & l'on dit qu'il eſt enfermé preſentement avec elle, chez un de ſes amis.

BACCHIS. Je te plains, Meliſſe; mais encore d'où vient ta froideur ?

MELISSE. De jaloſie. Comme il revenoit l'autre jour du port de Pirée demander quelque argent que l'on devoit à ſon pere, il entra chez moy ſans me ſaliſer. Et lors que je courus l'embrasſer ſelon ma couſtume, il me repouſſa, & me dit que j'alasſe caeſſer Hermotime, & que noſtre amour eſtoit ſi public, que les murailles en parloient. Alors il ſe coucha ſans me reſpondre, & ne voulut point ſouper; Et comme je fus près de luy, il me tourna le dos, quelque choſe que je luy puſſe dire, juſqu'à me menacer de ſe lever, & de s'en aller en plein minuit, ſi je l'importunois davantage.

BACCHIS. Eſt-il vray auſſi que tu vois Hermotime ?

MELISSE. Je ne ſay pas ſeulement qui c'eſt: mais comme Charmide fut parti, j'envoyay dès le point du jour ma ſervante au Ceramique, où elle trouva écrit contre les murailles, *Meliſſe aime Hermotime, & Hermotime Meliſſe.*

BACCHIS. C'eſt une piece qu'on luy a faite, pour luy donner de la jaloſie, à cauſe qu'on le connoiſt de cette humeur. Si je le voy, je me

mocqueray bien de luy, & l'appelleray bien innocent de se laisser ainsi surprendre à ces petites finesses.

MELISSE. Où le trouveras-tu ? maintenant qu'il est enfermé avec ses nouvelles amours chez un de ses amis, tandis que ses parens le viennent chercher chez moy ? Tu me ferois bien plus de plaisir, si tu pouvois trouver quelque femme de Thessalie qui me le ramenast par ses charmes.

BACCCHIS. Je connois une Syrienne qui fera bien ton fait : car elle fit revenir Phantias apres une absence de quatre mois, comme je desespérois de le revoir.

MELISSE. Et que fit-elle pour cela ?

BACCCHIS. Quelque sortilege selon leur coutume, apres que je luy eus donné ce qu'elle me demanda, qui n'estoit pas de grande valeur, & qu'elle eut bû toute seule dans une coupe; mais il faut avoir quelque chose de ton Galand.

MELISSE. Quoy ?

BACCCHIS. Des cheveux, ou quelqu'autre bagatelle.

MELISSE. J'ay ses mules de chambre.

BACCCHIS. C'est assez. Elle les pendra à une cheville, & mettra dessus quelques parfums, puis elle jettera du sel dans le feu, en prononçant ton nom & le sien. Alors tirant de son sein un miroir magique, elle le tournera de tous costez, murmurant tout-bas quelques paroles. Du moins voilà ce qu'elle fit pour moy, & Phantias revint aussi-tost malgré les remonstrances de ses amis, & les pleurs de sa nouvelle maistresse. Elle m'apprit aussi le moyen de faire haïr, en marchant sur les pas de quelqu'un, mettant le pié gauche où il a mis le droit, & le droit où il a mis le gauche,  
puis

puis disant , *Je te surmonte , & suis plus fort que toy ;* je l'ay éprouvé , & il m'a réüsi.

MELISSÈ. Ne tarde pas davantage à en- Servante de Me-  
voyer querir cette femme ; Et toy , Philine, pre- lisse.  
pare ce qu'elle a dit.

## DIALOGUE

DE CLEONARIUM ET DE LEENA.

CLEONARIUM. **O**N dit d'estranges choses de toy, Léna; Que Megille cette riche Dame de Lesbos, te caresse comme feroit un homme, Qu'en est-il? Tu rougis; Cela est-il vray?

LEENA. Il en est quelque chose.

CLEONARIUM. Mais à quoy aboutissent toutes ces caresses? Je ne le puis comprendre. Tu ne m'aime point; car tu ne me le celerois pas.

LEENA. Je t'aime plus que personne, mais j'ay honté de le dire; C'est une estrange femelle.

CLEONARIUM. Pensez que c'est quelque Tribade, comme on dit qu'il y en a beaucoup en cette Isle, qui n'aiment pas les hommes, & qui caressent les femmes.

LEENA. C'est quelque chose de semblable.

CLEONARIUM. Conte-moy comment elle te declara sa passion, ce que tu luy respondis, & le reste de cette aventure.

LEENA. Elle faisoit la desbauche avec Démonasse de Corinthe, qui est de son humeur, & elles m'envoyèrent querir comme Musicienne, pour chanter & jouer des instrumens pendant leur

repas. Apres avoir fait bonne chere , elles me retinrent à coucher, & me dirent que je coucherois avec elles , & qu'elles me mettroient au milieu ; ce que je n'osay refuser, parce qu'il me sembloit qu'elles me faisoient honneur. Lorsque nous fûmes au lit, elles commencerent à folâtrer, & à mettre la main dans mon sein , non pas en riant comme font les filles ; mais avec témoignage d'une passion violente, dont je demeuray toute interdite , ne pouvant deviner ce que c'estoit. A la fin Megille toute en fureur, osta sa coiffure , & parut toute nuë, & la teste rase comme un Athlete ; ce qui me surprit encore plus. Alors prenant la parole , As-tu vu, dis-elle , un plus beau garçon ? Je ne vois point là , luy dis-je , de garçon. Ne m'offense point, dit-elle , je ne m'appelle pas Megille, mais Megel, & voila ma femme, montrant Demonasse. Je me pris à rire à ce discours, & luy dis ; Quoy ! tu nous as trompées si longtemps, estant homme & passant pour femme, comme Achille parmy les filles ? Mais tu n'es pas faite comme luy. Non, dit-elle, mais je n'en ay pas de besoin ; & si tu veux l'esprouver, tu trouveras qu'il ne me manque rien pour accomplir tes desirs & les miens. N'es-tu point hermaphrodite, luy dis-je, comme on dit qu'il y en a plusieurs ? ou comme ce Devin de Thebes , dont m'a parlé ma compagne Ismenodore , qui devint homme apres avoir esté femme ? Non, dit-elle, mais j'ay toutes les passions & les inclinations des hommes. Alors elle me fit present d'un oolier & de quelque linge qui estoit fort beau ; & m'embrassant me baïsa, & satisfit à la passion.

CLONARIUM. Mais que fit-elle, & comment ? car c'est là la difficulté,

BERNA. Ne t'en enquiers pas davantage, car il ne m'est pas honneste de le dire, ni à toy de l'entendre.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE CROBYLE ET DE CORINNE.

CROBYLE. **E**T bien, Corinne, est-ce une chose si fâcheuse, de perdre son pucelage ? Tu y as plus gagné que perdu ; car il te reste de l'argent dequoy avoir un colier.

CORINNE. Qu'il y ait de beaux rubis, comme à celui de Philenis.

CROBYLE. Il sera tout semblable ; mais il faut que tu aprennes maintenant à vivre avec les hommes ; car tu sçais que nous n'avons point d'autre moyen de nous entretenir. Depuis la mort de ton pere, nous avons subsisté du mieux que nous avons pû, de ce qu'il nous avoit laissé ; car de son vivant nous n'avions faite de rien, Dieu mercy. C'estoit le meilleur ouvrier de la ville, & tout le monde dit encore qu'il n'aura jamais son semblable ; mais depuis sa mort, nous avons vescu comme tu sçais en grande misere, & vendu piece à piece toute sa boutique, en attendant que tu fusses en âge d'en gagner.

CORINNE. Comment feray je pour cela ?

CROBYLE. Comme tu viens de faire, & comme fait ta voisine.

CORINNE. Mais c'est une Courtisane.

CROBYLE. Qu'importe ? Tu deviendras

riche comme elle , & auras de beaux Galans, Tu pleures, petite sote? Voy-tu pas le train qu'elle a, & comme on luy apporte des presens de tous costez? J'ay vû le temps qu'elle n'avoit que des haillons, maintenant elle est vestuë comme une Princesse.

**CORINNE.** Et comment a-t'elle fait?

**CROBYLE.** Elle a esté adroite à gagner les cœurs, toujours propre & bien mise, témoignant beaucoup de douceur & de modestie, & ne riant pas à gorge déployée comme toy, qui fais toujours la sote. D'ailleurs, elle avoit l'entretien doux & charmant, recevoit bien tous ceux qui la venoient voir, sans s'amuser à les railler ni à les reprendre; & lors qu'on la mettoit de quelque partie, elle ne se crevoit pas de boire & de manger comme tu fais, car il n'y a rien que les hommes hayssent tant; mais elle mangeoit proprement & delicatement, & beuvoit à petits traits, & non pas tout d'un coup.

**CORINNE.** Quoy! elle n'osoit boire tout son soul, quand elle avoit soif?

**CROBYLE.** C'est alors qu'elle estoit plus retenüë, de peur de faire quelque chose de mauvaise grace. Apres, elle n'entretenoit que celuy qui la menoit, sans rire comme toy à tout le monde; à lors qu'on la vouloit caresser, elle n'estoit ni sote ni effrontée. En un mot, elle n'avoit autre but que de donner de l'amour & du plaisir, à ceux qui faisoient de la despense pour elle, qui est ce que les hommes desirent. Si tu retiens bien cette leçon, tu me rendras heureuse & toy aussi; car tu es plus belle & plus agreable qu'elle n'estoit: Songe seulement à conserver ton embonpoint & ta gayeté.

CORINNE. Mais, mamere, tous ceux qui me viendront voir, seront-ils aussi beaux que celui qui vient de partir ?

CROBYLE. Il y en aura de plus beaux, & de plus laids.

CORINNE. Et faudra-t'il que je caresse ceux-cy, aussi bien que les autres ?

CROBYLE. Encore plus ; car ce sont ceux qui aiment mieux qu'on les caresse, & qui donnent davantage ; les autres veulent passer pour beaux : mais il faut toujours avoir soin de faire bouillir la marmite. Que tu seras aise d'entendre en passant par la rue, Dieux ! qu'elle est brave & bien parée, & que sa mere est heureuse ! Qu'as-tu ? tu ne respons rien. Ne feras-tu pas ce que je dis ? Ouy, je le sçay bien, car tu es bonne fille ; & tu passeras toutes les autres, mais va au bain, si par hazard ton Galant revenoit ce soir, comme il l'a promis.



## DIALOGUE

### DE MUSARIUM ET DE SA MERE.

LA MERE. **N**ous sommes trop heureuses, ma fille, si nous trouvons toujours un Galant comme celui-cy. Quoy ! depuis deux mois qu'il t'entretient, il ne t'a donné que des paroles ? *Si mon pere meurt ! Si je suis jamais le maistre ! Si je puis avoir du bien, & autres choses semblables : mais pour de l'argent ou des presens, point de nouvelles, il ne te donne pas seulement des parfums.* Croit-il nous

payer toujours d'excuses & de reverences. C'est faire l'amour à bon marché.

LA FILLE. Il m'a juré qu'il n'en anroit jamais d'autre que moy.

LA MÈRE. Et tu le crois? Et pour cela l'autre jour qu'il n'avoit point d'argent pour payer, tu mis ta bague en gage pour luy, & tu as souffert qu'elle fust vendue, & que l'argent fust dissipé? Tu luy as encore donné tes bracelets, & diverses hardes; Et tout cela sans m'en parler?

LA FILLE. Comme il a le cœur généreux, il n'oubliera jamais les faveurs que je luy fais; Et si tost que son pere aura les yeux clos, il ne manquera pas de m'épouser. Vous savez que c'est le meilleur party de la ville; Puis il est beau, jeune, galant, de bonne maison; Que voulez-vous davantage?

LA MÈRE. Mais, ma fille, quand il faudra payer le loüage de la chambre, ou quelqu'autre chose, se contentera-t'on de cela? & sera-ce assez de dire: attendez, s'il vous plaist, que le pere de Cherea soit mort? N'est-ce pas une honte, qu'il n'y ait que toy, de toutes tes compagnes, qui n'ayes ni colier ni pendans d'oreilles?

LA FILLE. Elles ne sont pour cela, ni plus belles ni plus heureuses que moy.

LA MÈRE. Non; mais elles sont plus sages; & ne prennent pas pour argent contant, les promesses des amoureux, qui sont toujours prests à jurer qu'ils vous adorent, & qu'ils n'en épouseront jamais d'autres; mais tout cela n'est que du vent. Cependant, tu te piques de chasteté, qui est une chose assez plaisante pour une Courtisane. Et hier qu'on t'offroit bien de l'argent pour te posséder une nuit, tu fus si sote que de le refuser.

LA FILLE. Suffiez-vous voulu que j'eusse chassé Chérea, pour faire entrer un je ne sçay qui ?

LA MERE. Mais, ce je ne sçay qui avoit de l'argent, & ton beau mignon n'en a point. Et le fils de nostre voisin, qui est si beau & si poly, pourquoy n'en as-tu point voulu ?

LA FILLE. Chérea jura de nous tuër tous deux, s'il nous trouvoit jamais ensemble.

LA MERE. Ha ! c'est trop, ma fille, d'estre à mesme-temps gueux & jaloux ? Il faudra donc pour luy obeir, que tu vives comme une Prestresse de Cérés. Mais à propos, c'est aujourd'huy la feste de cette Déesse, t'a-t'il envoyé seulement dequoy la faire ?

LA FILLE. Que voulez-vous qu'il fasse ? il n'a pas un sou ?

LA MERE. Qu'il ne fasse pas l'ambour. Est-il le seul de la jeunesse qui n'ait point d'invention ? Ne sauroit-il excroquer à son pere ? Que ne menacer-il sa mere d'aller à la guerre ? Plût à Dieu qu'il fust desta si loin, qu'on ne le revist jamais, sans nous estre à charge, en ne donnant rien, & ne permettant pas qu'on nous donne. Crois-tu estre toujours jeune, ou que la passion dure toujours ? Quand il sera riche, ma fille, & qu'on luy proposera quelque bon party, il te plantera-là ; & tu te lamenteras alors inutilement.

LA FILLE. Je sçay qu'il a refusé des mariages tres-avantageux, pour l'amour de moy.

LA MERE. C'est qu'il t'aime presentement & que la fantaisie de se marier ne luy est pas encore venue ; mais attens un peu. Dieu veuille que je m'abuse, & que tu ne te repentes pas un jour de ne m'avoir pas voulu croire.



## DIALOGUE

D'AMPELIS ET DE CHRYSIS.

CHRYSIS. QUOY Ampélis ! si l'on n'est jaloux, & qu'on ne bate & tempeste, on n'est point amoureux ? Dieu me garde de telles amours.

AMPELIS. Ce sont pourtant les marques d'une passion violente. Car les larmes, les soupirs & les caresses, ne sont que des jeux d'enfant ; la jalousie est la preuve que l'Amour est arrivé à son période. Sache donc que ton Galant t'aime, puisqu'il te traite de la sorte ; & Dieu veuille que cela dure.

CHRYSIS. Quoy ! qu'il me bate toujours ?

AMPELIS. Non ; mais qu'il ne puisse souffrir que tu en aimes un autre ; car s'il ne t'aimoit, pourquoy s'en mettroit-il en peine ?

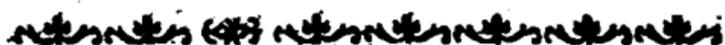
CHRYSIS. Mais je n'en aime point d'autre ; & par son caprice il m'empeschera de voir compagnie ? Pour avoir loué en sa presence le fils d'un Banquier, il a mal à la teste.

AMPELIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que l'on te recherche ; car il en redoublera ses caresses & ses presens.

CHRYSIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPELIS. Attens, il donnera autre chose. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui sont bien jaloux. Veux-tu que je te die ce que je fis un jour à un Galant, dont la passion com-

mençoit à se refroidir? Je luy fermay la porte, & en fis entrer un autre; Alors il commença à faire l'enragé & le desespéré; mais tout cela n'aboutit qu'à me faire de nouvelles faveurs, & à ne plus découcher d'avecque moy. Cependant sa femme me crioit que je l'avois enforcélé, & que je luy avois donné un bruvage pour me faire aimer; mais tout ce bruvage n'estoit qu'un peu de jalousie meslée bien à propos. Use de cette recette, & tu t'en trouveras bien; J'ay deux fois ton âge, & sai mieux que toy comme il se faut gouverner.



## DIALOGUE

DE DORCAS, DE PANNYQUIS,  
de Philostrate, & de Polémon.

DORCAS. **N**ous sommes perduës; ma Maistresse, nostre Capitaine est de retour avec un équipage de Prince, & tout le monde le va voir, & luy fait la reverence; J'ay trouvé Parménon à qui j'en ay demandé des nouvelles, & il me l'a confirmé.

PANNYQUIS. N'as-tu fait que cela? C'est bien débuté. Tu devois joindre les mains en le voyant, & rendre graces aux Dieux de ce qu'il estoit revenu en bonne santé; luy dire que je ne faisois que pleurer & soupirer en l'absence de son maître, & m'enquerir de ce qu'il faisoit.

DORCAS. Je l'ay fait aussi; mais je voulois rapporter simplement ce qu'il m'avoit dit; car je commençay d'abord. Ah Dieux! Parménon, je croy que les oreilles vous ont bien corné en vostre

absence, car nous n'avons fait autre chose que parler de vous. Mais ma Maîtresse estoit si triste, qu'elle ne vouloit voir personne; & elle estoit plus morte que vive, lors qu'il arrivoit quelque Courrier qui disoit qu'on s'estoit battu.

PANNYQUIS. Voilà qui est bien.

DORCAS. En suite je luy dis ce que je vous viens de dire; & il me respondit, qu'il en estoit encore plus, qu'on n'en disoit.

PANNYQUIS. Quoy! sans dire auparavant que son Maître pensoit toujours à moy; & qu'il ne cessoit de boire à ma santé, ou qu'il n'aprehendoit rien tant que de me trouver malade à son retour?

DORCAS. Il a dit quelque chose de semblable; mais le principal est, qu'ils sont revenus riches, & que Polémon a quantité d'argent & de bonnes nipes. Parménon mesme avoit au petit doigt un gros rubis taillé à facettes, qui jettoit un feu merveilleux. Je l'ay laissé, comme il me vouloit conter ses proesses, pour me haster de vous venir dire ces nouvelles, afin que vous avissiez à ce que vous avez à faire. Car Polémon viendra icy, si-tost que la foule sera écoulée; & s'il y trouve Philostrate, je ne say ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point.

PANNYQUIS. Nous trouverons quelque invention; car tu fais que je ne le puis chasser, apres ce qu'il m'a donné tout nouvellement, & ce qu'il m'a promis. De désobliger aussi Polémon dans une si haute fortune, il est dangereux; car s'il vouloit tout tuer quand il n'avoit rien, que fera-ce maintenant, qu'il est si riche? D'ailleurs, je puis profiter beaucoup de son opulence.

DORCAS. Voilà Philostrate & luy, qui ar-

livent à mesme-temps par divers endroits.

PANNYQUIS. Ah Dieux ! nous sommes perdus. Je voudrois estre cent piez sous terre, car je ne sçay que faire, ni que dire.

PHILOSTRATE. Et bien, Pannyquis, ne ferons-nous point la desbauche ce soir ?

PANNYQUIS. Vous me perdez, Philostrate. Bon jour, Polémon, je suis ravie de vous revoir, après une si longue absence.

POLEMON. Qui est ce galant-homme, qui vous traite si familièrement ? Vous ne répondez rien, Pannyquis ? Ha ! je voy bien ce que c'est, vous avez fait une nouvelle amitié en mon absence. J'ay eu grande raison de me hastier de revenir, pour aprendre plustost vostre honte & mon malheur. Voilà ce que c'est de vous avoir trop bien traitée ; mais cela me fera sage à l'avenir. Qui estes-vous le beau fils ?

PHILOSTRATE. Qui es-tu, toy-même ?

POLEMON. Le Colonel Polémon, qui'ay aimé Pannyquis, tandis qu'elle l'a mérité.

PHILOSTRATE. Et moy, Philostrate, qui l'aime maintenant qu'elle le merite ; & qui la paye fort bien. Suivez-moy, Pannyquis ; Adieu Monsieur le Colonel.

POLEMON. Elle peut faire ce qu'il luy plaira.

PANNYQUIS. Que feray-je, Dorcas ?

DORCAS. Il n'y a point d'apparence de demeurer avec Polémon irrité. Rentrons.

POLEMON. Vous pouvez bien vous réjouir pour la dernière fois ; car apres avoir respandu tant de sang innocent, je ne laisseray pas un si grand crime impuny. Moy qui vange les querelles des autres, ne vangerois-je pas les



voudrois avoir vû trainer par la barbe à la voirie.

QUELIDONIUM. Mais d'où vient cela ?

DROCE'. Je ne fay; mais auparavant Clinias ne bougeoit de chez moy, & il y a dix jours qu'il n'y est entré. Cependant, j'ay envoyé ma servante à la découverte, qui m'a rapporté qu'elle s'avoit trouvé à la promenade avec son Maistre, mais si tost qu'elle luy fit signe, il rougit & baissa la veüe, sans plus tourner la teste de son costé, de sorte qu'elle revint toute surprise. En quel estat penses-tu que je fus alors ? Tantost je m'imaginois qu'il estoit amoureux d'un autre ; Tantost qu'il estoit piqué contre moy ; Tantost que son pere luy avoit deffendu de me voir : mais à la fin il m'envoya ce Billet par son laquais. Tien, lis-le toy-mesme.

QUELIDONIUM. N'y a-t'il rien de secret ?

DROCE'. Non, que tu ne puisses voir.

QUELIDONIUM. Il est assez mal écrit, on voit bien qu'il l'a fait à la haste. BILLET DE CLINIAS A DROCE'. *Les Dieux me sont tesmoins, ma chere Drocé, que je t'ayme plus que moy-mesme: mais Aristenet à qui mon pere m'a donné pour apprendre la Philosophie, me suit par tout, & ne me presche que la Vertu, pour me divertir de ma passion. Il promet de me rendre heureux, si je le veux croire: mais je ne treuve point de plus grande felicité, que de te posseder. Vis contente, & n'oublie jamais ton CLINIAS.*

DROCE'. Que dis-tu de cette lettre, Quelidonium ?

QUELIDONIUM. Que la fin laisse quelque esperance.

DROCE'. C'est ce qu'il me semble : mais cependant, je meurs de dépit & d'amour. Au reste,

j'ay entretenu le laquais, qui dit que ce Philosophe aime les beaux garçons, & qu'il ne lit autre chose à son disciple que des Dialogues d'amour de quelques anciens Philosophes, jusques-là qu'il a menacé d'en donner avis au pere de Clinias.

QUELIDONIUM. Il le faloit bien faire boire.

DROCE'. Je l'ay fait aussi, & suis assuree de luy, car il est amoureux de ma servante.

QUELIDONIUM. Aye bon courage, Droce, tout ira bien ; Je feray écrire aux lieux où le pere se promene, que le Philosophe Aristenet caresse son disciples ce qui joint au rapport du laquais, fera sans doute quelque effet.

DROCE'. Mais comment pourra-t'on écrire cela, sans estre aperceu ?

QUELIDONIUM. La nuit avec du charbon, sur les murs du Ceramique.

DROCE'. C'est bien, dis joins tes forces aux miennes, pour me venger de ce Pedant.



## DIALOGUE

DE TRYPHENE ET DE CHARMIDE,

TRYPHENE. **C**OMMENT ! après avoir donné de l'argent à une fille, pour coucher avec elle, luy tourner le dos & ne faire que soupirer, & outre cela, avoir rêvé pendant tout le repas ? Pour qui soupirez-vous, Charmide ? Ne me le celez point, que j'apprenne le nom de cette Belle, pour récompense de la mauvaise nuit qu'elle me fait passer auprès de vous.

CHARMIDE. Je me meurs d'amour, Tryphene, je le confesse,

TRYPHENE. Je voy bien que ce n'est pas pour moy, car on diroit que vous avez peur de me toucher, tant vous estes bien envelopé de la couverture. Mais encore, quelle est cette cruelle? peut-estre que je vous y pourray servir.

CHARMIDE. Elle est assez illustre,

TRYPHENE. Son nom?

CHARMIDE. Philematium.

TRYPHENE. Laquelle? car il y en a deux; celle qu'entretient le fils de nostre General, qui est la plus jeune; & une autre déjà vieille, qu'on nomme le Trébucher.

CHARMIDE. C'est ce trébucher qui m'a pris.

TRYPHENE. Y a-t'il long-temps, ou si vostre amour ne fait que de naistre?

CHARMIDE. Il y a plus de six mois, dès la premiere fois que je la vis.

TRYPHENE. Avez-vous bien remarqué son âge & ses rides?

CHARMIDE. Elle jure qu'elle n'a que vingt-deux ans.

TRYPHENE. Mais croirez-vous plustost à ses fermens qu'à vos yeux? Voyez-vous pas que le poil commence à luy blanchir autour des temples? Que si vous l'aviez veüe toute nuë.

CHARMIDE. Elle ne me l'a jamais voulu permettre.

TRYPHENE. Avec raison; car elle a le corps marqueté comme un Leopard. Et c'est pour cette belle que vous soupirez? Vous estes à plaindre, Charmide; mais se peut-il faire qu'elle vous méprise.

CHARMIDE. Pour ne luy avoir pas voulu donner l'argent qu'elle me demandoit; car tu sçais l'avarice de mon pere, elle m'a fermé la porte, &

a fait entrer mon rival, de sorte que je ne te cele point que c'est pour la faire enrager que je t'ay envoyé querir.

TRYPHENE. Vrayment je vous ay bien de l'obligation. Si j'eusse seu. . . . Mais je me vais lever, aussi bien est-il déjà jour.

CHARMIDE. Non, mon cœur; car si cela est, je n'en veux point d'autre que toy.

TRYPHENE. Demandez-le à vostre mere, qui peut l'avoir veüe au bain. Car pour son âge, vostre grand' mere vous le pourra aprendre, si elle est encore en vie.

CHARMIDE. Embrasse-moy donc, ma chère mignonne, & pardonne à ma froideur; osons tous ces obstacles qui nous empêchoient de nous toucher; Je dis Adieu pour jamais à Philématium.



## DIALOGUE

DE JOESSE, DE PYTHIE, ET DE LYSIAS.

JOESSE. **T**U te moques de moy, Lyfias, & avec raison; parce que je ne t'ay jamais demandé d'argent, comme font les autres, ni ne t'ay fermé la porte de mon logis, ni ne t'ay obligé à dérober ton pere ou ta mere, pour me faire quelque present, mais je t'ay reçu d'abord, sans me rien donner. Cependant, tu fçais combien j'en ay éconduit pour l'amour de toy. Premièrement Etéocle, qui est maintenant du corps du Senat, puis le Patron d'une Galere, & Meliffé l'un de tes camarades, qui est nouvellement

lement enrichi de la succession de son pere ; le tout, pour te posseder seul comme un Adonis. Car insensé que je suis, je croyois à tes sermens, & vivois en Penelope pour ton sujet, malgré les reproches de ma mere. Cependant, comme tu me vis bien éprise de ton amour, tantost tu loüois en ma presence l'une de mes compagnes, tantost tu faisois des caresses à une autre, pour me faire dépit ; ce qui me rendoit toute confuse. Te souvient-il de la desbauche que tu fis dernièrement avec deux de tes amis, où vous fistes venir deux de mes plus grandes ennemies ? Tu baisas cinq fols la plus laide en ma presence, en quoy tu te faisois plus de tort qu'à moy : mais combien fis-tu de caresses muettes à l'autre ? tantost luy faisant signe des yeux que tu alois boire à sa santé, tantost disant à l'oreille de ton laquais, qu'il ne donnast à boire à personne dans ton verre qu'à elle. Tantost luy jettant des fleurs, tandis que son Galant regardoit de l'autre costé : & elle les mettoit dans son sein, apres les avoir baissées. Car pour me faire plus de depit, vous ne vous cachiez point de moy. Pourquoi fais-tu cela ? T'ay-je offensé en quelque chose ? Ay-je fait quelque faveur à d'autre qu'à toy ? Vis-je pour autre que pour toy seul ? Croy-moy, ce n'est pas une grande victoire, que de triompher d'une fille : & il n'y a point de gloire à mépriser une personne qui nous adore : Mais les Dieux me vangeront, & ne laisseront point ton crime impuny. Tu me regretteras un jour, lorsque je seray morte de desespoir. Pourquoi grinces-tu les dents, & me regardes-tu de travers ? Dy ce que tu as sur le cœur, j'en feray juge Pythie. Quoy ? tu t'en vas sans me respondre ? Regarde,

*Avoir en  
un en-  
fant de  
177.*

ma Compagne ! comme il me traite.

PYTHIE. Ha cœur de rocher ! car il faut estre bien barbare , pour n'estre pas touché des larmes d'une Maïtresse ! C'est toy Joesse qui l'as perdu , en luy témoignant trop de passion. Il falloit estre plus fine & plus retenuë ; mais si tu m'en crois , tu cesseras de te plaindre , & le banniras de ton logis & de ton cœur.

JOESSE. Ne m'en parle point , je ne le puis faire.

PYTHIE. Le voilà qui revient.

JOESSE. Ah ! tu m'as perduë ! sans doute qu'il t'a ouïe.

LYSIAS. Ce n'est pas pour toy que je retourne , Joesse , n'en prens point de vanité. C'est pour ta Compagne , de peur qu'elle n'ait mauvaise opinion de moy ; car tu m'es trop indifférente , pour faire quelque chose en ta faveur.

PYTHIE. Tu as bien fait de revenir ; car j'eusse publié par tout ton infidélité.

LYSIAS. Dy moy , Pythic , voudrois-tu que je souffrisse une infame , qui dit qu'elle meurt d'amour pour moy , après l'avoit trouvée couchée avec un Galant ?

PYTHIE. Quand cela seroit , Lysias , tu fais la fragilité du sexe , & ce que c'est d'une Courtisane ; Mais où fut-ce que cela arriva ?

LYSIAS. Chez elle-mesme. Car comme mon pere ayant découvert mon amour , eut fermé la porte du logis , avant que de se coucher , & en eut emporté la clef , je montay par dessus la muraille , à l'aide de mon laquais ; & me rendant chez elle , j'ouvris doucement la porte , parce que je savois le secret , & entrant dans sa chambre , je la trouway endormie entre les bras d'un jeune garçon ; Alors , pour n'en point

mentir, si j'eusse eu mon espée, je les eusse ruez tous deux. Mais dequoy riez vous ?

J O E S S E. Voila le beau fils entre les bras de qui je dormois.

P Y T H I E. Non, ne luy dis point.

J O E S S E. Pourquoi non ? c'estoit elle-mesme que j'avois priée de coucher avecque moy en ton absence.

L Y S I A S. A d'autres, il n'avoit point de cheveux; Luy sont-ils crus en un jour ?

J O E S S E. C'est qu'elle s'est fait raser dans sa derniere maladie. Je te prie, Pythie, souffre que je te décoiffe, pour luy faire voir son impertinence. Tien jaloux, voila mon Galant.

L Y S I A S. Qui n'y eust esté trompé? car il n'y avoit point de clarté dans la chambre, & je touchay seulement sa teste de la main.

J O E S S E. Hé bien ! me crois-tu à present ? & ne crains-tu point que je te fasse enrager à mon tour ?

L Y S I A S. Non; mais faisons la débauche ce soir, & que Pythie en soit, puis qu'elle a servy à nostre reconciliation.

J O E S S E. Je le veux, quoy qu'elle ait esté cause de tout le mal.

P Y T H I E. Pren garde, Lyfias, de ne rien dire à personne de ce que tu as vû.





## DIALOGUE

DE LEONTIQUE, DE QUENIDAS,  
& d'Hymnie.

**LEONTIQUE.** Conte-luy un peu, Quénidas, comme au combat contre les Galates, je m'avançay hors du front de la bataille, monté sur un superbe cheval, & mis tellement l'épouvante dans le cœur des ennemis, que jamais personne n'osa se presenter devant moy. Dy comme en suite je tuay d'un seul coup le General de leur Cavallerie; & le perçay luy & son cheval; Puis tournant sur l'Infanterie, qui s'estoit serrée en un gros bataillon pour me faire teste, je passay sur le ventre de sept des principaux Officiers; & fendant en deux la teste d'un Colonel, malgré son armée, j'ouvris un large chemin à ceux qui marchoiert sur les pas de ma victoire.

**QUENIDAS.** Ce n'est rien à comparaison du Satrape, que vous défistes en Paphlagonie.

**LEONTIQUE.** Tu as raison; car outre son énorme grandeur, qui l'eust pû faire passer pour Geant, il défiolt seul toute nostre Armée, avec un courage invincible; & cependant tu fais comme je me presentay devant luy, quelque effort qu'on fist pour me retenir.

**QUENIDAS.** Je ne vous cele point que j'eus peur alors; mais vostre resolution me rassura, aussi bien que le souvenir de vos Triomphes.

**LEONTIQUE.** A qui me comparois-tu en cet état glorieux, tout couvert d'armes brillantes?

QUENIDAS. A Hector, ou à Achille.

LEONTIQUE. Il me souvient encore que le Sa-  
trape rompit sa lance sur mon écu, sans m'ébran-  
ler non plus qu'un rocher; mais je le perçay d'ou-  
tre en outre avec la mienne; Puis sautant legere-  
ment à terre, je luy separay la teste des épaules,  
d'un coup d'épée, & la raportay toute sanglante,  
& qui dégoutoit sur mes habits.

HYMNIE. Ha Dieux! vous me faites hor-  
reur, je n'ay plus garde de vous embrasser.

LEONTIQUE. Ne crains point, ma mignonnet  
si je suis un Mars à la guerre, je suis un Adonis en  
amour.

HYMNIE. Il me semble que je vous vois en-  
core porter la teste de ce Sa

LEONTIQUE. Que dirois-tu donc, si tu  
m'avois vû les armes à la main, tout couvert de  
sang & de poussiere?

HYMNIE. Je n'enfuitois, & je pense déjà voir  
devant moy les ombres de ceux que vous avez  
tuez, & sur tout de ce miserable à qui vous fen-  
distes la teste en deux avec son casque.

LEONTIQUE. Que tu es foible! je ne dis  
ces choses que pour te réjouir.

HYMNIE. Cela seroit bon pour les Danaïdes,  
qui trempent leurs mains dans le sang de leurs  
maris; mais pour moy qui n'ay pas seulement le  
courage de voir tuer un poulet, je frissonne au  
récit de vos exploits; & tandis qu'il fait jour,  
je m'en retourne au logis. Suivez-moy, Lydé,  
Adieu Monsieur le Colonel, qui tuez tout ce que  
vous voyez.

LEONTIQUE. Areste, areste, Hymanie. Quoy!  
elle s'en va, j'ay beau la prier.

QUENIDAS. A quoy pensez-vous aussi, de luy

aller conter ces extravagances, je la voyois à tous coups pâlir & changer de visage.

LEONTIQUE. C'est toy qui m'as mis en humeur, par la deffaitte de ce Geant.

QUENIDAS. Je le faisois par complaisance, pour vous aider à mentir, mais vous vous estes laissé transporter au recit de vos loüanges.

LEONTIQUE. Suy-la, Quenidas, & luy persuade de revenir.

QUENIDAS. Que voulez-vous que je luy die? Qu'il n'est rien de tout ce que vous avez dit, & que c'estoit pour luy faire peur?

LEONTIQUE. Non, cela seroit honteux.

QUENIDAS. Elle ne vouldra pas revenir autrement; Il vous faut s'efforcer à perdre vostre maistresse, ou vostre valeur.

LEONTIQUE. Tu me jettes dans de grandes extremitez. Dy luy ce que tu voudras, pourvu que tu la ramenes.

~~~~~

DIALOGUE

DE DORION ET DE MYRTALE.

DORION. **T**U me chasses, Myrtalé, maintenant que j'ay mangé tout mon bien avecque toy: mais lots que j'estois riche, j'estois ton tout & ton favory; & depuis que ce Marchand de Bythinie est venu, l'on me ferme la porte, & l'on ne me considère plus.

MYRTALE. O les grands presens que tu m'as faits! Veux-tu que nous comptions tout ce que tu m'as donné? Premièrement, des escar-

pins de Sicyone, qui valent environ deux drachmes; & pour cela tu couchas avecque moy deux nuits, puis une boîte de parfums, lorsque tu revins de Syrie. Que veux-tu que nous mettions pour cela?

DORION. Elle coutoit, par mes grands Dieux, autant que les escarpins.

MYRTALE. Mais lors que tu partis, je te donnay aussi une petite casaque de Matelot, qu'un Pilote avoit laissé chez moy.

DORION. Il est vray; mais il la reprit à Sicyone, apres m'avoir bien frotté, croyant que je la luy avois dérobée. Outre cela, je t'ay raporté des oignons de Cypre, avec un cabat de figues, & un fromage de Gythie; sans parler de huit pains de Navire que je t'ay donnez, & des pantouffles de Patare; ingrate!

MYRTALE. Tout cela ne vaut pas plus de cinq drachmes.

DORION. C'est toujours beaucoup pour un pauvre homme comme moy, qui n'ay rien donné en toute ma vie à ma propre mere. Apres j'ay mis pour toy une drachme d'argent aux pieds de Venus, au jour de sa feste, & en ay donné deux autres à ta mere pour avoir des souliers, & de temps en temps quelques sous à ta servante; Tout cela ensemble, fait la fortune d'un Matelot.

MYRTALE. Quoy! tes oignons & tes figues?

DORION. Je ne serois pas Matelot, si j'estois riche; mais je voudrois bien savoir ce que ton vsurier t'a donné.

MYRTALE. Premièrement la jupe & le collier que tu vois.

DORION. Ha! je t'ay vû de colier, ne mens point.

MYRTALE. Celuy que tu m'as vû , estoit plus petit, & n'avoit point d'émeraudes. Il m'a donné aussi des pendans d'oreilles, avec un tapis, & a payé le loüage de ma maison. Ce ne sont pas là des bagatelles comme toy.

DORION. Mais tu ne dis pas que c'est un vieux pelé tout jaune , & qui n'a plus de dents, quoy qu'il veuille faire le beau; mais cela luy sied, comme à un asne de chanter. Dieu te conserve un si beau Galant, & te fasse la grace d'avoir de sa race; Pour moy, je trouveray une fille de ma condition, qui m'aimera. Tout le monde ne peut pas donner des pendans-d'oreilles, & des coliers de pierreries.

MYRTALE. Ha que celle qui te possedera fera heureuse ! quand tu luy rapporteras tes beaux presens. Adieu mes pantoufles de Patare, mes oignons de Chypre, & mes escarpins de Sicyone!

DIALOGUE

DE COCHLYS, ET DE PARTHENICE.

COCHLYS. QU'AS-TU à pleurer, Parthénice? Qui t'a ainsi maltraitée?

PARTHENICE. L'Amant de Crocale, qui arriva hier pendant le souper, & renversa la table & les verres; puis de rage me bailla un soufflet pour estre venuë chez elle à la priere de son rival. Il ne le trata pas mieux que moy; car il le traîna par les cheveux, & luy donna cent coups de pieds & de poin; de sorte que je ne say si le pauvre homme en pourra échaper.

COCHLYS.

COCHLYS. Estoit-il fou ou yvre, de faire ces insolences ?

PARTHENICE. C'estoit jalousie ; car la maistresse luy ayant demandé deux talens, comme il ne les pût donner, elle fit entrer chez elle le fils d'un riche laboureur, qui l'aimoit il y avoit long-temps, & comme ils soupoient ensemble, ce mal-heur-là arriva.

COCHLYS. Conte-moy la chose plus particulièrement.

PARTHENICE. Comme la débauche commençoit à s'échauffer, & que ce laboureur se preparoit à danser au son de la flûte, on ouit tout à coup un grand bruit, & l'on vit entrer aussitost ce fanfaron avec sept ou huit de ses camarades, qui firent le desordre que je viens de dire. Crocale se sauva chez une de ses voisines, & ils me traiterent de la sorte que tu vois, dequoy je me vais plaindre à mon maistre ; & l'autre assemble ses amis, pour en tirer raison.

COCHLYS. Voilà ce qu'on gagne avec ces gens-là ; Ils font les Grans & les fanfarons : mais lors qu'il faut payer, ils n'ont pas un sou, & vous remettent tousiours à la monstre & au quartier d'hiver : Aussi ay-je fait vœu de n'en recevoir pas un chez moy ; & j'aimerois mieux un Mate-lot, ou un Courtaut de Boutique, que tous ces fendeurs de naseaux, qui ont plustost la main à l'épée qu'à la bourse.



LA MORT DE PÉGRINUS.

*C'est l'histoire de la vie & de la mort d'un Philo-
sophe, qui se brasa publiquement aux
jeux Olympiques.*

LUCIEN A CROQUIS.

CE malheureux Pégrinus a eu le même dessein que le Protée d'Éloïse, dont il aimoit à porter le nom. Car après s'être changé en mille formes, à la fin il est devenu feu, & s'en est allé en fumée comme Empédocle; avec cette différence, que q'a esté à la veue de tous le monde, & dans la plus illustre Assemblée de toute la Grecs; au lieu que l'autre déroba sa mort aux yeux des hommes. Il me semble que je te voy éclater de rire à cette nouvelle; & t'écrier, Ah la grande folie! & que l'amour & la gloire nous fait faire d'extravagances! J'ent ay dit surant que roy, à la veue de ce spectacle; mais tu ne cours point de danger pour cela, au lieu que j'ay failly à estre déchiré par les Cyniques, comme Acton le fut par ses chiens, & Pensée par les Bacchantes. Voicy donc l'histoire de cette Tragedie; tu en connois l'Autheur, & tu fais qu'il en a fait en la vie plus qu'Eschyle ny Sophocle. Lors que je fus arrivé à Elide, j'aperçeus en passant par le lieu des exercices, un Philosophe Cynique, nommé Theagène, qui crioit contre tout le monde, selon leur coustume, & preschoit tout haut la vertu. En

fuite, il vint à tomber sur nostre Prorée, & s'em-
 portant contre ceux qui l'accusent de vaine
 gloire ; il s'écria, Ô Ciel ! Ô Terre ! Ô Mer ! Ô
 Hercule, nostre Patron ! Quoy ! Peregrinus pour
 te vouloir imiter, est accusé d'ambition ! Mais
 s'il eust esté ambitieux, eust-il donné tout son
 bien, comme il a fait à sa Patrie, au lieu de l'em-
 ployer à son agrandissement ? Eust-il abandonné
 deux ou trois millions d'or, pour disputer de la
 Vertu avec Jupiter ? Pour estre emprisonné en Sy-
 rie, chassé de Rome, & errer vagabond par le mon-
 de, comme le Soleil pour éclairer l'Univers ? Hera-
 cule ne s'est-il pas brulé avant luy ? Bacchus & He-
 culape n'ont-ils pas esté consumez du feu celeste ?
 Empedocle ne s'est-il pas jetté tout vif dans la
 fournaise du mont Etna ? Comme il disoit cela
 avec de grans cris, je demanday à l'un de ceux
 qui estoient presens, qu'avoit cecy de commun
 avec nostre Prorée ? & ce qu'on entendoit par le
 feu dont il vouloit estre consumé ? C'est, dit-il,
 qu'il se doit bruler publiquement aux jeux Olym-
 piques. Comment, dis-je, & pourquoy ? Mais le
 Cynique faisoit tant de bruit, que je ne pus en-
 tendre la réponse. Il faut donc écouter le reste
 de la Harangue, où il se répandit en de vaines &
 excessives louanges de son Heros. Car non con-
 tent de le mettre au dessus d'Antisthene, de Dio-
 gene, & de Socrate, il le compara à Jupiter Olym-
 pien, & dit que le monde voyoit deux grands
 chef-d'œuvres, le Jupiter de Phidias, & le Phi-
 losophie Peregrinus ; l'un l'ouvrage de l'art, &
 l'autre celui de la raison ; mais qu'enfin, le der-
 nier alloit prendre place dans le Ciel, parce que
 la terre n'en estoit pas digne. Comme il eut dit
 cela avec beaucoup de chaleur, il se sembla

de s'aracher les cheyeux ; & commença à pleurer si ridiculement , qu'il faisoit rire les uns , & donnoit de la pitié aux autres , tant que ses camarades l'emporterent , dans les transports de cette feinte douleur. La dessus un Philosophe de Secte contraire , prenant sa place , commença sa Harangue par une risée ; & dit qu'il estoit bien juste de faire succeder le ris de Democrise , aux pleurs d'Heraclite ; Car qui pourroit s'empescher de rire , dit-il , en voyant un Philosophe Cynique , faire des tours de passe-passe , & sauter dans un brasier ardent , pour se faire admirer du genre humain ? Mais afin que vous sachiez quel est cet illustre Bateleur , & ce grand chef-d'œuvre de la Raison , comme son camarade l'appelle , Voicy ce que j'en ay vû moy-mesme , & que des gens dignes de foy m'en ont appris. Comme il fut devenu grand , car je ne veux point parler de son enfance , il fut surpris en adultere , & contraint de se jeter du haut en bas d'une maison , avec une rave dans le cul , après avoir esté bien froté. En suite , il desbaucha un jeune garçon , & pour se sauver de la Justice , donna mille livres au pere & à la mere qui estoient pauvres. Mais je ne luy veux pas reprocher les fautes de sa jeunesse : car ce divin portrait n'estoit encore qu'ébauché. Voicy ce qu'il a fait depuis , qui merite bien la peine qu'il va souffrir. Ennuyé de ce que son pere luy retenoit trop long-temps son bien , par une longue vieillesse , il l'étoufa comme vous avez pû entendre , & fut contraint de s'enfuir , changeant à tous momens d'air & de país , tant qu'il se mesla parmy les Chrétiens en Judée , & aprit leur admirable doctrine. Mais il leur monstra bien-tost qu'ils n'estoient que

On, simplement un autre homme.

Ancien oprobre des adultes.

des novices auprès de luy ; car il ne devint pas seulement Prophete, mais chef de leur Congregation ; Il interpretoit leurs écritures, & en composoit luy-mesme ; si bien qu'ils le confideroient comme leur Legislatteur & leur Patron, & en parloient comme d'un Dieu. Cependant eekuy qu'ils adorent, a esté crucifié dans la Palestine, pour avoir introduit cette Secte. Sur ces entrefaites, nostre Protée ayant esté arresté à cause de sa nouvelle doctrine, cette disgrâce contribua beaucoup à sa gloire, & aida à le mettre en credit. Car, sur cette nouvelle les Chrestiens, qui de son mal-heur particulier, faisoient leur calamité publique, commencèrent à remuer Ciel & Terre, pour tâcher à le tirer de là ; Et comme ils virent qu'ils n'en pouvoient venir à bout, ils luy rendirent tous les devoirs imaginables, pour effayer d'adoucir son mal. On voyoit dès le point du jour à la porte de la prison, une troupe de vieilles, de veuves, & d'orphelins ; & les principaux passoient la nuit avecque luy, apres avoir corrompu le Geolier. Ils y banquetoient mesme, & y celebroident leurs mysteres ; & il y vint des deputez de leurs Eglises d'Asie, pour luy resmoigner leur desplaisir, & luy offrir leur assistance. Car c'est une chose incroyable, du soin & de la diligence qu'ils apportent en ces rencontres, n'espargnant rien pour s'entresecourir au besoin ; si bien qu'on luy envoyoit de l'argent de toutes parts, sous ce pretexte ; & cela luy fut de grand revenu. En un mot, ces miserables mesprisent toutes choses, & la mort mesme, sur l'esperance de l'immortalité, & s'offrent volontairement aux suplices. Car

*On, luy
envo-
yoient
sous ser-
se de ra-
fraîchis-
sement.*

leur premier Legislatteur leur a fait accroire qu'ils sont tous freres, depuis qu'ils ont renoncé à nostre Religion, & qu'adorant le Crucifié, ils vivent selon les loix, de sorte qu'ils méprisent tout, & croyent que tout est commun, recevant les dogmes avec une obéissance aveugle. S'il se trouve donc quelque imposteur parmi eux, qui soit adroit à prendre son temps, & a le service de l'occasion, il s'enrichit en moins de rien, & abuse de leur credulité. Cependant Peregrinus (car c'est ainsi encore qu'il se nommoit) fut eslargy par le Gouverneur de Syrie, qui aimoit les Lettres & ceux qui en font profession, & qui avoit pitié de luy, sachant que par vaine gloire il ne se soucioit pas de mourir. A son retour il trouva toute la ville irritée, pour le meurtre de son pere, & plusieurs se vouloient declarer partie contre luy. La moitié de son bien avoit esté dissipée en son absence, de sorte qu'il ne luy restoit plus que les heritages, qui pouvoient monter à quinze talens, & non pas à quinze mille, comme a dit cet imposteur, veü que toute la ville, avec cinq des meilleurs des environs, ne vaut pas cela. Comme le meurtre donc estoit tout recent, on croyoit à toute heure qu'il se presenteroit un dénonciateur, car on murmuroit tout haut pour le regret qu'on avoit de ce bon vieillard, qui avoit esté tué si indignement. Mais nostre imposteur, pour esquiver ce danger, se presente à l'assemblée du peuple en équipage de Philosophe, avec le baston à la main & la besace sur l'épaule, couvert d'un meschant manteau; & s'estant laissé croistre le poil, car il commençoit desja à contrefaire le Cynique, Il dit tout

7500.
écus.

Paris.

haut, qu'il donnoit au public tout ce que son pere luy avoit laissé. Cela fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires du peuple, qui balle apres les distributions, & l'on avoit qu'il n'y avoit que luy de véritable Philofophe, & qu'il estoit le digne fuccesseur de Cratés & de Diogene, ce qui ferma la bouche à ses ennemis; & ceux qui en voulurent parler, faillirent à estre lapidez. Il sortit donc une seconde fois de son pais, ayant assez de revenu en la simplicité des Chrestiens, qui le suivoient par tout, & qui ne le laissoient manquer de rien. Mais ils l'abandonnerent quelque temps apres, pour l'avoir surpris mangeant de quelques viandes deffendues; si bien que n'ayant plus de quoy subsister, il presenta requeste à l'Empereur, pour estre relevé de sa donation, & pour rentrer dans son bien; mais la ville s'y opposant, il n'en put venir à bout. Il sortit donc pour la troisième fois, & se transporta en Egypte vers Agatobulus, où il s'exerçoit d'une estrange sorte à la vertu. Car il alloit tout nud par la rue, avec le visage barbouillé de bouë, & la moitié de la teste rase; & devant tout le monde faisoit ce dont on accuse Diogene, comme une chose indifferente, & cent autres extravagances, se donnant la discipline sur le derriere avec une ferule, & souffrant mesme d'estre fessé par les autres. Ainsi discipliné il passa en Italie, où il se mit à crier contre tout le monde, & particulièrement contre l'Empereur, qui le souffrit avec sa modestie ordinaire, ne voulant pas qu'on luy pût reprocher d'avoir puni un Philofophe pour des paroles, & particulièrement un Cynique, qui fait profession de dire des injures; ce que le Galand n'ignoroit pas, & c'est ce qui le rendoit si hardi.

Cependant, cela le mit en estime parmi le peuple, tant que le Gouverneur de Rome fut contraint de le chasser pour ses insolences, & dit que la Ville se passeroit bien de luy; ce qui contribua encore à sa reputation, comme ayant esté banni pour avoir dit la verité trop librement; & parlà il s'égaloit à la gloire de Dion, de Musonius, & d'Epictete, & autres semblables Philosophes qui avoient esté traitez de mesme. Il passa donc en Grece, où tantost il injurioit ceux d'Elide; tantost il sollicitoit les Grecs à la revolte; Et il fut si insolent, que de crier en public contre une personne de mérite & de dignité, qui entr'autres services qu'il avoit rendus au pais, avoit fait venir de l'eau à grands frais, dans la ville d'Olympie, pour la commodité des jeux, où l'on mouroit de soif auparavant. Il s'emportoit contre luy, comme contre le corrupteur des mœurs de la Grece, quoy qu'il ne laissast pas de se servir de cette eau, & de jouir du benefice qu'il condamnoit. Mais il eût esté lapidé par le peuple, pour cette extravagance, s'il ne se fût réfugié à la statue de Jupiter Olympien; de sorte qu'aux jeux d'apres, il se dédit tout haut, par une harangue premeditée, & joüa celuy contre lequel il avoit tant declamé, quoy qu'il tâchast d'excuser ce qu'il avoit fait. Comme il se vit par là décrié, & qu'il n'avoit plus d'invention nouvelle pour restablir sa reputation, ni pour jouir de la gloire dont il estoit si amoureux, il s'avisa, pour se faire admirer, de sortir du monde par une extravagance, & fit courre le bruit qu'il se brûleroit aux jeux suivans. Il travaille maintenant à cela, & creuse une fosse, où il porte luy-mesme du bois pour son bucher,

afin que rien ne manque à la Tragedie. Mais il devroit plustost tesmoigner la force de son esprit, à attendre la mort en patience, sans sortir de la vie comme un fugitif, ou s'il a resolu absolument de mourir, de choisir une fin moins tragique. Que si la mort d'Hercule luy plaist tant, que ne va-t'il se brûler, à son exemple, sur quelque montagne reculée, en la presence de Theagene, qui luy servira de Philoctete? Mais de vouloir mourir sur un bucher aux jeux Olympiques, à la veüe de toute la Grece, c'est une vanité insupportable; quoy qu'il ait mérité le feu par ses crimes. Il faudroit seulement que ce fut dans le Taureau de Phalaris, par une affreuse & longue mort, & non pas estre devoré en un instant par les flammes. Car on dit qu'il n'y a qu'à ouvrir la bouche, pour estre incontinent suffoqué. Mais ce spectacle luy plaist, & il fait gloire de mourir en un lieu où il n'est pas seulement permis d'enterrer des morts, ce qui me fait souvenir de celuy qui brûla le Temple d'Ephese, pour se rendre illustre. En effet, cela part d'une mesme vanité; quoy qu'il publie que c'est pour apprendre aux hommes à mespriser la mort. Mais premierement, il est dangereux de faire ces leçons aux meschans, qui en pouroient abuser; car la crainte de la mort est la seule chose qui les peut retenir en leur devoir. Que s'il dit qu'il ne le fait que pour les autres, comment en pourra-t'il faire la distinction? D'ailleurs je sçay bien que vous ne voudriez pas qu'aucun de vos enfans suivist cet exemple; & son compagnon luy-mesme, qui chante si haut ses loüanges, ne le veut pas suivre; En quoy il me sem-

*C'est le
nom de
celuy qui
venoit
de haran-
guer.*

ble qu'il est sans excuse, car puis qu'il le prétend pour modèle, il le devoit imiter en sa principale partie, & aller trouver Hercule dans le Ciel avec luy. Ce n'est pas dans les choses extérieures, que l'imposteur peut contrefaire, qu'il faut imiter les grans hommes, mais dans le dernier acte de leur vie, qui est toujours le principal. Il me semble aussi qu'il devoit dresser un bucher de bois vert, pour estre estouffé par la fumée, & que cela conviendrait mieux à sa vanité; sans affecter le destin d'Hercule & d'Esculape, qui est aussi celuy des assassins & des sacrilèges. D'ailleurs, Hercule, s'il est vray ce qu'on en dit, se brûla pour éviter les tourmens qu'il endureoit: Mais qui pour obliger à cela nostre Protée, que son extravagance? Il ne sert de rien d'alléguer l'exemple des Brachmanes: Comme s'il n'y avoit point de fous aux Indes, aussi bien qu'ailleurs, & qu'on ne fût pas tourmenté par tout, de la mélancolie, & de l'amour de la gloire. Davantage, s'il les veut imiter, que ne fait-il comme eux? Car ils ne se jettent pas dans le feu, pour estre devorez en un instant; mais au rapport d'Onesicrite, qui a vû mourir Calanus, ils se couchent doucement sur le bucher, sans changer de posture ni de contenance, tant que le feu les ait consummez entièrement. Il y en a qui disent qu'il ne moura pas, & qui content de certaines fables, comme si Jupiter ne devoit pas souffrir que l'on profanast un lieu qui luy est consacré. Mais qu'il soit en repos de ce côté-là; car je ferois serment qu'il n'y a pas un Dieu qui ne soit bien-aise de luy voir souffrir la peine de son parricide. D'ailleurs, il ne luy sera pas aisé d'en échaper; car outre que la fosse est profonde, il a des aboyeurs à ses costez, qui l'empêchent

de se dédire ; & il feroit un beau coup , s'il en pouvoit entraîner deux ou trois après luy pour le vanger. On dit aussi qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée, mais le Phenix ; comme s'il devoit renaître de ses cendres, ou passe qu'il dresse son bûcher luy-même, comme eût naïseau, qui se brûle à ce qu'on dit, en sa vieillesse. Il publie mesure des Oracles & d'anciennes Propheties, qui disent qu'il sera le Dieu de la Nuit ; & l'on voit bien qu'il medite déjà des Autels & des Statuës. Pour moy, je ne doute point que parmi tant de fous, il ne s'en trouve quelqu'un qui juge qu'il aura esté guéry par son moyen du mal des dents, ou de la fièvre, & que ce Dieu de la nuit, luy sera aparu durant les tenebres. Il me semble que je voy déjà ses disciples dresser un Oracle sur son bûcher, où il prédira l'avenir, comme le Protée des Fables, & établir des Prestres qui se foiteront, ou se feront quelque brûlure à son intension. On ne manquera pas de celebrer quelque ceremonie nocturne à sa memoire, où l'on portera des torches à son bûcher. Theagene publie déjà un Oracle de la Sybille, qui dit, *Quand le meilleur de sous les Cyniques se brûlera près du Temple de Jupiter, & montera au Ciel par cette voye, qu'on ne manque pas de l'adorer comme le Dieu de la Nuit, & le compagnon de Vulcan & d'Heraults. Mais j'en fais un autre de Baccis, tout contraire, Quand le Cynique à plusieurs noms, piqué de l'équillon de la gloire, se precipitera dans les flammes, il faue que ses disciples suivent son exemple, s'ils ne veulent estre lapidés comme des lasches, qui préchent la Vertu, & qui ne la veulent pas pratiquer. Que vous en semble, Messieurs ? Cét Oracle n'est-il pas aussi bon*

que l'autre ? pour le moins , il est aussi véritable. Il ne reste plus à ses disciples , que de choisir un lieu comme luy pour s'en aller en fumée & s'évaporer ; car c'est ainsi qu'ils parlent. Alors toute l'assistance s'écria qu'ils l'avoient bien mérité ; & celuy qui avoit harangué , se retira en souriant. Mais Theagene ayant ouï la huée , remonta en chaire , & commença à crier contre luy. Pour moy , je le laissay declamer tout son soul , & fortis pour voir les jeux ; car on disoit que les Juges avoient desia pris leur place. Voilà ce qui sa passa à Elide. Depuis estant arrivé à Olympie , le derriere du Temple estoit plein de gens qui lotoient ou qui blâmoient son dessein ; & des injures on en vint aux coups , jusqu'à ce qu'il sortit suivy d'une foule de peuple , & discourut de sa vie passée , & des dangers qu'il avoit courus ; rapportant tout ce qu'il avoit souffert pour l'amour de la Vertu. Mais je n'en pus entendre qu'une partie à cause de la foule , & fortis de peur d'estre estouffé dans la presse ; disant un long adieu à nostre imposteur , qui faisoit son Oraison funebre avant sa mort. J'ouïs seulement qu'il disoit , Qu'il vouloit couronner une illustre vie , par une mort encore plus illustre ; & qu'ayant vécu comme Hercule , il vouloit mourir comme luy. Qu'il apprendroit du moins par là , à mespriser la vie , & qu'il vouloit que tous les hommes luy servissent de Philoctetes. Alors , le peuple commença à crier , qu'il se conservast à son pais ; mais les Sages l'encouragerent à poursuivre son dessein , ce qui l'estonna & le fit pâlir , de sorte qu'il se retira tout tremblant , sans plus rien dire : car il s'estoit imaginé que tout le monde s'opposeroit à sa resolution. Je te laisse à penser , si je risois

de toute ma force : car je ne pouvois avoir pitié de luy à cause de sa vanité : mais sa passion fut satisfaite , lors qu'il vit tout le monde le suivre, sans considérer qu'on en fait autant aux criminels que l'on conduit au supplice. Enfin , les jeux Olympiques estant finis , qui furent les plus beaux que je vis jamais ; je ne pus partir avec les autres , faute de voiture , & fus contraint de demeurer. Cependant , nostre Philosophe apres avoir tousiours differé, choisit la nuit pour l'exécution de son dessein, afin que le spectacle fût plus beau. Un de mes compagnons m'ayant donc éveillé sur le minuit , j'alay avec luy où le bûcher estoit préparé , qui estoit à plus de demy lieuë de la ville du costé de l'Hipodrome , vers le Soleil levant. Lors que nous fûmes arrivez, nous trouvâmes que le bûcher estoit enfoncé dans terre environ la hauteur d'une brasse , & composé de fagots & de branches de sapin , pour prendre feu plus aisément. Comme la Lune fut levée, car il falloit qu'elle fût de la Comedie , il sortit avec ses habits ordinaires, tenant une torche à la main , suivi d'une troupe de Cyniques, parmi lesquels estoit Theagepe, qui joüoit assez bien son personnage ; & portoit aussi une torche. Comme ils eurent mis le feu au bûcher, l'un deçà l'autre delà , il s'alluma en un instant; mais il faut réveiller icy ton attention. Alors nostre Hercule mettant bas la peau de lion, & la massüe, c'est à dire son baston & sa besace , avec son meschant manteau , demeura en chemise , & en chemise bien sale. Aussi-tost ayant jetté quelques grains d'encens dans le feu , il se tourna du costé du Midy ; car cela estoit aussi de la farce, & commença à invoquer ses Dieux paternels & ma-

ternels , pour recevoir son ame. Apres cela il se lança dans le feu , où il fut en un instant envelopé de la flâme, & dérobé à la veüe. Il me semble que je te voy rire encore de cette Catastrophe, & avec raison. Pour moy, je ne trouvoy pas estrange qu'il invoquast les Dieux de sa mere; mais lors qu'il parla de ceux de son pere, me ressouvenant du crime qu'il avoit commis, je ne pûs m'empescher de rire, & le pris pour une juste punition de son parricide. Cependant, les Cyniques environnant le bûcher, resmoignoient leur douleur par un triste & morne silence, ayant tousjours les yeux fichez dessus, sans verser de larmes; Tant qu'indigné de voir tant d'extravagance, je m'écriay, Sortons d'icy, fous que nous sommes! quel plaisir y a-t'il à voir rostir un vieillart, & à être susoqué de la puanteur? Attendons-nous que quelque Peintre vienne faire un tableau de nous, comme des amis de Socrate dans la prison? A ces paroles les Cyniques commencèrent à murmurer; & quelques uns levoient le baston, lorsque je menaçay de jeter dans le feu le premier qui branleroit; ce qui les arresta. Je me retiray donc, rêvant en chemin à la vanité des hommes, dont les plus sages ont de la peine à se deffendre; & à plus forte raison ectui-cy, qui n'estoit pas digne d'un meilleur traitement. A mon retour j'en rencontray plusieurs qui acouroient au spectacle, sur le bruit qui avoit coutu le jour d'auparavant, qu'il ne commenceroit qu'après le lever du Soleil, lors que ce Heros auroit fallü cet astre à la façon des Brachmanes. J'en ramenay donc plusieurs, à qui je contay par le chemin comme la chose s'estoit passée, sans rien ajouter ni dimiruer, non plus que je fais maintenant, sinon lors que je voyois

que c'estoit des fous qui bâilloient apres des miracles. A ceux-là je disois que le Philosophe n'avoit pas plustost esté dans le feu, qu'il s'estoit fait un tremblement de terre, avec des mugissemens effroyables, & qu'un vautour s'estoit envolé du milieu de la flamme, criant en voix humaine, Que c'estoit l'ame de Protée qui laissoit la terre, pour gagner le Ciel. Ils demouroient comme immobiles à ces discours; & levant les yeux & les mains en haut, me demandoient si le Vautour avoit tiré vers l'Orient ou vers l'Occident, & je leur répondois ce qui me venoit à la bouche. Comme je fus arrivé au lieu des assemblées, je trouvay un venerable vieillard qui contoit ce qui s'estoit passé, & ajoûtoit que le defunt luy estoit aparû en habit blanc, couronné de branches d'olivier, & qu'il l'avoit laissé tout joyeux, qui se promenoit sous le portique des sept Escos. Il ajoûtoit la piece du Vautour, que je venois d'inventer moy-même, & jurois qu'il avoit vû cet oiseau. Tu peux juger par là de la suite. Combien d'essains d'abeilles se trouveront sur son sepulcre? Combien de Cigales? Combien de Corneilles, comme en celuy d'Hésiode, & autres fautes semblables? Il me semble que j'ay voy déjà une infinité de statues dressées à son honneur, tant en Elide que par toute la Grece. Car on dit que cet imposteur a envoyé des instructions à toutes les grandes villes, par lettre de testament, & qu'il les a fait porter par les principaux amis, comme s'il depechoit des Couriers de l'autre monde. Voilà la fin d'un homme qui n'a jamais eu de passion que pour la gloire, sans aucun amour de la verité, & qui s'est à la fin brûlé, pour aquerir de la reputation, lors qu'il ne seroit plus capable

d'en jouir. Je finiray par un conte qui te fera rire. Je t'ay déjà dit à mon retour de Syrie, comme je navigeay avec luy depuis la Troade ; & qu'entre ses autres débauches, il corrompit un beau garçon pour luy servir d'Alcibiade, sous pretexte de le faire de la Secte ; Qu'une tempeste estant survenuë en suite, il se mit à pleurer avec les femmes, luy qui faisoit semblant de mespriser tant la mort, Mais huit ou neuf jours avant sa fin, il eut un grand vomissement ; pour avoir peut-estre trop mangé, qui fut suivy d'une fièvre violente. Le Medecin qui le traita, m'a dit qu'il le trouva par terre, qui ne pouvoit souffrir l'ardeur de la fièvre, & qui demandoit de l'eau fraîche, mais il ne luy en voulut point donner, & luy dit que s'il souhaitoit la mort, il la falloit prendre maintenant qu'elle se presenteroit d'elle-mesme ; & qu'elle luy espargneroit la peine d'un bûcher. A cela il respondit qu'elle ne luy seroit pas assez glorieuse. Il me souvient que quelques jours auparavant, je le vis froter d'un medicament si acré, qu'il le faisoit pleurer, qui est à peu près comme si un criminel se faisoit penser d'un mal de doigt, avant que d'aller au suplice. Que penses-tu qu'eust fait Democrite, en voyant cela ? Crois-tu qu'il eust eu une assez grande source de ris, pour ne se point espuiser ? Ry tout ton soul comme luy, car la chose le merite bien ; & sur tout, lors que tu verras des sots faire le paranymphe de cette mort.





LES FUGITIFS.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE JUPITER,
Où plusieurs autres parlent.

*C'est une Satyre contre trois coquins qui avoient
embrassé la Philosophie, pour s'exempter du tra-
vail & de la peine, & qui abusoient de ce nom
en leurs débauches.*

APOLLON. EST-IL VRAI, mon pere, qu'un
Philosophe s'est brûlé pu-
bliquement aux jeux Olympiques, quoy qu'on
dise que c'estoit un Maistre homme, qui avoit fait
assez d'autres tours, pour faire encore celuy-là ?

JUPITER. Il est vray, mon fils, & je voudrois
que cela ne fût pas arrivé.

APOLLON. Pourquoi ? Est-ce qu'il estoit indi-
gne de mourir de la façon ?

JUPITER. Ce n'est pas cela ; mais c'est qu'il s'ex-
haloit une si mauvaise odeur du bûcher, que je fus
contraint de m'en aller chercher les parfums de
l'Arabie, le souvenir seul me fait encore mal au
cœur.

APOLLON. Mais qu'avoit-il fait, pour vouloir
mourir d'une si cruelle mort ? Et quel avantage y
a-t'il à se brûler tout vif ?

JUPITER. Tu aurois la mesme demande à faire
à Empedocle, qui se jetta dans la fournaise du
mont Etna.

APOLLON. C'est l'effet d'une grande mélancolie. Mais encore, que dit celui-cy pour ses raisons ?

JUPITER. Veux-tu que je te die ce qu'il alegua pour sa justification, dans l'assemblée de toute la Grece ? Il dit, s'il m'en souvient bien. . . Mais qui est cette Dame qui s'avance à grands pas toute explorée ? C'est la Philosophie, qui vient implorer mon assistance, pour quelque injure qu'on luy a faite. Qu'as-tu à pleurer, ma fille ? & pourquoy quites-tu le monde ? Le peuple te persecuteroit-il encore comme autrefois, lorsqu'il fit mourir Socrate ?

LA PHILOSOPHIE. Non, à peine qu'il ne m'adore ; quoy qu'il n'entende rien à mes mysteres. Mais ceux qui m'ont offensée, je ne le puis dire sans rougir ; ce sont ceux qui empruntent mon nom, & qui se disent mes disciples.

JUPITER. Qui ? les Philosophes ?

LA PHILOSOPHIE. Non pas les véritables ; mais quelques-uns qui n'en ont que l'apparence, & dont la vie est toute contraire à la doctrine.

JUPITER. Cela est honteux. Mais encore, que t'ont-ils fait ?

LA PHILOSOPHIE. Regardez, mon pere, si j'ay raison de me plaindre. Comme vous vistes le monde rempli de terreur & d'injustice, vous en eustes pitié, & vous m'envoyastes, pour faire changer aux hommes, leur vie brutale en une meilleure. Car s'il vous en souvient, vous me distes : Tu vois, ma fille, en quel estat sont les hommes, par leur ignorance & leur malice : Va les trouver ; car tu es seule capable de les détromper, & de les guerir.

JUPITER. Il me souvient bien que je te dis quelque chose de semblable, mais conte-moy un peu comment ils te reçurent d'abord, & ce qu'ils t'ont fait depuis.

LA PHILOSOPHIE. Je n'alay pas du commencement vers les Grecs, mais je commençay par la cure la plus difficile, qui estoit celle des Barbares. Car pour les autres, je crus en venir à bout aisément, & qu'ils recevroient mes remontrances avec allegresse. J'alay donc vers les Indiens, qui est un grand peuple, que je fis descendre de ses Elephans, pour m'écouter; & toute la nation des Brachmanes, voisine des Nécrcéens & des Oxydraques, reçut ma doctrine, & vit encore selon mes loix, admirée & respectée de tout le monde.

JUPITER. Tu veux dire les Gymnosophistes, de qu'il'on dit entr'autres choses, qu'ils se brûlent sur un bûcher, sans témoigner la moindre apprehension; & tu as pû voir depuis peu la mesme chose aux jeux Olympiques.

LA PHILOSOPHIE. Jen'y alay pas, pour éviter la rencontre de certains gens qui aboyent tout le monde. Mais pour reprendre mon discours, j'alay en Ethiopie au sortir des Indes, & de là chez les Egyptiens, où j'enseignay le culte des Dieux à leurs Prestres & à leurs Prophetes. En suite, je passay en Babylone, pour instruire les Caldéens & les Mages: Puis en Sythie; d'où revenant parla Thrace, je conversay avec Eudolpe & Orphée, & les envoyay devant moy en Grèce; avec ordre au premier d'instruire les Grecs dans mes mysteres, & à l'autre de leur apprendre la Musique. Je ne tarday point à les suivre; mais à mon arrivée, on ne me reçut ni bien ni mal. Tous-

fois avec le temps, je gagnay les sept Sages; l'un en un lieu, & l'autre en un lieu; mais sur ces entrefaites s'éleverent les Sophistes, qui sont d'une nature mixte comme les Centaures. Car ils veulent savoir la verité, sans quitter leurs vices, & particulièrement la presumption & l'arrogance, comme qui voudroit contempler le Soleil, ayant mal aux yeux. C'est d'eux qu'est venue cette Philosophie contentieuse, qui met tout en controverse, & qui ne sauroit rien résoudre; Ces réponses doubles & trompeuses; Ces questions frivoles; Ces interrogations confuses & embrouillées. Cependant, lors qu'ils sont repris & convaincus par mes disciples, ils se mettent en colere, & les tirent en Justice, jusqu'à les faire condamner à mort, comme ils firent Socrate. Je me voulois retirer destors, ne pouvant plus souffrir cette injure; mais Anthistene & Diogene, & en suite Crates & Menipe, m'arrestèrent; Plût à Dieu que je ne les eusse pas crus! je n'aurois pas tant souffert que j'ay fait depuis.

JUPITER. Mais tu t'emportes contr'eux, sans en dire le sujet.

LA PHILOSOPHIE. Le voicy. Il y a une certaine sorte de gens sordides & mercenaires, qui n'ont pû s'adonner dès leur jeunesse à la Philosophie, à cause de leur pauvreté; & qui ont esté contrains, pour gagner leur vie, de se mettre au service des Grans, ou d'apprendre quelque métier; si bien qu'ils ne connoissent pas seulement mon nom. Mais lors qu'ils sont devenus en âge, & qu'ils ont veu l'avantage qu'ont mes disciples, & le respect qu'on leur porte; qu'on se gouverne par leurs loix, & qu'on les écoute comme des Oracles; ils ont crû cette profession

êtes-avantageuse, & approchante de la tyrannie. Et parce que leur métier ne leur fournissoit pas de quoy vivre, qu'avec beaucoup de travail & de peine, ou qu'ils estoient las de la servitude, ils ont eu recours à moy, comme à un dernier azile. Mais comme il leur eust esté trop long, & presque impossible d'apprendre tous mes mysteres, & encore plus de les pratiquer, ils se sont contentez de prendre l'habit & la mine de Philosophes, & ont appellé l'effronterie au secours de leur ignorance. Ils ont cru que le peuple, qui ne juge que par l'exterieur, ne reconnoistroit pas leurs défauts; & comme l'asne d'Éiöpe, qu'ils passeroient facilement sous la peau du lion; mais ils ont esté reconnus à leur cry. Cependant, ils ne se contentent pas de peu, comme les autres, mais ils vivent dans la débauche, & ne travaillent qu'à amasser; tirant tribut de leurs disciples, ce qu'ils appellent tondre leurs ouïailles, outre que plusieurs leur donnent, soit par respect, ou pour les empêcher de crier. Car ils aboyent tout le monde, & lors qu'on les ataque, ils se defendent par des injures, qui est une belle marque de vertu, dont le plus beau caractere est l'humilité. Mais ils ont tort de croire, qu'en faisant ces choses on les confonde avec les vrais Philosophes; car la difference en est trop visible. Lors qu'on reprend leurs paroles, ils veulent qu'on jette les yeux sur leur vie; & lors que l'on condamne leur vie, ils ont recours à leur doctrine. Cependant, tout le monde en est remply, & particulièrement de ceux qui se disent disciples de Crates, d'Antisthene, & de Diogene, qu'on nomme Cyniques, à cause de leur impudence; Car ils n'ont ni la vigilance ni la fidelité du

chien ; mais la luxure , la gourmandise , & la flaterie , avec cette propriété d'emporter d'une maison tout ce qu'ils peuvent. Je ne say pas ce qui en arivera ; car les Arts sont aujourd'huy abandonnez , à cause de la peine & du peu de profit qu'il y a , tandis que des paresseux & des charlatans vivent à leur aise dans l'orgueil & dans l'opulence , demandant hardiment , prenant de-mesme ; & disant des injures quand on les refuse , sans remercier seulement quand on leur donne. Cependant , ils croyent vivre comme des Dieux , & faire resfleuir le siecle d'or. Non contens de ces choses , ils débauchent jusqu'aux femmes de leurs hostes ; & quelques-uns ont emmené une depuis peu , comme pour luy apprendre à philosopher. Ils disent qu'ils suivent en cela , la doctrine de Platon , qui aprouve la communauté des femmes , ne sachent pas comme ce grand personnage l'entendoit. Il seroit trop long de rapporter toutes leurs débauches , & comme ils se stevent dans les festins , tandis qu'ils crient contre la gourmandise & l'ivrognerie. En un mot , il n'y a rien de si contraire , que leur vie & leur doctrine. Ils condamnent la flaterie , & en pourroient faire leçon aux courtisans ; ne préchent que la vérité , & debitent par tout le mensonge ; condamnent en public la volupté , & crient tous contre Epicure ; & en particulier , ils n'adorent qu'elle. Pour la colere , ils y sont plus sujets que les enfans ; & vous les verrez s'emporter pour des choses de neant , pour peu que l'on leur resiste. Car incontinent leur visage est tout en feu , leurs yeux renversez , leur bouche pleine d'écume , ou plustost de venin , contre ceux qui les repretiennent. Cependant , ils

font un sale trafic de la Philosophie, & il n'y a point de métier qui rapporte tant à son maître, & lors qu'ils ont bien amassé, ils quittent le bâton & la besace, & commencent à faire leur maison, & à dresser leur équipage. Le peuple qui voit cela, s'en prend à moy & me méprise; de sorte, que je ne puis plus gagner personne; & comme la toile de Penelope, tout ce que je fais de jour, est défait par eux la nuit; & par tout l'ignorance & l'injustice triomphent du savoir & de la vertu.

JUPITER. Dieux! combien la Philosophie a souffert de ces mal-heureux fripons: mais il faut aviser aux moyens de les punir; En tout cas, un coup de foudre ne leur peut manquer.

LA PHILOSOPHIE. Ils ne sont pas dignes d'une si illustre mort; & je vous conseille, mon pere, pour l'honneur des Muses, dont j'épouse les interets, d'y envoyer Mercure, qui discernera bien-tost les véritables Philosophes, de ceux qui ne le sont pas; & qui châtera les uns, & récompensera les autres.

JUPITER. Qu'Hercule y aille aussi, pour accompagner la Philosophie, & la défaire de tous ces monstres.

HERCULE. J'aimerois mieux nettoyer une seconde fois l'étable d'Augie, que d'avoir à faire à ces marauts qui m'iront dire quelque sottise; mais je suis enfant d'obéissance.

LA PHILOSOPHIE. Et moy aussi, quoy que je n'y aille qu'à regret.

MERCURE. Descendons tout à cette heure, afin d'en défaire une partie dès aujourd'huy. Où penses-tu que nous les devons trouver, ma sœur? Ne crois-tu pas que ce soit en Grece?

LA PHILOSOPHIE. Nullement; le pays est

trop pauvre ; il les faut chercher où il y a quelque mine d'or ou d'argent.

MERCURE. Alons donc en Thrace.

HERCULE. Tu as raison , je vous y conduiray ; car je connois le pais , pour l'avoir bien fréquenté en ma jeunesse. Il nous faut passer entre ces deux hautes montagnes, dont l'une est le mont Hemus , & l'autre celui de Rhodope , pour descendre de la dans la plaine , qui est tres fertile , & qui s'éleve en petites colines qui servent comme de forteresse à la ville de Philipès , dont le fleuve Hebrus baigne les murailles. Nous voila desja au dessous des nuës , mettons pied à terre.

MERCURE. Mais comment ferons-nous pour découvrir où sont ceux que nous cherchons ?

HERCULE. C'est à toy , qui fais le métier de Sergent , de les trompeter.

MERCURE. Mais je ne say pas le nom.

HERCULE. Que la Philosophie te l'enseigne ; car elle les doit bien connoître.

LA PHILOSOPHIE. Je ne les connois pas trop bien , car je n'ay pas grand commerce avec eux ; mais comme ils aiment la gloire , les richesses , & les présens , je croy qu'on ne sauroit faillir de les nommer Posidoniens , ou de quelque autre non semblable.

MERCURE. Qui sont ceux qui s'aprochent de nous ? il semble qu'ils ayent quelque chose à nous dire.

SERGENS. Ne savez-vous point où nous trouverons trois imposteurs , avec une Dame rasée à la Laconique , d'une façon masse & vigoureuse ?

LA PHILOSOPHIE. Ils cherchent la
même

comme choses que nous faisons.

SERGENS. Ce sont trois fugitifs qui ont emmené une femme, & nous les allons crier devant vous. Si quelqu'un a trouvé un esclave de Sinope, dont le nom signifie posséder, qui a la barbe longue, & les cheveux courts, avec un visage pâle & défait, la mine triste, la parole rude, le baston, la besace, & le manteau de Philosophe; du reste colere, ignorant, injurieux: Qu'il l'enseigne, & on luy donnera son vin.

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Je le connois: C'est mon valet l'Escarbot, qui a coupé ses cheveux & laissé croistre sa barbe, depuis qu'il m'a quitté.

SERGENS. Et quel mestier faisoit-il?

LE MAISTRE. Celuy de foulon, comme moy.

SERGENS. Il contrefait maintenant le Philosophe, tant il est changé.

LE MAISTRE. Vrayment c'est bien à luy à faire! Cependant on l'admire, & personne ne nous regarde. Mais je le reconnoistray bien.

LA PHILOSOPHIE. Qui est celui-cy qui s'avance avec une lire à la main? il a bonne mine.

HERCULE. C'est Orphée; Dieu te gard, le Patron des Musiciens: Il me semble que je suis encore dans le vaisseau des Argonautes, & que tu nous y delasses par la douceur de tes chansons. Ne connois-tu plus Hercule, ton ancien camarade?

ORPHE'E. Si fais bien, & Mercure même avec la Philosophie; mais que me donnerez-vous si je vous enseigne ce que vous cherchez?

MERCURE. Les nourissons des Muses ne travaillent que pour la gloire, & ne font rien pour la récompense.

ORPHEÛ. Tu as raison : Ceux dont je parle demeurent proche d'icy ; mais je ne veux pas qu'ils me voyent, car ils ne cesseroient de m'aboyer, s'ils savoient que je vous eusse découvert leur giste.

MERCURE. Montre-le nous seulement.

ORPHEÛ. Le voilà.

MERCURE. Arestez : J'enten la voix d'une femme, qui chante quelque chose d'Homere.

UNE FEMME. *Je ne bois pas moins que l'enfer, celui qui aime l'or, & qui fait semblant de le hayr.*

MERCURE. Il faut dont haïr celuy que nous cherchons, qui de plus a débauché la femme de son hôte.

LE MARY. C'est moy qui suis cét hôte, & à qui ce traistre témoignoît tant d'amitié.

LA FEMME. *Yvrogne, qui as l'ail de chien & le cœur de corf; qui n'es bon ni pour le conseil, ni pour l'exécution; & qui ne fais que criail-ler comme un malencontreux corbeau!*

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Ces paroles luy viennent parfaitement.

LA FEMME. *Cerbère à triple teste, monstre plus grand que la Chimere, qui as le devant d'un chien, le derriere d'un lion, & le milieu d'une chevre!*

LE MARY. Dieux ! que ma femme a souffert de ces miserables Cyniques ! On dit même qu'elle en est grosse.

MERCURE. Console-toy, elle te fera quelque Gérion, ou quelque petit Cerbère ; mais les voila qui sortent.

LE MAISTRE. Je te tiens, meschant. Voyons *Espece de* un peu ce qui est dans ta besace ? *pois.* Quelque bribe, sans doute, ou quelques lupins ?

MERCURE. Non, par les Dieux; mais une ceinture d'or.

HERCULE. Ne t'en étonne point; il estoit Cynique en Grèce, & il est icy Chryfipe. Mais je t'envoyeray bien - tost vers Cléanthe, meschant; car tu seras pendu icy par la barbe.

UN AUTRE. Et voicy mon valet, La Bou-telle! O la plaisante chose, qu'il soit devenu Philosophe!

MERCURE. Et ce troisiéme-cy, n'a-t'il point de maistre?

LE MAISTRE. Ouy; mais je l'abandonne.

MERCURE. Pourquoi?

LE MAISTRE. Parce qu'il pût; & lors qu'il estoit dans ma boutique, ses compagnons l'apeloient le parfumeur.

MERCURE. Et comment est-il devenu Phi-losophe? Tien, mon amy, reprends ta femme.

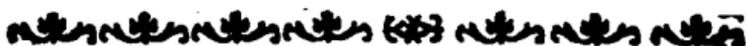
LE MARY. Je n'en veux point, qu'elle ne m'aille faire quelque monstre.

LES FUGITIFS. C'est à toy, Mercure, de prononcer la Sentence.

MERCURE. J'ordonne qu'elle retournera avec son mary, de peur qu'elle n'engendre quelque nouvelle Secte. Pour ces deux fugitifs, ils seront remis entre les mains de leurs maistres, pour faire leur premier métier, l'un de blanchisseur, & l'autre de ravaudeur; mais auparavant je veux qu'on lave bien celui-cy apres luy avoir mis du dépila-toire, & qu'on le pède sur le mont Hémus, pour l'é-véter, jusqu'à ce qu'il ait perdu sa mauvaise odeur.

LE VALET. Ah quel suplice!

LE MAISTRE. Qu'est-ce que tu veux dire? sui-moy; mais quitte auparavant ta peau de lion, pour montrer que tu n'es qu'un asne.



LES SATURNALES.

DIALOGUE.

DE SATURNE ET DE SON MINISTRE.

Il décrit l'origine de cette Feste, & ce qui s'y passe.

LE MINISTRE. **P**UISQUE nous sommes maintenant sous ton pere, ô pere des Dieux ; & que nous te faisons des vœux & des sacrifices ; Dy moy , je te prie , que me donneras-tu pour les ofrandes que je t'ay faites ?

SATURNE. Penses-tu que je sois Devin , pour savoir ce qu'il te faut ? Tu n'as qu'à songer ce que tu desires , je ne te refuseray rien de ce qui sera en mon pouvoir.

LE MAISTRE. Il y a long-temps que j'y songe ; mais je n'ay rien à demander , que ce que demandent tous les autres , les richesses, les honneurs, les dignitez, pour tirer quelque fruit de l'honneur que j'ay d'estre ton ministre.

SATURNE. Cela n'est pas encore en mon pouvoir , mon ami ; Il te faut adresser à Jupiter, lors que ce sera son tour de regner, qui sera dans peu de jours ; Car pendant tout mon regne , qui ne dure qu'une semaine, il ne m'est pas permis de faire aucune affaire, ni publique ni particuliere, mais seulement de boire, chanter, jôier, faire des Rois imaginaires, mettre les valets à table avec leurs maistres, & les barboüiller de suye, ou les

faire sauter dans l'eau la teste la premiere, lors qu'ils ne font pas bien leur devoir. Le reste est de la jurisdiction de Jupiter, qui m'osteroit mon petit Empire, si j'avois entrepris sur le sien.

LE MINISTRE. Mais je suis las de luy demander, & crains sa foudre & son Egide; outre que s'il acorde quelquefois ce qu'on luy demande, c'est si tard que cela ne sert presque plus de rien; & souvent il prefere les sots & les méchans, aux gens de bien & d'esprit. Mais encore, ton pouvoir ne s'étend-il qu'à ces bagatelles?

SATURNE. Non. Quoy tu te renfrognes? Penses-tu que ce soit si peu de chose, de gagner quand on joüe? Ne voy-tu pas que plusieurs s'entretiennent du jeu, tandis que les autres s'y ruinent? D'ailleurs, ne contes-tu pour rien, de savoir boire & chanter le mieux de la compagnie, remporter l'honneur du festin, estre élu Roy par le sort, commander en maistre & n'estre point obligé d'obeir à des commandemens ridicules; comme de s'injurier soy-même, danser ou chanter tout nud, avec des postures & des contenance lascives; faire trois tours avec une Musicienne sur ses épaules, & autres semblables extravagances. Que si cela te semble peu de chose, parce que je ne fais trembler personne comme Jupiter, adresse-toy à luy.

LE MINISTRE. Mais le meilleur de tous les Titans, je n'ay que faire de tout cela; car je ne boy ni ne joüe. Dy moy seulement s'il est vray ce qu'on dit que tu devores tes enfans; & que tu en eusses fait autant de Jupiter, si ta femme ne l'eust enlevé, & n'eust mis une pierre en sa place que tu avalas comme une pilule. Mais lors-

qu'il fut devenu grand, il te déposséda & te précipita dans les enfers, avec tous ceux qui avoient tenu ton party.

SATURNES. Si nous n'estions en un temps où l'on peut dire impunément tout ce qu'on pense; Je vous apprendrois bien, maître sor, à me porter plus de respect, & à ne point venir dire des injures, sous pretexte de me faire des questions ridicules.

LE MINISTRE. Ce n'est pas moy qui le dis, grand Dieu, c'est la voix publique, après Hesiodé, & Homere.

JUPITER. Et penses-tu qu'un berger, & un aveugle soient bien informez de ce qui se passe dans le Ciel? Considere toy-mesme, si tu as jamais veu de pere assez méchant, pour devorer ses enfans? Tu fais combien le crime de Thyeste fait d'horreur sur les Theatres, encore fut-ce vne supercherie. Mais quand j'aurois esté assez furieux pour cela, pourrois je manger une pierre sans m'étrangler, ou me casser les dents? Jupiter aussi ne m'a point dépossédé, mais je l'ay ay cédé le trône volontairement, & je ne suis pas dans les enfers, comme tu vois, si tu n'es plus aveugle qu'Homere.

LE MINISTRE. Mais qui t'a mû de te défaire de ton Empire?

SATURNES. C'est que j'estois vieil & goutteux, d'où vient qu'on dit qu'il m'a mis les fers aux pieds; de sorte que j'estois incapable de pourvoir à tout, & de punir les méchans, dont le nombre augmente tous les jours. Car il faut avoir incessamment la foudre en main, & je ne voy point de charge plus penible, ni qui requiere plus de vigilance, lors qu'on s'en veut bien acqui-

ter. D'ailleurs, il me semble que c'est le fait d'un bon pere, de partager son bien à ses enfans durant sa vie, pour éviter les querelles apres sa mort; outre que par ce moyen il se décharge d'un faix inutile. Je voudrois vivre en repos, sans avoir la teste rompuë de mille importunes demandes, qui se contredisent l'une l'autre, pour ne rien dire de la peine qu'il y a à tousiours tonner, pleuvoir, venter & gresser. Maintenant je vis à mon aise, & me soule de Nectar & d'Ambrosie, m'entretenant avec Japet & les autres vieillards de mon âge, sans m'embarasser des affaires du monde, dont Jupiter est acablé. Car il n'a point de relâche que pendant ma Feste, que je reprens l'Empire pour quelques jours, afin de n'estre pas méprisés & pour faire souvenir les hommes de la douceur de mon regne, où le blé venoit sans semer, & où il couloit des fleuves de laiët, & des sources de miel & de vin. Tout estoit alors en commun, il n'y avoit ni pauvre ni riches on ne trompoit ni ne trahissoit personne; enfin c'estoit le siecle d'or. C'est pourquoy pendant les Saturnales qui en font l'image, il n'y a ny maistre ny valet, & l'on ne fait que rire & danser.

LE MINISTRE. Je croyois que ce qu'on en faisoit, c'estoit pour réjoüir les valets, & adoucir leur servitude, par le souvenir de la tienne.

SATURNE. Ne cesseras-tu point de me dire des injures?

LE MINISTRE. Ce n'est pas mon dessein. Mais dy-moy, jostoit-on aux dez de ton temps, comme l'on fait à ta feste?

SATURNE. Oüi; mais non pas des millions comme à present; on jöüoit des noix & autre chose semblable, ou à qui boiroit le premier, pour

passer le temps & se réjouir, sans se mettre en colère, comme l'on fait aujourd'huy, lors qu'on a perdu son argent, ni en perdre le boire & le manger.

LE MINISTRE. On faisoit bien: car à quoy eût-il servy de gagner, quand tout estoit en commun? Mais tandis que tu parlois, je pensois en moy-mesme que si quelqu'un de ce siècle d'or revenoit maintenant, il auroit beaucoup à souffrir & courroit fortune d'estre mis en pieces comme Acteon ou Penthée. Car combien tout est-il changé à cette heure, qu'on ne cherche qu'à gagner, & mesme à tromper aux jours de Festes? c'est alors qu'on joüe le plus beau jeu. Tandis que les uns se levent de table, apres avoir dépoüillé leurs amis; les autres renient, maugréent, & rompent les dez, comme s'ils estoient cause de leur perte. Mais je m'estonne, que toy qui és un Dieu de plaisir & de desbauche, ayes pris pour ta Feste le temps le plus desagreable de toute l'année. où les arbres & les champs sont dépoüillez, & où l'on ne voit que glace & que neige. Il me semble que cela n'estoit pas fort propre à un vieux gouteux comme toy.

SATURNUS. Il n'y en a point de plus propre, pour faire bonne chere; outre que cela adoucit la rigueur de la saison. Mais tu fais trop de questions en un temps où il ne faut parler que de boire, & tu me dérobes une partie de mes plaisirs, pour vouloir trop philosopher. Vien-t'en rire & jouer avec moy, & faire des Rois comme les petits enfans; car je veux faire voir que ce qu'on dit est veritable, que pendant cette feste les vieillards retournent en enfance.

LE MINISTRE. Tu as raison; Que celuy

LÈS SATURNALES. 17

qui condamne tes innocens plaisirs, n'en gouste jamais ; & comme Tantale , qu'il soit toujours alteré sans pouvoir boire. Je suis satisfait de ce que tu m'as dit, & en vais faire un Dialogue, que je communiqueray à tes supposts, & à ceux qui en sont dignes.



CRONOSOLON,

O U L E

LEGISLATEUR DE SATURNE.

Aux Riches de son Empire.

J'AY écrit dans une autre lettre les loix qui concernent les pauvres , & qu'ils observeront ponctuellement , s'ils ne veulent estre chastiez. Mais pour vous autres, Messieurs, qui n'avez pas acoustumé d'obeir, si vous ne gardez celles-cy, n'atendez pas moins que le courroux de nostre Dieu, qui me les a dictées luy-mesme. Car il m'est aparu de jour, & non en dormant, & n'étoit point crasseux, ni chargé de chaisnes, comme le feignent les Peintres trompez par les Poètes ; mais plein de vigueur & de majesté, & vestu en Prince avec une faux tranchante à la main. En un mot, tel qu'on ne le pouvoit mépriser impunément. Comme il me vit réveur & melancolique , il en devina aussi-tost la cause, parce que les Dieux n'ignorent rien, & se douta bien que c'estoit la pauvreté ; car je n'avois qu'un méchant habit pour mon Hiver, sans au-

174 CRONOS. OU LE LEGISL. DE SAT.
cune provision pour la Feste; au lieu qu'on a
coustume de faire de grans preparatifs pour ces
jours-là. Il s'aprocha donc de moy par derriere,
comme je me promenois tout pensif; Et me ti-
rant par l'oreille, Qu'as-tu, me dit-il, d'estre
ainsi triste? Qui ne le seroit, luy dis-je, de me
voir gueux & mesprisé, tandis que les meschans
trionphent dans les honneurs & dans l'opulen-
ce? Et ce mal-heurs'en va commun à tous les
gens de Lettres, si tu n'y apportes quelque regle-
ment; & ne remets les choses dans l'égalité. Il
est difficile, dit-il, de changer l'ordre des Par-
ques; mais pour ce qui concerne ma Feste, je
veux que la pauvreté en soit bannie, & que les
riches communiquent leurs biens aux pauvres;
sans manger, comme on dit, leur pain dans leur
poche. Comme je m'excusois d'estre fort mau-
vais Legislatteur, il dit qu'il me dicteroit les Loix
de mot à mot; & lors qu'il l'eut fait, il ajouta.
Dy-leur que s'ils ne les observent, je leur apren-
dray que je ne porte pas une faux en vain; &
qu'apres avoir châtré mon pere, il me feroit mal
d'espargner des coquins & des rebelles. Le pre-
mier donc qui y contreviendra, n'a qu'à faire
provision de flutes & de cymbales, pour devenir
Prestre de Cybelle, assuré que le reste ne luy
manquera point. Voilà ce qu'il me dit, à quoy
vous ferez bien de prendre garde; & voicy les
Loix toutes divines qu'il m'a dictées.

*D'estre
chastri.*





LOIX DES SATURNALES.

ON ne fera aucune affaire ni publique ni particuliere, pendant tout mon regne, & de tous les mestiers il n'y aura que celui de Cuisinier & de Patissier, & autres semblables, qu'on puisse exercer. Tous les exercices du corps & de l'esprit en seront bannis, si cé ne sont ceux de recreation; & l'on n'y pourra rien lire ni reciter, qui ne soit conforme au temps & au lieu.

Tous seront égaux, riches, pauvres, maistres, esclaves.

Il n'y aura ni débats, ni querelles, ni reproches, ni injures, ni menaces; il ne sera pas seulement permis de se mettre en colere.

On ne tiendra aucun conte du revenu, ni de la despense; & l'on ne fera point d'inventaire des meubles, ni de la vaisselle d'argent, qui seront employez à ma feste.

Les riches seront un estar' auparavant de tous ceux qui veulent traiter, ou à qui ils doivent envoyer des presens, & mettront à part pour cela la dixième partie de leur revenu, sans qu'on la puisse divertir à autre chose, sous quelque pretexte que ce soit. Ils separeront aussi ce qu'ils ont de trop, soit en meubles ou en habits, & ce qui ne leur sert de rien, ou n'est pas à leur usage, pour en faire present à leurs amis incommodez.

La veille, apres avoir purifié leur maison de toute souillure, & en avoir banny l'orgueil, l'ambition, & l'avarice, pour sacrifier à la douceur, à la courtoisie, & à la liberalité, ils reliront la liste

780 LOIX SATURNALES.

qu'ils auront faite; & ayant mis à part pour chacun ce qui luy est propre, ils enverront sur le soir leurs présens par quelques personnes fides, qui auront ordre de ne rien prendre, si ce n'est un coup à boire, & pour plus grande seureté du present, on en fera mention dans un billet.

On enverra tousiours le double aux personnes de Lettres, comme à ceux qui le meritent le mieux, & qui en ont plus de besoin; sans qu'ils soient obligez pour cela de renvoyer des loüanges & des flateries; mais tant celuy qui donne, que celuy qui reçoit, ne parlera que fort modestement du present, on n'en parlera point du tout.

Les riches ne pourront faire de présens aux riches, ni les traiter pendant toute la Feste.

Ils payeront les dettes des pauvres, jusqu'au loüage de leur maison, s'ils ne sont pas capables eux-mesmes de le payer; & auront grand soin de voir ce qui leur manque, pour les en assister au besoin; que s'ils ne sont pas à la ville durant ce temps, ils leur renverront au retour, ou l'année suivante, ce qu'ils leur auront destiné.

Personne ne se repentira de son present, apes l'avoir fait, & encore moins avant que le faire, & donnera sans reserve ni lezine, ce qu'il aura envie de donner.

On ne pourra envoyer aucune chose qui soit bonne à boire ou à manger; mais on sera obligé de la garder chez soy, pour en traiter ses amis. On ne pourra aussi donner en present des bagatelles, pour faire fraude à la Loy; mais quelque chose de solide & de considerable. Toutefois, quoy que ce puisse estre, les pauvres seront obligez de s'en contenter, & de le recevoir sans murmure. Ils pourront donner en revanche quelque plat de

LOIX DES SATURNALES. 181
leur métiers & si c'est un homme de Lettres, un
ouvrage de sa façon, ou quelque livre ancien qui
traite de choses agréables & conformes au temps
& au sujet. Et les riches seront obligez de le rece-
voir de bonne grace, & de tesmoigner d'en faire
estat, à peine d'estre chastiez. Que s'il arrive à un
pauvre d'envoyer à un riche de l'argent, ou quel-
qu'autre chose de prix, j'ordonne qu'il sera con-
fisque & mis dans mon trésor, & que pour puni-
tion, le riche luy donnera une douzaine de coups
de foïet.



LOIX DU FESTIN.

ON entrera au bain un peu devant le repas; *Lorsque*
& auparavant on pourra jouer aux dez, *la ligne*
comme j'ay dit, par forme de divertissement, *sera de*
mais quiconque jouera de l'argent, j'ordonne *six piez.*
que pour punition, il soit condamné à jeûner le
reste du jour.

On se mettra à table comme on se trouvera
sans aucune distinction de mérite ni de rang, &
l'on servira les conviez esgalement & de mesme
viande, car il n'y aura ni haut ni bas bout.

Tout le monde boira de mesme vin, sans qu'on
en puisse donner de meilleur au maistre ou à
quelqu'autre, sous aucun pretexte; & les valets
auront l'oreille attentive pour donner à boire si-
tost qu'on leur en demandera, & ne desservi-
ront trop tost ni trop tard, ni l'un plustost que
l'autre.

On boira à tout le monde, & il y aura de toutes
sortes de verres, grands & petits, où chacun

LOIX DU FESTIN.

boira, quand il luy plaira , tant & si peu qu'il luy plaira , sans pouvoir estre forcé sous pretexte de boire à la santé de quelqu'un , non pas mesme du maistre de la maison.

Si l'on fait entrer un jôieur de lyre , ou quelque baladin , pour réjouir la compagnie , on aura soin de prendre tousiours les meilleurs , parce que ces choses-là ne valent rien , si elles ne sont en leur perfection.

Lorsque le maistre de la maison traitera ses gens selon la coustume , ses amis serviront à table avec luy. Et il sera permis de railler , pourvû que la raillerie soit delicate , & que celuy qu'on raille , en puisse rire le premier.

Après le repas on pourra jôier ou danser , & faire tout ce qu'on voudra , sans que personne le puisse trouver mauvais ; & se retirer aussi , ou demeurer si l'on veut.

Ces Loix seront gravées sur une Colonne d'airain , qui sera plantée au milieu de la maison de chaque riche ; & tandis qu'elle subsistera , il n'entrera dans le logis , ni peste , ni guerre , ni famine , ni aucun autre fleau du genre humain : Que si l'on vient à l'oster , il arrivera tout le contraire,



EPISTRES SATURNALES.

Sur le mesme sujet.

CRONOLOGON A SATURNE.

JE t'ay desia écrit le danger que je courois, d'estre privé des réjouïssances de ta Feste, & la honte que c'estoit de voir les uns mourir de faim, tandis que les autres se crevent; mais n'ayant point receu de responce, j'ay crû qu'il estoit de mon devoir de faire une recharge. Car il est de ton honneur d'oster cette inégalité, & de remettre les choses en commun, pour le moins en ce temps-là, à cause que tout est si perverty maintenant, que c'est comme on dit, l'aliance de la fourmy & du chameau, ou si tu veux, c'est chauffer un escarpin d'un pié, & un cothurne de l'autre. Car on voit les uns haut-montez, tandis que les autres rampent contre terre, qui jouïeroient aussi bien leur personnage, s'ils avoient d'aussi beaux habits. Cependant, les Poëtes m'apprennent qu'il n'en estoit pas ainsi du commencement, & que la terre fournissoit de tout en abondance, sans estre cultivée; les fleuves découloient de lait & de miel, & quelques-uns mesmes donnoient du vin, En un mot, c'estoit le siecle d'or; au lieu que celui-cy n'est pas seulement de fer. Car la plupart gagnent leur vie à la sueur de leur corps, avec beaucoup de travail & de peine; tandis que quelques-uns se gorgent de biens sans rien faire, & sans daigner seulement regarder les autres. Il faut

donc reformer cela , & prdonner aux riches de faire part aux pauvres de leurs richesses , sur peine de remettre tout en commun , & de faire un nouveau partage. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils leur donnassent quelques habits , dont leurs garderobes sont pleines , que de les laisser manger par les vers dans leurs coffres ? & qu'ils admiffent à leurs tables ceux qui meurent de faim , veu qu'il y a tousiours à manger dix fois plus qu'il ne faut , que de se souler tout seuls , & manger les bons morceaux , sans en faire part aux autres ? N'est-ce pas une honte de les voir s'entretenir trois heures à table , quand ils sont fous , tandis que leurs valets sont derriere eux qui meurent de faim , & qui n'ont quelquefois ni bû ni mangé de tout le jour ? Il y a un autre defaut tres-considerable ; C'est que quand ils traitent quelqu'un , ce qu'ils font rarement , vous n'avez pas plustost commencé à manger , qu'ils vous font desservir , & s'il y a quelque bon morceau , Monsieur qui est au haut bout , le mange tout seul , & ne vous envoie que la carcasse. Ajoutez à cela , qu'il faut demander dix fois à boire avant que d'en avoir , parce que les valets ne font pas semblant de vous entendre , & qu'ils ne vous donnent jamais du mesme vin qu'à leurs maistres. Si tu reformes ces choses , tu feras qu'on celebrera veritablement les Saturnales. Sinon , je prie Dieu que tout aille sans dessus-dessous , afin que les riches ne puissent jouir de leurs richesses ; Que leurs cuisiniers brûlent leurs viandes , & gassent leurs sausses , & que les chiens & les chats les déniaient ; Que les chevreüils & les sangliers se sauvent tout rostis de leur broche ; Que le gibier s'envole tout plumé ; Que les fourmis emportent leur

leur or ; Que les rats rongent leurs beaux meubles, & la tigne leurs habits; Que leurs petits Ganymedes, qui sont si beaux & si polis, deviennent en un instant vilains, pelez, & barbus. Voilà les imprecations que je fais contr'eux, & plusieurs autres, s'ils ne veulent changer de vie.

~~~~~

## RESPONSE DE SATURNE.

**A** Quoy révois-tu, mon amy, de m'aller écrire ces extravagances ? Ne fais-tu pas que quand il seroit juste de remettre tout en commun, ce seroit à Jupiter à le faire, & non pas à moy ? Es-tu le seul qui ignores que mon regne est passé, & que je ne me suis réservé que les jeux, les ris, & la bonne chere ? encore n'est-ce que l'espace d'une semaine. Mais si pendant ce temps-là, il se passe quelque chose qui des-honore ma Feste, & qui soit contraire à mes Ordonnances, je sauray bien y remedier. J'écriray donc aux riches, comme je veux qu'ils se gouvernent pour ce regard ; car tes remontrances me semblent justes, s'ils n'ont quelque chose à dire au contraire, qui ne me soit pas connu. Du reste, ils ne sont pas si heureux que vous les faites, vous autres pauvres ; & vous vous trompez de croire que la felicité consiste dans les richesses. Car la peine qu'elles coustent, vaut bien le contentement qu'elles donnent ; & la peur de les perdre, égale presque le plaisir de les posseder. Si vous saviez les craintes & les soins qu'ont les riches, vous trouveriez leur condition miserable. Il faut toujours qu'ils soient sur leurs

gardes, pour empêcher qu'on ne les trompe, ou que l'on ne les dérobe ; Qu'ils fassent les pauvres, pour s'exemter de l'envie, de peur qu'on leur impute quelque crime pour avoir leur bien. Si la gloire & la grandeur estoient si considérables que vous pensez, je ne m'en serois pas défait, mais comme elles n'ont qu'un faux éclat, & une apparence trompeuse, j'ay esté bien aise de m'en décharger sur un autre. Ce que tu dis est quelque chose ; que les riches mangent tout seuls les bons morceaux ; mais tu ne dis pas qu'ils sont toujours malades ou languissans, & que le repentir des plaisirs dure plus que le plaisir mesme. Je ne parle point des maux qui suivent leur intemperance, sur tout ; s'ils ont ajoûté les passe-temps du lict, à ceux de la table, comme il arrive ordinairement. Lorsqu'ils sont devenus vieux, ils ne se peuvent plus tenir sur leurs jambes, & il les faut porter à quatre dans une chaise comme s'ils estoient morts. Ils sont tout couverts d'or par le dehors, & tout pouris au dedans. Mais pour vous autres, vous possédez la santé, qui est un bien inestimable. D'ailleurs, on se lasse des plaisirs, & l'abondance engendre le dégoût ; Au lieu que dans vos petits repas, vous ne manquez jamais d'appetit, qui vaut mieux que tous les ragousts du monde ; & ils envient plus vos festins que vous ne faites les leurs. Je laisse à part les calamitez, auxquelles ils sont plus sujets que vous. Car plus un homme tient à la fortune, plus il est capable de recevoir de déplaisir ; & lors qu'il luy est arrivé quelque malheur, il ne se réjouit pas tant de ce qui luy reste, qu'il s'affige de ce qu'il a perdu. Ajoûtez à cela les débauches de leurs fils qui les tourmentent.

tent avec l'incontinence de leurs femmes & de leurs filles. S'ils aiment, n'est-ce pas un malheur, qu'ils ne sauroient savoir s'ils sont aimez? & si on les recherche pour l'affection qu'on leur porte, ou pour leur argent? Il y a une infinité de choses semblables; mais vous ne regardez que l'exterieur; & vous admirez leur pompe & leurs delices, sans aller plus loin. Que si vous les mesprisiez & les laissiez joüir tous seuls de leurs richesses, vous verriez qu'ils vous viendroient rechercher eux-mesmes; car ils ne sauroient que faire de leurs biens, sans vous; & c'est peu de chose que la fortune, qui n'a point d'admirateurs; car toute la felicité consiste en l'opinion d'autrui. Voilà ce que j'avois à vous dire, apres avoir esprouvé l'une & l'autre condition; C'est pourquoy je vous conseille de laisser ces soins, & de ne songer qu'à vous réjoüir. Considerez qu'apres tout il faut mourir, & qu'il est bien plus facile de quitter cinq sols, que dix mille écus de rente. Je ne laiss' ray pas de leur toucher quelque chose de vos plaintes; & je croy qu'ils y auront quelque égard pour l'amour de moy.



## SATURNE AVX RICHES.

**L** Es pauvres m'ont écrit depuis peu, que vous ne leur donnez plus rien, & parlent de remettre tout en commun, & de faire de nouveaux partages. Et véritablement, il n'y a rien de plus injuste que de voir les uns se souler, tandis que les autres meurent de faim. Mais je les ay renvoyez pour ce sujet à Jupiter: Toutefois, pour ce qui

## DES SATURNE AUX RICHES

concerne ma Feste, j'ay promis de vous en écrire, parce que cela est de ma juridiction, & qu'il semble qu'ils n'ont pas tort. Car le moyen de se réjouir, comme il faut, aux Saturnales en mourant de faim & de froid ? Ils m'ont donc prié de vous dire, que vous leur accordiez une partie de ce que vous avez de trop, ce qui ne vous sera pas difficile, car vos maisons & vos tables sont remplies de meubles & de mets superflus. Ils ajoutent, que si vous les priez quelquefois à dîner, c'est si rarement, & avec tant de mépris, que cela leur fait plus de mal que de bien. Quelle honte de voir qu'on ne leur donne pas à boire de mesme vin, & qu'ils ne mangent pas de mesme viande ? Veritablement, je trouve qu'ils sont de grands coquins de le souffrir, & qu'ils vous devroient laisser manger vostre dîner tout seuls. Quelques-uns disent mesme qu'ils ne boivent pas tout leur soul, & que vos gens font la sourde oreille, lors qu'ils leur demandent à boire, & demeurent plantez derriere vous comme des statues, sans vouloir se remuer qu'à vostre commandement. Ils se plaignent encore d'autres desordres contraires à la liberté des festins, qui a esté si chere à nos Ancestres, qu'ils ont estably quelqu'un pour y presider, afin qu'il ne se fist point d'injustice. Donnez donc ordre que je n'entende plus à l'avenir ces murmures, de peur que je n'y apporte quelque severe reglement, qui ne vous plairoit pas trop. Ne seriez-vous pas plus aises de vous voir chers & adorez de tout le monde, que d'oïr crier perpetuellement contre vous, & vous maudire mille fois le jour ? S'il prenoit envie aux pauvres de se retirer, & de vous laisser-là,

ils vous mettroient bien en peine, car vous ne demeureriez pas tout seuls dans les villes, & votre félicité seroit bien estropiée, si vous estiez contraints de vous servir vous-mêmes, & que vous n'eussiez personne pour contribuer à vostre divertissement. Donnez-y donc ordre de bonne heure, & faites qu'on se puisse louer de vostre courtoisie & de vostre liberalité. Pour peu de chose que vous leur donnerez, ils se tiendront obligez toute leur vie; & cela vous garantira de l'envie & de la haine qui s'attachent à vous, & ne vous sauroient quitter. Car qui voudroit haïr celuy qui n'est pas chiche de ses biens, & qui en fait part à tout le monde? On feroit des vœux continuels pour vostre prospérité, & vos maux deviendroient des calamitez publiques. Je ne sçay quel plaisir vous prenez à vivre tout seuls comme des loups-garoux, & que vous ne faites plus d'estat de ceux qui font tout ce qu'ils peuvent pour vous faire rire. Il me semble que cela merite bien quelque chose. Je laisse à part la haine que vous couvrez, & le danger mesme; car il ne fait pas leur d'estre hay de tout le monde. Prenez donc là dessus une bonne resolution, convenable à vostre seureté & à ma Feste.

## RE'PONSE DES RICHES.

**C**E n'est pas à Saturne seul que les pauvres cadressent leurs plaintes, Jupiter n'a la teste rompuë d'autre chose, & ils ne font que pester contre luy & le destin, mais il s'en moque; car il fait qu'ils sont cause eux-mêmes de leurs mal-

## 190 REPONSE DES RICHES.

heurs. Cela n'empeschera pas que nous ne nous deffendions des choses dont ils nous accusent, pour ce qui concerne les Saturnales. Nous tombons d'accord qu'il n'y a rien de plus honneste, que de faire part de ses biens à ceux qui en ont besoin; mais premierement ils disent qu'il ne leur faut pas grand' chose, & on ne les scauroit jamais consentir. Car depuis qu'on leur a donné une fois, ils ne font autre chose que de demander, & entassent requeste sur requeste, si bien qu'il se faut resoudre ou à ne leur donner rien du tout, ou à estre reduit comme eux à la mendicité. D'ailleurs, lors qu'on les a traitez, ils ne peuvent s'empeschier de caresser la maistresse ou la servante du logis, & ont aussi-tost oublié les faveurs qu'on leur a faites. Que si vous avez de la peine à le croire, vous n'avez qu'à vous souvenir d'Ixion, qui apres avoir esté admis à la table de Jupiter, luy voulut planter des cornes. Voilà une partie des raisons pourquoy nous les avons chassés, & pourquoy nous ne leur faisons plus de bien; Que s'ils veulent estre à l'avenir plus modestes, nous promettons de leur continuer nos faveurs comme auparavant, & de leur donner dequoy rassasier leur faim, & couvrir leur nudité. Mais c'est à la charge, que de flatteurs ils deviendront nos amis; & qu'au lieu d'injures & de reproches, ils nous combleront de benedictions & de loüanges.



LES LAPITHES,  
 OU LE  
 BANQUET DES PHILOSOPHES.  
 DIALOGUE

DE PHILON ET DE LYCINUS.

*C'est la description d'une Noce, où des Pedans conviez font & disent cent extravagances, jusqu'à en venir aux mains, & à s'estropier l'un l'autre.*

PHILON. **O**N dit qu'il y eut hier grande dispute chez Aristener, & qu'on y agita diverses questions de Philosophie, où on vint des paroles aux coups; & si l'on en veut croire Carinus, il y eut bien du sang répandu.

LYCINUS. D'où l'a-t'il pu savoir, qu'il n'y estoit pas ?

PHILON. Du Medecin Dionique.

LYCINUS. Il est vray qu'il y eut grand scandale; mais Dionique n'a pas tout vû; car il n'arriva que sur le milieu de la dispute, un peu avant qu'on en vint aux mains.

PHILON. Aussi dit-il, qu'il le falloit apprendre de toy, qui avois assisté à tout, & qui te souviendrais de tous les discours qu'on avoit tenus. Je te conjure donc de me regaler de ce recit, comme du festin le plus agreable que tu me puisses faire; d'autant plus que je seray à l'abry des coups,

& que je n'auray pas la teste troublée des fumées du vin & des viandes.

**LYCINUS.** Je ne sçay s'il ne seroit point plus à propos, de couvrir ces choses du voile du silence, que de publier les defauts de ces grands hommes, ou les rechercher trop curieusement. Il vaudroit mieux, à mon avis, rapporter leurs admirables entretiens; outre que le Proverbe ne veut pas qu'on se souviene de ce qui s'est passé dans une bébauche. Car il n'y en avoit pas un qui n'eust la cervelle échauffée des mysteres de Bacchus. Dionique eust mieux fait de ne point reveler la honte de sa mere, qui est la Philosophie.

**PHILON.** Ce n'est pas à moy qu'il faut faire ces discours; Je connois trop ton humeur, & fais que tu as plus envie de me le dire, que je n'en ay de l'entendre; & que s'il n'y avoit personne pour l'écouter, tu le conterois plustost aux forests & aux rochers, comme disent les Poëtes. Il me prend envie de me retirer, afin que tu me rappelles, & que je te joue à mon tour, en feignant de n'en vouloir rien savoir.

**LYCINUS.** Je te le diray donc; mais c'est à la charge que tu ne le diras à personne.

**PHILON.** Si je te connois bien; Tu l'iras assez trompeter toy-mesme. Mais dy-moy premieremēt, si ce n'estoit pas la noce du fils d'Aristene?

**LYCINUS.** Non; mais de sa fille, qui se marioit au fils d'un Banquier.

**PHILON.** Je le connois; c'est un garçon bien-fait, qui aime la Philosophie; mais il est encore bien jeune pour se marier.

**LYCINUS.** On n'en a point trouvé de plus propre, tant pour le bien que pour la personne; car c'est un fils unique.

**PHILON.**



PHILON. Tu dy là le point. Il vaut bien autant pour estre fils d'un Banquier, que d'un Philosophe; mais qui estoient les conviez ?

LYCINUS. Sans parler de ceux dont tu n'as que faire; Il y avoit le vieux Stoïcien Zenothémis, avec Diphile de la mesme Secte, surnommé le Labyrinthe, qui est le Precepteur de Zenon fils d'Aristenet; Puis le Peripateticien Cleodeme, qu'on nomme l'Espée & le Poignard, à cause de son adresse à ataqver & à défendre. Ajoutez à cela Hermon l'Epicurien, que les Stoïques regardoient de travers, comme si ç'eust esté un sacrilege ou un parricide; Tous amis d'Aristenet, auxquels on avoit joint le Grammairien Istiée, & le Rheteur Dionysodore, avec Ion le Platonicien, qui estoit le Precepteur du marié. Tu fais comme il est beau, & de bonne mine, & qu'on le nomme la Regle, parce que c'est un esprit fort réglé; aussi tous luy faisoient honneur. Comme on fut assemblé, & qu'il faut se mettre à table, les femmes qui estoient en assez grand nombre, & l'espousée au milieu, cœuvrte d'un voile, prirent le costé de main droites & ceux que j'ay dit, se mirent vis à vis, pour ne point parler des autres. Le Banquier Bucrite au haut bout, puis Aristenet, en suite Zenothémis & Hermon, apres avoir contesté quelque temps à qui passeroit le premier, à cause que celuy-cy estoit Prestre de Castor & de Pollux, & des meilleures Maisons de la Ville. Mais le Stoïcien dit tout resolument qu'il s'en iroit, si l'on faisoit asseoir un Epicurien devant luy; & comme l'autre luy eut allegué sa qualité, il dit qu'il ne faisoit point de cas d'un Prestre Epicurien; de sorte qu'Hermon fut contraint de luy ceder. Apres eux s'assit le Peripate-

*à cause  
de ses  
discours  
ambrosiens.  
lés.*

ticien Cleodeme, puis le Platonicien, & en suite le marié; Moy apres, le Precepteur de Zenon apres moy, puis son disciple, le Rheteur & le Grammairien.

PHILON. C'estoit-là veritablement le banquet des Muses; car il n'y avoit que des personnes choisies, & les Chefs de chaque Secte. Je loué Aristenet, d'en avoir usé de la sorte.

LYCINUS. C'est qu'il ne ressemble pas aux autres riches, & qu'il aime les Lettres, & y a passé une grande partie de sa vie. Mais pour continuer, on mangea assez paisiblement d'abord; car il y avoit quantité de viandes, & fort bien aprestées. Toutefois mon dessein n'est pas de te faire un inventaire de toutes les sauces, & de tous les ragoûts qu'on y servit. C'est assez de dire qu'après avoir esté quelque temps à table, Cleodeme se baissant à l'oreille du Platonicien; Voy un peu, dit-il, comme ce bon homme, montrant Zenochemis, mange avec tant d'avidité, qu'il laisse tomber une partie de sa viande sur ses habits; Et comme il en donne à son valet qui est derrière luy, sans s'apercevoir que tout le monde le regarde. Avertis-en Lycinus, afin qu'il ait sa part du plaisir. Mais il n'en estoit point de besoin; car je l'avois déjà remarqué. Sur ces entrefaites, Alcidas le Cynique entre, avec ces paroles d'Homere qu'on a coutume de dire en ces rencontres; *Que Memelaüs venoit sans estre prié.* Mais plusieurs le trouverent mauvais; & l'on murmura tout bas d'autres mots d'Homere; *Tu es fou Memelaüs.* Et *Ces choses ne plaisoient pas à Agamemnon* & autres semblables reparties; car personne n'osoit luy contredire ouvertement, à cause de son insolence; & que c'est le plus injurieux de

sous les Cyniques. Mais le maistre de la maison luy dit qu'il estoit le bien venu, & qu'il prist un siege pres de Dionysodore & d'Istie. Vous m'estimeriez bien lâche, dit-il, de m'asseoir à table, ou de me coucher comme je vous vois, à demy renversé sur ce liect, avec des carreaux de pourpre, comme s'il estoit question de dormir, & non pas de manger. Je me veux tenir debout, & paistrs deçà & delà, à la façon des Sythes; aussi le fit-il, sans se faire beaucoup prier, s'arrestant comme eux, aux endroits où il y avoit plus à manger. Car Aristenet luy laissa faire tout ce qu'il voulut. Cependant, il discourroit à tors & à travers de la Vertu, & crioit contre la vaisselle d'or & d'argent, comme contre un crime; disant, que celle de terre suffisoit. Mais Aristenet pour le faire taire, fit signe à l'un de ses gens qu'il luy donnast à boire un grand trait de vin assez pur, pensant par là faire un beau coup; mais il ne s'apercevoit pas de combien de maux ce grand verre seroit cause, & que c'estoit comme la boîte de Pandore. Car l'ayant pris, il se tût quelque temps; puis jetta son manteau par terre, se coucha dessus, s'appuyant à demy nud sur son coude, & tenant son verre de la main droite, comme l'on peint Hercule au festin du Centaure. D'autre costé, les santez couroient à la ronde: & l'on s'entretenoit de divers discours, tant qu'on apporta la lumiere, à la lueur de laquelle j'aperçeus un beau garçon qui donnoit à boire à Cleodeme, & se souïroit. Car je croy estre obligé de te rendre un conte fiddle de toutes les particularitez du festin, & principalement quand elles ont quelque chose de remarquable, comme celle-cy. Lors qu'il reprit le verre, Cleodeme luy serra le doigt, & luy mir

*Pholo  
fils d'I-  
nion &  
de la  
Nuo.*

dans la main deux piéces d'argent ; mais soit qu'il ne les aperçust pas, ou autrement, elles tombèrent à terre avec quelque bruit ; ce qui les fit rougir tous deux. Chacun tourna la teste de ce costé-là, mais on ne savoit à qui estoit l'argent. Car le jeune garçon nioit qu'il fust à luy, & Cleodeme ne faisoit pas semblant de rien ; de sorte que la chose passa doucement, par l'adresse d'Aristener, qui l'apercevant, convia chacun à boire ; & cependant fit signe au garçon de se retirer, & en mit un autre à sa place, qui estoit moins dangereux. Cependant le Cynique qui avoit déjà bû, ayant demandé le nom de la mariée, & s'estant fait faire silence, tourna la veüe du costé des femmes, & dit : Je boy à toy, Cleanthis, au nom d'Hercule nostre Patron ; & comme tout le monde se fut pris à rire ; Quelle impertinence, dit-il, de se moquer de ce que j'ay bû à elle, au nom d'Hercule ? Si elle ne me fait raison, & ne prend le verre de ma main, elle ne fera pas un enfant robuste & vigoureux comme moy, tant de corps que d'esprit ; & en disant cela, il se découvrit jusqu'à la ceinture ; ce qui fit rire encore davantage. Il se leva donc tout en courroux, avec un regard menaçant ; & eust peut-estre frappé quelqu'un de son baston, si l'on n'eust aporté tout à propos une grande tourte, sur laquelle il alla décharger sa colere, se promenant à grands pas, tout en mangeant. La compagnie estoit desja gaye, & l'on faisoit fort grand bruit ; car le Rheteur s'amusoit à debiter des tripes de ses Harangues, & estoit admiré par les valets qui estoient derriere : & le Grammairien entrelissoit parmy cela des Vers d'Hésiode, d'Anacreon & de Pindare ; ce qui faisoit un concert estrange d'yvro-

*On, je  
te prie  
de s'entendre.*

*On, je  
s'entend.*

nerie & de doctrine. Mais il sembloit prophétiser l'avenir, lors qu'il disoit ; *Ils s'entrechoquerent de corps & de boucliers*: Et, *Tout retentit de plaintes & de cris*. Cependant Zenothemis s'amusoit à lire un manuscrit tout griffonné, que luy avoit donné son valet. Comme on tarδοit à porter un nouveau service, Aristhenet qui ne vouloit pas qu'il se passast un moment sans quelque divertissement, fit entrer un bouffon, pour réjouir la compagnie. Il commença à faire mille postures extravagantes, avec la teste rase & son corps tout disloqué, & à chanter des Vers en Egyptien, apres quoy il se mit à railler chacun, dont on ne faisoit que rire. Mais lors qu'il s'adressa à Alcidamas, l'appellant son petit chien, le Cynique menaça de le battre, si pour le satisfaire il ne lutoit contre luy ; & jettant son manteau, le défia au combat de sorte qu'il fut contraint de l'accepter. Ce fut alors un beau spectacle, de voir un Philosophe & un Basteleur aux prises, avec divers succès. Les uns en avoient honte, les autres en rioient, tant qu'à la fin le Cynique fut bien froté ; ce qui augmenta la risée. Là-dessus arriva le Medecin Dionique, s'excusant de n'estre pas venu plustost, sur une aventure assez estrange qui luy estoit arrivée ; Car estant allé voir un Musicien de sa connoissance, qu'il traitoit de la frenesie, ne sachant pas que son accès l'eust encore pris, il ne fut pas plustost entré, que l'autre ferma la porte ; & tirant son épée, menaça de le tuer, s'il ne jouoit d'une flûte, qu'il luy donna ; ce que n'ayant pu faire, il luy bailla un grand coup de fouët. En cette extremité, le Medecin s'avisa d'un stratagème, qui fut de le défier à qui en joueroit le mieux, à la charge que le vaincu recevroit quelques

coups du vainqueur. L'autre accepta la condition, & le Medecin prenant la flûte, commença à en jouer du mieux qu'il put; puis la luy rendant, il prit le fouët de sa main, & le saisissant de son espee, tandis qu'il jouoit, la jetta par la fenestre, & appella les voisins à son aide. Ils acoururent aussitost, & enfonçant la porte, les trouverent tous deux aux prises; le Medecin ayant déjà reçu quelques coups, dont il portoit les marques sur le visage. Cette aventure ne fit pas moins rire la compagnie, que le combat du Cynique. Apres cela, le Medecin se mit à table pres d'Istiee, & l'on peut dire qu'il vint à la bonne heure, pour les maux qui arriverent en suite. Car sur ces entre-faites entra un valet d'Etemocle le Stoicien, qui dit que son Maistre luy avoit donné charge de lire tout haut une lettre qu'il tenoit en main: Apres en avoir obtenu la permission d'Aristenet, il s'aprocha de la luttiere, & commença à lire.

PHILON. C'estoit sans doute quelque Parainymphe de la mariée, ou quelque Epithalame, selon la coustume.

EYERNUS. Nous le croyions ainsi d'abord, mais cela en estoit bien estoigné; car le billet portoit ces mots, ETEMOCLE A ARISTENET. *Ma vie passée témoigne assez combien j'ay l'esprit éloigné de la débauche, car importuné tous les jours par de plus grands Seigneurs que toy, de manger avec eux, je ne leur ay jamais voulu accorder cette grace, à cause du dérèglement des festins; mais j'ay raison de me plaindre de ce que faisant profession d'amitié avecque moy depuis tant d'années, tu as oublié de me prier à la noce de ta fille; en quoy tu as d'autant plus de tort, que je suis ton voisin. Je n'en suis donc pas fâché pour moy,*

mais pour toy, comme une marque d'ingratitude. Car du resto, j'ou mets pas ma félicité à faire bonne chere; Et si je l'aimois, je reçois assez de presens de ceux qui savent mieux leur devoir que toy. Aujourd'huy mesme j'ay pu manger chez Pammonés, l'un de mes disciples, en un festin d'importance. Mais je n'y ay pas voulu aller, croyant que je serois prié icy. Ce qui me fasche le plus, c'est que tu en as prié d'autres, qui ne me valent pas; en quoy tu montres que tu n'as pas la cervelle trop bien faite. Je voy bien que tu l'as fait à la sollicitation de Zenothemis Et de Diphilo, à qui je voudrois fermer la bouche d'un seul argument; car ils ne savent pas seulement les elemens de la Philosophie, pour ne point parler des questions plus obscures Et plus épineuses. Mais j'ouys à la bonne heure de leur conversation; car pour moy qui ne trouve rien de grand que la vertu, le mespris ny la honte ne me touchent point. Toutefois, pour se rendre tout à fait inexcusable, j'ou s'ay abordé deux fois aujourd'huy, l'une chez toy, Et l'autre dans le Temple de Castor Et de Pollux, afin que tu ne puisses dire que tu n'as pas songé à moy. Voilà ce que j'avois à te représenter sur ce sujet. Que s'il te semble que je me mette en colere pour peu de chose, songe à celle qu'ont Diane, pour n'avoir pas esté conviée à un Sacrifice avec les autres Dieux, Et comme elle s'en vengea cruellement. Cependant, tu as negligé un Personnage comme moy, pour prier un Diphile; qui aime peut-estre trop son fils, pour estre son Precepteur; Et son valet s'en pourroit bien dire des nouvelles. Mais il ne faut parler mal de personne, ni troubler l'allegresse des festins, encore que Diphile le meritaist bien, pour

m'avoit débauché deux de mes disciples, dont je veux bien me taire, pour le respect de la Philosophie. Du reste, j'ay deffendu à mon valet de rien prendre, quand on luy voudroit donner quelque chose, pour montrer que ce n'est pas cela qui me fait parler. Tandis qu'on lisoit ces choses, je suois de deuil & de honte, & eusse voulu estre bien loin. Car tout le monde rioit à chaque parole, sur tout ceux qui connoissoient le personnage; & l'on s'estonnoit de ce qu'il leur avoit pû imposer si long-temps par la hauteur de ses sourcils, & la profondeur de sa barbe. D'ailleurs, [Aristenet ne l'avoit pas fait par mépris; mais parce qu'il ne croyoit pas qu'il dût venir, à cause de sa gravité. Comme le valet eut achevé, chacun jetta les yeux sur Diphile & sur son disciple, qui estoient si confus, qu'ils sembloient par là confirmer ce que l'autre en avoit dit. Cela surprit aussi Aristenet; mais pour le dissimuler, il tourna la chose en raillerie, & invita tout le monde à boire, renvoyant le valet, avec ordre de dire à son Maistre qu'il y songeroit. Quelque temps apres, Zenon se déroba du festin, Diphile luy ayant fait signe qu'il se retirast, & que son pere le souhaitoit ainsi. Mais Cleodeme qui ne cherchoit qu'une occasion de donner à dos aux Stoïques; Comment, dit-il, Cleanthe, Zenon, & Chrysipe font ces extravagances? Certes, on dira que toute vostre sagesse ne consiste qu'en paroles, & que vous n'avez que le masque de la vertu. Que voilà un grave Personnage, de se mettre en colere, pour n'avoir pas esté prié d'un festin, & de se comparer à Diane! & que cét exemple est de bonne grace en cette rencontre, & conforme à la réjouissance du jour!

Par les Dieux ! dit Hermon , qui estoit assis au dessus de luy , & savoit qu'on devoit servir un Sanglier, il en faut envoyer un morceau à Etemocle, de peur qu'il ne seche sur le pié, comme Melcagre , quoy que cela luy dust estre indifferent, selon la doctrine de Chrysipe. Quoy maraus ? dit alors Zenothemis en se levant ; Vous parlez de Chrysipe & de Cleanthe , & jugez par un imposteur de la vertu de ces grands Hommes ? Et qui estes-vous, Hermon & Cleodeme, dont l'un a coupé la perruque d'or de Castor & de Pollux, de qui il est Sacrificateur ; & l'autre a corrompu la femme de son disciple Softrate ; & ayant esté pris sur le fait , a souffert ce qu'il vouloit faire ? Et apres cela vous ne rougissez point, de parler des Stoïques ? Mais je ne suis pas le maquereau de ma femme, reprit Cleodeme ; & je n'ay jamais denié un déposit en Justice , ni presté à usure, ni voulu étrangler mes écoliers, pour ne m'avoir pas payé assez-tost. Tu ne peux nier, reprit Zenothemis en courroux, que tu n'ayes donné du poison à Criton, pour faire mourir son pere ; & en disant cela il but la moitié de son verre, & luy jetta le reste au nez ; dont le Platonicien qui estoit proche eut sa part, aussi bien qu'Hermon, qui commença à s'essuyer, & à se plaindre de cette insolence. Mais Cleodeme sans s'amuser aux paroles, empoigne Zenothemis par la barbe, & l'alloit assommer à coups de poing, si Aristenet ne l'eût retenu, & ne se fust assis entre deux pour les separer. Pour moy, contemplant ces choses, je disois en moy-mesme, que la Science sans les mœurs, ne servoit de rien ; & qu'elle corrompoit plustost l'esprit, qu'elle ne l'éclairoit. Car on voyoit là les plus savans hommes, qui se

*Il fait allusion au Sanglier Caydonien, qui estoit l'effet de la colere de Diane.*

faisoient moquer d'eux par leurs impertinences; & il n'y en avoit pas un d'eux tous, qui n'eust déjà fait quelque sottise; sans qu'on le peust attribuer à la débauche; puis que celuy qui avoit fait la plus grande, l'avoit faite à jeun. Au lieu donc que les Philosophes ont accoustumé de se rire des autres, les autres se rioient icy des Philosophes, & commençoient à se repentir de la bonne opinion qu'ils en avoient eue, comme ayant esté trompez par une fausse apparence. Car au lieu d'estre sages & modestes, ils faisoient les fous, & tout en mangeant se disoient des injures; puis venoient aux mains, lors qu'ils estoient las de crier. Le Cynique qui estoit yvre, pissait devant tout le monde, pour montrer sa liberté, sans aucun respect des femmes; & l'on eust dit que c'estoient les noces de Theris & de Pelée; car la lettre d'Etemocle fut véritablement la pomme de discorde, qui fut cause de tout le mal. Comme Cleodeme & Zenothemis continuoient à se harceler, quoy qu'Aristenet fust entre deux; C'est assez, dit le premier, que je t'aye convaincu aujourd'huy d'ignorance, demain je me vengeray d'une autre sorte. Répons-moy cependant, & ton compagnon aussi, pourquoy vous criez tant contre les richesses, & que vous ne songez qu'à amasser; que vous preschez la sobriété, & que vous vous crevez tout publiquement, & enragez lorsque vous perdez quelque bon morceau. Et disant cela, il voulut déplier la serviette que tenoit son valet qui estoit derriere; & eust tout répandu, si le garçon n'eust esté plus fort que luy. Courage, dit Hermon, Qu'ils te disent un peu, je te prie, pourquoy ils condamnent tant la volupté, & qu'ils sont plus déreglez que les autres? Qu'il réponde plu-

OU LES LAPITHES. 203

toft, dit Zenothemis, pourquoy il ne met pas les richesses entre les choses indifferentes? Mais toy-mefme, dit l'autre, & là-deffus la difpute aloit recommencer, lorsque le Platonicien prenant la parole; Cefsez, dit-il, de vous entrebatre, & je vous propoferay des questions pour entretenir la compagnie, où chacun parlera à fon tour, comme dans les Dialogues de Platon. Comme chacun eut approuvé la proposition, & particulièrement Aristenet & Eucrite, pour se délivrer de la peine où ils estoient, Aristenet s'alla remettre en fa place, croyant que tout estoit apaisé, & l'on aporta le dernier service, où il y avoit pour chacun une piece de gibier, & un morceau de venaison, de poisson, & de desfert; En un mot, tout ce qu'on peut honnestement, ou manger, ou emporter chez soy. Mais on avoit servy deux portions à chaque plat. En l'un, pour Aristenet & Eucrite; en l'autre, pour Hermon & Zenothemis. Pour Ion & Cleodeme, en un troisiéme, puis pour le marié & pour moy, & pour le Precepteur, & son disciple. Retien bien tout cecy, car il est necessaire au sujet. Alors Ion commença à dire, après s'estre excusé de ce qu'il parloit le premier, Qu'il eust esté à propos de parler des idées & des substances incorporelles, ou bien de l'immortalité de l'ame; mais parce qu'il y avoit là des gens qui ne manqueroient pas d'y contredire, qu'il discoureroit du mariage; Et premierement, qu'il seroit à souhaiter qu'on se peust passer de femmes, suivant la doctrine de Platon & de Socrate, & se contenter de l'amour des Philosophes; mais puis que cela ne se pouvoit, qu'elles devroient estre pour le moins communes, pour bannir la jalousie. Cela fit éclater de rire tout le monde qui ad-

*De fami-  
glier, de  
lia. vj  
etc.*

mira le jugement du Philosophe, de laisser l'amour des garçons devant des Dames, & de parler de la communauté des femmes en une noce. Mais le Rheteur ne pût s'empescher de reproches tout haut au Platonicien, son extravagance, Et comme la dispute commençoit à s'échauffer, le Grammairien pour les faire taire, lut l'Epithalame qu'il avoit fait, où il comparoit la mariée à Venus & à la Lune; & le marié à Nerée & à Achille; ce qui fit encore rire la compagnie. La risée estant passée, il ne restoit plus, sinon que chacun prist sa part du service. Aristenet & Eucrite n'eurent aucun différent pour ce sujet, non plus qu'Ion & Cleomede, ni le marié & moy. Car outre que les parts estoient égales, on avoit mis à chacun la sienne de son costé. Mais Diphile voulut prendre celle de son disciple avec la sienne, parce que le disciple s'estoit retiré, & il tirailloit contre les valets, qui furent à la fin plus forts que luy; ce qui fit rire chacun; sur tout, lors qu'on vit qu'il s'en fâchoit, comme d'une grande injure. Zenothemis aussi s'empara de l'oiseau d'Hermon, qui estoit plus gras que le sien; à quoy l'autre s'opposant, il nâquit entr'eux un grand combat, comme entre les Grecs & les Troyens, pour le corps de Patrocle. Là dessus s'estant fait une grande huée, ils commencerent à s'entrebatre chacun avec leur oiseau, & à s'en donner par les jouës; puis se prenant à la barbe, appellerent à leur secours, l'un Cleodemus, & l'autre Alcidas & Diphile; de sorte que tous les Philosophes prirent party, hormis le Platonicien, qui demoura neutre. Comme on estoit aux mains, Zenothemis prit la grande coupe d'Aristenet, & la jetta à la teste d'Hermon, mais il faillit son coup,

*Il fait allusion à l'incertitude de l'Académie.*

& alla casser la teste du pauvre marié; ce qui fit jetter un grand cry aux femmes, qui entrerent là-dessus dans la meslée, & la mariée toute la premiere, comme celle qui y avoit le plus d'interest; puis la mere toute tranlée, de voir couler le sang de son fils. Cependant, le Cynique faisoit le mouliner avec son baston, & en rompit la teste à Cleodeme, & à Hermon la mâchoire; puis blessa quelques valets qui se voulurent entremettre de les secourir. Les autres ne laissoient pas de se bien deffendre, & Cleodeme d'un coup de poin,

*Du bout du doigt dans l'œil.*

jetta un oeil hors de la teste à Zenothemis, & luy aracha le nez à belles dents; & comme Diphile accouroit à son secours, Hermon le renversa cul par dessus teste. Le Grammairien fut aussi blessé, comme il se vouloit mesler de les separer, & reçut dans les dents un coup de pié de Cleodeme, qui le prenoit pour Diphile, de sorte qu'il vomissoit le sang avec les dents, comme dit son Homere. Tout estoit plein de cris & de tumulte; les femmes environnoient le marié en pleurant, & l'on avoit bien de la peine à les appaiser. Mais le plus grand de tous les maux, estoit Alcidamas, qui imitant son Hercule, faisoit des merveilles de sa massuë, & si elle ne se fust rompuë dans sa main, je ne say ce qui en fust arrivé. Pour moy je me tenois colé contre la muraille, sans m'entremettre des querelles des Philosophes, ni me mesler de ce que je n'avois que faire, instruit par l'exemple d'Istée, qui avoit reçu un *qui pro quo* fort dangereux, en se voulant mêler de les separer. On eust dit que c'estoit le combat des Centaures & des Lapithes. Car vous eussiez vû renverser les tables & les bufets, voler les plats & les assietes, jetter les coupes à la teste, & couler le sang avec

le vin. A la fin, Alcidas ayant renversé d'un coup de baston la lumiere, le danger crût par l'obscurité; mais les valets en ayant rapporté quelque temps apres, tout se tourna en risée. Car on vit Alcidas qui levoit la jupe à une Musicienne, & Dionysodore qui s'estoit accommodé d'une coupe d'or, qui luy tomba de dessous son manteau dans la surprise, mais il s'excusa sur ce que son la luy avoit donnée pour la garder, de peur qu'elle ne fust rompuë; & Ion le confirmoit. Voilà comme le combat finit par une raillerie. Cependant, on emportoit les blesez en fort piteux estat; & particulièrement Zenothemis, mutilé du nez & de l'œil, & criant fort haut de la douleur qu'il souffroit; ce qui ne pût empêcher Hermon avec sa mâchoire fracassée, de crier, Victoire, & les Stoïques avouèrent que la douleur estoit un mal. Le Medecin Dionique mit le premier appareil à la playe du marié, qui estoit fort profonde; & il fut emporté avec sa teste entortillée, dans le char qu'on avoit préparé pour la maistresse. En suite, il pensa les autres, qui furent emportez aussi chacun chez eux, apres avoir reposé quelque peu; & ne pûrent empêcher la pluspart de rendre gorge par les chemins. Alcidas se coucha de travers sur un liêt, d'où l'on ne pût jamais le faire lever. Voilà comme se passa le festin, dont tu as voulu savoir le détail, & duquel on peut dire avec le Poëte; *Qu'il arrive bien des choses contre l'esperance des hommes.* Car qui eust jamais crû voir des Philosophes s'estropier à une noce? Mais cela nous apprend à ne nous point mêler parmi eux, quand nous n'y avons que faire.



## LA DEESSE DE SYRIE.

*C'est la description d'un Temple, où il est parlé de son origine, & de ses ceremonies. Du reste, je doute que cette piece soit de Lucien ; car il y a quelque chose qui sent la superstition ; outre, qu'elle est en langue Ionique.*

**I**L y a en Syrie, assez près de l'Euphrate, une ville qu'on nomme Sacrée, à cause qu'elle est dédiée à Junon l'Assyrienne, car il semble qu'elle ne se nommoit pas de la sorte du commencement, & qu'elle ait pris ce nom depuis que les grands mysteres s'y celebrent. J'ay fait dessein de mettre icy ce qu'elle a de plus remarquable, non seulement pour les Festes & les Sacrifices ; mais encore pour ce qui concerne le Temple, & son origine. Et je ne diray rien que ce que j'ay vû moy-mesme qui suis du pais, ou ce que j'ay appris des Sacrificateurs de la Deesse, encore ne sera-ce que pour les choses qui se sont passées devant moy, & que je n'ay pû savoir que par le rapport d'autrui. Les Egyptiens sont les premiers de tous les peuples que nous connoissons, qui ayent eu quelque lumiere des choses divines, & qui ayent éably des Temples, des mysteres, & des ceremonies. Car les Assyriens l'ont appris d'eux quelque temps après, & ont ajouté au culte des Dieux, celuy des Idoles, parce qu'il n'y en avoit point d'abord chez les Egyptiens. Il y a des Temples en Syrie presque aussi anciens que ceux d'Egypte, dont j'ay vû une

grande partie. L'Hercule de Tyr est beaucoup plus ancien que celui des Grecs, quoy que l'Egyptien le soit encore plus que luy. Il y a aussi un grand Temple en Phenicie parmy les Sidoniens, qui est dedié à Astarte, que je croy estre la Lune; encore qu'un Prestre du Tēple m'ait dit que c'est Europe, la sœur de Cadmus & la fille d'Agenor, qui disparut je ne sçay comment; & qu'en suite ceux du país luy bastirent ce Temple, & publierent que Jupiter l'avoit ravie pour sa beauté. On la voit encore gravée sur leur monnoye, assise sur un Taureau; mais il y en a qui ne croyent pas que ce soit elle à qui ce Temple est dedié. Il y a encore dans le país un grand Temple d'un autre Dieu qui n'est pas Assyrien, mais Egyptien, de la ville d'Heliopolis; toutefois je ne l'ay pas vû, quoy que je sache qu'il est aussi fort ancien. Mais j'ay vû à Byblis le grand Temple de Venus; où l'on celebre tous les ans les mysteres d'Adonis, auxquels je suis initié. Car on dit que ce fut en ce país-là qu'il fut tué par un sanglier; & en memoire de cette aventure, on luy fait tous les ans un deuil public, où l'on se bat & se lamente; puis on luy dresse des funerailles comme à un mort, bien que le lendemain on celebre sa resurrection. Car on dit qu'il s'est envolé dans le Ciel; & l'on se rase la teste comme font les Egyptiens, à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas estre rasées, sont contraintes de se prostituer tout un jour aux étrangers; & l'argent qui vient de cette débauche, est consacré à la Deesse. Mais il y a des Bybliens qui disent que c'est pour Osiris que se font toutes ces ceremonies; & qu'il est enterré en leur país, & non en Egypte. Et pour marque de cela, qu'il arrive

arrive tous les ans une teste, du bois qu'on nomme Papyrus, qui est portée par mer, d'Egypte à Byblis, en l'espace de sept jours; & je l'ay veüe moy-mesme. Il y a encore une autre merveille en ce pais-là; c'est qu'une riviere qui porte le nom d'Adonis, & se rend du Liban dans la mer, change de couleur en certains temps, & teint la mer comme de sang; ce que l'on impute à miracle, & c'est le temps qu'on prend pour célébrer les mysteres d'Adonis, parce qu'on croit que ce fust alors qu'il fut blessé dans la forest du Liban. Voila comme la pluspart le content: mais un homme du pais m'a dit une raison plus vray-semblable de cette merveille; Que la terre du Liban estant rougeastre, est soufflée par les vents dans la riviere à certains temps de l'année, ce qui la rend de cette couleur; & je trouve cela plus raisonnable, quoy qu'on puisse imputer ces vents à une cause superieure. Du reste, j'ay monté de Biblis sur le Liban, le chemin d'une journée, pour voir un Temple de Venus fort ancien, qui a esté basty par Cynire. Voila tous les vieux Temples de quelque consideration, qui sont en Syrie. Mais parmy cette quantité, je ne pense pas qu'il y en ait de plus beau ni de plus auguste que celui dont je veux parler. Car outre les Ouvrages de grand prix, & les offrandes qui y sont entres-grand nombre, il y a des marques d'une divinité presente. On y voit les statuës suër, se mouvoir, rendre des Oracles; & l'on y entend souvent du bruit, les portes estant fermées. Aussi est-ce le plus riche de tous ceux qui sont venus en ma connoissance. Car on y aporte des presens de toutes parts, d'Arabie, de Phénicie, de Capadoce, de Cilicie, d'As-

Syrie, & de Babylone; Et j'ay vû le tresor avec tous les ornemens, & les autres choses qui égalent le prix de l'or & de l'argent. Pour les festes & les solennitez, il ne s'en trouve tant nulle part. Comme je m'enquerois de l'origine du Temple, & du Dieu qu'on y adore, j'apris plusieurs choses, les unes secretes, les autres publiques; mais la pluspart fabuleuses, quoy qu'il y en ait de conformes à celles de la Grece; & je les veux rapporter ici, bien que je ne les aprouve point. La plus commune opinion est, que Deucalion de Sythie en est le fondateur. Car les Grecs disent que les premiers hommes estant cruels & insolens, sans foy, sans hospitalité, sans humanité, perirent tous par le deluge, la Terre ayant poussé hors de son sein quantité d'eaux, qui grossirent les fleuves, & qui firent déborder la Mer, à l'aide des pluyes; de sorte que tout fut inondé. Il ne demeura que Deucalion, qui s'estoit sauvé dans une Arche avec sa famille, & une couple de bestes de chaque espece, qui le suivirent volontairement, tant sauvages que domestiques, sans s'entremanger ni luy faire mal. Il vogua ainsi jusqu'à ce que les eaux furent retirées, puis il repeupla le genre humain. Mais ceux de la ville dont je parle, ajoutent à cecy une autre merveille, qu'il s'ouvrit un abîme en leur país qui engloutit toutes les eaux, & que Deucalion en memoire de cette aventure, y dressa un Autel, & bastit un Temple, qui est celuy dont nous parlons. On y voit encore une ouverture qui est fort petite; mais je ne say si elle n'a point esté autrefois plus grande. Pour preuve de ce qu'ils disent, les habitans du país avec toute la Syrie, l'Arabie, & les peuples de delà l'Euphrate, acourent

LA DÉSSE DE SYRIE. 217

deux fois l'an à la Mer voisine, d'où ils puisent de l'eau en quantité ; qu'ils viennent verser dans le Temple, où elle se perd par ce trou, & l'origine de cette ceremonie est encore attribuée à Deucalion, pour faire souvenir de cét accident. Voilà la plus ancienne opinion, touchant ce Temple, mais il y en a qui croient qu'il a esté fondé par Sémiramis, en l'honneur de sa mere Derceto, dont j'ay vû la figure en Phénicie, qui est une femme de la ceinture en haut, dont le bas finit en queue de poisson ; mais la statue qui est en ce Temple, porte la ressemblance d'une femme toute entière, & cette opinion n'a point de preuve certaine. Cependant, les poissons & les colombes sont sacrées en Syrie, de sorte qu'on n'en mange point ; ce qui vient à ce qu'on dit de Derceto & de Semiramis, dont l'une est demy poisson, & l'autre a esté changée en colombe. Pour moy, je croy aisément que le Temple a esté basti par Sémiramis ; mais je ne croy pas que ce soit en l'honneur de sa mere ; car il y a assez de gens en Egypte qui ne mangent point de poisson, & si ce n'est pas à cause d'elle. On dit encore une autre chose, que j'ay aprise d'une personne digne de foy, que ce Temple a esté consacré à Rhéa par Atis, qui a le premier enseigné aux hommes ses mysteres. Car tout ce qu'en savent les Lydiens, les Phrygiens, & les Samothraces, vient de luy, qui estoit Lydien. Depuis que Rhéa l'eut fait Eunuque, il vécut en femme, & en prit l'habit ; & en cét état il courut le monde, où il divulgua ses cérémonies & ses mysteres. Lors qu'il fut arivé en Syrie, & qu'il vit que les peuples de delà l'Eufrate ne le vouloient pas recevoir, il s'y aresta, & y bastit un Temple à la Déesse

comme plusieurs choses le témoignent. Car la statue est sur un char atelé par des lions, & tient un tambour à la main, estant coffée de tours, comme les Lydiens la dépeignent. Voilà ce qu'on en dit, & que ces Prestres ne se charrent pas en l'honneur de Junon, mais de Rhéa, à l'imitation d'Atis, dont je rendray pourtant ailleurs une raison plus vraisemblable. Cependant, ce qu'on publie de ce Temple, qui se rapporte aux Grecs, me plaist fort; que la Déesse est Junon, & le Temple l'ouvrage de Bacchus, fils de Seméle, lors qu'il passa par cette contrée, en son voyage d'Ethiopie. Car on voit encore dans le thresor, des vestemens étrangers, des pierres précieuses des Indes, des dents d'Elephant; & il y a au paruis du Temple deux Priapes d'une grandeur extraordinaire, avec cette inscription; *Que Bacchus les a consacré à Junon sa belle-mere.* Ces preuves-là suffiroient s'il n'y en avoit encore de plus fortes; car les Grecs dressent des Priapes à Bacchus; & dans ses cérémonies portent de petits hommes de bois, qui en sont fort bien fournis, que l'on nomme Neurospastes; & il se trouve un petit homme d'airain dans ce Temple à la main droite, qui en a un tres-grand. Je parleray maintenant du Temple, de sa situation, & de son origine. On dit que celuy qui est à present, n'est pas l'ancien, qui a esté ruiné par le temps; mais que celuy-cy a esté basty par la Reine Stratonice, qui est celle comme je croy, qui fut aimée par son beau-fils, & dont l'amour fut découvert par l'adresse d'un Medecin. Car ce jeune Prince estant tombé malade, comme ce Medecin luy vit les yeux mourans, la voix languissante, la couleur passe, & le reste des marques de cette passion, sans autre mal aparent, il se douta

de ce que c'estoit ; & pour en découvrir la cause, il fit entrer toutes les Dames de la Cour dans la chambre du Prince, l'une apres l'autre, tandis qu'il avoit la main sur son cœur, & vit qu'il ne s'émût pour pas une que pour Stratonice, & que le cœur commença à luy battre, lors qu'il la vit, avec un tremblement & une sueur par tout le corps. Alors il fut trouver le Roy, qui estoit fort en peine de la maladie de son fils, & Roy dit qu'il se faisoit résoudre à le perdre, parce que son mal estoit incurable. Comme ce Prince luy eut demandé ce que c'estoit, C'est, dit-il, un crime, plutôt qu'une maladie ; car il est amoureux de ma femme. Alors, le Roy commença à le conjurer de luy en acorder la jouissance, & de n'estre point cause de sa perte, qui causeroit un deuil general par tout l'Empire. Il ajouta à cela plusieurs choses, pour excuser la passion de son fils. Mais le Médecin feignant d'estre mécontent, de se voir contraint d'abandonner sa femme, demanda au Roy si le jeune Prince estoit amoureux de la sienne, s'il voudroit faire ce qu'il luy conseilloit ; ce que le Roy ayant assuré : C'est d'elle, dit-il, qu'il est amoureux ; mais je ne l'ay pas voulu declarer d'abord, que je n'eusse découvert vostre sentiment. Cela eut tant de pouvoir sur l'esprit du Roy, qu'il ceda à son fils, la Reine & l'Empire, & se retira vers Babylone, où il fit bastir une ville de son nom, sur l'Euphrate. Voilà comme le Medecin découvrit la maladie de ce ieune Prince & la guerit. Mais avant que cette Princesse eust quitte son premier mary, Junon luy aparut en songe, & luy commanda de bâtir un Temple dans la ville Sacrée, la menaçant de plusieurs maux, en cas de refus. Elle négligea cet advertissement d'abord ; mais estant tombée,

#### 214 LA DEESSE DE SYRIE.

malade d'une grande maladie, elle le dit à son mary; & par son avis, fit vœu de bastir ce Temple, apres avoir apaisé la Déesse, par des sacrifices. Elle ne fut pas plustost guerie, qu'elle partit par ordre du Roy, pour aller accomplir son vœu, avec une suite nombreuse, dont une partie estoit pour l'accompagner, & l'autre pour servir à la structure du Temple. Le Roy mesme envoya avec elle un jeune Seigneur qu'il aimoit extrêmement, nommé Combabe, quoy que celui-cy fist tout ce qu'il püst pour s'en excuser, de peur que sa jeunesse & sa beauté ne donnassent quelque prise à la médifance. Mais comme il vit que le Roy le vouloit abloïment, il se retira chez luy fort triste, apres avoir obtenu sept jours pour se preparer au depart. Il commença là à déplorer sa condition, de se voir sur le point de perdre les bonnes graces du Prince, dont il estoit le favori, & peut-estre la vie, s'il venoit à estre accusé du crime qu'il aprehendoit. Dans ce desespoir, il se coupa les parties qui pouvoient donner du soupçon de luy; & les ayant fait embaûmer, les porta au Prince dans un vase cacheté, & luy dit qu'il le prioit de luy garder ce thresor jusqu'à son retour, ce que le Prince luy promit, & apres l'avoir sellé de son seau, il le remit entre les mains de ceux qui avoient la garde de son cabinet. Combabe partit en suite, & fut trois ans à son voyage. Cependant; ce qu'il avoit aprehendé, arriva; car cette jeune Princesse devint amoureuse de luy, par une longue frequentation, en l'absence de son mary. Ceux du país l'attribuent à la colere de Junon, pour avoir trop tardé à executer ses commandemens, & au desir qu'eut cette Déesse de faire paroître

la vertu de Combabe. Du commencement, Stratonice fit tout ce qu'elle pût pour vaincre ou dissimuler son amour ; mais comme elle vit que cela ne seroit qu'à l'augmenter ; & que l'entretien continuel d'un jeune Seigneur si accompli , l'alloit de plus en plus , elle resolut à la fin de se déclarer. Pour le faire plus adroitement , elle fit un grand festin , afin d'avoir moins de pudeur , & de le pouvoir attribuer à gayeré. Et comme ils eurent soupé elle entra dans l'appartement de Combabe , & luy découvrit sa passion. Il luy répondit premierement qu'il voyoit bien que c'estoit par galanterie , & pour l'éprouver , afin de se moquer après de luy ; & lors qu'il vit qu'elle persistoit dans son dessein , il s'excusa sur la fidelité qu'il devoit à son maistre. A la fin , comme elle ne recevoit aucune excuse , il luy fit voir qu'il n'estoit pas en estat de la servir , ajoutant les raisons qui l'avoient pû obliger à se faire ce sanglant outrage. La Princesse surprise d'un accident si imprévû quitta la poursuite , & non pas son amour ; de sorte qu'elle ne pouvoit vivre sans luy ; & tâchoit à divertir sa passion , dans la douceur de son entretien. Cette affection a passé depuis aux Prestres du Temple , qui deviennent ainsi amoureux des femmes , & elles d'eux , sans que les maris en prennent aucune jalouse , l'imputant à la divinité. Cependant, l'amour de la Reine devint si public, qu'il vint jusqu'aux oreilles du Roy, dont ce Prince indigné, rapella Combabe en diligence. Quelques-uns disent que ce fut la Princesse mesme qui l'accusa del'avoir voulu corrompre , comme Phedre fit Hipolite, voyant qu'elle n'en pouvoit venir à bout. Mais

*Ils font  
Eunu-  
ques.*

je ne puis croire, si elle l'aimoit véritablement, qu'elle se pût résoudre à le perdre. Quoy qu'il en soit, comme il se fut rendu en diligence près du Roy, assuré sur sa vertu, il ne fut pas plustost arrivé, qu'il fut arresté prisonnier, & le Roy ayant assemblé son Conseil, l'acusa publiquement d'avoir débauché la femme, trahy son bien-facteur, & souillé les mysteres des Dieux, par un adultere. Toutes les excuses qu'il eût pû alleguer, ne luy eussent servy de rien, parce que la vray-semblance faisoit contre luy, & qu'il y avoit là une infinité de faux témoins pour le condamner. Aussi ne respondit-il rien à ces accusations, mais comme il vit qu'on l'alloit envoyer au supplice, il pria le Roy de luy remettre entre les mains le dépost qu'il luy avoit donné, comme l'acusan sous main de se le vouloir aproprier. Le Prince l'ayant fait venir aussi-tost, il rompit le cachet, & fit voir les pieces justificatives de son innocence. Alors le Roy tout confus, courut l'embrasser, & se plaignit à luy du crime qu'il avoit commis contre soy-mesme. Mais pour le consoler du mal qu'il luy avoit fait, il envoya sur le champ tous ses accusateurs au suplice; & ils recurent la mort, sur le point qu'ils atendoient la récompense. En suite, il cōbla ce jeune Seigneur de nouvelles faveurs, & voulut qu'il n'y eût rien de secret pour luy, & qu'il pût entrer à toute heure où estoit le Roy. Apres, il le renvoya à sa priere, travailler à l'accomplissement de l'ouvrage qui estoit demeuré imparfait, & pour recompense de sa vertu, il luy fit dresser une statuë d'airain dans ce mesme Temple, en habit d'homme, avec un visage de femme, fait de la main du meilleur Maistre de ce temps-là. On dit que plusieurs de ses amis par complaisance

*Hermès le  
Rhodien.*

complaisance par inspiration, se firent Eunukes à son exemple, & qu'ils alerent passer là avec luy, le reste de leurs jours, pour le consoler. Cette coutume se conserve encore parmy les Prestres de ce Temple, mais ils n'ont plus ny d'autre habit, ny d'autres occupations que celles des femmes, & cela par une rencontre malheureuse qui arriva encore à Combabe. Car on dit qu'une jeune étrangere estant devenue amoureuse de luy, se tua de desespoir, apres qu'elle eut appris ce qu'il estoit; de sorte que touché veritablement de ce malheur, il ne s'habilla plus depuis qu'en femme, afin que personne à l'avenir n'y fût trompé. Voilà l'histoire de Combabe. Je parleray tantost plus particulièrement de ces Prestres, & diray leurs coutumes & leurs ceremonies; mais je veux avant cela vous décrire le Temple & sa situation. Il est basti au milieu de la ville sur une coline, & ceint de deux murs, dont l'un est fort ancien, & l'autre tout nouveau. Il y a un parvis de cent toises, où sont ces priapes dont j'ay parlé, qui ont trois cent brasses de haut. Nonobstant tout cela, il y a un homme qui y monte deux fois par an, & qui y demeure perché l'espace de sept jours. La plupart croyent qu'il converse là haut avec les Dieux, qui entendent de plus près ses prieres, & qu'il leur demâde l'abondance & la fertilité du pais. Mais les autres croyent que c'est en memoire du déluge, où les hommes se sauverent au plus haut sommet des arbres & des rochers. Toutefois, je croy plûstot que c'est en l'honneur de Bacchus, parce que les priapes qu'on lui dresse, ont acoustumé d'avoir un homme de bois au haut bout, *Ou, par*

*Voy les Remarques.*

dont je ne diray pas la raison. Or ces gens-cy *et qu'il*

ne le fait  
pas, ou  
parce  
qu'elle  
est my-  
stérieuse.

Y montent de cette sorte; Ils se lient à travers le corps avec la statue; & apuyant le bout du pié sur les endroits qui débordent, se guident en haut, levant la corde où ils sont atachez, à mesure qu'ils montent, comme font ceux qui grimpent sur les palmiers en Egypte & en Arabie. Lors qu'ils sont au haut, ils jettent en bas une corde qu'ils ont portée avec eux, par le moyen de laquelle ils tirent à eux du bois pour se huter, & le reste de leurs commoditez. Ceux qui entrent leur donnent quelque piece, soit d'or ou d'argent, ou de cuivre; & disent leur nom à un homme qui est en bas, qui en avertit celuy qui est en haut, lequel prie aussi-tost pour eux, en sonnant une clochette qui fait grand bruit. On dit qu'il passe là les nuits entieres sans dormir; & que si-tost qu'il veut s'endormir, il y a un Scorpion qui le réveille, ce que je ne sçay point; mais cela fait partie de ces mystères; Et véritablement, la crainte qu'il a de tomber, pourroit toute seule luy dérober le sommeil. Le Temple est tourné vers l'orient & ressemble à ceux d'Ionie, il est élevé hors de terre de la hauteur de deux toises, & l'on y monte par de petits degrez de pierres; après quoy l'on trouve un grand portique, d'une structure admirable. Les portes du Temple sont d'or, aussi bien que la couverture, sans parler du dedans qui brille par tout de mesme métal. On y sent une odeur telle qu'on dit qu'il y a en l'Arabie heureuse, qui dure fort longtemps, & qui se fait sentir de fort loin, de sorte qu'on s'en souvient toute sa vie. Le Temple est distingué en deux parties, dont l'une est comme le sanctuaire, où l'on monte par quelques degrez, mais il n'est permis qu'aux Prêtres d'y

LA DÈSSE DE SYRIE. 113

entrer, & seulement aux principaux, encore qu'il soit tout ouvert. Au dedans sont des statues d'or de Jupiter & de Junon, toutes deux assises, mais l'une portée sur des bœufs, & l'autre sur des lions. Ils appellent Jupiter d'un autre nom, quoy que la statue soit toute semblable aux autres du mesme Dieu. Mais celle de Junon a quelque chose de plusieurs autres Déeses, car elle tient un septre en une main, & en l'autre une quenouille; elle a la teste couronnée de rayons, elle est coëffée de tours; elle est ceinte d'une écharpe, comme la Vénus céleste. Elle est aussi ornée d'or & de pierreries de diverses couleurs, qu'on apporte de toutes parts, tant d'Egypte & d'Ethiopie, que d'Armenie, Médie, Babilone, & des Indes mesmes: Mais ce qui est de plus merveilleux, c'est une pierre précieuse qu'elle a sur la teste, qui jette tant de clarté, que tout le Temple en est éclairé la nuit, c'est pourquoy on luy a donné le nom de lampe; mais de jour elle n'a presque point de lumiere, & paroist seulement comme de feu. Cette statue a une autre merveille; c'est que de quelque costé qu'on la considere, il semble toujours qu'elle vous regarde. Entre cette figure & celle de Jupiter, il y en a une autre de mesme métal, qui n'a point de nom; aussi ne ressemble-t-elle à aucune statue des Dieux, & l'on se contente de la nommer, la statue. Les uns disent que c'est Bacchus, les autres Dercalion ou Semiramis, à cause qu'elle a une colombe d'or sur la teste. C'est elle qu'on porte deux fois l'an vers la Mer, lors qu'on va puiser l'eau dont j'ay parlé. A la main gauche du Temple, il y a une niche pour la statue du Soleil; mais elle n'y est point. Car ces peuples ne font

*Minerve, Vénus, la Lune, Rhéa, Diane, Némésis, Les Parques.*

*Sardonix, Hyacinthes, Emeraudes, &c.*

*Ou, ni de forme particulière, mais porte l'image des autres Dieux.*

*Ou, au haut,*

point de representation du Soleil ny de la Lune, Parce qu'ils disent que ce sont des Dieux visibles, au lieu que les autres ne se voyent point; c'est pourquoy on en garde l'image. En suite est la statuë d'Apollon, puis Atlas, Mercure & Lucine; mais Apollon est peint barbu, & en un âge parfait, & non pas en jeune homme, comme de coûtume, parce qu'ils disent que c'est une imperfection. Sa statuë a encore cela de particulier, qu'elle est habillée, au lieu que les autres statuës de ce Dieu ne le sont point. J'en pourois contér plusieurs autres particularitez; mais je me contenteray de remarquer la principale, qui est l'Oracle, qu'Apollon rend luy-mesme, au lieu qu'ailleurs ce sont ses Prestres. Quand il veut prédire, il s'ébranle. Alors ses Prestres le prennent sur leurs épaules; & s'ils ne le font, il se meut de luy-mesme, & suë. Lors qu'ils le tiennent, il les conduit où il veut, & les guide comme un cocher fait ses chevaux, tournant deçà & delà, & passant de l'un à l'autre; tant que le souverain Prestre l'interroge de ce qu'il veut savoir. Si la chose luy déplaist, il recule; sinon il s'avance, & je l'ay veu une fois s'élever & marcher par l'air. Voilà comme ils devinent sa volonté; & ils ne font rien en public ny en particulier, sans l'avoir consulté auparavant. Il prédit le changement des temps & des saisons, & la mort mesme; jusques-là que cette statuë sans nom, que l'on porte vers la Mer, ne se remuë que par son ordre. Voilà comme le Temple est fait par dedans. Dehors il y a un grand Autel d'airain, avec plusieurs statuës, tant de Rois que de Sacrificateurs, dont je diray les principales. Celle de Sémiramis est à main

gauche, étendant la main, & montrant le Temple; & voicy la raison qu'on en dit. Comme elle eut commandé un jour qu'on n'adorast qu'elle par tout son Empire, elle tomba dans de grandes calamitez; qui l'ayant fait devenir sage, elle ordonna qu'on adorerait désormais Junon au lieu d'elle; c'est pourquoy elle fait signe de la main que c'est elle qu'il faut adorer. J'y ay veu aussi les statues d'Hélène, d'Hécube, & d'Andromaque; celles de Pâris, d'Hector, d'Achille, de Nirée, de Progné & de Philoméle; celles-cy en l'estat qu'elles estoient avant que d'estre changées; & Téréc peint en oiseau. Il y en a encore une autre de Semiramis, celle de Combabe dont j'ay parlé, une de Stratonice; qui est fort belle; & une autre d'Alexandre, peint au naturel, avec Sardanapale tout auprès; mais en autre figure & en autre habit. Au parvis du Temple sont plusieurs bestes sauvages & privées, qui vivent ensemble sans se faire mal, ny à personne; ce qu'on impute à la divinité, à laquelle elles sont consacrées. Il y a plusieurs Prestres, dont les uns sont employez à égorger les victimes, les autres à faire des éfusions; ceux-cy à porter le feu, ceux-là à servir à l'Autel. Il y en avoit de mon temps plus de trois cent, seulement ocupez aux sacrifices. Ils sont tout habillez de blanc, & portent un chapeau sur la teste; mais le souverain Pontife est vestu de pourpre, avec une Tiare d'or, & s'élit tous les ans. Il y a une autre multitude de gens qui servent aux Ceremonies, comme joüeurs de flûtes & de chalumeaux, & Prestres chastrez; sans parler des femmes éprises de fureur prophetique. On sacrifie deux fois le

*Che-  
vaux,  
bœufs,  
lions,  
ours,  
aigles.*

*Ou, por-  
cs.*

222 LA DÉSSE DE SYRIE

joar, & chacun se trouve au sacrifice ; mais l'offrande est mort à ceux de Jupiter, au lieu qu'on célèbre ceux de Junon avec force chansons, au son des flûtes & des cymbales, sans qu'on sache la raison de cette diversité. Il y a un estan fort poissonneux près du Temple, où il y a de grands poissons qui ont chacun leur nom, & qui viennent quand on les appelle. J'en ay veu un plusieurs fois qui avoit sur l'aileron de l'épine du dos, un petit ouvrage d'or qu'on y avoit appliqué. On dit, mais je ne l'ay pas éprouvé, que cét estan à deux cent brasses de profondeur ; mais il y a un Autel de pierre au milieu, qu'on dit qu'il se remue, & plusieurs le croient ; mais je pense qu'il est porté sur des colonnes, qui sont au fond de l'eau. Cét Autel est toujours couronné & encensé par des personnes qui y abordent à toute heure à la nage, pour faire leurs devotions. On y fait aussi de grandes festes, qu'on appelle les décentes du Lac, où l'on porte tous les Dieux, & Junon toute la première ; de peur que Jupiter n'enviase devant elle les poissons ; car on tient que cela les feroit tous mourir. Elle le devance d'oc, & le prie de se retirer ; ce qu'il fait à la fin, après quelque contestation. Les plus grandes cérémonies se font à la Mer, dont je ne diray rien, parce que je ne m'y suis pas trouvé ; mais ceux qui y vont, en rapportent chacun un vase plein d'eau, qui se doit ouvrir par l'un des Prestres Eunuques, qui demeure sur le bord du Lac, & qui rompt le cachet pour de l'argent ; ce qui luy est de grand revenu. Au retour, on épanche l'eau dans le Temple, à l'honneur du Dieu, & après avoir sacrifié, on se retire. La plus grande feste que j'y aye veüe, est au commence-

## LA DÈESSE DE SYRIE. 213

ment du Printemps, & s'appelle la Torche ou le bûcher. On coupe pour cela de grands arbres, que l'on plante à l'entrée du Temple; & l'on y pend des brebis & des chèvres, & autres animaux tout vif, avec des habits, & des ouvrages d'or & d'argent; puis on y met le feu, après avoir promené les Dieux à l'entour.

Plusieurs acourent à cette feste, tant de la Syrie que des Provinces voisines, & chacun y apporte ses Dieux. On s'assemble à certains jours dans le Temple, où sont plusieurs de ces Eunuques dont j'ay parlé, & d'autres qui sont employez au service divin, qui se donnent le foiet les uns aux autres sur les épaules, après s'estre tirez du sang des coudes.

Cependant, on joue du tambour & de la flûte, & l'on chante des Hymnes & des Cantiques, qui sont inspirez sur le champ: mais cela se fait hors du Temple, & ceux qui le font, n'y peuvent entrer.

Quelques-uns entrent alors en fureur; & après avoir jetté de grands cris, tirent leurs couteaux & se coupent les parties naturelles, puis courent tout nuds par la ville, les tenant en leur main, & les jettent dans une maison, d'où l'on est obligé de leur fournir des habits de femmes. Quand ces Eunuques sont morts, on ne les porte pas au bûcher cōme les autres, mais leurs compagnons les chargent sur leurs épaules, & les transportent hors de la ville, où ils les couvrent de pierres, puis se retirent; mais ils n'oseroient entrer de sept jours au Temple, encore faut-il qu'ils se purifient auparavant.

Lors qu'ils ont veu un corps mort, ils n'oseroient aussi y entrer que le lendemain: mais les parens du mort n'y peuvent aller, qu'après

*Ombaufre.*

trente jours , & seulement après s'estre rasé la teste. Les bestes qu'on immole , sont des taureaux , des vaches , des brebis , & des chèvres : mais on n'y sacrifie jamais de pourceau , quoy que quelques-uns croyent que ce n'est pas par abomination , mais par respect ; & que c'est pour cela aussi qu'ils n'en mangent point.

De tous les oiseaux , le pigeon leur est le plus saint , & ils ne l'oseroient seulement toucher : Que s'ils le font par hazard , ils sont pollus le reste du jour ; c'est pourquoy les pigeons conversent parmy eux sans crainte , & mangent devant tout le monde.

Ceux qui arivent la premiere fois à cette feste , se font raser la teste & les sourcils ; & apres avoir sacrifié une brebis , l'aprestent & la mangent ; puis étendant la peau ils s'agenoüillent dessus , & se coifant des piez & de la teste , prient les Dieux en cét état , d'avoir agreable le sacrifice , à la charge de leur en faire un autre plus grand. Apres , ils se couronnent d'une guirlande , & en font autant à tous ceux qu'ils rencontrent ; mais depuis qu'ils sont sortis de leur país , jusqu'à leur retour , ils ne se lavent ni ne se desaltèrent qu'avec de l'eau fraische , & ne se couchent que sur terre. Lors qu'ils arivent dans la ville où est le Temple , ils se logent chez un homme de leur país , que chaque ville y entretient pour ce sujet , & qu'on nomme le Montreux , parce qu'il enseigne tout ce qu'il faut faire. On ne sacrifie pas dans le Temple ; mais apres avoir amené sa victime à l'Autel , & fait ses éfusions , on la rameine chez soy , où l'on fait ses prieres & son sacrifice. Il y en a encore d'une autre sorte , que l'on fait en cette façon. On couron-

*Cela a du rapport à nos mysteres.*

*Hieropolite.*

## LA DEESSE DE SYRIE. 277

ne sa victime, puis on la lâche à la porte du Temple, d'où elle se precipite en bas du roc sur lequel il est basti, & se romp le cou. Quelques-uns en font autant à leurs enfans, hormis qu'ils les enferment auparavant dans un sac, puis les jettent en bas, leur reprochant que ce ne sont pas des hommes, mais des bestes. Ils se brûlent tous, les uns au poignet, les autres au cou; c'est pourquoy tous les Assyriens ont des marques de brûlure. Ils pratiquent une autre coutume, qui est de laisser croistre les cheveux aux enfans, jusqu'à ce qu'ils soient grands, puis de les couper dans le Temple, & de les consacrer à Dieu dans un vase d'or ou d'argent, après avoir écrit leur nom dessus. J'en ay fait autant quand j'estois jeune; & ma chevelure est encore au Temple dans un vase, mais les jeunes gens consacrent aussi les prémices de leur barbe. Il n'y a que les Trézéniens de tous les Grecs, qui imitent cette coutume; car les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe ne se marient point, qu'ils n'ayent coupé leurs cheveux, à l'honneur d'Hipolite.

*Especce de  
baptisme  
de feu.*



## LA LOUANGE DE DEMOSTHENE

*Ce Panegyrique est d'une façon toute particuliere; car outre qu'il se fait comme en passant, il finit par un Dialogue d'Archias & d'Antipater, & non pas de ceux qui ont parlé d'abord.*

**C**OMME je me promenois à Athènes sous le Portique, un peu avant midy, je trouvoy en sortant à main gauche, Tersagore, dont

le nom peut-estre ne vous est pas inconnu; C'est un petit homme robuste, assez blanc, qui a le nez aquilin. Je luy criay d'abord, D'où vient le Poëte Tersagore; & ou va-t-il? Je viens, dit-il, de chez moy, pour me promener icy; car je me suis levé la nuit, & ay travaillé tout le matin, pour faire quelque chose à l'honneur d'Homère, dont on célèbre aujourd'huy la naissance; & si tu es de loisir, je te montray ce que j'ay fait, car je l'ay apporté avec moy. Je n'ay rien à faire, luy dis-je; & j'entendray volontiers de ta bouche des louanges d'Homère, comme autant de remerciemens des avantages que tu as tirez de sa Poësie. Pour moy, dit-il, je suis plûtoſt venu pour luy faire des prieres, que des actions de graces: Et en disant cela, il me montra son image qui est peinte comme tu fais, avec de grands cheveux, à la main droite du Temple des Ptolomées. Plût à Dieu, luy dis-je, que les vœux y servissent de quelque chose; car il y a long-temps que j'aurois fait le Panegyrique de Demosthène. Mais il me semble que tu fais comme celuy qui ayant vaincu à la course, & netoyé la poussiere de ses piez, vouloit entretenir un Athlète qui estoit prest d'entrer à la lute; mais l'autre luy répondit, qu'il ne causeroit pas tant, s'il estoit encore au commencement de la carrière. Ainsi ayant remporté la victoire, tu te soucies peu de ceux qui veulent tenter la fortune du combat. Comme si c'estoit une chose si difficile, me dit-il, que de louer Demosthène. Est-ce, luy repartis-je, que tu fais plus de cas d'Homère que de luy; & que tu te glorifies d'avoir achevé le Panegyrique de l'un, & crois qu'il y a peu d'affaire à celuy de l'autre? Je ne voudrois pas,

reprit-il, faire naistre quelque différend entre ces Héros; mais il est uray que j'ay plus d'inclination pour le premier. Ne le semble-t-il pas, luy dis-je, que j'ay le mesme sentiment pour Démosthène, que tu-as pour ton Homère? Tu-és peut-estre de ceux qui croient que la Prose n'est rien, à comparaison des Vers, & qui nous méprisent comme les Cavaliers font les gens de pié? Dieu me garde, dit-il, d'être fou jusqu'à ce point, quoy qu'il faille de la fureur pour la Poësie. Il en faut aussi pour la Prose, luy repartis-je; & l'Orateur ne peut rien faire de grand ni de sublime, sans quelque espèce d'enthousiasme. Je me plais quelquefois, dit-il, de comparer les plus beaux endroits d'Homère, avec ceux des principaux Orateurs, & particulièrement de Démosthène, comme l'invective d'Achile contre Agamemnon, avec celle de ce grand homme contre Philippe, à qui il reproche presque les mesmes vices. *C'est un bon augure*, dit l'un, *de combattre pour son país*; Et l'autre. *Il faut que les gens de bien qui entrent dans le manement des affaires publiques, n'ayent que de belles esperances.* En un autre endroit, *Quels soupirs ne pousseroient point ces Grans hommes qui se sont immolés pour la gloire & pour la liberté de leur país?* Ce qui se raporte à ce que dit Homère. *Quo le vieux Pelée jeteroit de grandes clameurs, s'il avoit apris ces choses.* Je compare aussi le torrent de Pythou, avec les tempestes d'Ulysse; Et, Si nous estions exemts de mort & de vieillesse, avec ces mots; *La mort est commune à tous les hommes; & les Palais des Rois ne sont pas plus exemts de ses coups, que les Cabanes des Bergers.* Enfin, leur esprit s'est rencontré en mille endroits, où l'on voit la mesme

vigueur, les mesmes mouvemens, les mesmes figures, les mesmes transitions, les mesmes comparaisons, & les mesmes pensées, exprimées avec la mesme facilité. Mais il me semble que Démosthène a repris plus delicatement la mollesse des Atheniens, que s'il les eust appellez femmes, à l'exemple d'Homère, & qu'il represente plus fortement les choses que luy, qui fait tenir de grands discours à ses Heros, dans la chaleur du combat. Les nombres mesmes & les cadences de cet Orateur chatoüillent autant mon oreille, que celles du Poëte; comme celuy-cy ne remplit pas moins les figures de l'Oraison, que l'Orateur mesme. Car les graces de l'Art se trouvent souvent jointes dans ces ouvrages à celles de la Nature. Je ne méprise donc pas ton talent, quoy que je croye que la loüange d'Homère soit beaucoup plus difficile que celle de Démosthène. Car on ne fait ni ce qu'il estoit, ni ce qu'il faisoit, ni son pais, ni sa race, ni le temps auquel il a vécu. Autrement, il n'y auroit pas tant de dispute, qu'il y en a sur ce sujet. Et l'on ne douteroit pas si Colophon est sa patrie, ou Chio, ou Smyrne, ou Cumes, ou Thebes, ou cent autres villes: Ni si son pere est Méon, le fleuve de Lydie, ou quelque homme de ce nom; & sa mere Ménalopis, ou quelque Nymphe d'entre les Dryades; & s'il a vécu du temps des Heros, ou depuis. Car on ne fait pas mesme s'il n'est point plus ancien qu'Hésiode, sous le nom de Melesigène, & s'il étoit pauvre & aveugle, ainsi qu'on le crie. Comme on ne peut donc faire fondement sur des choses incertaines, il se faut renfermer dans les loüanges de la Poësie, au lieu que tout est illustre en Démosthène; & qu'il ne

doute rien à aprester des viandes qui sont exquisés parce qu'elles sont bonnes, mesme sans aprest. Premièrement, il étoit d'Athenes, qui est si celebre pour les Lettres & pour l'Eloquence, & comme le rempart de toute la Grece. Que si c'estoit la patrie de mon Heros, je pourois parler des Dieux à qui elle doit son origine; de leurs amours, de leurs jugemens, de leur habitation, de leurs presens, de leurs mysteres, Je dirois ses Loix, ses Arrests, ses Assemblées, ses Colonies, ses Victoires, & ses Trophées, qui sont si grands & en si grand nombre, tant sur mer que sur terre; qu'il faudroit plus d'un Démosthène pour les pouvoit dignement décrire, & qu'ils fourniroient tout seuls la matiere d'un Panégyrique. Car on peut joindre aux loüanges d'un Heros, celles de sa Patrie; Isocrate mesme a inseré les loüanges de Thesée, parmi celles d'Helene, à cause qu'il fait à la gloire d'une Dame, d'avoir d'ilustres Galans; & les Poëtes sont encôre plus libres. Mais tu craindrois peut-estre d'avoir trop de matiere, & de faire comme on dit, le portail plus grand que l'edifice. Laisant donc là Athenes, venons à la dignité de son pere, qui est, comme dit Pindare, un fondement d'or pour la loüange du fils; Il étoit Amiral, & l'on fait qu'en son país il n'y avoit point de plus belle charge. Que s'il a laissé son fils orphelin, cela n'a servy qu'à faire éclater davantage la gloire de nostre Orateur. On ne fait rien de l'education ni des exercices d'Homere; & pour le loüer on ne peut pas se servir du laurier d'Hesiodé, qui inspiroit la Poësie aux Bergers de la contrée; Mais pour toi, tu as dás les loüanges de Démosthene, Callistras, Isocrate, Isée, Alcidamas, Eubulide. Tu peux

ajouter, qu'encore qu'il y eût mille sujets de débauche dans Athènes, capables de corrompre jusqu'aux enfans de famille, qui sont sous la discipline de leurs pères; tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit de Démosthène, nonobstant la négligence de ceux qui avoient soin de sa conduite, & la fragilité de sa jeunesse. Mais l'amour de l'honneur & de la vertu le transporta de la maison de Phrynée, à l'école de Platon; d'Aristote, de Théophraste, & de Xénocrate. Tu pouras dire là-dessus, qu'il y a deux sortes d'amour; l'un brutal, & véritablement né de la mer, puis qu'il est comme elle impetueux, & sujet aux tempestes & aux orages; l'autre céleste, qui nous attire à soy par une douce violence, comme par la chaîne d'or de Jupiter, & nous approche de son trône. C'est cet amour qui luy aplanit toutes les difficultez qui estoient sur son passage; Qui lui fit razer la moitié de la teste; Qui luy rendit facile la grotte, le miroir, & l'épée; Qui luy fit vaincre les défauts de sa langue, de sa prononciation, de sa mémoire; mépriser les bruits du peuple, & passer les nuits & les jours entiers à l'étude. Il ne se faut donc pas émerveiller si son éloquēce nous estonne, tant par la multitude des pensées, & par la force de l'expression, que pour ce qui concerne les passions & les mouvemens. Il a par tout de la force, de la grandeur, de la sagesse, de la variété. Enfin, il est le seul des Orateurs, comme dit Lysimachus, dont le discours est animé. Car on ne luy peut reprocher, comme à Eschyle, qu'il travailloit après avoir bû, afin d'avoir plus de feu, vû qu'il ne bûvoit que de l'eau. De là vient la saillie de Demadés, que les autres Orateurs baraguoient à l'eau, mais que

Voyez  
les re-  
marques.

Horloge  
d'eau.

Démofthène y compofoit : Et Pythéas difoit que fes harangues fentoient l'huile , à caufe de la peine qu'il y prenoit. Voilà ce que nous avons de commun, dit-il, dans les loüanges d'Homère & de Démofthène; mais venons à ce que celui-cy a de particulier, fa douceur, fon humanité, fa vigilance , fa vigueur à entreprendre & à exécuter. Comme il vouloit continuer, je l'interrompis , & luy dis qu'il avoit envie de me noyer, & non pas de me defalterer. Oüi, dit-il, fi je venois à parler de fes grandes & immortelles actions de fa magnificence dans les feftins publics & dans les spectacles, des dépenses qu'il a faites pour armer des Galères , pour fortifier la ville d'Athènes , pour délivrer les captifs, pour marier les pauvres filles. Quand je confidère toutes ces chofes, avec le refte de fon Gouvernement; fes Loix, fes Decrets, fes Ambaffades, fes Harangues; Je dis en moy-mefme, Comment un homme peut-il appréhender de manquer de matière , dans les loüanges de Démofthène ; car à te voir faire des vœux & des fouhairs, il sembloit que tu en fuſſes en peine. Mais tu devrois plutôt appréhender d'en eſtre acablé , & de ne pouvoir contempler tant de lumière. Car il m'eſt arrivé la meſme choſe dans les loüanges du Prince des Poëtes ; & je faillis à tout quitter , pour ne les pouvoir bien comprendre. Mais pour ne point paſſer pour un faux aiglon dans la Poëſie, j'y acoutumay peu à peu mes regards. Toutefois, ton travail, comme je dis, me ſemble plus aifé que le mien. Car toute la louange d'Homère eſt renfermée dans ſa Poëſie, parce qu'on ne fait rien du reſte, que ce qu'on en conjecture par là; mais celle de Démofthène eſt comme un parterre de fleurs, où

l'œil ne fait que choisir ; ou comme ces festins de voluptueux, où l'on trouve de quoy contenter tous les sens. Ainsi, l'on ne fait sur quoy arester sa velle, lors qu'on vient à considerer, ou sa nature, ou son art, ou son esprit, ou son eloquence, ou sa conduite, ou sa resolution; ou le mépris qu'il a fait des richesses, ou sa foy, ou sa justice, ou son humanité, ou sa prudence, ou le nombre innombrable de ses belles actions; Eubœe, Mégare, Béocie, Chio, Rhodes, l'Hellepont, Bisance, qui nous font écrier avec Pindare, *Que chanteray je le premier, ou l'isméne, ou le javelos doré, ou les soldats engendrez des dents du serpent, ou Thèbes aux sept portes, ou la force d'Hercule l'indomtable, ou les divers honneurs de Bacchus, ou le mariage de la belle Harmonie?* Ainsi, l'on ne fait que louer, ou ses paroles, ou ses actions, ou sa vie, ou sa mort, ou son eloquence, ou sa doctrine; mais pour ne se point tromper, il les faut prendre séparément, & s'exercer sur l'une de ces choses, comme s'il n'y en avoit point d'autres. Si l'on parle de son Eloquence, on la mettra en paralele, avec celle de Periclés, qui a esté comparée à des foudres & à des tonnerres, & qui laissoit un éguillon dans l'esprit; mais la nostre a cet avantage, qu'elle a souffert l'ésfort des temps, & le jugement de la posterité; au lieu que celle de Periclés est morte avec luy. Mais je te laisse cela à traiter, si tu prens ce sujet; *Que si tu te proposes de louer ses vertus ou ses actions, tu en pouras prendre une, ou bien deux ou trois, si tu veux t'estendre davantage; car elles te fourniront une assez ample matiere pour un Panegyrique. C'est ainsi qu'Homère se contente de louer quelquefois une partie de son Heros, comme la teste, les*

*On, Me-  
die à la  
qu'on ôil-  
le dorée.*

piez ou la chevelure , les armes mesmes , ou les ornemens ; & les Poëtes ne feignent point de celebrer les dars d'Apollon & l'Egide de Jupiter. Démosthène donc te pardonneroit aisément , quand tu n'entreprerois de louer qu'une de ses vertus, puis qu'il auroit bien de la peine luy-mesme à les louer toutes ensemble. Comme Thersagore faisoit ce discours , avec beaucoup de vehemence; Je croy, luy dis-je, que tu veux faire voir que tu n'est pas seulement grand Poëte, mais grand Orateur. Je l'ay fait, dit-il, afin que n'estant plus en peine de traiter ton sujet, tu m'écoutes plus attentivement. Tu n'as rien fait pour moy, luy dis-je, & Dieu veuille seulement que tu n'ayes fait tout le contraire, comme ces Medecins ignorans qui traitent un mal pour un autre. Car tu as donné des regles pour un aprentif, & il y a long-temps que ie say toutes ces choses. Il en est, dit-il, côme du grand chemin, qui est toujours le meilleur, & il faut imiter ce conducteur de chariots, rival de la gloire de Platon & de ses disciples; qui pour montrer son adresse, fit plusieurs tours sur une mesme ligne, à l'entour de l'Academie, sans qu'il parust que la trace d'un chariot. Je suis de sentiment tout contraire, luy dis-je, car je fais tout ce que je puis, pour m'éloigner du chemin battu, & pour quitter la route des autres; ce qui est assez difficile, quand on court dans une mesme carriere. Il faut faire, dit-il, comme ce Peintre, à qui l'on avoit commandé de faire un cheval qui se veautrast dans la poussiere. Car comme il y travailloit, celuy qui l'avoit commandé estant arivé, & se mettant en colere de ce qu'il faisoit un cheval courant, qui élevoit une grâde poussiere sous ses

piez; il ne fit que renverser le tableau, & luy demanda si ce n'étoit pas comme cela qu'il le vouloit. Tu es plaisant, luy dis-je, de croire que je n'aye essayé encore qu'un chemin; tu dois plutôt craindre que je n'aye tenté toutes les voyes, & que je ne sois contraint à la fin de faire comme Protée; qui s'estant changé en mille formes, reprit la sienne, parce qu'il n'y en avoit plus d'autre. Du moins, dit-il, tu fais autant de tours que lui, pour t'empescher de tomber dans mon sentiment. Nulement, luy dis-je, j'aime mieux laisser tout là, pour t'entendre. Car peut-estre qu'estant défait de ce qui te met en peine, tu commenceras à songer à moy. Après nous estre donc assis sur les sieges les plus proches, il me lût son Poëme, que je trouvay fort beau; mais comme il estoit au milieu, il ferma tout à coup le livre, & me dit qu'il me vouloit payer de ma vacation, comme on fait le peuple à Athènes, lors qu'il vaque au jugement des procès, & aux affaires publiques. Car j'ay recouvert avec grand soin, dit-il, les mémoires des Rois de Macedoine, où sont entr'autres choses les gestes d'Antipater, avec quelques particularitez touchant Démosthène, que tu feras bien-aise d'entendre. Pour recompense, luy dis-je, je te donneray une favorable audience afin que tu acheves le reste de ton Poëme; mais après cela je ne te quitteray point, que tu ne m'ayes fait voir la piece que tu me promets. Et veritablement, je puis dire que tu m'as traité splendidement à la naissance d'Homère, & que tu as célébré mesme en quelque sorte celle de Démosthène. Comme il eut achevé de lire, nous ne tardâmes qu'autant qu'il falloit pour le louer; puis il memena chez-luy, où après avoir

*On a que  
tu en  
veux fai-  
re de mes-  
me de,  
etc.*

esté assez long-temps à chercher parmy ses papiers, enfin il m'apporta ces memoires; & si vous voulez, je vous diray ce qui y estoit, sans y rien changer. Car ce n'est pas moins d'honneur à Esculape, lors qu'on récite à sa feste des vers de Sophocle, ou de quelque'autres des anciens Poëtes, quand il n'y a rien de nouveau; que si l'on en faisoit exprés; & l'on commença déjà à ne plus jouër de nouvelles pieces, aux festes de Bacchus, mais on se contente des anciennes, qui ne sont pas moins agréables lors qu'elles sont bien représentées. Voicy donc l'endroit du livre qui concerne Démosthène; & il est conçu en forme de Dialogue. Comme on eust raporté à Antipater qui gouvernoit les affaires de la Macedoine, qu'Archias qu'il avoit envoyé pour se saisir des bannis, estoit arrivé, il le fit entrer aussi-tost; car il l'atendoit avec impatience, & luy avoit donné ordre d'amener Démosthène, sans luy faire aucun déplaisir. Le livre vous dira le reste.

ARCHIAS. Les Dieux te gardent, Antipater.

ANTIPATER. Les Dieux me gardent, si tu as amené Démosthène.

ARCHIAS. Je l'ay amené autant qu'il a esté en mon pouvoir. Car voilà son urne.

ANTIPATER. Qu'ay-je à faire de ses os, & de ses cendres?

ARCHIAS. Il a esté impossible de l'amener vif, quelque promesse que je luy aye pû faire; & il eust esté plus aisé de forcer les murs de Bisanee, que de le corrompre.

ANTIPATER. Si quelque Athenien faisoit plus de cas de moy que de sa Patrie, je luy donneroies de l'argent, & non pas mon amitié. Mais lors qu'il me hait pour son pais, il m'est en

grande veneration; & une ville me semble heureuse, qui a un tel Citoyen. Pour les traîtres, après m'en estre servy, je tâche de m'en défaire, mais je voudrois avoir auprès de moy un Ministre aussi incorruptible que celuy-là, & j'en ferois plus de cas que de toutes les troupes étrangères. Car je préfere les charmes de la persuasion à l'éfort des armes.

ARCHIAS. Cependant, je suis en peine de ceux qu'on a envoyez d'Athenes avec Diopithe.

ANTIPATER. Quoy ! tu apprehendes maintenant les forces des Atheniens ? Pour moy, je me moque du Pirée & de ses Galeres. Quel mal peuvent faire des gens qui passent toute leur vie dans les jeux & dans la débauche ? Sans Démosthène j'eusse pris Athenes plus facilement, qu'on n'a fait Thebes ou la Thessalie, mais il se trouvoit par tout, pour rompre mes desseins, ou les traverser. Nous ne l'avons jamais pû surprendre par aucune entreprise, ni secrette ni publique. C'estoit le rempart de toute la Grece. Combien nous a-t-il contesté Amphipolis, Olynthe, la Phocide, le Pyle, l'Hellespont, la Quersonése. Il estoit continuellement à animer ses Citoyens, & à les réveiller de leur assoupissement. Il leur faisoit employer les dépenses de leurs jeux, à l'entretienement des soldats. Il rétabliſſoit la marine, en faisant observer les loix abolies par le temps ou par la negligence. Il faisoit souvenir le peuple d'Athenes de Marathon & de Salamine, lors qu'ils ne songeoient plus qu'à vivre honteusement aux dépens du public. Il réunissoit contre nous toute la Grece. On ne le pouvoit ni tromper ni surprendre, ni corrompre. Il estoit plus redou-

table luy seul, que toutes les Flotes & les Armées, il égaloit la prudence de Periclés, la magnanimité de Themistocle, & la probité d'Aristide, & servoit autant à son país que tous les trois ensemble. Que s'il eust eu le commandement des Armées, & l'administration des Finances, que n'eust-il point fait, puisque nous avions tant de peine à nous défendre de la force seule de ses paroles? Mais pourquoy ne l'as-tu pas amené vif?

ARCHIAS. Je n'ay pû.

ANTIPATER. Est-ce qu'il est mort en chemin?

ARCHIAS. Non; mais en l'Isle de Calaire.

ANTIPATER. Peut-estre, par vostre negligence, parce que vous n'en avez pas eu soin.

ARCHIAS. Il n'estoit pas en nostre pouvoir.

ANTIPATER. Tu me contes-là des Enigmes; Vous l'avez pris vif, & il n'estoit pas en vostre pouvoir. N'as-tu pû empescher qu'on ne luy fist aucune injure?

ARCHIAS. Cela n'est pas arivé par nostre faute.

ANTIPATER. Peut-estre que vous l'avez tué vous-mesmes.

ARCHIAS. Non; quoy que nous ayons tâché de le forcer, parce qu'il ne vouloit pas obeyr. Mais qu'en eusses-tu fait, quand nous te l'eussions amené tout vif, sinon de le faire mourir?

ANTIPATER. Tu ne connois ni Démosthène, ni moy; Archias; mais tu crois qu'on trouve des Démosthènes comme des Himerées, des Aristoniques & des Eucrates, qui se sont éle-

vez pendant les divisions, & ont passé comme des torrens; gens sans cœur, insolens dans la bonne fortune, & lâches dans la mauvaise. Ou, comme le déloyal Hyperide, qui n'eut point de honte de l'acuser, quoy qu'il fist profession d'amitié avec luy, & de servir de ministre à un crime, dont les autres se repentirent incontinent: Car Démosthène fut aussi-tost rapellé, & son retour fut plus illustre que celuy d'Alcibiade. Toutefois, il falloit couper la langue à cet imposteur, qui s'en estoit servi contre son amy. Mais Démosthène, me diras-tu, n'estoit-il pas le plus grand de tous nos ennemis? Non; quand je considere sa foy, son intégrité, sa justice; car je respecte par tout la vertu, mesme dans un ennemi; & je n'ay pas le courage moins bon que Xerxés, qui laissa aller ces deux illustres Lacedemoniens, Bulis & Sperquis, après avoir admiré leur valeur. Je révere donc Démosthène, quoy que je ne l'aye vû que deux fois dans Athènes, sans le pouvoir entretenir que fort peu; mais j'ay appris ailleurs ses perfections, & les ay remarquées moy-mesme dans son gouvernement. Car ce n'est pas son éloquence que j'admire, quoy que Python comparé à lui, ne fût rien, ni tous les Orateurs d'Athènes, tant pour la beauté des pensées & la force du raisonnement, que pour l'adresse, l'élégance, & la vigueur de la prononciation, & de l'action. Après avoir donc assemblé les Grecs à Athènes, pour acuser devant eux les Athéniens, nous nous repentîmes d'avoir cru à Python & à ses promesses, lorsque nous eûmes ouï les raisons de Démosthène, où l'on ne pouvoit que répondre. Mais comme je dis, je ne mets qu'au second rang son éloquence, & j'admire bien

davantage sa conduite & sa résolution, d'avoir  
 demeuré ferme & inébranlable, contre toutes  
 les secousses de la fortune. Et je sáy que Philippe  
 de Macédoine avoit le mesme sentiment que  
 moy ; Car comme on luy eut présenté un jour  
 une harangue que Démosthène avoit faite  
 contre luy, & que Parménion ne put s'empes-  
 cher d'en murmurer : Laissons, dit-il, la liberté  
 de parler à Démosthène, puis qu'il n'est point  
 à nos gages, quoy que j'aymassé micux l'en-  
 tretenir que pas un des Officiers de ma mai-  
 son; veu que c'est luy qui dissipe tous mes con-  
 seils, & qui ruine toutes mes entreprises. Voilà  
 ce que me disoit alors ce grand Prince, & ce  
 qu'il m'a repeté plusieurs fois depuis; contant  
 entre ses bonnes fortunes, de ce qu'on ne don-  
 noit pas le commandement des armées à Dé-  
 mosthène; & songeant assez combien il seroit  
 redoutable avec des forces, puisque les foudres  
 de son éloquence estoient tant à craindre.  
 Apres la bataille de Cheronée, il ne cessoit de  
 publier le danger où il l'avoit mis, pour avoir  
 réuni contre luy toutes les forces de la Grèce,  
 & luy en avoir fermé l'entrée. Car il devoit  
 plutôt sa victoire à la Fortune, qui est la maî-  
 tresse des événemens, & aux fautes des enne-  
 mis, qu'à sa conduite ou à sa valeur. Comme  
 on luy disoit donc que le peuple d'Athènes  
 estoit son Antagoniste, il disoit qu'il n'en avoit  
 point d'autre que Démosthène; & que sans  
 luy, il ne seroit pas plus de cas de cette grande  
 ville, que d'un vaisseau sans Pilote. Aussi, lors-  
 qu'il envoyoit des Ambassadeurs vers les au-  
 tres Citez de la Grèce, si Démosthène y alloit  
 pour le contrecarrer, il desespéroit du succès de  
 son entreprise; Il disoit que tous ses desseins

estoit renversez, & qu'il estoit impossible de triompher de l'éloquence de cet homme. Si j'avois donc entre les mains un si grand Personnage, je me garderois bien de le faire mourir, & me servirois de ses conseils, à l'établissement de nostre Empire. J'ay eu de l'affection pour luy, dès l'heure qu'Aristote l'amena à Alexandre, auquel il le fit voir depuis plusieurs fois, témoignant de faire plus d'estat de luy, que de tous ceux qui le venoient voir; & admirant la force & la grandeur de son genie, sans parler de ses autres vertus. Cependant, vous avez les mesmes sentimens de luy, disoit-il, que d'un Eubule, d'un Phrynon, & d'un Philocrate; & vous croyez corrompre par argent, celuy qui a dépensé tout son bien pour afranchir son país. Mais comme vous savez que cela ne peut rien sur son esprit, vous taschez de l'étonner par la crainte des dangers, luy qui a fait vœu de mourir pour sa Patrie, & qui ne craint pas seulement le peuple d'Athenes, qui est le plus redoutable de ses ennemis. C'est l'amour qu'il porte à son país, qui l'a fait entrer dans l'administration des affaires; & il a pris cet employ comme une étude, & un exercice de vertu. Je desirois donc, Archias, de le posséder, pour avoir son avis sur les affaires presentes, & pour ouïr la voix de la liberté, parmy les applaudissemens des flatteurs, & un conseil sincere au lieu des cajoleries de la Cour. Du reste, si Démosthène merite quelque blâme, c'est pour avoir trop aimé une ville ingrate, & pour avoir mis sa vie en danger, pour des gens qui ne le meritoient pas, veu qu'il eust pu trouver ailleurs des amis plus constans & plus fidelles.

ARCHIAS. Tu pouvois obtenir de luy  
d'autres

*La gravité, la  
tempérance, la  
patience, la prom-  
ptitude,  
& la li-  
berté.*

d'autres choses ; mais non pas celle-là , Antipater ; car il estoit trop passionné de l'amour de sa Patrie.

ANTIPATER. Je le croy , Archias ; mais comment est-il mort ?

ARCHIAS. Tu t'en étonneras davantage , quand tu le sauras ; car nous-mêmes qui l'avons vû , ne cessons de nous en étonner. Il méditoit sa fin dès long-temps , comme tu le jugeras par la suite , & se retira dans un Temple , d'où nous tâchâmes inutilement de le faire sortir.

ANTIPATER. Mais encore , que luy dites-vous pour cela ?

ARCHIAS. Je luy ofris le pardon , quoy que je ne fusse pas assuré de l'obtenir ; car je ne croyois plus irrité contre luy , mais je ne voyois que ce moyen là , de le tirer d'où il estoit.

ANTIPATER. Comment reçût-il cette proposition ? ne me le cèle point. Je voudrois y avoir esté présent ; car il y a du plaisir d'observer les derniers momens d'un grand Personnage , & de voir s'il a pû conserver son ame entiere & sans varier jusqu'à la mort.

ARCHIAS. Il ne témoigna aucune apprehension ; Au contraire , il me dit en raillant , que j'estois un trop mauvais Acteur , pour luy persuader de ta part un mensonge avantageux.

ANTIPATER. Il se resolut donc à la mort , sans accepter tes ofres.

ARCHIAS. Nulement. Quand tu entendras le reste , tu jugeras qu'il y avoit quelqu'autre chose. Il dit qu'il n'estoit pas étrange que les Macedoniens prissent Démosthène , après avoir pris Olynthe , Amphipolis , & Oroepe ; & ajouta ; car j'avois donné ordre qu'on écrivist tout

*Archias  
avoir  
joué des  
Com-  
dies.*

ce qu'il diroit, & je ne te le celeray point, puis que tu le desires sçavoir ; il ajouta, dis-je: Pour moy, Archias, j'aprehendois de paroître devant Antipater, de peur qu'il ne me fist souffrir la mort, ou quelque chose de pire; Mais s'il est vray ce que tu dis, je dois plus aprehender ses caresses, de crainte qu'elles ne mē fassent perdre l'estime que j'ay aquisse, & que toute la Grèce ne me considere comme un traistre & un déserteur, qui l'a abandonnée pour passer au party de ses ennemis. Si je dois vivre, il faut que ce soit le Pirée qui me conserve, Les vaisseaux que j'ay équipez pour la Republique, Les fortifications que j'ay faites à mes dépens, Les frais que j'ay fournis volontairement à la Tribu de Pandion, Solon, Dracon, La Liberté que j'ay défenduë jusqu'à la mort; Les loix navales & militaires que j'ay rétablies; Les vertus de nos Ancestres, Leurs trophées, L'affection de mes Citoyens, qui m'ont souvent couronné, & enfin la Grèce dont jusqu'icy j'ay maintenu la puissance. Que si je dois vivre aux dépens d'autruy, que ce soit aux dépens des captifs que j'ay rachetés, & des pétes dont j'ay marié les filles, ou des pauvres dont j'ay acquité les dettes. Et si toutes ces choses ne peuvent rien, ni l'empire des Isles & de la Mer, que j'ay aquis à mon pais, ni la franchise du Temple de Neptune, ni son Autel que j'embrasse, je mourray plutôt que d'aler en Macédoine faire la cour à Antipater. Ce n'est pas que je ne püsse gagner l'affection des Macédoniens, aussi bien que celle de mon ingrate Patrie, si je voulois imiter l'exemple de Callimédon, de Pythéas, & de Démadés, mais j'ay trop de cœur pour me

repentir de ma vertu, & trop de respect pour Codrus, & pour les filles d'Erectée. Je ne veux pas qu'on me puisse reprocher d'avoir changé avec la Fortune, d'autant plus que j'ay la mort en mon pouvoir, qui est un azile sans reproche. Je n'iray point faire la cour à un Tyran, pour deshonorer ma Patrie, & perdre ma liberté, sans laquelle il m'est honteux de vivre, & dans laquelle il n'est honneste & avantageux de mourir. Il te souvient bien, toy qui as joué des Tragedies de ce Poëte qui dit d'une Dame; *Qu'elle eut soin en tombant, que sa cheute fust honneste.* Si une fille a eu cette consideration, Démosthéne preferera-t'il une vie honteuse à une mort honorable; & aura-t'il oublié si-tost les beaux discours de la Philosophie, & les Traitez de l'immortalité de l'Âme, de Platon, & de Xenocrate? Après avoir dit ces choses, il s'emporta contre ceux qui reprochent aux miserables leur malheur, & comme j'employois les prieres & les menaces, pour le persuader de sortir; Je le ferois, me dit-il, si j'estois Archias; mais tu pardonneras bien à Démosthéne, s'il n'est pas né pour servir. Alors, le voulant enlever par force, il sourit; & jettant les yeux sur la statue de Neptune, Archias, dit-il, croit qu'il n'y a que les flotes, les rempars & les armées, qui puissent défendre nostre liberté; mais j'ay un azile, que toute la puissance des Macédoniens ne peut forcer, & qui vaut mieux que les murs de bois à qui l'Oracle vouloit que les Atheniens confiaient leur salut. J'ay vescu libre dans l'administration de la République, je mourray de mesme; sans craindre ni Archias, ni Antipater, comme je n'ay craint, ni Philippe ni

*Qui s'est  
fritent à  
la mort  
pour leur  
païs.*

Alexandre. Ayant ainsi parlé, Ne me forcez point, dit-il, je ne prophaneray point, si je le puis, ce Temple, & je te suivray volontairement, après avoir pris congé de Neptune. Comme il portoit dans ce moment la main à la bouche, je m'imaginay que c'estoit pour prendre congé du Dieu; mais il n'estoit pas encore hors du seuil du Temple, que me regardant, Emmene, dit-il, ce corps à Antipater; car tu n'emmeneras pas Démosthène; Non par les.... Je crus qu'il aloit jurer par les morts de Marathon; mais il rendit l'esprit en cet instant. En suite une servante qu'on a mise à la question, nous a appris, qu'il gardoit sur foy du poison, il y avoit long-temps, pour ce sujet.

ANTIPATER. O l'homme heureux & invincible! Qu'il y a de courage & de resolution dans cette mort; & de prudence à porter sur foy les gages de sa liberté. Il est alé mener une autre vie dans le Ciel, ou dans les champs Elysées. Renvoyons son corps à Athenes, dont il sera un plus grand ornement, que tous ceux qui sont morts à Marathon.



## L'ASSEMBLÉ'E DES DIEUX.

*Momus veut purger le Ciel à l'imitation d'Athenes, des étrangers qui s'y sont introduits, au préjudice des véritables Citoyens.*

## DIALOGUE

DE JUPITER, DE MOMUS, ET DE MERCURE,  
en la presencc des autres Dieux.

JUPITER. **N**E murmurez plus, Messieurs & ne chuchetez plus à l'oreille les uns des autres comme vous avez de coûtume, pour vous plaindre de ce qu'on a admis à la table des Dieux, des gens qui n'en sont pas dignes. Je vous ay assemblez aujourd'huy, pour y donner ordre ; & je laisse à chacun le pouvoir de dire son sentiment en toute liberté. Mercure, fay la publication.

MERCURE. Paix, écoutez ; Que celui qui a droit de parler en cette assemblée, parle, s'il a quelque chose à représenter touchant les nouveaux venus, & ceux qui se sont introduits depuis peu dans le Ciel.

MOMUS. C'est moy, s'il plaist à Jupiter.

JUPITER. Il n'est point besoin d'autre permission.

MOMUS. Je dis donc, Messieurs, que c'est une honte de voir des hommes, qui non contens d'avoir esté faits Dieux, veulent mettre dans le Ciel jusqu'à leurs valets ; & j'en veux dire ce qui m'en semble. Car tout le monde connoist

ma franchise, & sçait que je ne sçaurois rien taire de ce que j'ay sur le cœur, au hazard de passer pour un envieux & un médisant, comme quelques-uns déjà m'appellent. Mais puisque Jupiter & le cry public me le permettent, je commenceray sans crainte, & parleray comme j'ay fait, de ceux à qui il ne suffit pas d'estre Dieux, s'ils ne deussent les autres; qui prennent part aux sacrifices & aux distributions celestes, avant que d'avoir esté reçus dans la congregation, & d'avoir payé leur bien-venue.

**JUPITER.** Ne parle point par énigmes; mais dy clairement ton avis, jusqu'à nommer publiquement les coupables, de peur qu'on n'accuse secretement les innocens, & que cela n'engendre parmy nous des soupçons & des défiances. Il faut qu'un Dieu libre comme toy, parle de tout librement.

**MOMUS.** Grand-mercy, Jupiter; c'est me grater, comme on dit, où il me demange. Cette permission part d'un grand cœur, & véritablement Royal. Pour commencer donc, Voila Baechus, sans aler plus loin, qui a fait ce que je dis, luy qui n'est qu'un homme, & petit fils d'un Marchand Phénicien. Car sans parler de son yvrognerie & de ses débaüches, qui sont connus de tout le monde, quelles gens nous a-t'il amenez avec luy! L'un est cornu, avec une barbe de bouc, & la moitié du corps de mesme, suivy d'une troupe de Basteleurs qui luy ressemblent, tousiours fautans & gambadans d'une façon ridicule & faisans peur aux petits enfans, avec leurs oreilles pointuës, & leur longue queue. L'autre est un petit vieillard chauve & camus, la plus part

du temps monté sur un asne. Ne voila-t'il pas de beaux Dieux, pour ne point parler de ses deux concubines, Ariadne & Erigone, dont il a mis la Couronne de l'une parmy les Astres, & le chien de l'autre, comme pour luy servir de jouïet, de peur que la pauvre fille n'eust pas dequoy s'entretenir dans le Ciel? N'est-ce pas là se moquer des Dieux & des hommes? Passons aux autres.

**JUPITER.** Ne va point parler d'Hercule ni d'Esculape; car je voy bien que la chaleur du discours t'emporte. Tu sçais que l'un est plus utile, que beaucoup d'autres Dieux, & qu'il guerit les maladies, & l'autre a purgé l'Univers de monstres.

**MOMUS.** Je n'en diray rien, puis qu'il te plaist, quoy qu'il y eust beaucoup de choses à dire, & qu'ils portent encore sur le corps des marques de brûlure, comme des esclaves. Mais s'il m'estoit permis de parler de Jupiter luy-mesme, que ne dirois-je point.

**JUPITER.** Dis-en ce qu'il te plaira, j'aime encore mieux que tu parles de moy, que d'un autre; Tu ne me reprocheras pas pour le moins d'estre un étranger & un inconnu.

**MOMUS.** On le dit pourtant en Candie, & quelque chose de pis; car on y montre ton sepulchre. Mais je ne veux pas croire aux Canidiots, qui sont des menteurs, ni aux Egïens qui disent que tu es un enfant supposé; Je me contenteray de dire que tu es la premiere cause de tous les desordres, en peuplant le Ciel de bâtards. Tes belles métamorphoses, m'ont quelquefois fait appréhender, tantost qu'on ne t'alast égorger, ou ateler à la charruë, lors que tu estois taureau; tantost qu'on ne te mist

au creuset, lors que tu estois or; tantost qu'on ne te fist rostir, lors que tu estois Cygne. Cependant ces beaux Dieux me font rire, lors que je considere Hercule dans le Ciel, tandis qu'Euristhée est dans les Enfers, & le Temple du valet près du sepulchre du maistre. Bacchus le Thebain est adoré, & ses trois cousins germains, Penthée, Actéon, & Léarque sont les plus misérables de tous les hommes. En suite, le desordre s'augmentant par l'impunité, les Déeses ont failly à ton exemple; Témoin Tithon, Endymion, Jason, & Anchise. Mais je laisse ces choses qui sont trop communes, & en trop grand nombre.

**JUPITER.** Ne parle point de Ganymede; car je ne veux pas qu'on le fasche.

**MOMUS.** Je m'en tairay pour l'amour de roy, & de l'Aigle que tu as presché jusques sur ton Trône; Mais qui nous a amené ces beaux Dieux, Aris, Corybas & Sabaze, avec Mythrés, qui porte la Tiare & l'habit des Medes, & qui n'entend pas seulement la langue Gréque; de sorte qu'il ne fait que répondre quand on boit à luy? Cela nous a mis en tel mépris, que les Sythes & les Gètes nous ont laissé là pour se faire d'autres Dieux; comme entr'autres un Zamolxis qui a esté leur esclave. Mais ce n'est encore rien; au prix des Egyptiens. Que fais-tu là; visage de chien, entortillé d'un linge? As-tu bien l'assurance de venir aboyer dans le Ciel? Et que fait icy le bœuf Apis, avec ses Prophetes & ses Oracles? J'ay honte de parler des Singes, des Boucs, & des Cigognes, & d'autres Dieux encore plus ridicules. Comment souffrez-vous, Messieurs, qu'on leur rende les mesmes hon-

metris qu'à vous & quelquefois de plus grands ?  
Et toy, Jupiter, endureras-tu toujours qu'on  
te donne des cornes, & qu'on t'adore sous la  
figure d'un Belier ?

JUPITER. Veritablement, cela est un peu  
scandaleux ; mais ces figures sont mysterieuses,  
& comme tu n'y entens rien, tu n'en devrois  
point parler.

MOMUS. Il faut de grands mysteres, pour  
discerner les Dieux d'avec les Animaux ; Ne le  
voit-on pas bien, en les regardant ?

JUPITER. Laisse-là ces Dieux d'Egypte, il  
se presentera un autre temps plus propre pour  
en parler, & acheve ce que tu as à dire.

MOMUS. Passons donc à Trophonius, & à  
Amphiloque, qui rendent des Oracles ; & ce  
qui me fâche davantage, c'est que le dernier  
est fils d'un scelerat, qui avoit tué sa mere ; &  
cependant il a l'insolence de prophetiser en Ci-  
licie, où il dit tout ce qu'on veut pour deux  
carolus ; si bien qu'il a osté la pratique à Apol-  
lon. Que dis-je ? il n'y a maintenant ni pier-  
re ni Autel, qui ne s'en veuille mesler, lors  
qu'il a esté huilé, & couronné ; & que pour  
se faire valoir, il a trouvé quelque imposteur,  
dont le nombre augmente tous les jours.  
La statuë de l'Athlete Polydamas guerit de  
la fièvre Olympie, comme celle de Theage-  
ne en l'Isle de Thase. On sacrifie à Hector  
dans Ilium, & vis à vis à Protefilas dans la  
Querfonése. Cependant ces faux Dieux sont  
cause que l'on méprise les autres ; & il n'y  
eut jamais tant de parjures, ni de sacrile-  
ges. Voilà une petite partie de beaucoup de  
choses qu'on pouroit dire sur ce sujet. Mais  
encore les Dieux bâtards & étrangers, ne me

font pas tant rire que ceux qui ne sont point ; & qui ne peuvent estre. Où est cette Verru tant vantée ? & ces vains noms de Destin , de Fortune , & de Nature , qui se détruisent l'un l'autre , & qui n'ont point d'autre estre que dans la cervelle des Poëtes & des Philosophes ? Cependant ; ils ont tant gagné sur l'esprit du simple peuple , qu'on ne nous veut plus sacrifier ; par une fausse opinion , que quand on nous auroit immolé cent Hécatombes , la Fortune ne laisseroit pas d'exécuter l'ordre du Destin ; & ce qui est ordonné à chacun , dès le point de sa naissance. Dy-moy , Jupiter , as-tu jamais vû ces Dieux ? car pour moy j'avoue franchement que je ne les connois point , quoy que j'en aye souvent oüi parler. Mais pour mettre fin à ce discours , qui n'est déjà que trop long , je liray si l'on veut le Decret que j'ay fait sur ce sujet.

JUPITER. Je le veux ; car tu as représenté plusieurs choses bien à propos , & qui ont besoin de reformation , pour empêcher que le desordre n'aille plus avant.

\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*

## DECRET DES DIEUX.

*A la bonne heure.*

MOMUS. **L**Es Dieux assemblez à l'ordinaire le septième du courant , sous le regne de Jupiter qui présidoit , assisté d'Apolon & de Neptune , où Momus servoit de Greffier ; le Dieu du Sommeil a prononcé cét Arrest la nuit. Sur ce qu'il nous a esté représenté

## · DÉCRET DES DIEUX. · 257

Que plusieurs , tant Grecs que Barbares , se sont intrus dans le Ciel , qui n'ont que le nom de Dieux , & ne sont pas dignes de cét honneur ; & que non contents de jouir des privilèges célestes , & de se souler de Nectâr & d'Ambrosie , qui sont encheris de moitié depuis leur venue , ils sent si insolens que de s'aroger les premiers honneurs parmy les hommes , & de se mettre à table devant les autres ; de sorte qu'il n'y a tantost plus de place pour les anciens Dieux ; Il a semblé bon au Senat & au peuple , de convoquer les États vers le Solstice d'hyver , pour remédier à ce desordre , & d'élire sept Commissaires , trois du regne de Saturne , autant de celuy de Jupiter , & Jupiter luy-mesme pour le septième , devant lesquels chacun sera obligé de faire ses preuves. A la charge toutefois qu'avant qu'exercer leur commission , ils prêteront le serment en la forme & maniere accoutumée , & jureront par le Styx , de s'acquitter bien & deuëment de leur charge , sans rien prendre , & sans rien donner à la recommandation , ni à la faveur. Ceux qui n'auront point de preuves suffisantes , seront renvoyez en leur país , leurs Autels profanez , & leurs statuës renversées , & s'ils s'ingerent à l'avenir d'entrer dans le Ciel , ou sont trouvez sur le chemin , ils seront précipitez dans les Enfers. Que si quelqu'un manque à faire ses preuves , il sera condamné par défaut. Il est ordonné aussi , que chacun à l'avenir se mêlera de son métier , sans entreprendre sur celuy d'autruy , & que par conséquent , Minerve ne s'ingérera plus de guérir personne , ni Esculape de rendre des Oracles ; & qu'Apollon sera contraint d'opter , s'il veut estre Prophète , Médecin , ou

252      **DECRET DES DIEUX:**

Violon; sans faire tant de métiers, à quoy il ne sauroit suffire. Enfin, que les Philosophes seront admonestez de ne plus faire de nouveaux noms, ni de parler de ce qu'ils n'entendent point.

**JUPITER.** Le Decret est juste; Quiconque est de cet avis, leve la main. Mais non; à cause que dans cette assemblée il y en a plusieurs qui ont interest à ce droit, j'ordonne par provision qu'il sera executé. Que chacun se retire où il luy plaira, à la charge de revenir au premier mandement, & de rapporter le nom de son pere, de sa mere, & de sa tribu, avec les titres & autres preuves de sa divinité; sans quoy il sera chassé du Ciel, quand mesme il seroit adoré parmy les hommes.

~~~~~

LE CYNIQUE

DIALOGUE

**DE LYCINUS, ET D'UN PHILOSOPHE
CYNIQUE.**

C'est une défense des Cyniques, & de leur façon de vivre.

LYCINUS. **P**OURQUOY portes-tu de si longs cheveux, & une si grande barbe, & vas-tu ainsi mal vestu, & sans souliers, couchant par terre, & menant une vie sauvage, & plutôt d'une beste que d'un homme? Pourquoi es-tu vagabond, sans t'arrester en pas un lieu, mortifiant ton corps, & ne

luy donnant jamais ce qu'il te demande ? bien loin de le flater & de luy complaire comme font les autres.

LE CYNIQUE. C'est que je n'ay pas besoin de beaucoup de choses, & que je n'aime que ce qui ne couste guere, & qui ne donne pas grande peine à aquerir. Mais, dy-moy, ne crois-tu pas que le luxe soit un vice ?

LYCINUS. Qui en doute ?

LE CYNIQUE. Et se passer de peu, une vertu ?

LYCINUS. Tout de mesme.

LE CYNIQUE. Pourquoi donc me voyant vivre de la sorte que tu aprouves, & les autres tout au contraire, ne les condamnes-tu plutôt que moy ?

LYCINUS. Parce qu'il y a bien de la différence entre se passer de peu, & mener la vie que tu mènes, qui est tout à fait miserable, & qui ne difere en rien de celle des gueux, qui sont toujours en peine de chercher à vivre.

LE CYNIQUE. Veux-tu, puisque nous en sommes venus si avant, que nous épluchions tous deux ce que c'est que de la disette & de l'abondance ?

LYCINUS. Comme tu voudras.

LE CYNIQUE. Ne suffit-il pas à chacun d'avoir ce qui luy est necessaire, ou s'il luy faut quelque chose d'avantage ?

LYCINUS. Non.

LE CYNIQUE. Il ne me manque donc rien ; car j'ay tout ce qu'il me faut, & par consequent je ne suis pas pauvre ; car la pauvreté est de manquer de ce dont on a besoin.

LYCINUS. Comment cela ?

LE CYNIQUE. Tu le sauras, en considerant

par le menu pourquoy l'on a besoin de chaque chose, comme par exemple d'une maison pour se loger, d'un habit pour se vestir, & ainsi du reste. Or tu vois que je ne m'en porte pas plus mal pour n'en point avoir.

LYCINUS. Je ne sçay.

LE CYNIQUE. Tu le vas sçavoir. A quoy servent les pieds ?

LYCINUS. A marcher.

LE CYNIQUE. Et ne marchay-je pas aussi bien que toy ?

LYCINUS. Il le semble.

LE CYNIQUE. Et mon corps le trouves-tu moins vigoureux que le sien ? car la perfection du corps consiste dans sa vigueur ; autrement, il ne feroit pas bien ses fonctions.

LYCINUS. Je le trouve mesme plus vigoureux.

LE CYNIQUE. Tu voy donc que mes pieds ni mon corps, n'ont pas besoin de couverture, puisque pour n'en point avoir, ils ne s'en portent pas plus mal. Car quand on a besoin de quelque chose, on souffre lors qu'on en manque. Je ne me porte pas aussi plus mal, pour ne manger que des choses ordinaires.

LYCINUS. Il le paroist.

LE CYNIQUE. Or si la nourriture que je prens estoit mauvaise, je ne me porterois pas si bien ; car la mauvaise nourriture ruine la santé ?

LYCINUS. Il est vray.

LE CYNIQUE. Puisque cela est, pourquoy donc condamnes-tu ma façon de vivre, & la trouves-tu si miserable ? vû qu'elle n'altère point mon corps, mais l'entretient en santé & en vigueur,

LYCINUS. Parce qu'elle est contraire à la Nature, que tu prens pour regle. Car cette bonne mere a donné les biens de la Terre aux hommes, non seulement pour en jouir; mais s'il faut ainsi dire, pour s'en réjouir; & tu te privas volontairement d'une grande partie; Tu te contentes de boire de l'eau, tu manges de tout comme les chiens; & tu ne te couches pas plus molement qu'eux; Tu vas tout nud ou mal vestu, & si tu es sage en faisant cela; la Nature ne l'est pas, d'avoir fait ce qu'elle a fait. Car elle a donné la laine aux troupeaux pour te vestir, & la plume aux oiseaux pour te servir de couffin; les raisins aux vignes, pour te produire un breuvage délicieux, & les autres choses de mesme, qui servent à la vie humaine, sans parler des Arts, qui sont un présent du Ciel. En un mot, elle a couvert nostre table de toutes sortes de mets; elle nous a donné de quoy bastir pour nous mettre à couvert des injures de l'air & des saisons; & nous a fait cent présens, qui ne sont pas seulement pour la nécessité, mais pour la volupté; de sorte que c'est estre miserable, que d'estre privé de tous ces biens; mais de s'en priver volontairement, c'est estre fou.

LE CYNIQUE. Mais dy-moy, si un grand Prince faisoit un magnifique festin, où il yeust des viandes aprestées pour toutes sortes de personnes, grands & petits, riches & pauvres, foibles & forts, sains & malades, ne condamnerois-tu pas un homme qui voudroit manger de tout? & ne trouverois-tu pas plus sage, celui qui se contenteroit de manger ce qui seroit conforme à son goust & à sa condition, sans étendre la main par tout, pour manger la part des autres?

LYCINUS. Sans doute.

LE CYNIQUE. Croy-tu que cet exemple soit assez visible? ou si tu veux que nous fassions l'application de cet exemple? Car vous ressemblez à ces gourmands qui mangent la part d'autrui avec la leur; puis que sans vous contenter de ce qui vous est nécessaire, vous allez chercher jusques dans les pais étrangers, la matiere du luxe & de la débauche, & fouillez les terres & les mers, pour joindre le superflu au nécessaire. Cependant, ces choses vous coûtent plus qu'elles ne valent; & pour ne vous pouvoir passer de peu, vous vous donnez bien de la peine inutilement. Considerez, je vous prie, combien toutes ces superfluités vous tourmentent. Combien elles engendrent de haines, de rancunes, de divisions, de meurtres, & d'empoisonnemens. Pour cela, le fils dresse des embûches à son pere, la femme à son mary, les amis à leurs amis. Cependant, ces riches étofes présentent davantage, & n'échauffent pas tant; & ces Palais si somptueux & si dorez, ne défendent pas si bien contre les injures de l'air; mais sont plus froids en Hyver, & plus chauds en Esté. On ne boit pas plus fraîchement, mais plus dangereusement, dans ces vases précieux; & l'on ne dort pas mieux dans ces lits d'or & de pourpre, au contraire, la pluspart du temps on n'y peut dormir. Tout ce grand amas de sauces & de ragoûts n'apaise pas mieux la faim, mais nuit beaucoup plus à la santé. Disons-nous les maux que causent les autres débauches, quoy qu'il n'y ait rien de si aisé, que de contenter la Nature? Mais on se plaît à faire servir toutes les choses à un autre usage qu'elles

qu'elles ne sont destinées. Il est trop naturel d'aler à pié, & de se servir de ses jambes, il faut aler à cheval ou en chaize, & se faire porter sur les épaules des hommes, qu'on fait servir comme des bestes de voiture. Après, on s'estime heureux, par cette extravagance; mais tout ce qui n'est pas naturel, est dangereux ou superflu; & à faute de faire exercice, le corps n'en est pas si sain, ni les membres si vigoureux. Que diray-je du luxe, qui se sert de la chair d'un poisson, à teindre des vestemens, comme si la Nature l'avoit fait pour cela? C'est à peu près comme qui feroit servir de pot, une tasse. Mais je n'aurois jamais fait, si je voulois conter toutes les choses où le luxe s'étend, aussi bien que toutes les maladies qu'il cause, & tous les maux qu'il engendre. Et puis tu me condamnes, de ce que je fais, comme celuy qui estant à ce superbe festin, se contentoit de manger ce qui estoit devant luy, sans estendre la main à toutes les viandes, & tu m'acuses de vivre en beste, qui est un reproche que tu pourois faire aux Dieux, qui se passent encore à moins que moy. Mais considere que c'est une imperfection, de ne se pouvoir passer de peu: Il faut plus de choses aux malades qu'aux sains, aux femmes qu'aux hommes, aux enfans qu'à ceux qui sont en âge parfait. En un mot, ce qui est de plus excellent dans la Nature, se passe toujors de moins; c'est pourquoy, les Sages n'ont besoin que de peu de chose, & les Dieux de rien du tout. Crois-tu qu'Hercule qui faisoit la felicité des autres, & regnoit par tout où il aloit, fust miserable, pour ne rien posseder, & pour aler comme moy à demy nud? Thésée qui l'imitoit, n'estoit-il pas Roy

*C'est que
le long
poil sert
d'orne-
ment au
lion.*

des Athéniens, & fils à ce qu'on dit de Neptune? Cependant il marchoit pieds nuds, & se laissoit croistre le poil & la barbe, sans souffrir non plus qu'un lion genereux; qu'on le dépoüillast des marques de sa valeur. Car c'est un present que la Nature nous a fait, pour nous distinguer des femmes, qui ont la peau plus douce & plus délicate; c'est pourquoy les Anciens en uoient ainsi; & comme ils estoient hommes, ils le vouloient paroistre. Ne trouve donc pas étrange, si je veux imiter ces Héros, plutôt que de petits éféminez, qui ne scauroient demeurer comme la Nature les a faits, & qui prennent les vices des femmes, aussi bien que leur ressemblance. Pour moy, j'aurois mieux avoir les pieds de corne comme Chiron; coucher par terre comme les lions, & manger de tout comme les chiens, que de leur ressembler. Que la terre me serve de lit, & le Ciel de couverture; Que tout le monde soit ma maison, & toutes sortes de vivres, mon aliment; Que le pernicious desir d'amasser, ne m'entre jamais dans l'esprit, puis qu'il est cause de tous les maux. En un mot, que je souffre plutôt la disette, que d'aimer la superfluité! Voilà mon humeur qui est bien éloignée de celle du peuple. Ne t'étonne donc point, si estant si dissemblables, nous vivons diversément. Les Acteurs prennent divers habits, selon les divers personnages qu'ils représentent; Et tu ne veux pas que l'homme de bien ait quelque marque particuliere qui le fasse reconnoistre? Que s'il en veut une pour les vestemens, il ne peut choisir d'habit qui luy vienne mieux que le mien, & qui soit plus contraire au luxe & à la mollesse. Mais mainte-

nant, les hommes s'habillent comme les femmes, se couchent mollement, se traitent délicatement, se vêtent lascivement, marchent aussi négligemment, ou plutôt ne marchent point; mais sont toujours chargez sur quelque chariot, ou sur quelque beste de voiture, comme du bagage. Pour moy, je me sers de mes jambes, à ce à quoy la Nature les a destinées: & j'ay cette obligation à ma pauvreté, que je supporte le chaud & le froid, sans grand déplaisir. Mais vostre félicité vous rend toutes choses insupportables; Vous condamnez le présent, regrettez le passé, apprehendez l'avenir, souhaitez tout ce que vous n'avez point; Vous voulez avoir chaud, quand il fait froid, froid quand il fait chaud; toujours chagrins & dégoûtez comme des malades; car le vice fait en vous, ce que fait en eux la maladie. Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'estant si misérables, vous voulez corrompre les autres, & les rendre compagnons de vostre misere. Vous ne faites rien d'ordre, & avec regle; mais vous vous laissez emporter au torrent des passions & des voluptez, qui vous entraînent où il leur plaist, comme celuy qui estant monté sur un cheval fort en bouche, crioit à ceux qui luy demandoient où il aloit; où il plaira à celuy-cy. Mais vous n'estes pas emportez par un seul; vous estes emportez par plusieurs, tous furieux & indomtez; la cruauté; la colere, la vengeance, l'ambition, l'avarice, & la volupté, qui vous précipitent dans les abismes, sans que vous vous en aperceviez qu'après vostre chute. Mon manteau déchiré, dont tu te moques & ma chevelure négligée, me conservent la paix, la sureté & la liberté. Ce sont

eux qui me sauvent de l'entretien d'un sot & d'un ignorant, & particulièrement de celuy d'un voluptueux, à qui ma pauvreté fait horreur. Mais ceux qui aiment l'honneur & la vertu, n'en ont point de honte; & ce sont ceux-là dont j'aime la conversation. Car je ne me plais pas à faire la cour aux Grands, & je méprise leur faste & leur pompe. Enfin, que celuy qui dedaigne mon habillement, sache que c'est celuy des Dieux; & qu'on ne les adorerait pas, si on les voyoit vestus & parez en Courtisans.

Il y a icy à l'Original un Traité DV FAISBUR DE SOLECISMES, qui contient diverses fautes contre la langue Gréque, que Lucien reprend en ce mauvais Grammérien. Mais outre que cela n'a aucun usage en nostre langue, il ne peut ipas seulement y estre traduit; & ne seroit pas entendu, comme le reconnoistront ceux qui auront recours à l'Original. Et il n'y a point icy de grace particulière, qui merite qu'en l'ajuste à nostre air. & qu'on le rende par équivalent.



PHILOPATRIS,

OV

LE CATECUMENE.

DIALOGUE

DE CRITIAS ET DE TRIE'PHON.

l'Amou-
reux de
sa Pa-
trie,

On doute qu'il soit de Lucien. Du reste, il contient des railleries contre les premiers Chrétiens, & quelques-unes contre le Christianisme; mais il ne faut pas s'estonner, si parlant mal de sa Religion, il ne dit pas du bien de celle des autres.

TRIE'PHON. **O**U'as-tu, Critias, que tu es ainsi changé, & que tu vas baissant la veuë, & rêvant profondément; tout morne & pensif, comme un homme qui couve un mauvais dessein? Hecate t'est-elle aparue, ou le Cerbere t'a aboyé? En éfet, tu ne serois pas plus interdit, quand l'Univers seroit menacé d'un second deluge. Répond-moy, c'est à toy que je parle: Ne m'entens-tu pas crier? Es-tu sourd, ou en colere? Es-tu que je te tire par l'oreille; & que je te réveille de ton assoupissement?

CRITIAS. Je rêve à un discours qui m'étonne; & je bouche mes oreilles, pour n'en plus ouïr de semblable, de peur d'estre petrifié comme Niobe, ou transporté de fureur comme Cléombrote d'Ambracie, qui se precipita,

après avoir lû le Traité de Platon , de l'immortalité de l'Ame.

TRIEPHON. Il faut que tu ayes eu d'étranges visions , pour estre ainsi éperdu , toy qui ne fais que rire de toutes les extravagances des Poëtes , & de toutes les rêveries des Philosophes.

CRITIAS. Tout beau , Triéphon , ne me presse pas davantage , j'auray égard à tes remontrances.

TRIEPHON. Tu repasses , sans doute , dans ton esprit , quelque chose de grand & d'important , & peut-estre quelque mystere , car tu as la couleur toute changée , & les regards de travers , & tu vas deçà & delà , sans prendre garde à ce que tu fais ; Mais repren un peu tes esprits , & conte moy ton aventure , pour te soulager.

CRITIAS. Retire-toy , que l'esprit ne t'enleve d'icy , & ne t'emporte par l'air ; pour tomber encore quelque part , & donner ton nom à quelque Océan inconnu. Car je suis tout plein des rêveries & des impostures , que je viens d'entendre.

TRIEPHON. Je veux bien me retirer ; mais tâche cependant à te décharger l'estomach.

CRITIAS. Fy , fy , fy , de toutes ces fadaïses , qui me font mal au cœur : Arriere toutes les impertinentes pensées , & toutes ces esperances vaines.

TRIEPHON, Courage , te voilà un peu déchargé , il est sorty une grosse vapeur de ton estomach , dont le Ciel est presque obscurci ; Quelles ténèbres tu avois là dedans ! Il faut que tu ayes en avant d'yeux que la Renou-

mée, pour ouïr tant de choses à la fois, & je ne sçay si tu n'en avois point jusq'au bout des ongles.

CRITIAS. Cela ne seroit pas impossible, Triéphon. Car on nous conte encore des choses bien plus étranges : Des enfans sortis de la cuisse ou de la teste, des hommes changez en femmes, & des femmes en oiseaux. En un mot, la vie est toute pleine de prodiges, si l'on en veut croire les Poëtes. Mais puisque tu veux sçavoir mon aventure, alons prendre le frais sous ces arbres, & nous remettre l'esprit, par le doux chant des oiseaux, & l'agréable murmure de ce ruisseau.

TRIEPHON. Alons, mais je crains que ce que tu as ouï, ne soit quelque enchantement, & qu'au seul recit je ne devienne marbre, ou statué.

CRITIAS. Cela ne t'arivera pas, je te le jure par Jupiter.

TRIEPHON. Tu m'étonnes de t'ouïr jurer par un Dieu qui ne sçauroit punir les parjures.

CRITIAS. N'a-t-il pas foudroyé Salmonée & les Titans, comme il se voit encore, par les épithetes que les Poëtes luy donnent ?

TRIEPHON. Tu dis ce qui luy est avantageux ; mais tu ne dis pas les dangers qu'il a courus dans ses diverses métamorphoses ; & la honte que ce luy est d'engendrer tantost par la teste, tantost par la cuisse ; pour ne point parler de ses amours avec Ganymède, & de ses débauches chez les Ethiopiens, où il est quelquefois douzé ou quinze jours à boire, sans aucun respect de sa dignité.

CRITIAS. Veux-tu que je te jure par Apol-

lon, qui est tout ensemble, & Prophete & Medecin?

TRIEPHON. Qui? cét imposteur, qui par ses Oracles trompeurs, a perdu Crésus & ceux de Salamine, avec une infinité d'autres?

CRITIAS. Par Neptune donc, porte-trident, qui fait trembler la terre quand il luy plaist, & qui méne plus de bruit luy seul, que cent autres, tant il se tempeste & se deméne.

TRIEPHON. C'est un infame qui débaucha la fille de Salmonée, & qui fut cause que Vulcain délia Mars, lors qu'il le surprit en adultere avec Venus; & qu'il les prit tous deux comme au trébucher.

CRITIAS. Et Mercure?

TRIEPHON. Laissons-là ce marguereau, qui n'est pas plus sage que son Maistre.

CRITIAS. Il faut donc laisser aussi Mars & Venus, qui ne sont pas en meilleure reputation; & prendre à témoin Pallas, cette sage & vaillante fille, qui porte dans son écu la teste de la Gorgone & qui a défait les Geans. Tu n'as rien à dire contr'elle.

TRIEPHON. Pourquoi non, si tu me veux répondre?

CRITIAS. Dy ce que tu voudras.

TRIEPHON. A quoy luy sert la teste de Méduse?

CRITIAS. A épouvanter ses ennemis, & a porter la victoire où il luy plaist.

TRIEPHON. Qu'en invoques-tu donc la Gorgone, plutôt qu'elle, puisque c'est ce qui la rend terrible?

CRITIAS. Elle ne peut nous défendre de loin, comme les Dieux; & il la faudroit porter sur son

TRIEPHON,

TRIS'PHON. Qui estoit cette Gorgone ? car je ne suis pas sçavant comme toy dans ces mystères.

CRITIAS. C'estoit une belle fille , à qui le brave Persée , qui estoit grand Magicien , coupa la teste , après l'avoir enchantée par des sortilèges ; & les Dieux l'ont prise depuis , pour s'en servir de bouclier.

TRIS'PHON. Les Dieux ont donc besoin du secours des hommes. Mais que faisoit-elle ? le métier de Courtisane , en public ou en particulier ?

CRITIAS. Non , par le Dieu inconnu des Athéniens ; car elle demeura vierge jusqu'à la mort.

TRIS'PHON. Si la teste d'une vierge avoit tant de force , je t'en eusse rapporté de l'Isle de Candie , qui est si fameuse par le sepulchre de Jupiter , où l'on montre les valons toujours verdoyans , qui luy ont serwy de retraite , & les Poëtes se'eussent préféré à Persée , qui n'en avoit qu'une ; car j'en pouvois rapporter plusieurs , à cause du massacre qui s'y est fait.

CRITIAS. Mais tu ne sçais pas les paroles ni les mystères , dont il se faut servir pour cela.

TRIS'PHON. S'il la fit mourir par enchantement , il la pouvoit faire revivre aussi , mais ce sont-là des fables mal digerées. C'est pourquoy , si tu m'en croy , nous laisserons-là & Minerve & la Gorgone.

CRITIAS. Et Junon , qui est femme & sœur de Jupiter , qu'en dis-tu ?

TRIS'PHON. Passons aussi cette incestuense ; toujours preste à faire l'amour.

CRITIAS. Par qui veux-tu donc que je te jure ?

TRIEPHON. Par le Pere celeste , Eternel , & Tout-Puissant ; Par le Fils , issu du Pere ; Par le S. Esprit procedant du Pere ; Un de trois , & de trois-un. C'est là le vray Dieu , & le Souverain qu'il te faut adorer.

CRITIAS. La Divinité est donc un nombre & un secret d'Arithmetique , tel que celuy de Nicomaque le Gerasénien : & je n'entens point tes trois d'un , & ton un de trois. Est-ce le fameux *Quatre* de Pytagore , ou le nombre de 8 , & de trente.

TRIEPHON. Il ne faut pas divulguer ces mysteres , mais je t'apprendray , si tu veux , ce que c'est que cet Univers : Comment , & par qui il a esté formé , ainsi que me l'a enseigné ce Galiléen chauve au grand nez , qui a esté ravy au troisième Ciel , où il a appris des choses merveilleuses. Car j'estois auparavant comme toy : mais il m'a renouvelé par le Baptesme , & racheté des Enfers , pour me mettre dans le chemin des Bien-heureux. Et si tu me veux croire , je te feray veritablement homme.

CRITIAS. Parle , divin Triéphon : car je suis saisi d'une sainte horreur , & j'aproche de tes mysteres avec crainte.

TRIEPHON. As-tu jamais leu la Comedie d'Aristophane , intitulée *les Oiseaux* , qui porte , Qu'au commencement estoit la Nuit , le Cahos , & le noir Erébe , avec l'ample Tartare ; sans qu'il y eût ni Terre , ni Ciel , ni Air ?

CRITIAS. Je say cela ; & qu'ariva-t-il en suite ?

TRIEPHON. Les lumieres furent dissipées par une lumiere invisible , incorruptible , incomprehenfible ; & le Cahos dissous d'une seule parole , qui fonda la terre sur les eaux , comme

l'a dit ce Begue, étendit le Firmament, forma les Etoiles fixes, & donna le cours aux Planetes que tu adores comme des Dieux, qui orna la terre de fleurs, & crea l'homme du neant : C'est cet Esprit qui est dans le Ciel, d'où il contemple les justes & les injustes, & écrit en un livre toutes les actions des hommes, pour rendre à chacun selon ses œuvres, au jour qu'il a déterminé.

CRITIAS. Mais écrit-il aussi les Destins que filent les Parques? Car Homère dit que leurs ordres sont inviolables, & que toute la puissance de Jupiter n'en pût exempter Sarpédon, dont il pleura la perte avec des larmes de sang. Il témoigne en un autre endroit, que tous les changemens qui arrivent dans la vie, sont predestinez; que tout ce que nous avons à faire & à souffrir, nous est ordonné en naissant. Car il attribue à la force du Destin; les erreurs d'Ulyse, & la raison pourquoy Eole qui l'avoit si bien receu, ne le ramena pas en son pais. C'est pourquoy tu dois réverer les Parques, quand tu aurois esté ravy dans le Ciel avec ton Maître, & instruit dans ses mysteres.

TRIPHTON. Mais comment ce Poëte dit-il en un autre endroit, que le Destin est douteux; & qu'Achile demeurant à Troye, mourroit glorieusement, ou qu'il vivroit sans honneur, s'il retournoit en sa Patrie? Qu'Euque nor savoit ses Destins avant que partir; & qu'il avoit appris de son pere, qu'il mourroit de maladie en son pais, ou par la main des Troyens, dans le camp des Grecs? J'ajusteray à cela, si tu veux, ce que Jupiter dit à Eglise, qu'il luy estoit ordonné de vivre long-temps, s'il pouvoit échaper les embusches

d'Agamemnon, mais qu'il periroit, s'il aloit commettre adultère. J'en dirois bien autant que luy; Si tu tuës ton prochain, tu mourras; sinon l'on te laissera en vie. Ne vois-tu pas combien les fantaisies des Poëtes sont trompeuses & incertaines? Laisse donc toutes ces choses pour te faire écrire dans le Ciel, au livre des Bienheureux.

CRITIAS. Tu as raison; mais répon-moy? Ce qui se passe en Sythie, est-il écrit aussi dans le Ciel?

TRIE'PHON. Ouy, puisque Christ a esté parmi les Nations.

CRITIAS. Il faut qu'il y ait bien des écrivains dans le Ciel, pour tenir registre de tout ce qui se passe icy bas.

TRIE'PHON. Tout beau, n'aye point de sentimens indignes de la Divinité; mais comme Catechumène, soufre que je t'instruise, si tu veux vivre éternellement. Si Dieu a étendu le Ciel comme une peau, fondé la terre sur les eaux, formé les Astres, & tiré l'homme du néant, pourquoy trouves-tu étrange qu'il ait soin de ce qu'il a fait? Si tu avois étably quelque petite République, tu voudrois bien sçavoir tout ce qui s'y passe? A plus forte raison, celuy qui a créé l'homme, doit sçavoir tous ses secrets. Car pour vos Dieux, ils passent pour des Chimères dans l'esprit des sages.

CRITIAS. Je le croy: mais tes discours m'ont fait tout le contraire de ce qui arriva à Niobe; car de statuë, ils m'ont rendu homme. C'est pourquoy je te jure par ce Dieu, que je ne te feray aucun mal.

TRIE'PHON. Si tu m'aimes, ta parole ne sera point contraire à ta pensée; Mais dis-moy,

enfin, ce que tu-as ouï d'admirable, afin que je l'admire à mon tour; & que je sois changé en un autre homme, non pas pour perdre la parole comme Nicobe; mais plutôt pour parler publier par tout, comme Philoméle.

CRITIAS. Cela n'arivera pas, je te le jure par le Fils issu du Pere.

TRIE'PHON. Parle, après en avoir receu la puissance de l'Esprit, je t'entendray paisiblement.

CRITIAS. J'estois allé dans la grand' rue acheter quelque chose dont j'avois besoin, lors que je vis une troupe de gens assemblez, qui chucheroient à l'oreille les uns des autres: & je jettay les yeux par tout, pour voir si je n'y reconnoistrois personne qui me pût apprendre ce que c'estoit, lors que j'aperceus le politique Craton, qui avoit esté mon camarade en jeunesse, & avec qui j'ay souvent fait la débauche.

Ou, grand chemin.

TRIE'PHON. Je sçay qui tu veux dire, c'est le Commissaire des Tailles; & que dit-il?

CRITIAS. Je m'apochay de luy, après avoir fendu la presse; & l'ayant salué, j'entrouis un petit vieillard tout cassé, nommé Caricéne, qui commença à dire d'une voix gresse, & parlant du nez, après avoir bien toussé & craché, pour tirer vn flegme jaune du creux de son estomach: Celuy dont je viens de parler, dit-il, payera les restes des tributs, aquitera toutes les dettes tant publiques que particulieres, & recevra tout le monde, sans s'enquerir de sa profession. Il dit plusieurs autres telles fadaïses, avec aplaudissement du peuple amoureux de la nouveauté. Un autre nommé Clévo-carme, sans chapeau ni souliers, & couvert d'un méchant manteau, parloit entre ses dents,

Ou, vent flanc.

*Où, comme
me me
montra,
etc.*

& ce fut un homme mal vestu qui venoit des montagnes & qui avoit la teste rase qui m'en fit apercevoir. Ce Chlévocarme, dis-je, applaudissant au discours de Caricène, dit que le nom de ce liberateur estoit écrit dans le Theatre en lettres hieroglyphiques, & qu'il couvriroit d'or le grand chemin. Ces songes, dis-je, Messieurs, selon la doctrine d'Aristandre, & d'Artemidore, ne vous pronostiquent rien de bon : car il faut prendre tout le contraire, & croire que les detes de l'un multiplieroit, & que l'autre n'aura pas un sou. On diroit que vous vous estes endormis sur le rocher de Leucade, ou en l'Isle des Songes, de faire de semblables reveries si proche de la nuit. Alors ils se prirent tous à rire de mon ignorance : mais me tournant vers Craton, N'ay-je pas bien deviné, luy dis-je, & suivant la règle de ces grands Interpretes des songes? Tais-toy, me dit-il, Critias; car si tu veux m'écouter, je t'apprendray de grands mysteres; & des predictions qui ne sont pas fabuleuses, mais qui auront leur accomplissement vers le mois qu'on nomme Mefori. Comme j'eus ouï cela, & reconnu que ces gens avoient la cervelle mal-faite, je rougis & me retiray tout chagrin, acusant en moy-mesme Craton. Mais l'un d'entr'eux qui avoit le regard farouche, me tira par le manteau, croyant que je fusse des leurs, & me persuada à la malheure, à l'instigation de cette ancienne Divinité, de me trouver à leur assemblée. Car il disoit qu'il savoit tous leurs mysteres. Nous avions déjà passé le setuil d'airain & les portes de fer, comme dit le Poëte, lors qu'après avoir grimpé au haut d'un logis, par un escalier tortu, nous nous trouvâmes, non pas dans la sale

de Menelaüs, toute brillante d'or & d'ivoire, aussi n'y vîmes-nous pas Helène : mais dans un méchant galetas, où contemplant tout, comme ce jeune étranger dans Homere, j'aperceus des gens pâles & défaits, courbez contre terre, qui n'eurent pas plûst jetté leurs regards sur moy, qu'ils m'aborderent tous joyeux, pour savoir quelque mauvaise nouvelle : car ils se plaisent à cela, & n'annoncent que des choses tristes & qui font horreur, comme les furies sur le Theatre. Après avoir donc quelque temps chucheté ensemble, ils me demanderent qui j'estois, parce que je leur paroissais Chrestien. Il y en a peu qui le soient, à ce que je voy, leur dis-je ; & là-dessus je leur dis mon nom & mon pais, qui estoit le mesme que le leur. Alors, ils me demanderent des nouvelles du monde, comme s'ils n'en eussent pas esté ; & je leur répondis que tout aloit bien, & que l'avenir ne donnoit que de belles esperances. Mais fronçant le sourcil, ils me dirent que non, & qu'il se couvoit quelque mal, qui estoit tout prest à éclorre. Je feignis de m'accorder à leurs sentimens, & leur dis : Pour vous, Messieurs, qui estes déjà dans le Ciel, vous découvrez bien mieux de là haut tout ce qui se passe icy-bas, que nous ne faisons nous autres pauvres mortels. Mais encore, comment vont les choses de ce pais-là ? N'arrivera-t-il point bien-tost quelque éclipse de Soleil, par l'interposizion de la Lune ? Mass-regarde-t-il Jupiter de travers ? & Saturne le Soleil en diametre ? Ne se fera-t-il point quelque conjonction de Mercure & de Venus, qui produira des hermaphrodites, qui sont ceux que vous aimez, & qui envoyera de la gresle & des orages, qui apporteront la peste

*Ou, de
bonnaire.
Voyez
les Re-
marques,*

ou la famine ? Ce grand vaisseau suspendu , qui enferme le tonnerre , ne crevera-t-il point sur nos testes ? Là dessus, comme s'ils eussent eu cause gagnée, ils commencerent à débiter les choses où ils se plaisent. Que les affaires aloient changer de face, Rome se troubler de divisions, & nos Armées estre défaites. Alors, ne me pouvant plus contenir , non plus que de l'eau qui bout , je m'écrie , O pauvres mal-heureux ! ne vous élevez point de paroles , de peur d'irriter les lions qui ne respirent que le sang & le carnage; & que les maux que vous annoncez à votre Patrie , ne retombent sur vos testes. Car vous n'avez pas appris cela dans le Ciel, & n'estes pas fort versez dans l'Astrologie. Que si vos Prophetes vous l'ont dit, vous estes encore plus miserables de les croire. Car ce sont des contes de vieille , dont on fait peur aux petits enfans.

TRIE'PHON. Et que te répondirent ces Messieurs à teste rase & l'esprit de mesme ?

CRITIAS. Ils passerent cela doucement, avec leurs échapatoires ordinaires: Qu'ils voyoient toutes ces choses en songe , après avoir jeusné dix Soleils , & passé les nuits à chanter leurs Hymnes & leurs Cantiques.

TRIE'PHON. Et que leur répondis-tu ? car cela le meritoit bien.

CRITIAS. Ce qu'on a coûtume de leur dire , Que tout ce qu'ils aleguent , ne sont que des songes. Alors , avec un faux souris , s'estant un peu avancez hors de leur banc: Si vous ne vous y prenez d'une autre sorte , leur dis-je , Messieurs les Célestes, vous ne découvrirez jamais la verité , mais embabouinez de vos rêveries , vous débiteriez des choses qui ne sont point , & qui ne furent jamais. Cependant ,

vous avez en horreur ce qui est bon , & vous ne vous plaisez qu'à ce qui est mauvais ; mais vous n'avancez rien par là. Quittez de bonne-heure ces impertinens conseils , & toutes ces pensées extravagantes , aussi-bien que ces faux Oracles , de peur qu'on ne vous chasse comme des gens qui pronostiquent des maux à leur Patrie , & qu'on ne vous fasse peut-estre pis. Alors , ils commencerent tous ensemble à me reprendre ; car ils disent qu'ils sont animez d'un mesme esprit ; & si tu veux , je t'ajoutéray ce qu'ils me dirent , qui me rendit muet comme une statuë , jusqu'à ce que tes discours m'ont ressuscité.

TRIPHON. Ne me débite pas davantage de ces songes ; car il me semble que j'enfile comme ceux qui ont avalé du poison , ou qui ont esté mordus de quelque beste venimeuse ; & si je ne prens quelque bruvage qui me fasse reposer & oublier tout cela , le seul souvenir m'en demeurant dans l'esprit , est capable de me causer bien du mal. Laisse-les donc là, commençant ton Oraison par le Pere , avec le *Can-* *On, cella
bra* tique ordinaire à la fin, mais ne voy-je pas Cléolaüs tout échauffé , qui marche à grand pas , comme s'il avoit bien haste? l'appellerons-nous!

CRITIAS. Pourquoi non ?

TRIPHON. Passes-tu ainsi devant tes amis, sans les saluër, & leur dire quelque bonne nouvelle , si tu en as ?

CLEOLAVS. Dieu garde le couple des vrais amis.

TRIPHON. Qu'as-tu que tu es ainsi hors d'haleine ? Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

CLEOLAVS. L'orgueil des Perles est abatu ;

*Il semble
que ce soit
sous Tra-
jan.*

& Suse assujettie à nostre Empire. Toute l'Asie
bien suivra ce triomphe.

CRITIAS. Voilà comme Dieu aime les gens
de bien, & augmente tous les jours leurs avan-
tages. Je me réjouis de ces nouvelles ; car j'é-
tois en peine de ce que je laisserois à mes en-
fans. Tu connois mes affaires, comme je fais
les tiennes, & tu sais que je ne suis pas riche,
mais ils auront assez de bien dans les victoires
de nostre Empereur : car rien ne nous man-
quera sous un regne si heureux, & nul ennemi
ne viendra troubler nostre repos.

TRIE'PHON. Et moy je laisseray aux miens
en partage, la chute de Babylone, avec la capti-
vité des Perses, & la conquête de l'Egypte.
Les courses de Sythes seront reprimées, &
s'il plaît à Dieu, finies pour jamais. Pour
nous, adorons le Dieu inconnu des Atheniens,
que nous avons découvert, & élevant les mains
au Ciel, rendons-luy grace d'avoir esté rendus
dignes d'estre assujettis à une telle puissance.
Laiſſons resver les autres tout leur soul : C'est
dequoy Hippoclide ne se soucie point, comme
dit le Proverbe Grec.



C A R I D E' M E.

O U

LA LOUANGE DE LA BEAUTE'.

*Le titre sert d'Argument, Cette piece est des
moindres de Lucien, aussi doute-t'on
qu'elle soit de luy.*

HERMIPE. **C**OMME j'estois allé hier au faux-
bourg pour prendre l'air, & tra-
vailler en repos à quelque chose que j'avois
dans l'esprit, je rencontray Proxéne, & luy de-
manday, selon la coutume, d'où il venoit, &
où il aloit. Il me dit qu'il venoit là pour se di-
vertir par la beauté de la campagne, au sortir
de chez Androclés qui les avoit traitez magni-
fiquement au sacrifice d'action de grace qu'il
avoit fait à Mercure, pour avoir remporté le
prix de l'éloquence, à la feste de Jupiter. Il
dit qu'entr'autres choses on y avoit fait la
louange de la Beauté; mais qu'il n'avoit pas
la memoire assez bonne, pour se souvenir de
tout ce qu'on en avoit dit, & que je pourrois
l'apprendre de toy.

C A R I D E' M E. Il est vray que j'y estois, &
que je celebray comme les autres ses louanges;
mais j'aurois bien de la peine aussi à te les ra-
porter, à cause qu'on ne s'entend pas l'un l'au-
tre dans ces grands festins; outre que la débau-
che ne contribuë pas fort à la memoire. Je ne
laisseray pas pourtant de te redire ce dont il me
souviendra.

HERMIPH. Dy-moy auparavant qui en estoit , & comme Androclés remporta le prix , afin que je t'aye l'obligation toute entiere :

CARIDE'ME. Les conviez estoient ses parens & ses amis ; mais ceux qui parlerent sur le sujet de la Beauté , furent Philon , Aristipe , & moy. Du reste , il remporta la victoire par la louange d'Hercule , qu'il avoit faite , à ce qu'il dit , par un avertissement qu'il eut en songe ; & son Competiteur Diotime de Mégare , récita celle de Castor & de Pollux , qu'il avoit faite aussi pour leur rendre grace d'un peril qu'il avoit échapé sur mer , où ils se montrèrent sur la lune , au plus fort de la tempeste.

HERMIPH. Ne passe pas outre , que tu ne m'ayes dit la raison qui vous obligea à entreprendre ce discours.

CARIDE'ME. Tu retarde toy-mesme ta curiosité. Ce fut le beau Cléonyme qui estoit present , & qui paroist avoir de l'esprit ; car il écoutoit attentivement tout ce qu'on disoit. Comme il estoit donc à table entre son oncle Androclés , & moy , plusieurs ne pouvoient s'empescher en le regardant , de dire quelque chose à sa louange ; de sorte que nous eûmes honte , nous qui faisons profession d'éloquence , de nous taire & de laisser parler les autres. Mais parce qu'il n'eust pas esté honneste de louer ce jeune-homme en sa présence , nous primes sujet de parler de la Beauté en général ; non pas par discours interrompus , comme on avoit fait , mais par des harangues continuës. Philon donc , s'il m'en souvient bien , commença ainsi.

LOUANGE DE LA BEAUTE'. 307

Puisque tout ce que nous disons & que nous faisons, a quelque secret rapport à la Beauté; car nous ne le dirions, ni ne le ferions pas, si nous ne le trouvions beau, il seroit injuste de ne point parler d'une chose qui est le sujet de toutes nos paroles, & de toutes nos actions. Pour encourager donc les autres par mon exemple, à publier ses loüanges, je diray que c'est un bien que peu de gens possèdent; mais que chacun veut posséder, & qui n'a pas seulement fait des Déesse de personnes mortelles, mais qui a mis les hommes mesmes dans le Ciel. Pélops fut admis à la table des Dieux, pour sa beauté; & pour le mesme sujet Ganymède ravy par Jupiter, qui non seulement transporte ce qui est beau dans le Ciel, mais descend luy-mesme en terre pour en jouir. Ne s'est-il pas changé en Cygne pour Léda, & en Taureau pour Europe? mais sans parler de ses autres métamorphoses, il prit la figure d'un homme lors qu'il voulut engendrer Hercule, qui est l'exemplaire de la Vertu. Ce qui est de plus étrange en cela, & de plus avantageux pour la Beauté, c'est que luy qu'on dépeint si sévère, qu'il fait trembler tous les Dieux & Junon mesme, se rend si doux & si traitable en faveur de ce qui est beau, qu'il se dépoüille non seulement de sa foudre & de ses éclairs, mais de sa qualité mesme, de peur de l'épouvanter, & prend la forme qu'il croit luy estre la plus agréable. Mais de peur qu'on ne croye que ce discours ne contienne plutôt une secretae acoulation de Jupiter; qu'une loüange de la Beauté, je feray voir la mesme chose des autres Dieux. Neptune fut épris de la beauté de Pélops, Apollon de celle d'Hyacinthe, Mercure de celle de Cadmus,

Les Déesſes meſmes font gloire de poſſeder un ſi grand tréſor , & ne ſe conteſtent pas l'une à l'autre le reſte de leurs avantages ; mais pour la Beauté , chacune en veut remporter le prix ; & la Diſcorde ne trouva point de plus beau ſecret pour les mettre mal enſemble , que de leur faire naiſtre un différent ſur ce ſujet. Jupiter auſſi pour le décider , ne les renvoya point au plus riche ni au plus vaillant , au plus grand ni au plus ſage ; mais au plus beau , comme donnant l'avantage à la Beauté , par deſſus tout. Et véritablement , Minerve & Junon conteſtant cette aimable qualité à Venus , à qui elle ſemble appartenir , font voir qu'elles en font plus d'état , que des grandeurs & des ſciences , dont elles ſont les Déesſes , ſans parler de la force & de la valeur. C'eſt pour cela qu'Homere ne les louë pas tant par leurs autres avantages , que par quelque épithète , qui marque ce qu'elles ont de plus beau. Si la beauté donc eſt une choſe ſi divine & ſi eſtimable , c'eſt à nous en imitant les Dieux , de la révé rer & de parole & d'effet. Il finit par ces mots ; & ajouta , qu'il en euſt dit davantage , ſi l'entretien des feſtins ſouffroit de plus long diſcours. En ſuite , Ariſtipe prit la parole , après s'eſtre excuſé quelque temps , pour faire parler les autres avant luy.

Plusieurs , dit-il , afin de faire paroître leur eſprit , au lieu de louer les choſes utiles & excellentes , prennent des ſujets fantaſtiques , pour exercer leur plume. Mais pour ne les pas imiter , je diray quelque choſe à la louange de la Beauté , qui eſt eſtimée de tous ceux qui ne ſont pas aveugles. Du reſte c'eſt une choſe ſi ſécunde , que je ne crains pas qu'on me repre-

ne, si j'entreprends d'en parler après Philon, car on ne sauroit s'épuiser en un sujet si abondant. Quand je considère donc l'honneur que les Dieux & les Héros luy ont rendu, & qu'elle fust pour se faire aimer, comme son contraire pour se faire haïr, je croy qu'il n'y a point de voix capable de chanter dignement ses loüanges. Je n'entreprendray donc point de décrire tous ses avantages, mais j'en choisiray seulement un ou deux; encore crains-je de ne m'en pouvoir acquiter assez bien. Pour ne point parler des Dieux, après ce que Philon en a dit; les hommes l'ont en si grande estime, que Thésée, qui est un des plus grands de tous les Héros, ne crût pas pouvoir estre heureux avec toute sa vertu, s'il ne possédoit Héléne, & l'enleva avant qu'elle fût en âge d'estre mariée, sans avoir égard ni à la puissance de son pere, ni au danger qu'il couroit par là. Et il se tint si fort obligé à son amy, qui l'avoit servy dans ce dessein, qu'il ne crût pas pouvoir s'acquiter de l'obligation qu'il luy avoit, s'il ne l'aidoit à enlever Proserpine jusques dans les Enfers, sans craindre de s'embarquer dans une entreprise si hazardeuse. Cette mesme Héléne estant retournée depuis chez son pere, en l'absence de Thésée, tous les Princes Grecs en devinrent amoureux; & de peur que cét amour ne fût fatal à leur país, ils jurèrent tous ensemble de servir celuy qui seroit préféré; & employèrent depuis toutes leurs forces, pour remettre cette Belle en la puissance de son mary. Pâris mesme la préfera à toutes les grandeurs & à tous les avantages que Pallas & Junon luy promettoient; & les Troyens voyant fondre sur leurs bras toute la Grèce, & pouvant se délivrer de

*Piri-
rhous.*

cette guerre en rendant Héléne, la voulurent conserver au peril mesme de leur vie, comme ne la pouvant hazarder pour une cause plus belle. Les Dieux aussi ne voulurent pas détourner leurs enfans de cette entreprise, quoy qu'ils prévissent leur perte, & se partagerent eux-mêmes pour une si noble querelle, qui est une grande preuve de l'estime qu'ils font de la beauté. Mais pour ne m'arrestar pas plus long-temps sur cette histoire, comme s'il n'y en avoit point d'autre; Hippodamie estant en âge d'estre mariée, son père Enomaüs qui la vit si belle, en fut épris comme tous les autres Princes de la Grèce; & désirant se conserver ce trésor, il s'avisa d'un moyen plus criminel encore que son amour. Il avoit le chariot le plus leger, & les plus vistes chevaux de tout le país, faisant donc semblant de chercher à sa fille un mary qui fût digne d'elle, il la proposa pour prix à celuy qui pourroit le vaincre à la course; mais avec cette condition, que tous ceux qui seroient par luy vaincus, souffriroient la mort. Il vouloit mesme que la belle montast sur le char de ses amans, afin que sa beauté les arétât, & fut cause de leur défaite. Par ces artifices il vainquit & tua jusques à treize de ces Princes. Enfin les Dieux irrités des abominations de ce pere furieux, donnerent des chevaux immortels à Pélops, qui courut le quatorzième, & qui demeurant victorieux par ce secours, fut le possesseur de cette Merveille. Qu'on ne trouve donc point étrange, si nous célébrons les loüanges de la Beauté, dont les Dieux & les Héros font tant de cas. Apres avoir dit cela, il se tût.

HERMIPE. Qu'ajouta à ces loüanges Caridème?

CARIDÈME.

CARIDEME. Dispense-moy , je te prie , de le rapporter , & te contentes de ce que tu as ouïy , puis qu'il est uray que je ne me souviens pas si bien de ce que j'ay dit , que de ce qu'ont dit les autres.

HERMIPE. Ne pense-pas t'en excuser , si tu ne veux perdre toute l'obligation que je t'ay ; Car sans cela , le reste me passera pour rien.

CARIDEME. Puisque tu le veux , il faut tâcher de s'en aquiter , quoy qu'il m'eust esté plus avantageux de me taire en cette rencontre , que de repeter de mauvaises choses. Je commençay donc de la sorte.

Si je parlois le premier , j'aurois besoin d'un long discours , pour vous préparer à m'entendre ; mais ce que vous venez d'ouïr me tient lieu d'exorde. Que s'il s'agissoit d'autre chose que de la beauté , il ne faudroit rien ajouter à ce qui a esté dit ; mais c'est un champ si ample & si vaste , qu'il peut fournir de matière à plusieurs Panegyriques. En éfet , il se présente tant de choses à moy , que je ne say que choisir , & c'est comme un parterre de fleurs , dont la dernière qu'on regarde , paroist toujours la plus belle. Premièrement , cecy ne fait pas peu à sa louange , de voir que nous portons envie aux autres perfections ; mais que nous sommes épris de la Beauté , si tost qu'elle se découvre , & faisons gloire de servir la personne en qui elle se rencontre. Que dis-je ? nous sommes plus aisés de luy obeïr , que de commander aux autres. Dans les autres choses , l'esprit se contente d'une perfection médiocre , sans désirer par exemple d'estre le plus vaillant ou le plus juste : Mais quand les Belles surpasseroient tout ce qu'elles

connoistroient de beau ; elles ne seroient pas encore contentes , si elles croyoient qu'il y eût quelque chose qui leur pût disputer cét honneur. Ajoûtez à cela, que la Beauté est comme le but de toutes nos paroles & de toutes nos actions , ainsi qu'a dit Philon ; & que les plus excellens artifans ne s'en proposent point d'autre dans leurs ouvrages ; au lieu que toutes les autres perfections sont bornées dans un certain espace , sans que tout le monde y prétende. Et pour montrer qu'on ne trouve rien de meilleur que la Beauté , c'est qu'on se sert de ce mot , pour exprimer la perfection des autres choses , & de son contraire pour en marquer le défaut. On a en horreur ceux qui servent & qui cajolent les Tyrans ; mais personne ne trouve mauvais qu'on serve ni qu'on adore ce qui est beau , & la beauté regne par le seul respect qu'on luy porte. Puisque c'est donc une chose si précieuse & si divine , également estimée des Dieux & des hommes , nous ne serions pas excusables si nous n'employions tout nostre esprit à publier ses louanges. Voilà à peu près ce que je dis sur ce sujet , laissant à part plusieurs choses , pour ne point ennuyer la compagnie , à cause du long-temps qu'il y avoit que cét entretien duroit déjà.

HERMISE. Elle a esté trop heureuse d'oïr de si belles choses ; & moy , je te suis trop obligé de m'en avoir voulu faire part.



NERON,

O U

L'ENTREPRISE DE PERCER L'ISTHME. *Détroit*DIALOGUE *de terre*DE MENECRATE ET DE MUSONIUS, *entre*
en présence de quelques-autres. *deux*
mers.

C'est une espece de Déclamation contre ce Prince ; & ce Dialogue semble avoir esté fait de son temps ; & par conséquent, n'estre pas de Lucien.

MENECRATE. **C**E dessein te semble-t-il avoir quelque chose de l'air de la Grèce, que ce Prince affecte tant ?

MUSONIUS. Il eût épargné sans doute beaucoup de peine aux voyageurs & aux marchands, & particulièrement aux Pilotes, qui sont longtemps à tourner le Peloponèse ; & eût seruy à la défense & à l'utilité de la Grèce, qui eût pu s'entrecommuniquer plus commodément par ce moyen.

MENECRATE. Tu nous obligeras de nous faire le recit de ce qui se passa en cette rencontre, puisque tu t'y es trouvé.

MUSONIUS. Je le feray tres-volontiers. L'amour de la Musique, & l'opinion que Neron avoit que les Muses ne chantoient pas mieux que luy, le porterent en Grèce, pour se faire couronner aux jeux Olympiques. Car pour les Pythiques, il y croyoit avoir plus de part qu'A-

614 NERON, OU L'ENTREPRISE

pollon mesme ; & je ne say s'il ne s'imaginoit point que ce Dieu n'eût osé chanter ni jouer de la lyre après luy. Ce dessein donc n'estoit pas prémédité de longue main ; mais comme il se trouva sur les lieux, & qu'il vit le peu de distance qu'il y avoit d'une mer à l'autre, qui est d'environ trois quarts de lieuë, il luy prit envie de se signaler par cét Ouvrage, à l'exemple d'autres grands Princes, qui en ont entrepris de semblables. Car Agamemnon, à ce qu'on dit, retrancha l'Isle de Négrepont de la Béocie. Darius fit un pont sur le Bosphore, & Xerxés voulut percer le mont Arhos. D'ailleurs, il estoit bien aise d'oüir célébrer ses loüanges : Car les Tyrans ne sont jamais si cruels ni si aveugles, qu'ils ne desirent de faire quelque chose pour le public, ou pour leur gloire. Après avoir donc chanté sur le théâtre de Corinthe, les loüanges de Neptune & d'Amphitrite, avec un autre petit Poëme à l'honneur de Leucothée & de Mélicerte, il prit un hoyau d'or qu'on luy presenta ; & marchant avec chansons & acclamations publiques, vers le lieu où l'on devoit faire le canal, il donna quelques coups en terre ; puis ayant recommandé l'ouvrage à ceux qui en avoient l'intendance, il retourna dans la Ville, croyant avoir surpassé tous les travaux d'Hercule par cette action. Il avoit partagé la chose en telle sorte, que son Armée travailloit à ce qu'il y avoit de plus facile ; qui estoit de tirer un canal dans la plaine ; & les malfaiteurs qu'on avoit tirez des prisons, faisoient le reste. Comme on eut travaillé douze jours, il vint un bruit sourd de Corinthe, que les Mathématiciens disoient qu'une des Mers estoit plus haute que l'autre ; & que

*Ou, aux
princi-
paux.
Magi
strats.*

*Ou, es-
claves.*

DE PERCER L'ISTHME. 315

Et l'on continuoit, on inonderoit l'Isle d'Egine. Mais outre que ces bruits estoient faux, ils n'estoient pas capables d'ébranler la résolution d'un Prince qui affectoit de faire des choses grandes & incroyables; de sorte que quand tous les Mathématiciens du monde l'eussent assuré de ce qu'on disoit, il n'eût pas abandonné l'entreprise, s'il n'eût reçu la nouvelle de la révolte de Vindex, & que tout branloit dans Rome.

MENEGRATE. Dy-nous maintenant ce qui le porta à ce violent amour pour la Musique, & s'il a si bonne voix que quelques-uns disent; car les autres assurent le contraire.

MUSONIUS. Sa voix n'est proprement digne ni d'admiration ni de risée, parce qu'elle n'est ni fort excellente ni fort mauvaise, quoy qu'elle ne soit pas naturelle. C'est une espece de fausser qu'il ne conduit pas mal, & qu'il acorde assez bien avec sa lyre, aussi bien que son geste & sa contenance; outre qu'il entend parfaitement le Théâtre, & mieux qu'il ne convient à un Prince. Mais lors qu'il prétend égaler les maîtres de l'Art, il se fait moquer de luy, quelque danger qu'il y ait: Car il se balance trop; & quand il veut reprendre son vent, il se contraint, & se redresse sur le bout des piez. D'ailleurs, il rougit par trop de contention, & trop d'envie de bien faire, outre qu'il est assez rouge de son naturel; & comme il n'a pas beaucoup de voix ni d'haleine, elles luy manquent souvent au besoin.

On, se contourne cōme ceux qui sont sur un roüe.

MENEGRATE. Mais comment fait-on, pour entrer en lice contre luy?

MUSONIUS. Il fit mourir un Comédien

316 **NERON, OU L'ENTREPRISE**
aux jeux Isthmiques, qui eut la hardiesse de
luy disputer le prix; car il n'y a pas moins de
danger à le surpasser, qu'à se moquer de sa
voix.

MENEGRATE. Comment cela? nous n'en
avons rien seu.

MUSONIUS. Cela se fit aux yeux de toute
la Grèce, & arriva en cette sorte. Quoy qu'on
n'eût pas acoustumé de représenter des pièces
de Theatre à ces jeux, non plus que de chan-
ter aux jeux Olympiques, il y voulut rem-
porter l'honneur de la Tragédie. Entre ceux
qui se présentèrent pour luy disputer le prix,
estoit un Comédien d'Epire, fort célèbre qui
voulut avoir dix talens pour luy ceder cet
honneur; ce qui le faisoit crever de dépit,
oultre que ce Comédien avoit déjà représen-
té en particulier; ce qui empescha Neron de
luy acorder ce qu'il demandoit. Mais comme
il vit qu'il récitoit avec grand applaudissement,
il luy fit dire par un de ses gens, qu'il céda
cet honneur à son Prince, & sur ce qu'il n'en
voulut rien faire, & qu'il redoubla ses efforts
avec de grandes acclamations, il fit entrer ses
Acteurs sur le Théâtre, comme si cela eût
esté de la piece, & ces Acteurs l'ayant poussé
contre une colonne, luy couperent la gorge
avec des tablettes d'yvoire qu'ils tenoient à la
main, qui estoient tranchantes comme des
rasoirs.

MENEGRATE. Et apres cette action, eut-il
l'applaudissement des Grecs, & remporta-t-il
la victoire?

MUSONIUS. Cela passoit pour jeu, en un
homme qui avoit tué sa mère.

MENEGRATE. Il est uray qu'il n'est pas

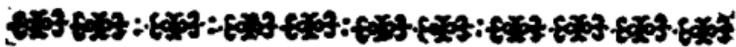
*Sous la
Scene.*

étrange qu'il ait voulu faire taire un Comédien, après avoir tâché à fermer la bouche à Apollon, en empeschant sa Prestresse de plus rendre d'Oracles, à cause qu'elle l'avoit mis au nombre des paricides, quoy qu'elle l'eust encore épargné; Car Oreste & Alcmeon, à qui elle le comparoit; avoient tué leur mère pour venger leur père, ce qui avoit quelque ombre de gloire; mais le crime de Neron estoit sans couleur.

MUSONIUS. Tandis que nous parlons un vaisseau s'approche du port, qui semble porter quelque bonne nouvelle; car tout le monde y est couronné comme dans un chœur de Comédie, lors qu'il y a quelque chose de bon à annoncer. J'en voy un qui nous fait signe de la main & qui nous crie, ce me semble, qu'il n'y a plus rien à craindre, & que Neron est mort.

MENECRATE. Il est uray, on l'oit plus distinctement à mesure qu'il s'approche, réjouissons-nous; mais ne faisons point d'imprécations contre ce Prince, car il ne faut point insulter à un mort.





DIALOGUE
DES LETRES DE L'ALPHABET,
où l'Usage & la Grammaire parlent.

Par Monsieur de Frémont d'Ablancourt, neveu
du Traducteur,

Dialogue
de Lu-
cien.

Si LE JUGEMENT DES VOYELLES avoit pu s'entendre en nostre langue, avec toutes ses naïvetés & ses graces, on n'auroit pas entrepris cét Ouvrage. Mais comme c'est une pièce pleine de jeux d'esprit, dont la rencontre ne consiste que dans les mots, il a esté impossible de luy donner un sens en François en gardant celuy de l'Auteur. Tout ce qu'on a pu faire, ç'a esté de profiter de son invention, & pour avoir plus de matière de s'égayer, on a fait parler toutes les lettres de l'Alphabet l'une apres l'autre, devant l'Usage & la Grammaire, dont l'un est comme le Juge, & l'autre comme l'Avocat Général. Du reste, cette galanterie n'est pas inutile; car on y peut apprendre plusieurs choses tres-curieuses, touchant l'Orthographe & la Prononciation.

L'USAGE. PUISQUE nous nous sommes assembles pour oüir les plaintes des Letres, & que vous vous estes chargée de les introduire, que ne les fait-on entrer?

LA GRAMMAIRE. Il faut savoir premièrement de quelle façon vous voulez qu'elles se présentent; Si vous souhaitez de les voir en estât de suppliantes, avec les cheveux épars, & les bras étendus.

étendus elles s'habilleront à l'Arabesque; Si vous estes en humeur de leur acorder le combat, je les armeray à la Juive ou à la Syriaque; Si vous les aimez mignardes, je les orneray à l'Italienne ou à la Grecque; Si vous les voulez voir brillantes d'or & d'azur, quoy qu'un peu grossieres, je les pareray à la Gothique; Si simples & ramassées, je les acommoderay à la Françoisé.

L'USAGE. A quoy bon tant de mysteres? Puisque nous sommes en France, & qu'il s'agit d'un différent entre les Lettres Françoises, il faut qu'elles se presentent habillées à la mode du país.

LA GRAMMAIRE. Mais comme elles ont droit de se faire grandes ou petites, de quelle sorte voulez-vous qu'elles viennent?

L'USAGE. Vous y faites trop de façons; Ouvrez Huiffiers; Entrez A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z.

LA GRAMMAIRE. Puisque vous en usez avec tant de précipitation, souffrez que je vous parle des diferens de la Prononciation, & de l'Ecriture: car cela est nécessaire à l'éclaircissement du sujet.

L'USAGE. Je say les prétentions de l'une & de l'autre. La Prononciation voudroit obliger l'Ecriture à représenter aux yeux les choses de la façon qu'on les prononce; mais comme cela ne se peut faire sans blesser l'Etymologie, elle me prendroit à partie incontinent. Laissons donc décider cette affaire au Temps, mon Seigneur & Maistre, qui sans craindre personne, fait le procès à tout le monde; Aussi bien l'Ecriture qui ne s'est formée que sur la Prononciation, ne pourroit souffrir qu'on luy

enlevast un bien dont elle est en possession depuis si long-temps. L'une & l'autre sont fondées en raisons & en exemples ; mais moy qui ne me fonde ni en exemple ni en raison , j'en useray comme je le trouveray à propos , & plutôt que de faire de nouvelles loix ; j'aime mieux observer les anciennes.

LA GRAMMAIRE. Qu'il me soit au moins permis de parler du genre des lettres , de leur valeur , & de leur force.

L'USAGE. Que je suis las de toutes ces pederteries , & que je serois fâché de dépendre de la Science qui m'osteroit tout mon agrément , & coromproit ce bel Air qu'on admire en moy , que j'ay emprunté de la Cour !

LA GRAMMAIRE. Mais voulez-vous abolir l'ancienne coûtume de haranguer à l'ouverture des Assemblées ! & me voulez-vous empêcher de rapporter plusieurs belles antiquitez , touchant l'origine des Letres ; comme elles sont passées de Phénicie en Grèce , & de Grèce en Italie , & comme l'Alphabet n'a pas été achevé tout d'un coup ; mais qu'on y a ajouté diverses lettres en divers temps , les unes nécessaires , les autres superflües. Je fay une belle curiosité là-dessus , que vous serez bien aisé d'entendre , qui concerne l'origine des Letres Françoises , dont on est redevable à l'Amour. Car un jeune Chasseur amoureux , n'ayant pas la liberté de voir sa Maistresse , traçoit sur le sable du rivage où la belle venoit tous les jours , la figure d'un javelot ; tournant la pointe du costé où il devoit estre ce jour-là ; & si elle y arrivoit la premiere , elle faisoit à mesme dessein diverses empreintes de son Cor ; si bien qu'il se passoit peu de jours qu'ils

ne se rencontraient, ce qui donna la naissance à l'I, & au C, qui furent les premiers caractères François, d'où nâquirent tous les autres. Lors qu'ils se vouloient donner avis qu'on les éploit, si c'estoit pour avertir la Nymphé qu'elle se donnast de garde de son père, le Chasseur traçoit la figure d'un Javelot la pointe en bas, avec un Cor derrière, & lors qu'il le mettoit devant, c'estoit pour éviter la rencontre de quelqu'autre. Voilà l'origine du p, & du q. La Belle pour rendre la pareille à son Amant, donna la naissance au b, & au d, en mettant la pointe du Javelot en haut, & le Cor devant ou derrière, selon les diverses personnes dont ils avoient à se garder. Lors qu'il étoit nécessaire qu'ils se cachassent tous deux, ils figuroient pour s'entre-donner avis, un Javelot & un Cor, avec un autre javelot penchant, ce qui fut le commencement de l'R. Cependant la Nymphé pour tirer son Amant de la peine qu'il enduroit, lors qu'il la faisoit en danger, faisoit deux empreintes de son Cor, l'une au dessus de l'autre, mais tournées diversement, pour signifier qu'elle estoit sur ses gardes; ainsi nâquit l'S. D'ailleurs, quand cet infortuné Chasseur ne pouvoit conter ses peines à sa Dame, il luy témoignoit sa douleur par deux Javelots en croix, d'où vint l'X, & le T, selon leur diverse situation. Et lors que la Belle rencontroit ces caractères, elle joignoit deux Cors ensemble qui s'entre-regardoient, pour l'assurer que son amitié seroit sans fin, comme l'O. Ainsi pour diverses raisons qui seroient trop longues à déduire, sont venus les autres Lettres.

L'U s'écrit. J'aime mieux encore cette

invention, que je trouve assez spirituelle, que toutes les ennuyeuses eruditions, que vous avez acoustumé de dire sur ce sujet. Mais c'est trop parler, levez-vous A, & dites en peu de mots ce que vous avez à dire.

A. Tandis que l'E ne m'a fait que des injures particulières, je me suis eû pour ne point troubler le repos public; mais aujourd'huy qu'il entreprend sur toutes les lettres, je ne puis plus retenir mes plaintes. Il s'est déjà rendu si nécessaire aux consonnes, qu'elles ne viennent plus sans luy, lors qu'on les appelle; & comme le K, pour éviter sa tyrannie, se fut donné à moy, il le fit interdite, & fit tant par son credit que l'H, qui me considère un peu plus que luy, ne passe plus que pour une aspiration. Enflé de cét heureux succès, voyant que de toutes les consonnes il n'y avoit plus que le Q, qui luy fist teste, il en conçut un tel dépit que jamais depuis il ne l'a voulu suivre, qu'il n'y eust quelqu'un entr'eux deux pour les séparer. Non content de cela, il se foure en cent endroits où il n'a que faire; & parce qu'on n'a borné ni son esprit, ni les espérances, il a corrompu la Gascogne, & fait dire au peuple de Paris les *édogroz* & les *estatuës*. D'ailleurs, il s'est joint à l'M & l'N, pour me contrefaire avec tant de succès qu'on ne fait plus si c'est luy ou moy qui parle, lors que l'I ne se trouve pas pour l'en empêcher, encore se moquent-il quelquefois de luy à bon escient, comme on le voit par expérience. Que si ces places luy sont deues, que ne les tient-il en son nom, comme il fait Jerusalem & Bethleem, & quelques autres, sans me donner autant d'ennuy.

Bè, Cè, Dè.

Ka.

Ache.

*Avecque, &c.
Esprit, espérance, &c.
sans é au Latin.
esphere, esquellette, &c.
em, en se prononce am, an,
Femme, fendre.
qui se prononce par an.*

Qu'il m'en peut donner ? Car il ne s'est pas contenté de me bannir de la compagnie des Demoiselle ; il m'a encore attiré chez les ennemis, d'où j'ay bien de la peine à me sauver. Cependant quoy que j'aye beaucoup d'autres plaintes à faire, tant contre les autres, que contre luy, je me contenteray de vous dire, pour ne point abuser de vostre audience, qu'encore que ce je sois presque le seul qui ne cache rien de mon âge, on m'en retranche maintenant une partie. Je vous prie, est-il raisonnable que les E, se trouvent quelquefois trois ensemble, & que les A, ne puissent marcher deux de compagnie ?

E. Je ne say pourquoy vous vous plaignez, car c'est vous qui vous entendez avec la Prononciation, pour me dérober les M & les N, & il ne vous reste plus que de corrompre l'écriture, puis vous iouïrez seul de tous mes contentemens. Ne pensez pas aussi que pour vous estre joint à l'I, il soit dit que vous boirez & mangerez à mes dépens. Je veux bien que vous sachiez que je puis seul autant que vous deux ensemble : toutefois je suis prest d'oublier toutes vos injures, pour vivre en paix, quand ce ne seroit qu'en faveur de nostre ancienne alliance qui rendoit l'Æ si célèbre.

A. Vous avez raison de souhaiter la paix, pour jouir en repos de vos conquestes, ou plutôt de vos larcins. Est-il si étrange, que l'I & moy croyons valoir autant ensemble que vous toute seule : Gourmande que vous estes, qui de cinq ou six mets n'en faites qu'un.

LA GRAMMAIRE. Il seroit à souhaiter pour

Autrefois on disoit. Damoiselle, il y en a qui prononcent encore autrement.

âge, crée.

Si on écrivoit comme on prononce, on écriroit constamment.

Il y en a qui prononcent boirai, mangerais.

Feste se prononce faite.

Mets ville, mets verbe ; mets de Tables mes pronoms, mais, particule adverbative ; mais, il n'en peut mais

le bien public, qu'on püst regler de telle sorte vos diférons, que vous n'eussiez rien à démêler l'un avec l'autre, & que chacun eust son partage séparé. Mais puisque cela ne se peut, je suis d'avis qu'à l'avenir l'A ne se radoucisse plus tant, quand il est avec l'I, s'il ne veut perdre ses plaisirs & ses affaires.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'A sera maintenu dans tous ses droits, & qu'il luy sera permis de se joindre à l'I, pour faire un E; tandis que l'E se joindra à l'M & à l'N, pour faire un A. Nous voulons cependant, qu'on prononce boirez & mangerez, comme on fait les autres E, c'est à dire comme voyelles, & non pas comme diphtongues; Défendons à l'A d'aller plus en compagnie, si ce n'est dans chaisons, & ne luy laissons que les Dames, sans toucher aux Demoiselles.

B. Quel ordre y peut-il avoir dans l'Empire des Letres, si la seconde personne de l'Etat est chassée de la fin des mots, excepté de quelques mots barbares, & si l'on ne la trouve plus qu'en plomb, comme si elle estoit trepassée. Mais ce n'est pas en cela seul qu'on me traite côme si j'estois mort; On me fait perdre mes debtes; On empesche mes sujets de me rendre leurs debvoirs & leurs submissions; On me retranche du second des mois, & du dernier jour de la semaine. Il n'est pas jusqu'au P, tant il est subtil, qui ne s'eforce d'optenir ma place; & je ne voy point d'autre moyen de le réduire, qu'en luy ostant le soubçon que je veuille cabrioler à ses dépens. Du reste, j'ay tant de confiance en vostre bonté, que j'estpere que vous augmenterez ma dignité,

On prononce
plaisirs & af-
faires.

Nez, prenez
&c.

Joab, Moab,

On retranche
le B de tous
ses mots, &
de Fevrier &
de Samedi.

On prononce
presque les
uns comme
s'il y avoit
un P, & les
autres comme
un B.

plûtost que de la diminuer.

LA GRAMMAIRE. Si j'en suis cruë, on vous châtiara tres-rigoureusement, d'avoir la hardiesse de vous nommer la seconde personne de l'Etat, sous ombre que vous estes le second dans l'ordre de l'Alphabet, plûtost par hazard qu'autrement. Sachez que vous n'estes pas plus que la dernière lettre; & que s'il y a quelque prérogative, c'est aux voyelles à y pretendre, & non pas à vous.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'on fende au B, tout ce qui luy est légitimement dû, sans qu'on soit obligé pourtant de luy rien donner, qu'il ne le demande. Défendons en outre tres-expressément au B & au P, de rien entreprendre l'un sur l'autre. Et au regard de l'augmentation des dignitez que le B prétend, il se contentera de faire B-carre, & B-mol.

On n'est point obligé de mettre de B., qu'aux endroits où il se prononce & se fait sentir.

Termes de Musique.

C. N'est-ce pas une grande ingratitude à l'S, qui me doit sa naissance, de me persecuter en tous lieux? Je ne puis faire de leçon, sans estre acompagné d'une cedille; Je crains, si elle continuë, qu'à la fin elle ne me defarsonne; & qu'après m'avoir pris, elle ne me veuille pas seulement mettre à rançon. Le F d'autre costé, me fait perdre patience; il ne me peut souffrir en devotion, & il y veut estre, quoy qu'il ne s'y entende pas. Il m'a ravy jusqu'aux Propheties, qui me promettoient que je serois un jour remis en auctorité. Je n'oserois plus me renfermer avec luy dans une mesme syllabe, de peur qu'il ne me fasse taire, & perdre mes droicts. Après m'avoir enlevé les bien-faits, il me veut enlever le bien-facteur; & je n'auray plus, si on l'en croit, que

C'est ainsi qu'on nomme la virgule, qu'on met sous le c, pour montrer qu'il a le son de l'S.

On l'écrit maintenant sans c. Bienfaits

430 **DIALOGUE DES LETRES**

les bien-faictres. Il est vray que les Doctes, soit par instinct ou par contract, ou si je l'ose dire, par le respect qu'ils ont pour mon caractère, qu'ils portent assez souvent sur le front, font tout ce qu'ils peuvent pour me conserver mes sujets, & maintenir ma jurisdiction; & le plus abject n'est pas d'autre sentiment. D'ailleurs, j'ay à me plaindre du Q, qui me veut empêcher de paroistre avecque luy en publique; & après m'avoir défendu l'entrée du Zodiaque, me veut encore bannir de toute l'Afrique: si je le laisse faire, il m'enlevra Senecque avecque toute ma Bibliothèque. Je demande donc pour le punir de sa témérité, qu'on ait à le bannir du quartier. Car enfin, s'il est permis à tout le monde de me rongner ainsi les ongles, il ne me restera que le bec, & je seray réduit au bissac. Mais avant que cela arive, je perdray le Q, où je le réduiray à quia.

S. Quoy que ce me soit une chose fort pénible de me tenir debout, à cause de ma taille, je ne laisseray pas de me lever pour dire un mot en ma défense. Quand je ne tiendrois la vie que du C & de la cedille, n'est-ce pas assez bien le reconnoistre, que de les souffrir parmy les François, & en cent autres lieux où je ferois fort bien leur charge? Que le C se contente de passer à la montre dans les Sciences, & qu'il prenne garde encore qu'en parlant on ne l'y remarque de peur qu'on ne luy fasse son procès comme à un passe-volant.

L'U s A c e. Il est ordonné au C de s'accompagner d'une cedille, par tout où il en sera besoin, sur peine de mettre l'S en sa place. Le Q jouïra paisiblement du Zodiaque & de

*En croissant;
Il n'y a que
les Doctes,
qui pronon-
cent un écri-
vent ces mots
avec un e.*

*En un mot
ces mots
commencent
à s'écrire
sans e.*

*Cedille est un
mot Espagnol.*

*C'est qu'il ne
s'y prononce
pas.*

PAfrique; mais défense à luy de se montrer en public, quoy qu'on ne le veuille pas bannir de la Republique.

D. J'ay extrêmement à me plaindre de la legereté avec laquelle on m'a chassé de plusieurs lieux. Quoy qu'on en veuille dire, il y va de la gloire des Grands, & de la seureté des Marchands que ie les acompagne, particulièrement quand ils sont seuls; Que si lors qu'ils sont en compagnie on me rejette, pour le moins que le T n'en profite pas. Car j'ay sujet de le craindre voyant ses autres vsurpations. Il prend si bien son temps, quand je suis suivy d'une voyelle, qu'il se vient mettre en ma place, ou du moins il s'y fait sentir. Ainsi, l'on ne me considère plus de pied en cap, & il m'a ruiné de fond en comble. Cela fait bien voir qu'on a conclud sans moy, que l'on me retrancheroit le plus qu'on pourroit de la fin des mots, sans considérer qu'on ne saura plus à l'avenir surquoy former les feminins; car si de verd on a fait verte, peut-estre qu'un iour, de gaillard, on fera gaillarte. J'ay tâché par droit de represaille, de faire d'un Lieutenant une Lieutenande; mais ie ne l'ay pû encore obtenir que dans les Provinces. Si l'on continué à me retrancher par tout, comme les beaux Esprits ont commencé, on me contraindra de passer le reste de mes iours en adversité.

On commence à les écrire au plural sans d.

On prononce icy le d, comme meurt.

Ajouter; ajuger, etc. sans d.

L'U S A G E. Lors qu'il y aura trois consones à la fin des mots, nous enjoignons au D de se retirer; & entendons aussi qu'il ait à sortir des lieux inconnus à l'oreille, si ce n'est à la fin des monosyllabes, où il peut bien paroître, pourvû qu'il ne die mot.

Harzgers sans d.

Pied nud, le d ne se prononce point.

E. On voit par les discours de l'A, l'a version

que mes Compagnes ont pour moy ; quoy que je ne leur aye iamais donné aucun sujet de me haïr. Car bien loin d'entreprendre sur leur juridiction, elles entreprennent toutes sur la mienne. Soit que l'I se joigne à l'A ou à l'O, il leur fait prendre mon nom. Mais il ne croiroit pas m'avoir fait assez de mal, s'il ne m'en faisoit de son chef. Il m'a enlevé boîte, coëse, miroïer, & feint fort souvent que je ne suis pas auprès de luy. L'V ne m'épargne pas davantage, de sorte qu'il n'y a point de seureté pour moy, de m'en aprocher. Voilà comme toutes les voyelles s'éforcent à l'envy de me perdre. J'ay horreur de dire le reste ; elles ne me rencontrent jamais à la fin d'un mot sans me manger, si ie ne suis armé d'un accent. Quand ie suis placé aussi avantageusement qu'elles, ie ne les crains pas ; & ie m'en vengerois bien, si le T, sans aucune raison, ne se venoit point mettre entre-deux. Car si je ne leur rendois alors la pareille, je les choquerois si rudement, qu'elles s'en tiendroient ofensées, ou elles n'auroient point de sentiment. Je me suis déjà vengé de l'A dans les articles, & j'en eusse fait de mesme dans les pronoms, s'ils n'eussent eu la discretion, pour éviter mon impertuosité, de changer leur A en on. Enfin, il n'est pas iusqu'aux consones, qui ne me mangent entr'elles, sur tout quand je parle de ma grand-mere ; & j'ay grand peur qu'elles n'en demeurent pas là ; car elles ont bien ds imaginations extravagantes ; qui me regardent.

En cét endroit les voyelles faisoient un tel bruit pour interrompre l'E, que n'eust esté que l'S & le T. se mettant ensemble, firent St, st, elles ne vou-

*Aimer, pa-
roi,tre, se pro-
noncent com-
me émer, pa-
vestre.*

*On écrit.
boîte, coëse,
miroïer.*

fus, sureré.

*d'un pour
de un.*

dira-t-elle.

*Pespe, pour
la espee.*

mon Estoile.

*l'E ne se
prononce point
on des, les
&c.
quand une
voyelle suit.*

loient pas se taire ; Car toutes les autres consonnes n'osoient parler sans leur permission. Le bruit estant apaisé, l'A répondit en cette sorte, pour le reste des voyelles,

A. Si l'on n'estoit persuadé de nostre innocence, nous nous défendrions aisément du crime dont l'E nous accuse. Mais c'est assez pour nostre justification, que chacun sache que c'est un gourmand qui se mange luy-mesme, sans aucun respect pour l'h, qui se met souvent entre-deux, pour l'en empêcher. Ainsi,

l'e & Ph se mangent icy.

E. Vous faites bien pis avec vostre amie, car vous n'épargnez ni *a*, ni *o*, ni *n*.

m'amie se dit pour mon amie.

LA GRAMMAIRE. Comme il est de la Politique d'abaïsser ceux qui s'éleuent trop, & de redresser ceux qui panchent à leur ruine, ainsi l'Usage, à mon avis, devroit retrancher une partie de l'authorité de l'E, pour en faire part aux autres voyelles ; parce que toutes quatre ensemble, ne sont pas si employées que luy.

L'USAGE. Nous voulons que les choses demeurent en l'état qu'elles sont, jusqu'à ce qu'il y soit pourveu.

F. Comme je suis la premiere en Fidelité ; je trouve fort étrange qu'on m'oste les clefs, & qu'on me veuille couper les nerfs ; car après cela, comment pourrois-je atteindre les cerfs à la course ? Cela est bien éloigné de la promesse qu'on m'avoit faite de bannir le Ph, afin d'étendre les bornes de mon Empire. Jusqu'icy il m'a toujours défendu l'abord des Prophetes & des Philosophes, & il ne veut pas mesme que j'aspire à Philis, quoy qu'elle n'ait que moy à la bouche. Si j'avois esté aussi lé-

On prendra ces mots sans f.

l'F.

Ces mots ont un f au lieu de f.

yère, jamais l'V ne se seroit mis en possession

334 **DIALOGUE DES LETRES**

de toutes les veuves, tant recreatives que rebarbatives; cependant, comme j'ay vû qu'elles l'aimoient plus que moy, j'ay cédé tout ce que j'y pouvois prétendre.

C'est qu'il vient de Grecs.

P. Quand une longue possession ne seroit pas un juste titre; après nous avoir fait traverser tant de Terres & de Mers, debité tant de beaux *Apohtegmes*, & enrichy ce pais de tant de *Phrases* & de *Paraphrases*, il semble qu'il y auroit de l'inhumanité à nous separer de la compagnie de *Phillis* & de *Philomèle*, puisque nous sommes de mesme contrée; & que nous avons jusqu'icy couru les mesmes aventures.

L'U S A G E. J'ordonne que l'on conserve le *Ph* le plus qu'on pourra; mais du reste, quand on veut s'établir en un pais, il en faut prendre l'habit & les mœurs.

H. Helas! Helas!

LA GRAMMAIRE. Veritablement, il ya de l'injustice d'oster les mots Grecs au *Ph*; mais quoy, l'Usage fait ce qu'il luy plaist.

Jumeau, &c. pour gebeau, qu'on ne sçait pour sonnoissance, sois sans G, &c.

G. Je meriterois bien quelque privilege; moy qui marche à la teste de la Grammaire; mais je suis si malheureux; qu'il n'y a que moy qu'on retranche du commencement, du milieu & de la fin des mots. L'*E* semble n'avoir changé de nature, & ne s'estre fait consono que pour m'enlever mon bien. Il n'est pas jusqu'à l'*N* qui ne me persecute, & qui ne m'en oste vne partie; mais ce n'est pas à moy seul qu'elle fait injure, car après avoir décredité le *T*, & l'avoir empesché d'estre receu aux emprunts, elle veut chasser le *C* de son banc, & bannir le *D*. du rond de la terre.

sans t. Le c ny le d ne se prononcent point icy.

C. Quoy que vous puissiez dire en ma fa

Veut, je ne puis m'empescher de faire voir que vous faites encore pis que ceux dont vous vous plaignez; Car apres avoir fureté mes Glapiers, & revelé mes secrets, vous avez voulu, par une cruauté sans seconde, metuer avec un canif, pour me voler mes Patacons, & cependant chacun fait comme je tâche de vous oster le joug.

*Glapiers, fers
grets, ganif.
Patacons.*

*On prononce
joug.*

LA GRAMMAIRE. Comme le C & le G ont du rapport, ainsi que le B & le P, le D. & T, il y a toujours entr'eux quelque différent, qu'il faut tâcher de reigler, pour empescher la cõfusion.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'I & le C garderont les places qu'ils occupent, avec pouvoir de les tenir en leur nom, ou sous celui du G. Nous voulons aussi que l'N se puisse passer de luy, à la fin & au milieu de quelques mots, sans qu'il se puisse pourtant prévaloir de témoins & de reconnoissances, pour atenter sur le sang & le rang du G.

*Autrefois on
écrivait té-
moins & re-
connoissances,
maintenant
on ote le G.*

H Qu'on vante tant qu'on voudra, le vaste Empire des Lettres, si je n'y possède rien, il sera toujours tres-petit à mon égard. Qui est-ce qui peut plus légitimement que moy, aspirer aux Honneurs? Et cependant quand j'y suis, on ne veut pas que je parle. On en use ainsi en plusieurs autres rencontres; & à force de m'en plaindre je me suis tellement enrouillée qu'on ne m'entend plus; Les voyelles entr'elles ne me content pour rien, les consonnes me rejettent; & j'ay beau dire la verité; l'on ne veut plus prendre de mes Almanacs. Ainsi, je ne suis presque plus que dans la bouche des affligés. Quand je considère tous ces outrages, je ne puis m'empescher de vous prier de m'accorder mon congé; & je croy

*C'est qu'elle
ne s'y prononce
point.*

sans h.

Helas.

que le K est sur le point d'en faire autant.

K. En effet, puis qu'on ne fait plus cas de moy, & que toutes les fois que je me suis voulu plaindre, on m'a renvoyé aux Kalendes Grecques, je suis résolu de quitter la France, pour m'établir au Septentrion, où j'auray part à une bonne partie des Seigneuries & des Villes. Je ne pense pas qu'après m'avoir voulu bannir, on me veuille retenir par force.

LA GRAMMAIRE. Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on a parlé de se défaire du K: Mais toutes les fois qu'on a mis cette affaire en délibération, on a esté retenu par quelque considération importante. Pour moy, je suis d'avis, que pour le moins, on le garde pour les Rébus, où il fait un tres-bel effet.

L'USAGE. Nous voulons, pour réprimer l'insolence de l'H, qu'elle aspire toute sa vie, sans pouvoir rien obtenir; & commandons au K de vider tout presentement de l'étendue de l'Alphabet.

I. Je n'ay qu'un mot à dire, c'est qu'il plaise au Juge d'ordonner que l'Y suive le K, puis-que je feray bien sa fonction, & que c'est un étranger, qui n'a que voir en nostre pais. Je suis prest d'abandonner pour cela toutes les pretentions que j'ay sur l'Espagne & sur l'Allemagne.

*On écrivoit
autrefois
Espagne &
Allemagne.*

Y. Je m'en vais vous montrer deux chemins par où je prétens me sauver; Premièrement, je suis plus digne de croyance que l'I; & si le Roy ne m'avoir, on y trouveroit à redire. Après, on ne me prendra jamais pour une consone; au lieu que cela arive à ma Patrie devant toutes les voyelles; & sans cela il y a long-temps qu'on se seroit fait un jeu de

m'aracher les yeux. Pour le moins, comme je ressemble à un verre, quel'on me conserve pour les yvrognes.

LA GRAMMAIRE. Il est juste de le conserver, quand ce ne seroit que pour montrer l'origine des mots qui viennent du Grec, comme il en porte le nom; outre qu'il ne fait point d'Equivoque comme l'I, quand il est avec les voyelles.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'Etymologie maintiendra l'Y de tout son pouvoir, & permettons neantmoins à l'I, à cause qu'il est François, de s'établir en sa place le plus qu'il pourra, jusqu'à ce qu'on ait renvoyé l'autre en son pays; mais il ne luy faut pas faire ce déplaisir de le bannir tout d'un coup.

L. Pour estre voisine de l'I, il ne m'en traite pas plus civilement; car s'il arrive qu'il passe devant moy, il me mouille en un clin d'œuil; & s'il arrive qu'une de mes sœurs vienne à mon secours, fût-elle accompagnée d'une voyelle, il nous mouille toutes deux. Il est vray qu'il a la consideration de nous épargner dans la ville, & en quelques autres lieux; au lieu que l'V est tout à fait sans pitié. Depuis le grand procès que nous eûmes ensemble pour les pluriels, où les Consuls que j'avois pris pour Juges, disant que je faisois la Belle ne me laisserent presque que les Bals, les Evenails & les Parasols; Il s'est tellement enorgueilly de sa victoire, que non content de m'avoir rogné la robe jusqu'au genou, il m'a voulu rompre le cou, & ne m'a pas laissé le sou. Enfin, l'on me maltraite en mille façons; & je ne sçay comment l'on peut souffrir

On appelle une I mouillée quand l'i se prononce avec.

l'I ne se mouille point icy.

Où l'u exclud l'I, hormis en ceux-cy, & quelques autres comme navals, tels, nuls.

Lieux dont on bannit l'I dans sa prononciation,

On en a retranché une.

qu'estant fidele & utile, comme je suis, je ne bate en ces lieux-là que d'une L.

est cou.

est homme.

L'USAGE. Sans avoir égard aux plaintes de l'L, nous ordonnons, en confirmant la Sentence des Consuls, que l'V se servira des pluriels qui luy ont esté ajugez. Mais attendu qu'il empiète sur les singuliers au préjudice de l'L, nous voulons pour la dédommager, qu'il ne puisse jamais passer pour *Beau*, devant une voyelle.

Côme.

sans ent.

M. S'il estoit honneste de se louer soy-mesme, je pourois dire sans vanité, que j'ay plus de tendresse que personne pour mes Compagnes, puisque j'ay résolu de souffrir plutôt toutes choses, que de me plaindre. Toutefois, pour ne paroistre pas insensible en un jour de Plaintes; je demande qu'on ait à retrancher les abreviations. Car c'est une chose bien rude, de voir qu'on me coupe deux jambes à tout propos, & qu'on se contente de mettre la troisième en potence, pour me dessigner; sans parler de ma suite, qu'on retranche ordinairement dans les adverbess, pour avoir plutôt fait. C'est bien peu respecter celle qui marche devant les Magistrats; qui fait la majesté, les merveilles & les miracles; sans qui il n'y auroit n'y hommes, ni femmes, ni animaux, & sans qui le monde mesme ne seroit point.

*M.
Mr Me.*

LA GRAMMAIRE. Chacun est aveugle dans ses interets. Sans les abreviations vous ne feriez pas toute seule, mille, comme vous faites; ni Monsieur & Madame avec un R & un E; vous meriteriez un chastiment exemplaire pour une si injuste plainte.

L'USAGE. Encore que j'aye cela de commun
avec

avec les autres Législateurs, que nos loix sont également faites pour tout le monde: Neantmoins elles diferent en cecy, que les Grands se dispensent des leurs, & que j'ay bien de la peine à faire observer les miennes au Peuple. J'ordonne pourtant, à telle fin que de raison; qu'on n'ait plus à abreger les M. ni leur suite; si ce n'est lors qu'il n'y aura point de lieu de faire autrement, ou bien lors qu'un supérieur agira avec un inférieur, ou un égal avec son pareil dans la familiarité.

Monfr, ou Mr.

N. Si je me leve avec tant de précipitation; c'est pour épargner à l'M. la peine de se rasseoir. Chacun sçait la passion que j'ay toujours eüe pour le P & pour le B; cependant; toutes les fois que je me présente pour en aprocher, cette presomptueuse se prévalant de ce qu'elle a trois jambes, & que je n'en ay que deux, acourt & prend ma place; & sous mon nom, jouit d'un bien qui n'est dû qu'à moy.

M. Pour aimer le B & le P, croyez-vous en estre aimée? Non, non, sachez qu'ils ne vous peuvent souffrir; & que ce que j'en fais, n'est que parce qu'ils le desirent. Si je ne travaillois que pour satisfaire à mon ambition, je ne vous en laisserois pas tout l'honneur. Cependant, vous me ruinez en parfums, vous m'empeschez de paroistre en Automne, & vous vous attribuez à vous-seule, les Colomnes qu'on n'a dressées que pour nous deux. Vous faites plus; car vous mangez ce P, que vous aimez tant. Si vous me vouliez faire du mal, ne pouviez-vous vous exenter de luy en faire? & croyez-vous que ce soit un bon moyen pour me domter, que de

On prononce n pour m. Exempter & domter s'écrivoient autrefois avec un p & l'm en ces deux mots se prononce comme une m.

nous chasser tous deux d'une place. Ou vous ne pouvez jamais faire revenir le P, quelque amitié que vous luy portiez, si vous ne me laissez avec luy.

N. Je ne vous en oste pas encore à demy; car vous estes inutile en cent endroits. Qu'avez-vous que faire de paroistre, où de parler? Si j'en estois cruë, on vous osteroit nom & surnom, & l'on ne vous laisseroit que la faim.

LA GRAMMAIRE. Le différend de ces deux lettres, auroit besoin d'un grand éclaircissement; mais je me contenteray de dire, que la conformité qui se rencontre dans la fin de la prononciation de l'M, & le commencement de la prononciation du B & du P, est cause de l'étroite union de l'M, devant ces deux lettres. Ainsi l'N, ne peut en cette rencontre tenir la place de l'M, à moins que d'oster le P à mesme terme que l'M, & les exenter tous deux.

L'USAGE. Atendu que les deux Lettres qui sont en dispute, sont proches voisines, & qu'une plus longue contention pourroit causer entr'elles quelque froideur; Nous voulons & entendons que l'M continuë ses soins, pour empescher l'N de se mettre devant le B & le P. D'autre costé, l'N pourra tenir quelquefois la place de l'M & du P, pourveu qu'elle en use sans presumption, & sans rien atenter sur exemption ni redemption, sur indemniser ni indemnité. Nous ordonnons aussi que l'M gardera nom, surnom, & pronom; & que l'N conservera les Colonnes, avec esperance d'avoir bientôt l'Autonne aussi toute seule.

O. Quelque forte que soit une amitié, il survient quelquefois des accidens si impré-

veus ; qu'il semble que tout se doit rompre. Mais souvent aussi cette tempeste ne sert qu'à l'afermir & à luy faire jeter de plus profondes racines. J'espere qu'il en arrivera de mesme, dans le fâcheux démêlé que je suis forcé d'avoir avec mes sœurs & mes meilleures amies. Mais que ne fait-on point tous les jours, pour conserver son bien ? Je supplie donc l'A, de me rendre la moitié des villes de *Laon* & de *Crœon*, & de ne pas manger tout seul les *Paons* & les *Faons*. Outre cela, je voudrois bien qu'il ne se joignist plus à l'V, pour me contrefaire. Pour l'E, il s'est approprié tout ce que nous avons en commun ; & je ne suis plus auprès de luy qu'un o en chiffre. Il a fait pis ; car il m'a osté ce que je possédois sans luy ; & je n'oserois plus paroistre avec l'I ; car on ne me pourroit plus reconnoistre. S'il continuë, j'ay peur de n'avoir plus à la fin ni Foy, ni Roy, ni Loy. L'V, d'autre costé, m'oste *Tolose* & *Cologne*, qui m'appartiennent, & cent autres places semblables. Pour me pouvoir maltraiter impunément, on m'empesche d'aler en compagnie ; mais il me semble qu'on me le devoit bien permettre, pour résister à tant d'ennemis. Cependant, lors que de deux O on en a osté un, pour empescher son compagnon de courre après, on l'arreste avec un accent.

A. Je suis tout prest de vous rendre ce que vous me demandez, pourveu que vous fassiez restitution de vostre part ; Donnez-moy ce qui m'appartient de la riviere de *Saone* ; Partageons ensemble le mois d'*Aoust*, & ne nous saoulez pas tout seul à mes dépens.

D. On auroit grand tort de me faire passer

On les prononce sans o.

*au, fait o
maurs, cœurs,
etc. de fleurs,
et p'ours. ou a
fait fleurs et
pleurs.*

*On prononce
paroistre, re-
connoistre.*

*On prononce
Toulouse,
Cologne, etc.*

rôle, contrôle.

*Il n'y a que
l'O qui se pro-
nonce en ces
mots.*

pour estre de mauvaise conscience, veu que de toutes les lettres, il n'y en a point qui aille plus rondement que moy!

LA GRAMMAIRE. L'Étymologie a interest de maintenir l'O dans la pluspart de ses demandes. La Prononciation d'autre costé, n'y veut pas consentir; c'est à l'Usage à en ordonner ce qu'il luy plaira.

L'USAGE. L'O a beau se plaindre qu'on luy fait tort; l'A a déjà montré qu'il luy en fait tout autant; il empiète sur l'I, quelque foigneux qu'il soit de se défendre; Il empesche l'E de s'asseoir, & il a voulu enlever à l'V sa Nonrice. C'est pourquoy j'ordonne que les choses demeurent en l'état qu'elles sont jusqu'à ce qu'il en soit plus amplement informé. Cependant, il continuera ses bons offices dans les chiffres; car quoy qu'il n'y passe que pour un zéro, il ne laisse pas d'y estre aussi nécessaire que les autres; & a cét avantage par dessus eux, qu'il n'est pas sujet à division.

P. Tant qu'on ne nous a défendu que les Juleps, les Sirops & les Ptisanes, nous nous sommes fort bien portez; mais aujourd'huy qu'on ne veut plus que nous nous trouvions aux Noces, nous nous portons fort mal. Cependant, on ne nous veut pas donner Baptême, non pas seulement une paire de sept Pseaumes; & à un besoin on nous laisseroit manger des loups. Je n'ay jamais vû une telle cruauté; qu'on nous laisse pour le moins la clef des champs, sans nous tenir toujours renfermez dans un camp, comme dans un rempart.

L'USAGE. Nous ordonnons que le P ne se prononcera point dans les mots où il est trop

*On prononce
foigneux, sans
i, assoir, sans
e.
Nonrice à Pa-
ris, sans u.*

*Tous ces mots
se prononcent
sans P.*

sans P.

rade ; qu'il sera mesme permis de le rejeter en quelques uns ; & que cét Arrest sera mis promptement à exécution.

Q. Scray-je toujourns précédé d'un C. & suivi d'un V ? ne me verra-t'on jamais au milieu d'un mot , qu'avecques ces deux gardes ? Pour me défaire de ces importuns. Puis qu'on a renouvelé l'arrest contre le K, je demande part à sa confiscation. Car il me semble que Kalendarier & toutela Kyrielle me seroient mieux qu'au C. Je voudrois aussi qu'on luy défendit de contrefaire ma voix , quand il est question de cerceuil & de ceuillir , & de se joindre à l'H pour m'empescher de paroistre dans la Chersonnes , chez Andromache & ailleurs , quoy qu'on m'y entende.

LA GRAMMAIRE. Taisez-vous Q. je me souviens tres-bien du juste sujet , qui nous porta à vous renfermer entre une consonne & une voyelle , pour conseiller à l'Usage de vous en tirer. Au contraire je demande qu'il soit enjoint tout de nouveau à ces deux lettres , qu'elles ayent à executer exactement l'arrest.

L'USAGE. Permis au C de s'éloigner autant qu'il le pourra du Q ; & à l'V , de le quitter quelquefois à la fin des mots. Ne pourront toutefois abandonner le Q en mesme-temps tous deux , à moins que de laisser ce maistre coq dans les lacs. D'autre costé nous permettons au Q de paroistre dans la Quersonnese , chez Andromaque , & mesme dans Dunquerque. Mais nous luy défendons tres-expressement de s'entremettre des affaires du K, ni de s'en prétendre à sa dépoüille, sur peine d'estre traité comme luy.

R. L'I & l'E m'ont tellement afoiblie en diverses occasions, & sur tout à la fin des mots qu'on ne m'entend presque plus aller ni venir. Je taschay d'abord de me rétablir par la douceur; mais voyant que cela n'y faisoit rien, j'y employay le fer & l'Enfer, & si je n'en ay pû venir à bout.

Il ne se prononce point aux premiers, mais aux derniers.

Et ne s'y sent presque plus,

L'U S A G E. Nous ordonnons à l'R de siffler doux quand elle sera la dernière, sur peine d'estre chassée, si ce n'est assez de la négliger.

S. Je ne sçay ce qui a pû obliger les Auteurs modernes, à me retrancher comme ils font; je pretens bien renverser toute leurs écritures; car quoy qu'ils fassent, l'ancienne coutume sera pour moy. Suis-je si dangereuse, qu'il faille que les voyelles se couvrent d'un accent, de crainte de m'approcher? C'est estre trop méconnoissantes de la faveur que je leurs fais de me mettre entr'elles, pour les empescher de s'entremanger. Toutefois, comme chacun se peut tromper; si l'on trouve que j'aye tort de le faire, je me condanne, mais comme je me soumets, il faut que les autres en fassent autant; & si l'on m'en croit, on commencera la reformation par le bannissement de l'H, vn accent suffira pour marquer où il faudra aspirer. Le C, le K, & le Q, n'estant qu'une mesme chose; ce sera assez de retenir le C; Et puisque nous devons estre toutes simples, il faut faire le procès à l'X, comme double; & renvoyer en Grèce l'Y & le Z, pour décharger l'Alphabet de ces lettres superflues. Mais pour faire voir que je plains moins mes peines que mes paroles, je suis preste à faire la fonction de l'X &

Sans s.

On met quelquefois une s entre-deux mots, pour adoucir la prononciation.
Vas-y.

du Z ; & si je n'en puis venir à bout , j'appelleray le C à mon secours. *Rangon :*

Z. Je tiens que de toutes les Lettres, il n'y en a point de plus dangereuse que l'S, non-seulement à cause qu'elle a la figure & les siffemens du Serpent, mais à cause qu'elle se glisse comme luy, & se va mettre entre les mots *avants-bier :* où elle n'a que faire. D'ailleurs, elle se change en deux ou trois façons, sans aucune considération du C, ni de moy, ni du Zele que l'on a pour vostre service. Aussi bien-loin de luy accorder ces demandes, il lui faut faire porter la peine qu'elle a ordonnée contre les autres. Le C & la cedille rempliront fort bien sa place; & lors qu'ils ne le pourront faire, je ne leur manqueray pas au besoin.

S. Je ne sçay si j'ay l'air d'un Serpent, mais il faut bien que j'en aye la prudence, pour souffrir toutes ces injures : & sur tout du Z, tourné comme il est.

L'USAGE. Nous permettons d'oster l'S des lieux où l'on ne la sent point; pourvû qu'on marque l'endroit de quelque accent, jusqu'à ce que l'œil y soit accoustumé; Et pour la punir de ce qu'elle se foure aux endroits où elle n'a que faire, nous voulons que le Z profite de toute la gloire qui luy en pouroit revenir. *Elle foure comme un Z en ces lieux-là.*

T. Il est bien difficile d'aquerir beaucoup d'amis, sans faire des envieux. Tandis que je fais tout ce que je puis pour tenir les autres en paix, & que je m'intrigue assez heureusement entre les voyelles, pour leur servir de liaison, les consones en sont envieuses; & l'S ne marche point avecque moy qu'elle ne me fasse raire, & évanouir à tous momens. *dira-t-on sans, est dit moins il ne s'y sent point.*

L'USAGE. En conséquence de ce qui a esté

*temps ,
champs ,
doigts , &c.*

ordonné , qu'il n'y aura plus que deux conso-
nes à la fin des mots. J'entens quand il y en
aura trois , qu'on rejette la plus inutile , sans
que cela puisse préjudicier au corps ny aux
Arts , ny à d'autres particuliers qui ont intérêt
à les conserver.

*Guatérus
pour Uualté-
rus , Vlessin-
gue pour
Flessingue ,
Vveimar
pour Veimar.*

*connue.
pour montrer
que c'est celle
qui suit qu'il
faut détacher.*

V. A considérer ma condition dans une par-
tie de l'Europe seulement , je ne croy pas qu'il
y en ait de plus bizarre. Je sers de voyelle , &
de consone ; & la pluspart des diphtongues
ne se sauroient passer de moy. Il faut que je
me radoucisse la veüe , & que je me fortifie à
la vertu. Les uns me prononcent V , les autres
Ou ; Ceux-cy font de moy un B , ceux-là un
G. Il y en a qui me font servir d'F , & d'autres
qui me mettent double , pour me faire passer
pour ce que je suis. Cependant , sans conside-
rer en combien de façons je suis utile , on me
traite si fort en cadette , à cause que je suis la
derniere de mes sœurs , que dans la crainte
qu'on a que je ne quite la fin d'une syllabe ,
pour me mettre à la teste de celle qui suit , on
a toujours les deux poins levez sur moy.

L'USAGE. Nous ordonnons , ayant égard
aux plaintes de l'V , que les deux poins ne se
mettront plus sur luy , mais sur la voyelle qui
le suit.

*On prononce
excellent , ec-
écouter ,
exemption ,
Saintonge ,
soixante ,
fluxion ,
deuxième ,
Ximenés.*

X. L'S fait bien voir son ignorance , lors
qu'elle dit que je suis une lettre superflüe. Je
sers de C à excellent , de deux C à écouter ,
de G & de Z à exemption , d'une S. à Xain-
tonge , de deux SS à soixante , de C & de T à
fluxion , de Z à deuxième , sans parler du Phé-
nix , où je suis en ma propre signification , &
du Cardinal Ximenés , où je sers de Ch. Et
après cela , il faut qu'un pauvre serpent me
traite

traite de superflüë? Bien loin de me retrancher, on devoit souffrir que je fusse toujours en action; Car que deviendroient sans moy les Xerxés, les Xenophons, & les Alexandres?

S. S'il ne tient qu'à cela, on trouvera bien *par un* le moyen de les faire subsister sans vous. *cf.* A-t-on jamais vû une insolence pareille à la vôtre? vous faites gloire de vos larcins, & les autres s'en défendent.

X. Hé bien qu'on me fasse mon procès; le mieux qu'il vous puisse arriver, c'est qu'on vous donne ma place. Qu'il vous fera beau voir estre deux, à faire la fonction d'une lettre superflüë? D'ailleurs, comment garderez-vous la médiocrité, qui est nécessaire en cette occasion, vous qui vous haussez & baissez sans cesse, & qui n'avez jamais marché droit en aucune affaire? Vous ne m'empescherez pas, pour le moins, de tenir ma place dans les lettres numerales.

LA GRAMMAIRE. Ni là, ni ailleurs, vous ne faites la fonction que d'une double lettre. Avant que les diverses façons de compter fussent inventées, on ne comptoit que par ses doigts, dont chacun faisoit un; & pour marquer cinq, on monroit le pouce avec le doigt qui le suit, qui font une espece d'V. Si bien que deux V l'un sur l'autre, faisoient dix; & c'est de là qu'est venuë l'X.

L'USAGE. Nous avons maintenu & maintenons l'X, dans toutes les fonctions de sa charge, & mesme à la fin des mots, pourveu qu'elles soit là sans se faire trop sentir. Mais hastons-nous le temps presse.

LA GRAMMAIRE. C'est fait; car l'Y & le Z n'ont rien à représenter, que ce qu'ils ont déjà dit.

*Peux,
côme s'il
y avoit
une s.*

L'U S A G E. Si cela est , avant que de finir cette Assemblée , je veux dire un mot aux Lettres , comme ami , apres les avoir jugées comme Souverain. Je vous conjure donc , Belles lumières des Esprits, Elemens de la parole , fa- crez Atomes dont s'est formé ce grand monde des Sciences , de mettre fin à vos plaintes , & de vivre en bonne intelligence à l'avenir. Vous estes les Gardiennes fideles de ce que les hommes ont de plus précieux. C'est en vous qu'ils trouvent la seureté de leurs affaires , & leurs plus solides plaisirs. Sans vous, l'absence seroit le plus grand de tous les maux. Par vostre moyen , on passe à couvert à travers les ennemis. Vous savez le secret de fasciner la veuë des jaloux , & de tromper la garde la plus fidèle ; De vostre petit nombre sont nez comme par miracle , un million de mots diferens : Vous estes les fondemens inébranlables des Loix, & les dépositaires de la Verité. Enfin , sans vous on ne sauroit que confusément la naissance du Monde , & les plus belles actions seroient ensevelies dans les ténèbres de l'Oubly.





S U P L E ' M E N T

DE L'HISTOIRE VÉRITABLE.

Lucien ayant dit à la fin du second Livre de cette Histoire, qu'il aloit décrire en suite les merveilles qu'il avoit veuës aux Antipodes ; & cela ne se trouvant point, soit que les Livres ayent esté perdus ou autrement ; il a pris envie à celuy qui a fait le précédent Dialogue, de se joüier à son exemple, en des aventures étranges & inouïe. Mais comme il n'y a rien de si facile, que de feindre des choses qui n'ayent aucun fondement dans la Raison ny dans la Nature, il n'a pas crû le devoir imiter en ce point ; & n'a rien dit, qui n'ait quelque sens alegorique, ou quelque instruction mêlée avec le plaisir.

LIVRE TROISIÈME.

- I. Description de la Republique des Animaux. II. Hommage qu'ils viennent rendre au Phénix. III. Passage de Lucien aux Antipodes. IV. Bataille des Animaux contre les Sauvages. V. Pacification, par l'entremise de Lucien.*

LE plus résolu demeura sans force & sans courage, voyant nostre Vaisseau brisé, & toute l'esperance du retour perdue ; mais après nous estre consolez du mieux que nous pûmes, les uns alumerent du feu, les autres se répandirent le long de la coste, ou entrentrent

*I.
Description
de
la Repu-
blique
des Ani-
maux.*

plus avant dans le païs pour le découvrir. Sur le soir, ceux qui estoient allez à la découverte, rapporterent que le païs estoit cultivé & rempli de toutes sortes d'Animaux dont plusieurs leur estoient inconnus, mais qu'ils n'avoient point veu d'hommes. Ce qui les avoit le plus étonnez, c'est qu'on voyoit d'un costé des Agneaux paistre parmy les Loups, de l'autre des Faucons voler en la compagnie des Colombes; icy des Cygnes se joüant avec des Serpens, & là des poissons nageans parmy des Castors & des Loutres. Sur ces entrefaites, ariverent des Singes vestus à la Grecque, qui nous vinrent faire commandement de la part du Roy de l'aller trouver; Ils portoient chacun sur le poin un Perroquet qui leur servoit de Trucheman, & parloit bon Grec; sans quoy l'on n'eût pû jamais rien entendre au jargon de ces Ambassadeurs. Cependant, pour obeïr aux ordres du Prince, nous-nous acheminons vers le lieu où il estoit, & aprenons d'eux en chemin, Que nous estions dans l'Isle des Animaux, qui dépendoit du vaste Empire des Fables, Qu'elle estoit environnée de celle des Géans, des Magiciens, des Pygmées, & autres semblables, qui relevoient toutes de la juridiction des Poëtes, dont l'Isle estoit assez proche. Que cét Empire estoit partagé en sept Comtez, gouvernées par autant de Comtes; qui sont les Contes pour rire, les Contes de la Cigogne, les Contes jaunes, les Contes violets, les Contes borgnes, les Contes à dormir de bout, & les Contes de vieille, sans parler de plusieurs autres petits Contes de moindre importance, qui sont tous compris sous le nom des Contes de l'autre monde. Que parmy tous ces peuples, le plus

grand crime estoit de raconter deux fois une mesme chose; Qu'on n'y estoit point introduit qu'on ne laissast son jugement à la porte, avec permission de le reprendre au retour; mais qu'on se retrouvoit presque toujours ou égaré ou corrompu. Que la République des Animaux estoit gouvernée par le Phénix, & que celuy qui regnoit alors, avoit esté curieux de nous voir, parce qu'il ne faisoit que de naistre, & n'avoit jamais veu d'hommes; Que sans cela, on ne nous auroit pas soufferts plus long-temps dans l'Isle, parce qu'il leur estoit défendu tres-étroitement par leur Legislatteur, d'avoir aucun commerce avec ceux de nostre espece, sur peine de retourner en leur première servitude; Que ce Legislatteur estoit un petit bon-homme tout contrefait, qui n'estoit guere diferent d'un Singe pour la figure; mais au reste d'un savoir & d'une connoissance admirable; Que c'estoit luy qui les avoit établis, policez & rassemblez de toutes les parties du monde, & qui leur avoit enseigné à s'entr'aimer & à s'entendre l'un l'autre; mais qu'il n'avoit jamais pû apprendre à parler qu'aux Perroquets, & à quelques autres oiseaux; Que les Singes, comme ils sont ingenieux, & adroits à contrefaire tout ce qu'ils voyent, avoient appris de luy l'art de se vestir, & une partie de ce qu'ils avoient veu faire aux hommes; Qu'ils avoient basti le Palais que nous verrions, à l'aide des Hirondelles, cultivoient la terre par le moyen des pourceaux & des taupes qui se plaisent à la remuer, & faisoient la moisson par l'entremise des fourmis, qui avoient en moins de rien emporté toute la graine d'un champ, & la serroient dans des greniers où on l'aloit prendre quand on en a voit

besoin : Que comme il n'y avoit point de so-
 cieté sans quelque Religion, ils adoroient tous
 le Soleil , & que le Phénix qui luy estoit con-
 sacré, avoit joint à la Royauté le Sacerdoce, & se
 brûloit luy-mesme sur son Autel, servant & de
 Prestre & de victime: Qu'il y avoit des animaux
 qui avoient quelque réverence pour les autres
 Astres; Que l'Elephant adoroit la Lune, & l'O-
 rix l'Estoile de la Canicule: Qu'Esopé (car c'est
 ainsi que se nommoit leur Législateur) se
 voyant forcé de les quitter, avoit ébly pour
 Roy le Phénix, comme le plus propre à cét hon-
 neur, parce qu'il estoit unique; & qu'on n'estoit
 point sujet par ce moyen aux guerres civiles,
 que l'ambition des Grands, & le desir de re-
 gner, ou le dépit & la jalousie ont coûtume
 d'allumer en l'ame des Princes. D'ailleurs,
 comme il vivoit plusieurs siècles, on estoit
 exempt par là des révolutions, que causent
 dans les Empires le frequent changement de
 Monarques; Que pour se décharger des soins
 de l'Estat, il avoit ébly divers Animaux sur
 chaque espece qui les gouvernoient sous son
 autorité; car il se faisoit voir fort rarement,
 soit pour conserver sa majesté, ou pour quel-
 qu'autre raison: Que les Singes luy servoient
 d'Officiers & de Ministres; les Tigres & les
 Lions, de Soldats; les Oyes & les Chiens, de gar-
 de & de sentinelle; les Perroquets, d'Interprete
 & de Trucheman; les Cigognes, de Medecin:
 Car à cause de son naturel solitaire & mélanco-
 lique, il avoit besoin de se purger de temps en
 temps; à quoy les Cigognes sont fort adroites:
 Que les Licornes faisoient l'essay devant luy,
 pour la propriété qu'elles ont de chasser les ve-
 nins; & qu'enfin tous ces Animaux vivoient en

*Elles se
 donnent
 des L. v. p.
 mens.*

paix & en bonne intelligence sous son Empire. Mais ceux qui se nourrissent de proie, dequoy vivent-ils ? leur dis-je. Vous avez raison, répondirent-ils, de faire cette demande, car ils ne peuvent pas paistre comme les autres, ni manger comme nous des fruits de la Terre. Voicy donc comme on les nourrit. Outre les criminels qu'on leur abandonne; lors que les Animaux deviennent vieux, & qu'ils ne se peuvent plus soutenir, on les engraisse, tant qu'ils meurent; & tous les jours on va dans leurs appartemens recueillir ceux qui sont morts; mais cela est cause aussi quelquefois que ceux qui vivent de carnage, sont deux ou trois jours à jeusner: Et lors qu'ils ne peuvent supporter la faim; ils vont dans les pais étrangers, & & sont nommez à cause de cela Oyseaux de passage.

Dans ces Entretiens & autres semblables, nous arrivâmes à la Cour du Phénix, qu'il estoit déjà nuit; Il estoit dans une grande sale toute brillante de lumiere, par le moyen des vers luisans, & d'autres insectes lumineux, qui étoient atachez au plancher, ou qui voloient par l'air comme autant d'étoiles errantes. D'autre côté, la voûte estoit garnie de plumes d'azur, accomodées fort proprement avec le bec des Hirondelles; si bien que cela ne ressembloit pas mal à un Ciel. Il y avoit deux Corps-de-Garde à la porte, l'un de Lions, & l'autre de Tigres, qui nous éfrayerent d'abord; mais nous passâmes en assurance sous la conduite de nos guides. Au fond de la sale estoit le Phénix posé sur un Trône d'or enrichy de perles, avec un dais d'ambre & de corail, où l'on avoit enchassé des pierreries; Mais de tout son Trône,

D d iiij

rien n'estoit si brillant que luy, & il n'en recevoit pas tant d'éclat qu'il luy en donnoit. Car il avoit le cou d'or, les ailes de feu, doublées d'un azur celeste, & il portoit un Astre étincelant sur la teste. A ses costez estoient rangez en forme d'Amphithéâtre, un grand nombre d'oiseaux de taille & de plumage tout differens, mais d'une beauté merveilleuse, sans parler de ceux qui pendoient en l'air par des filets, comme des bouquets de plume. Au bas estoient une infinité de Pâons qui faisoient la rouë à l'entour, & étaloient avec pompe & magnificence les cercles d'or de leur queue, où brilloient autant d'yeux qu'il y en avoit dans le Ciel. Ce spectacle nous ravit tellement en admiration, que nous demeurâmes comme immobiles, jusqu'à ce que le Prince nous envoya complimenter par divers oiseaux de sa suite, qui imitent nostre langage. Lors nous fûmes près de luy, après luy avoir fait la reverence, il nous dit par la bouche d'un petit Perroquet qui se perchoit sur son Trône, que nous estions les bien-venus; & qu'ayant seu nostre arrivée, il avoit esté bien aise de nous voir, & avoit envoyé au devant de nous quelques-uns des Officiers, afin qu'on ne nous fist aucun déplaisir. Après cela, il s'enquit du sujet de nostre voyage, & témoigna d'estre fort surpris au récit de nos aventures; Mais parce qu'il estoit temps qu'il se retirast, il nous congédia, après avoir donné ordre qu'on nous logeast dans son Palais, & qu'on nous traitast avec toutes sortes de magnificences. Nous n'eûmes pas plûrost pris congé de luy, que nous fûmes environnez de Geays & de Dies, qui ne faisoient que caqueter à nos oreil-

les, & nous rompoient la teste d'une infinité de questions & de demandes. D'ailleurs, il me tarδοit que je fusse seul, pour m'entretenir à mon aise des merveilles que j'avois veues, & je soupirois déjà après mon retour en Grèce, pour avoir le plaisir de les conter. Nous fumes conduits en nostre appartement, par les mesmes Ambassadeurs qui nous estoient venus recevoir, & le trouvâmes meublé d'étoffes exquisés, filées par des vers à soye, & tissües par les araignées; de sorte que l'ouvrage en estoit tres-ingénieux & tres-délicat. Si-tost que nous fumes arivez, on couvrit pour le souper, où nous fumes servis magnifiquement de toutes sortes de mets, & mangeâmes de petits oiseaux qui n'estoient que comme des pelotons de graisse. Nos Ambassadeurs prirent place avec nous; mais les Perroquets se percherent deçà & delà, au dessus de nos testes, où l'on leur donnoit à manger de tout ce qu'il y avoit sur la table, comme l'on fait aux enfans; mais ils aimoient particulièrement le pain trempé dans du vin. Pendant le repas, il y avoit des Singes acostrez en Charlatans; qui faisoient cent tours de passe-passe, & avoient avec eux des petits chiens qui contrefaisoient les Soldats; avec l'épée au costé, & la pique sur l'épaule, passoient à travers des cerceaux, marchoient sur des bastons, sautoient pour l'amour des Dames, faisoient plusieurs galanteries semblables; Après souper les Pies dansèrent un Balet, où elles imitoient le saut des Gruës, passant l'une dans l'autre avec une adresse & une agilité admirable. Les Rossignols firent le récit, & les Sereins le concert.

Ortoz
lans,

Y I.
 Homma-
 ge des
 Ani-
 maux.

Le lendemain dès le point du jour nostre escorte nous vint prendre pour assister à l'hommage que les Animaux venoient rendre au Phénix, qui est la plus belle cérémonie de toute l'Isle; Il estoit à l'entrée de son Palais, pour les mieux recevoir, & pour en faire la revenue avec plus de magnificence. Nous remarquâmes en passant, qu'à toutes les portes du Palais, il y avoit un Chien en sentinelle; & une Oye sur chaque fenestre, avec un Aigle au haut du donjon, pour découvrir de plus loin; & on les relevoit d'heure en heure, autant la nuit que le jour. Si-tost que nous fumes arivez, le Phénix nous fit assoir auprès de luy sur des sièges; Il estoit environné de tous les Animaux de sa garde, & de tous les Oiseaux de sa suite, comme le jour précédent. Apres que son Perroquet eut harangué assez long-temps sur le sujet de la cérémonie, avec grande satisfaction de toute l'Assemblée, qui estoit charmée de la douceur de son éloquence; on vit venir de loin les oiseaux en magnifique apareil, sous la conduite de l'Aigle, qui après avoir fait une pointe en l'air, fondit tout à coup au piez du Phénix, pour luy faire hommage, puis se guinda dans le Ciel, & s'ala perdre dans les nuës. Aussi-tost les oiseaux de sa suite se perchèrent deçà & delà sur les arbres, tandis que ceux qui sçavoient chanter, célébrerent les loüanges du Phénix, & remplirent l'air de leurs doux concerts, où le Cygne tenoit le Tacet, & le Coucou battoit la mesure. Mais auparavant, quelques Faucons, pour donner du plaisir au Prince, lièrent en l'air des Perdrix; & passant devant son Trône, les laisse-

se sent-envoler , sans leur avoir fait aucun mal. Cette galanterie fut trouvée de bonne grace , aussi-bien que celle des Coqs , qui après avoir paru à la teste des Oiseaux domestiques , se séparèrent en deux bandes , qui vinrent jouter l'une contre l'autre , avec tant d'animosité & de furie , que le Phénix fut contraint de les envoyer séparer. Mais les Cailles qui s'estoient mises de la partie , estoient si acharnées au combat , qu'elles ne voulurent point obeïr ; Si bien que pour conserver la majesté de l'Empire , & punir leur crime , il fit signe aux Espreviers , qui enleverent en un instant les plus opiniastrés , & les alerent plumer hors de sa présence. Cependant , les Pâons dansoient un Balet avec beaucoup d'art , de justesse & de gravité , traçant diverses figures selon les divers Airs que leur chantoient les oiseaux , & marquant la cadence d'une façon admirable ; Mais les Coqs-d'Inde les ayant voulu imiter , se firent moquer d'eux avec leur graisse rouge & bleuë , entre-coupée de rides ; leur mine de vieille , & leur peau pendante sur le nez ; ce qui fit bien voir la différence qu'il y a de la vaine gloire , avec la gloire véritable. Comme le Phénix s'étonnoit de ce que les oiseaux de nuit & ceux de riviere , ne paroïssent point , un Perroquet prenant la parole , dit qu'il avoit charge de luy représenter de leur part , que les premiers atendoient la nuit , pour luy venir rendre leur hommage , de peur de troubler les autres oiseaux de leur présence ; & que les derniers s'étoient assemblés à l'endroit où il devoit recevoir celuy des poissons , comme estant plus en leur lustre dans l'eau. Après vinrent les Ani-

*On les
faisoit
jouer en
Grece
comme
des Coqs*

378 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE

maux à quatre piez, que le Lion conduisoit avec une majesté & une contenance digne d'un Prince, & lors qu'ils furent tous passez devant le Phénix, ils se séparèrent en deux, comme pour le combat : Mais le combat parut étrange, pour l'inégalité des combattans, car ceux qui vivent de proye, s'estoient mis tout d'un costé, & le reste de l'autre; dequoy le Phénix s'étonnant, un Singe qui les avoit disposez, luy dit; Que c'estoit pour faire paroistre la moderation des uns, & la confiance des autres. Car les oiseaux n'eurent pas plü-tost sonné la charge, qu'on vit les Chèvres & les brebis courir de toute leur force contre les Tigres & les Lions, & les choquer de leurs restes si rudement, qu'ils tomberent à la renverse, comme s'ils eussent esté morts; puis se relevant legerement, se jouèrent avec elles sans leur faire aucun déplaisir. Il n'estoit pas jusqu'aux rats & aux souris, qui ne voulussent estre de la partie, & ne vinssent affronter les chats, qui se couchoient par terre en les voyant; & de peur de les blesser, faisoient la pate de velours. En suite les Ours se leverent sur leurs piez de derriere; & se tenant tous par les parties, ils commencerent à danser en rond fort gravement, ayant un Singe au milieu qui jouoit de la flûte, tandis que d'autres tout noirs, montez sur de grands Ours blancs, contrefaisoient les Bâteleurs, & faisoient cent tours de souplesse. Car les Singes en cette occasion faisoient mille singeries; Les uns jouoient à la boule, avec des Hériffons, ayant mis des gans de fer, de peur de se piquer; les autres se bâtoient à outrance, comme des Gladiateurs, tandis que quelques-uns de leurs

compagnons pendus par la queuë aux arbres voisins, faisoient les Juges du camp. Ceux-cy couroient la bague sur des chevaux de manège, ceux-là faisoient des tournoirs, comme on en voit faire à Rome aux enfans de bonne Maison. Les Licornes couroient aussi, la lance baissée l'une contre l'autre, ayant mis une pomme à la pointe de leurs cornes, comme l'on met un bout aux fleurets, de peur de se faire mal. Cependant, on voyoit des chevaux bondir tout-seuls par la plaine, & faire des voltes & des passades, avec des caracols, où ils tournoient plus juste que les meilleurs Escuyers du monde. Il n'estoit pas jusqu'aux Elephans, qui pour montrer leur adresse, ne voulussent danser sur la corde, & faire admirer leur agilité dans une si grande masse de chair. De quelque part que le Phénix jetta la veuë, il ne voyoit que des objets divertissans. Il y avoit de petits animaux qui se tenoient sur le dos de leur mere, soit qu'elle courust ou qu'elle jouast; D'autres estoient renfermez dans son sein, comme dans une bourse, d'où ils sortoient & se promenoient; puis ils y rentroient au premier cry qu'elle faisoit. Les Porcs-épics se laissoient poursuivre par les chiens; & lors qu'ils estoient prests de les atraper, ils leur lançoient de leurs dars, qui les faisoient crier & prendre la fuite. Sur ces entre-faites, on entend de loin le siffement des Serpens, qui fit cesser tous les jeux; Ils se rasnoient lentement, la teste haute, pour témoigner plus de majesté, & avoient quité leur vieille peau, & pris une robe nouvelle, pour en paroistre plus beaux. Ils venoient tous rendre hommage au Phénix, sous la conduite du Basilic;

*On a
veu cela
autrefois
à Rome*

qui couvoit un dépit mortel en son sein ; & prétendoit devoir regner sur les Animaux , à cause qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord ses regards sur luy , au lieu de luy rendre son hommage. A cét Aspect , le divin Oiseau panche la teste mourante , comme une fleur que le coultre de la charuë a renversée ; l'or , l'azur , & la pourpre de ses plumes se ternissent , & il aloit rendre l'ame , si au cry que jetterent les Animaux , la Licorne qui reposoit à ses piez , ne l'eût touché de la corne , dont elle chasse les venins ; & qu'en mesme temps l'ardente Belette n'eût sauté sur le Basilic , & imprimé sa dent mortelle sur les taches blanches de sa couronne , l'étendant mort sur la place. Aussi-tost le Phénix redresse sa teste panchante , & reprend son vif éclat éfacé par les ombres de la mort ; & les Animaux justement irrités , viennent fondre de toutes parts sur les Serpens , tandis que les Cigognes les ataquent d'enhaut , & que les Aigles percent de leurs ongles tranchans les Dragons qui vouloient prendre l'essor. Ils furent donc en moins de rien déchirez & mis en pieces ; & la Nature purgée de ces monstres. Cependant , l'unique Oiseau qui avoit repris sa force & sa beauté , voulu achever la cérémonie , & ala vers la Mer pour y recevoir l'hommage des poissons & des oiseaux de rivière. Il rencontra en chemin les abeilles , qui n'ayant pû montrer leur diligence acoustumée , pour avoir attendu les fourmis qui ne vont pas si viste qu'elles , venoient avec les autres insectes rendre leur bourdonnant hommage au Phénix , & luy apportoient du miel de leurs ruches , qu'elles luy présentent sur les aïstes des papillons , qui brilloient

*Il est de
sa veni.*

*Elle est
ennemie
du Basi-
lic.*

d'autant d'yeux que la queue des Pâons. A leur teste marchoiēt de petits oiseaux de différentes especes, & de plumages divers, qui ne sont gueres plus gros qu'elles, & qui ne pesent chacun avec leur nid, que quarante-huit grains. Les poissons s'estoiēt assemblez dans une especie de Golfe, qui faisoit comme un Amphithéâtre, sur lequel se rangerent tous les Animaux; & les Oiseaux se percherent sur les Arbres, pour augmenter la magnificence du spectacle qu'ils venoient voir. Car les Baleines rangées en forme d'arc, du costé qui regardoit la mer, faisoient un rond d'eau où l'on voyoit jaillir cent fontaines par ces ouvertures qu'elles ont sur la teste, par lesquelles elles jettoient l'eau de la grosseur d'un muid, & de la hauteur de demy pique, qui retombant avec bruit sur leurs musles, couvroit toute la mer de bouillons d'écume. Mais avant que le Phénix arivast au lieu du spectacle, les poissons l'envoyerent recevoir à deux cens pas de la mer, par de petits poissons volans, suivis d'Amphibies, pour montrer que leur jurisdiction s'étendoit sur la terre & dans l'air, aussi-bien que dans les eaux. Après, venoient cent grandes Tortuës chargées de tous les trésors de ce vaste & liquide Element. Les unes portoient sur leur dos des montagnes d'ambre; les autres des rochers de corail, enrichis de Nacre de perle; qui en arivant entr'ouvrirent leurs coquilles, & firent voir des joyaux d'un prix & d'une valeur inestimable. C'estoiēt de grosses perles rondes, d'une blancheur nompareille, tout le vif éclat estoit redoublé par la noirceur des mains des Singes: qui les tiroient de leurs huîtres pour les pré-

362 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE
fenter au Prince. Il fit ferrer les parfums dans
ses magasins pour s'en servir à l'honneur de
sa sepulture, & destina le reste à l'ornement de
son cabinet, & à l'embellissement de son trône.
Dans ce grand cercle que les Baleines for-
moient d'un costé, & les rochers de l'autre,
parurent premierement tous les oiseaux de ri-
viere, ayant le Cygne à leur teste, qui s'estoit
joint à eux, avec quelques autres oiseaux de
la Cour du Phénix. Il paroissoit là en son lustre,
haussant son col voûté entre ses aïles à demy
levées; ce qui faisoit un enfoncement qui luy
donnoit beaucoup de majesté. Aussi-tost qu'il
vit arriver le Phénix, il prit son vol avec les
autres, & vint tourner trois fois à l'entour de
luy, comme pour faire la reveuë de ses sujets,
& luy en faire admirer la beauté & le plumage.
Le brillant Phénicoptère aux aïles de pour-
pre, fut choisi pour aller rendre l'hommage
au Phénix, comme luy devant estre plus agrea-
ble, à cause qu'il porte son nom: Au retour,
ils se jouïerent en l'air avec les poissons volans,
qu'il abatoient dans l'eau, du vent de leurs
aïles; puis ils vindrent fondre tous dans la
mer, avec grand bruit. Alors, pour donner
du plaisir au Prince, les barbets se lancerent
après eux, & commencerent à les poursui-
vre: Ils les laissoient aprocher fort près; puis
se plongeant tout à coup, ils trompoient
leurs dents & leurs esperances. Ils se déro-
boient de mesme des Oiseaux de proye, qui
venoient pour donner dessus, & qui mouïl-
loient les cerceaux bigarez de leurs aïles, sans
avoir pris que du vent. A la fin ils disparurent
tous au seul cry du Cygne, & se coulant sous
les eaux, alerent reparoistre bien loin, & faire
une

une triple couronne au dedans des rochers & des Balcines , pour donner le temps aux poissons de se faire voir, & finir la magnificence du jour. Aussi-tost on vit toute la mer couverte de monstres , differens de grandeur & de figure ; parmy lesquels rien ne satisfit tant le Phénix que les petits herissons de mer, qui ne sont pas plus gros que des œufs de poule , & qui sont tout semez de pointes rouges, vertes, & bleuës. En cét estat ils roulent sur l'eau, comme de petites boules de lumiere ; si bien qu'on eût dit que toute la mer estoit en feu & leurs œufs atachez à leur peau , paroissent comme autant d'étoiles brillantes. D'autre costé voguoient de petites huîtres d'une nacre transparente & ciselée ; C'est un poisson qu'on voit le dos appuyé contre sa coquille , qui luy sert comme de proüe ; & la teste qu'il leve , luy tient lieu de voile ; Ses ailerons sont les rames ; sa queue luy sert de gouvernail ; enfin , c'est comme un vaisseau vivant & animé , qui semble n'avoir esté fait par la Nature que pour instruire les hommes à la navigation.

Comme le spectacle ne faisoit que de commencer , & que les Dauphins qui sont les Singes de la mer , se plongeioient tout d'un coup au fond de l'eau, & puis se lançoïent en l'air avec une vigueur incroyable, pour montrer leur agilité : On vit arriver la babillarde Hirondelle , qui s'aprochant du Phénix , commença à luy débiter ce qu'elle avoit appris dans les pais étrangers , & mit toute la Cour en rumeur. Car elle raporta que les animaux des Antipodes s'estoient révoltez contre les Sauvages , & qu'ils envoyoient demander secours au Prince , & le prier de leur donner quelqu'un pour

III
Passage
de Lucien aux
Antipodes.

les commander , parce que leur plus grand défaut venoit de leur mes-intelligence. On assemble donc sur le champ le conseil des animaux ruminans , où il fut arresté qu'on feroit partir en diligence le premier Ministre du Phénix , qui estoit un vieux magot tres-savant dans la Politique. Cela me toucha tellement, qu'il me prit envie de l'accompagner, quoy que le Prince fit tout ce qu'il pût pour m'en divertir , me representant le danger que je courois avec tant d'animaux diferens qui n'estoient pas policez , & n'avoient pas appris à obeïr comme les siens; mais il n'en pût venir à bout. Cependant , on dressa le train de l'Ambassadeur , & l'on me donna deux Dauphins , l'un pour me porter , & l'autre pour porter mon équipage. Nous partîmes donc dès la nuit, parce que la chose ne souffroit point de retardement , & que tous les Barbares estoient en armes , pour remettre les Animaux dans l'obeïssance. Cependant , les Baleines eurent ordre de tenir la mer libre , & de nous servir comme d'escorte; de peur qu'on ne nous vinst enveloper. Car une partie des Sauvages s'estoient sauvez sur les eaux , pour éviter la fureur des bestes farouches , qui batoient la campagne & déchiroient tous ceux qu'elles rencontroient. Si-tost qu'ils nous virent , ils vinrent pour nous ataqer avec leurs petits bateaux faits d'un seul tronc d'arbre; mais les Baleines se mettant entre-deux , en renverserent autant qu'il s'en présenta , & leur firent faire la culbute. En cét endroit , je ne puis taire la valeur & l'obstination des Barbares , qui d'un courage invincible sautoient sur le dos des Baleines , apres avoir eu bien de la peine à

esquiver la fureur d'autre poissons qui les atendoient dant l'eau pour les dévorer ; & montant sur la teste de ces monstres , leur enfonçoient des pieux dans leurs ouvertures, qui sont comme des soupiraux par où elles jettent l'eau & elles respirent ; de sorte qu'ils venoient à bout d'un si grand animal , par leur valeur & leur adresse. Cependant , nos Dauphins prenant leur temps , gaignoient pais , & devançant la vitesse des Sauvages , par la leur, nous vinrent exposer sur le rivage , où les animaux avertis de nostre venue , par les Hironnelles , nous atendoient avec grande impatience. On ne peut exprimer la joye avec laquelle ils nous receurent , & les caresses qu'ils nous firent, sans prendre aucun ombra-ge de moy , à cause qu'ils savoient que je n'étois pas là pour leur faire mal. Nous aprimes en arrivant , que la cause de leur revolte venoit d'un Perroquet , qui ayant esté emporté par un grand vent de l'Isle des Animaux en leur pais , leur avoit appris comme des bestes vivoient en paix dans cette Isle , & les avoit encouragés à secoüer le joug des hommes.

*Requiem,
&c.*

Sur ces entrefaites , la nouvelle arive que les Sauvages s'avançoient avec toutes leurs forces pour les ataquier. Aussi-tost nostre vieux Singe qui estoit aussi savant dans la guerre que dans la politique , quoy que sa force ne répondist pas à sa valeur, rangea tous les animaux en bataille à l'entrée du bois , qui avoit au devant une grande plaine ; & sur les atles, d'un costé des rochers escarpez & inaccessibles , & de l'autre un grand marais, bordé en dedans d'une riviere qui n'estoit pas gayable. Il fit commandement d'abord à tous ceux qui

*IV.
Bataille
des Ani-
maux
contre les
Sauva-
ges.*

n'estoient pas propres au combat, de se retirer dans le fond du bois, pour ne point embarrasser les autres; puis partageant le reste en trois corps, les rangea en cette sorte. Il mit à la droite une espèce de Tigres tres-vaillans; car j'oubliois à dire qu'il n'y a presque point d'animaux aux Antipodes, qui soient tout à fait semblables à ceux de nostre país, si ce ne sont des Perroquers & des Singes. En suite il rangea les Lions, qui sont beaucoup plus petits & moins courageux que les nostres, puis les Ours; les Sangliers après, qui ont une ouverture sur le dos, & enfin une espèce de Lynx ou de Loups-cerviers, qui faisoient la pointe de l'aïsse gauche: Car ils sont si vaillans, qu'ils vont ataquer les Sauvages en plein jour, jusques dans leurs cabanes. Il avoit mis exprés les plus courageux sur les aïsses, afin que venant à enfoncer les bataillons des ennemis aux deux bouts, ils les enfermassent au milieu, & les empeschassent de prendre la fuite. Chaque Corps en avoit un autre à ses épaules pour le soutenir, en cas qu'il fût enfoncé; & il estoit de la mesme espèce, afin d'estre plus interessé à la défense. Dans les intervalles des bataillons, estoit comme l'Infanterie legere composée de petits Animaux moins forts & moins vigoureux, qui ne laissent pas d'avoir du courage; pour se mesler parmy les autres dans le combat, & mordre les jambes des Sauvages, ce qui fut de tres-grand service. De ce nombre estoient les Porcs-épics, & certains petits pourceaux qui sont armez par tout comme d'une cuirasse à écaille. Le front de la bataille estoit

couvert d'animaux legers comme Cerfs, pour attaquer l'escarmouche, & de trois ou quatre especes de grands oiseaux qui ne sauroient voler, mais qui sont tres-vistes à la course; du nombre desquels estoient les Austruches, qui sont plus petites que les nostres. Voilà qu'elle estoit l'armée de terre: Mais il y en avoit encore deux autres; l'une dans l'air, qui n'étoit pas moins éfroyable que la premiere, estant composée d'une espece de grands Vautours & d'autres Oiseaux de proye, pour venir fondre d'enhaut sur les Sauvages, dans la chaleur de la meslée. Et l'autre dans l'eau, toutes d'animaux Amphibies comme des Hippopotâmes & des Crocodiles, pour prendre les Barbares en queue & en flanc. Le General avoit autour de luy les Singes les plus adroits & les plus vaillans, pour porter ses ordres par tout. Les autres estoient employez aux diverses necessitez du Camp, parce qu'ils n'étoient pas assez forts ni assez vigoureux pour le combat. Pour moy, je montay sur un arbre pour voir la bataille tout à mon aise, ne voulant pas qu'on me pût reprocher à mon retour, d'avoir tenu le party des bestes contre les hommes. L'armée estant ainsi rangée, on vit paroistre celle des Sauvages en une tres-belle ordonnance. Les premiers bataillons estoient armez de massuës & de grandes épées de bois, qui coupent comme du fer; & les autres d'arcs & de flèches pour les défendre contre les Oiseaux, afin qu'ils ne fussent point ataquez d'enhaut, pendant la meslée. Ils estoient tout-nuds, avec la peau noircie & peinte en figure de Serpens, pour donner plus de terreur; & portoient des bonnets &

des ceintures de plume par magnificēce; ayant la lévrière d'en bas & les jouës percées, & remplies de pierres de diverses couleurs, comme pour l'ornement. Ils marchoient serrez dans un grand silence, mais lors qu'ils furent proche, ils vinrent aux mains avec de grands cris. J'oublois à dire que le front de leur bataille estoit couvert de trois ou quatre rangs d'Archers, qui avoient ordre de se retirer dans les intervalles des bataillons, apres avoir fait leur décharge. Ils écartèrent d'abord à coups de flèches tous les animaux légers à la course, & ces grands oyseaux qui ne volent point, lesquels marchoient à la teste. Mais le corps de la bataille s'avança aussi-tost en diligence, pour n'estre point percé de leurs flèches, avant que de venir aux mains. Les premiers bataillons des Sauvages furent enfoncés par la furie des animaux, & particulièrement des Tigres & des Loups cerviers, qui estoient rangez sur les aïles, & qui en firent un grand carnage; mais le Corps de reserve venant tout frais au combat, avec leurs arcs tendus & leurs flèches apprestées, percerent les plus courageux qui estoient aux premiers rangs; car ils ne tiroient aucun coup en vain dans une si grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui estoient armez de massuës, de se rallier; de sorte que tout ce qu'il y avoit de hardy & de courageux dans l'armée des animaux, fut tué & assommé sur la place. Le reste prit la fuite, & se sauva dans le bois, où ils furent poursuivis par les Sauvages. Pour les Oyseaux, quoy que l'air fût obscurcy de leur multitude, ils furent écartez en un tourne-main par une nuée de dards, & incommodoient plus les hommes par leur

cheute, que par leur bec & leurs grifes. Les Amphibies aussi ne firent pas grand éfet, parce que les Sauvages qui sont agiles & vaillans, tournerét teste à leur abord; & faisant front de tous costez, ils les recognerent aisément dans la riviere. Il ne restoit plus d'esperance pour les pauvres animaux, si les Serpens qui n'avoient pû s'assembler, ni arriver si tost que les autres, ne fussent acourus à leur secours; Mais les Sauvages n'eurent pas plûst entendu de loin leurs siflemens, qu'ils firent alte dans le bois; & voyant les uns sur les arbres, prests à se lancer sur eux; & d'autres de vingt à trente piez de long, qui ouvroient la gueule pour les dévorer; sans parler de ceux qui ont des sonnettes à la queuë, & qui sont plus dangereux par leur venin, que les autres par leur grandeur, ils prirent la fuite & se sauverent à la course. Les animaux se ralierent, les poursuivirent avec grande vigueur, & en firent un prodigieux carnage.

Après la victoire, tout retentit de cris differens; les Animaux qui s'estoient cachez dans le fond du bois, acoururent au bruit avec leurs petits. Cependant, l'Eco résounoit de la musique des Oiseaux, qui chantoient un chant de triomphe; & rien n'eust esté égal à cette harmonie, si les animaux à quatre piez en se voulant réjouir, n'eussent fait un éfroyable charivary. Sur ces entrefaites, on entendit un bruit sourd de Trompettes & de Tambours, & on vit venir de loin des troupes qui marchaient en tres-bon ordre, ce qui fit cesser l'alegresse; mais comme elles furent proches, on aperceut que c'estoient des Singes, qui pour faire peur aux autres, s'estoient armez de la

V.
Pacification des animaux par l'entremise de Lucien.

dépoüille des Sauvages. Ils frapoyent sur des troncs d'arbres creulez & couverts de peaux, dont les Barbares se servent pour s'animer au combat; & sonnoient de Cornets marins qui font un bruit comme une Trompette enrouée; de sorte que la frayeur se chargea en alegresse. Car on voyoit les uns se battre contre leurs compagnons avec des fléches, qu'il leur tenoient lieu d'épées, n'estans pas assez forts pour manier les massuës; les autres dansoient un Ballet de postures, où ils contrefaisoient les Sauvages dans leurs mariages, leurs assemblées, & leurs funerailles. Là-dessus on ouït le cry de divers oiseaux nocturnes, accompagné d'autres signes d'un grand mal-heur; après quoy l'on vit ariver quelques Singes de la suite du Général, qui dirent qu'il avoit esté tué dans le combat. Alors, ce ne furent que cris & que harlemens, qui ne furent pas plütoſt finis, que les animaux faillirent à s'entremanger pour l'élection d'un nouveau Roy; Car les Serpens prétendoient à cét honneur, pour avoir esté cause de la victoire; les bestes à quatre piez, pour leur grandeur & leur multitude; & les oiseaux; pour leur excellence; outre qu'il semble que la Nature leur ait donné le dessus. Mais le Perroquet en qui ils avoient créance, & qui avoit esté cause de leur révolte, apercevant ce desordre, & craignant qu'on n'en vinst à la dernière extrémité, dit qu'il estoit d'avis qu'on me fist venir, pour sçavoir mon opinion. Je descendis donc de mon arbre, que je n'avois pas voulu quitter pour la crainte des serpens, dont j'avois veu un si grand exemple de cruauté en la personne du Phénix, & representay aux animaux, par l'entremise du Perroquet,

coquet, Que j'estois d'avis qu'ils fissent la paix avec les Sauvages, qui ne manqueroient pas de profiter de leurs divisions, & de prendre cette occasion pour les défaire; & en cas qu'ils voulussent songer à un accommodement, je leur ofris mon entremise. L'affaire ayant esté mise en délibération, la chose passa tout d'une voix, par la timidité des vns & la sagesse des autres, qui virent bien que les animaux ne pouroient jamais s'accorder; outre que les plus fiers & les plus vaillans avoient esté tuez dans le combat. Je partis donc avec ce Perroquet, & un autre qui savoit la langue du pais, & fus trouver les Sauvages, qui ne furent pas difficiles à persuader, après une si grande défaite; & en passerent par tout ce que je voulus. A mon retour, je rencontray mes camarades, que le regret de mon départ & la mesme curiosité que moy, avoient portez à me suivre; de sorte qu'ayant pacifié tous les différens qui estoient, & mis les hommes & les animaux bien ensemble, je m'embarquay avec mes compagnons; tres-aise d'avoir évité un si grand peril, & d'avoir vû des choses si étranges & si merveilleuses.



SUPPLEMENT

DE L'HISTOIRE VÉRITABLE,

LIVRE QUATRIÈME.

I. Arrivée dans l'Isle des Pyrandriens. II. Description du païs des Aparadiens. III. Royaume de Namismacie. IV. Isle des Poëtes. V. Celle des Pygmées. VI. Retour de l'Auteur en Grèce, par l'Isle des Magiciens.

I.
 Isle des
 Pyran-
 driens, ou
 hommes
 de feu.

Pierre
 précieuses
 qui ont
 cette pro-
 priété.

APRÈS avoir dit adieu aux animaux, & pris congé des Sauvages, nous nous embarquâmes mes compagnons & moy, pour voir le reste des Isles, dont on nous avoit dit tant de merveilles. La première où nous abordâmes, sembloit estre toute de feu, ce qui fit que nous la découvrimés de fort loin; & aprochant nous trouvâmes le rivage bordé d'hommes flamboyans, qui avoient le visage long & étroit, & le haut de la teste fait en forme d'alambic. Ils paroissoient fort dispos; car ils voltigeoient sans cesse, & changeoient à tous momens de posture. Nous leurs presentâmes quelques parfums, qu'ils receurent avecque joye; & en revanche, ils nous donnerent à chacun une chemise de toile incombustible, & force pantarbes pour nous garantir des ardeurs de leur païs: Mais avant qu'elles fussent distribuées, ces hommes de feu qui panchent naturellement vers les choses qui leur sont propres, s'estant courbez à dessein ou autrement,

mirent le feu à une des barques que les Sauvages nous avoient données. Ceux qui estoient dedans, s'étant jettez aussi-tost à nage pour se sauver; firent par mal-heur rejalkir de l'eau sur quelques-uns de ces Pyrandriens; car c'est ainsi qu'on les nomme; ce qui leur fit de grandes playes: Si bien qu'au lieu qu'ils paroissent lumineux & transparents; ils devinrent noirs & obscurs, par tout où l'eau les toucha. Pour les guérir, on ne fit que souffler dessus; jusqu'à ce que le feu qui leur vient lieu de peau, eût recouvert la blessure; d'où vient, sans doute, qu'on a coutume de souffler sur les endroits douloureux. Il seroit difficile d'exprimer avec quelle chaleur ils nous reçurent; c'est assez de dire qu'ils n'épargnerent rien pour nous régaler, & qu'ils nous firent; comme on dit, bonne chère & grand feu. Ils se portent en avant, comme nous, pour prendre à manger; mais ils s'élèvent incontinent au dessus, & tirent leur nourriture par le pié, comme les arbres; aussi ne rendent-ils point d'autres excréments, que des vapeurs & des exhalaisons, qui leur sortent par le haut de la teste. Dans le fort de leur débauche, ils se font jeter quelques gouttes d'eau pour s'échauffer davantage; & lors qu'ils veulent paroître plus beaux, ils se saupoudrent de souphre & de camphre; ce qui leur fait faire du feu violet. Ils aiment sur tout l'eau de vie; & en approchant, ils l'alument, & l'avalent ainsi toute enflammée. Ils sont fort ardens amoureux, & aiment bien à baiser; c'est pourquoy ils multiplient extrêmement; car d'un seul baiser ils engendrent un enfant, qui n'est pas si-tost né, qu'il estoit & veut d'œil; & après avoir éclaté plus ou moins de temps, il diminue peu à peu, tant qu'à la fin

il se couvre d'une lepre farineuse, à quoy ils sont tous sujets. Ceux qui veulent éviter cette maladie, ou en guérir, se servent perpetuellement d'éventail; mais cela les use beaucoup. Ils sont fort colérés & fort rigoureux, & il y a parmy eux des suplices pour les moindres fautes. Le plus ordinaire est de plôger dans l'eau, ce qu'ils suportent si impatiemment, que cela leur fait jeter de grands cris. Au sortir de là, selon la grandeur du crime, on les laisse plus ou moins de temps dans de noirs cachots, où ils sont comme morts; mais ils ressuscitent à l'approche de leurs camarades: & quand le crime est grand, on les met en poudre, ce qui les fait mourir aussi-tost. Ils ne croyent pas comme nous, que l'ame soit renfermée dans le corps; & soutiennēt au contraire, qu'il n'y a qu'elle qui paroist; & que le corps qu'elle anime, luy est donné pour nourriture. Aussi vivent-ils tant qu'ils ont de quoy nourrir leur feu; mais lors qu'il n'y a plus de matière, leur ame faisant un dernier effort, s'envole en forme d'étincelle, qui se jouë longtemps par l'air, & se promene en divers pais, cherchant les eaux comme pour luy servir de rafraîchissement; & c'est ce que nous apelons des feux follets. Lors qu'elles ont erré tout le temps qui leur est prescrit, elles se rassemblent en un, & composent les Comètes, & ces petits Astres semblables aux Etoiles qui se précipitent du Ciel en terre, pendant une nuit fort claire. Tous les animaux de cette contrée sont de feu, jusqu'aux insectes, qui sont si brillans & si lumineux, qu'ils servent de lampes aux peuples voisins. La pluspart ne vivent pas hors de leur pais, ni ceux des autres pais au leur, si ce ne sont des Salemandres. Il seroit impossible de

Voyager en ce Royaume, à cause des grandes ardeurs, si la Nature n'avoit eu soin d'y faire croistre des arbres, qui donnent avec l'ombrage, du rafraîchissement dans leur tronc, toujours plein d'une eau fort claire & fort bonne, qui n'augmente ni ne diminuë, soit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne sont point d'accord de leur origine; les uns croient qu'ils sont engendrez des rayons du Soleil, ou des éclats du Tonnerre; les autres plus vraisemblablement, du choc de deux cailloux, comme nos ames s'engendrent; à ce que disent quelques-uns, du concours de celles de nos Pères. Pour moy, je croy qu'ils sont descendus de l'Isle des Lampes, dont quelqu'une cheut à terre par mégarde; aussi disent-ils que leur país ne brûle que depuis une pluye d'huyle & de feu qui tomba dessus. Comme nous estions fort échauffez sur cette dispute, il survint une troupe de Pyrandriens, qui demanderent secours contre un déluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'estoient pas oposés avec assez d'ardeur à l'effort de leur ennemy, ils répondirent que l'évenement justifioit le contraire; parce qu'ils avoient toujours reculé en combattant, sans regarder derriere eux; de sorte que quelques-uns estoient tombez dans des gouffres qui sont au sommet des montagnes, d'où ils ne se peuvent plus retirer, & ne paroissent que de nuit. Chacun fut touché de cet accident, & il fut résolu qu'on députeroit sur l'heure vers de certains Pyrandriens, qui ont guerre continuelle contre les habitans du Royaume d'Aparctias, & qui n'ayant pas la force de brûler les choses les plus combustibles, ne laissent pas de nager sur l'eau, & de la consumer.

II.
*Païs des
 Aparctiens ou
 Septentrion-
 naux.*

De cette Isle de feu, nous passâmes en une autre de glace, tant ce pais des fables est plein de choses contraires & extravagantes, de quoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'on tient qu'il est sorty de la cervelle des Poëtes. D'abord nous rencontrons des gens transparens comme cristal, qui aloient & veroient d'une vitesse merveilleuse : Comme ils nous aperçurent, ils vinrent à nous en glissant. Ils avoient le pié fort étroit & tranchant par dessous, ce qui les aidoit à glisser ; leur barbe estoit longue, & ne leur pend pas du menton comme à nous, mais du nez, en guise de trompe d'Elephant. Au lieu de langue ils ont deux râteliers de dents bien garnis qui frappent l'un contre l'autre, quand ils veulent parler, comme les Fébricitans, dans le frisson d'une grande fièvre ; & par le bruit qu'ils font, on entend ce qu'ils veulent dire, d'où vient peut-estre, qu'on nomme ceux qui parlent trop, des Claquedents. Il y en a parmy eux qui les remüent avec tant d'adresse, qu'on diroit qu'ils jouënt du clavessin. Ils portent pour ornement, de grosses perles & des diamans, qui ont une fort belle eau. Ils haïssent toute sorte de lumiere, hormis celle des Etoiles, & ne sortent guères qu'en Hyver, à cause que l'air froid & piquant sert beaucoup à les fortifier. L'Esté ils demeurent dans des cavernes, parce qu'ils craignent fort la chaleur ; & c'est une chose étrange, qu'estant si froids, ils suënt en moins de rien ; mais de leur suëur, on en fait d'autre sur le champ, dont les plus accomplis se jettent en moule. Pour les faire croistre par tout également, on ne fait que les arroser au clair de la Lune ; mais ils ne sont jamais plus beaux que lors qu'ils commencent à

fondre. Ils ont tous cette perfection, qu'ils rompent plutôt que de plier; & ils ne sont point dissimulez, car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si nous fumes étonnez de les voir, ils ne le furent pas moins de nous rencontrer, & nous firent present de fruits glacez, & de grands plats de gelée; quoy que leur premier abord fut assez froid. Ils nous presserent fort de demeurer en leur país; mais il y faisoit un froid si insupportable, que nous n'y pouvions durer. Nous nous contentâmes, avant que partir, de voir le Temple de leur Dieu, qu'ils adorent sous la figure d'un Ours blanc; ce qui a donné le nom au país. Il y a une merveille dans ce Temple, qui ne se trouve nulle part; c'est une glace de miroir, qui a servy de moule aux Dieux pour former les hommes. Car s'en estant aprochez, ils animerent leur image; mais ils furent si faschez de voir qu'elle faisoit tout le contraire de ce qu'ils faisoient, & qu'elle prenoit de la main gauche, ce qu'ils luy presentoient de la main droite, que pour punir ce nouvel homme, ils ne luy voulurent point donner de femme, afin d'en faire périr la race. Mais comme il aimoit à se multiplier, il se presenta devant le mesme miroir, & anima sa ressemblance, qui par un juste châtement, luy contredit en tout & par tout. C'est de là que vient cet esprit de contradiction, qui est dans les femmes & les enfans; car la femme est l'image de l'homme, & les enfans sont la leur. Au sortir de ce país, nous entrâmes dans un autre fort temperé, & abordâmes par bonne fortune, au Royaume de Numismacie, après avoir admiré la diversité de la Nature, qui en vn mesme endroit du monde avoit placé deux Nations si cōtraires.

*Arctos;
signifie
Ours en
Grec.*

III. J'ay dit que nous abordâmes heureusement
Royaume de Numismacie, ou de la Monnoye. au Royaume de Numismacie, parce que c'est un
 pays où l'on n'aborde pas quand on veut, & tel
 l'a cherchée toute sa vie, qui ne l'a jamais pû
 trouver. Les habitans y parlent toute sorte de
 Langues, c'est pourquoy ils sont fort bons tru-
 chemens, sur tout les Chrysandriens & les Ar-
 gyrandriens ; dont l'organe touche plus au
 cœur ; car on ne fait pas cas des autres, & ils
 sont sujets à estre fourbes. Ces peuples, pour
 estre engendrez de Mercure, & de la belle Sul-
 furie, sont d'une figure fort étrange, car on ne
 leur voit ordinairement que le cou & la teste :

Pierre de touche. Quoy qu'ils soient tous Empereurs, Rois, &
 Souverains, ils portent derriere eux leurs ar-
 mes & leurs devises, & relevent de la Reyne Ly-
 die, & non pas de l'Isle des Poëtes, comme les
 autres. Du moment qu'ils sont faits ils ne croif-
 sent ni ne diminuent. Il est vray que les traits
 de leur visage s'éfacent peu à peu, & qu'ils sont
 sujets à une certaine hérésipelle, qui les fait
 beaucoup déchoir. C'est une chose étrange, que
 de leur peau qu'on enleve, les fourbes dont j'ay
 parlé, se masquent, & passent après pour eux ;
 de sorte qu'on y est souvent trompé : mais ces
 gens-là n'aprehendent rien tant, que la ren-
 contre de leur Reyne. Car pour peu qu'elle les
 touche, elle les fait rougir ou pâlir, selon la di-
 versité de leur crime ; & aussi-tost on les met en
 quatre quartiers, & on les jette dans le feu :
 Mais ils ne sont pas entièrement consumez ;
 car tout ce qu'ils avoient d'impur s'en estant
 allé en fumée, on crée de nouveaux sujets de ce
 qui reste, qui sont aussi parfaits que les autres,
 particulièrement après qu'on leur a imprimé
 le caractère du Prince, qui est comme le cachet

de la Nature, dont Platon dit que nous sommes tous fellez. Ces peuples n'engendrent point, & sont de nature immortelle; principalement les Chrysandriens & les Argyrandriens, qui ne peuvent estre anéantis en quelque manière que ce soit, non pas mesme par le feu, qui au contraire les purge, quand ils sont malades, & les rend plus beaux & meilleurs. Nous fûmes fort bien traitez dans cette Isle: car encore que ce ne soit qu'un roc stérile, on n'y manque de rien, & l'on y apporte de tous costez: En effet, ces peuples sont si aimez de tout le monde, qu'on craint qu'à la fin ils ne se rendent maîtres de l'Univers, non pas par force, mais par amitié. Car c'est une chose étrange de la passion qu'on a pour eux, & comme tant d'hommes si diférens de mœurs, de religion & de coutumes, s'accordent tous en ce point. Aussi fait-on tout ce qu'on peut pour les avoir, & quand on les tient, on les enferme sous la clef, de peur qu'ils ne s'en aillent; car ils sont d'une nature tres-inconstante; & pour peu qu'on les laisse à l'écart, on ne les retrouve plus. Du reste, ce sont les meilleurs esclaves du monde, car ils savent tout faire, & se mettent à tout. C'est par leur moyen qu'on a aplany les montagnes, comblé les valons, basti des Villes, peuplé des deserts, cultivé des rochers, seiché des mers, aroulé les lieux les plus arides, & frayé des chemins à travers des abismes & des précipices. Quoy qu'ils soient sujets à estre enterrez tout-vifs, & à demeurer long-temps sans voir ni Lune ni Soleil, ils ne s'en portent pas plus mal, & n'en font point plus mauvais visage; car ils savent que ce qu'on en fait n'est pas par inimitié, mais par affection. Toutefois ils aiment

*dépens-
fers.*

fort les Dapfiliens, parce qu'ils leur font voir en peu de temps bien du pais, & qu'ils ne les tiennent pas enfermez comme les autres, Aussi paroissent-ils plus entre leurs mains, que par tout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'avoir ces Numismaciens, je fis si bien, qu'en ayant gagné une partie & pris l'autre, je recouvray par leur entremise, un bon vaisseau équipé de tout ce qui estoit nécessaire pour retourner en nostre pais.

*IV.
L'Isle
des Poë-
tes.*

Cela nous vint bien à propos; car au sortir de là, nous fûmes surpris par une tempeste, qui après nous avoir agitez long-temps, & consumez toutes nos provisions, nous jettz enfin en l'Isle des Poëtes, qui est un pais fort éloigné du Royaume de Numismacie. La premiere rencontre que nous y fîmes, fut d'un grand vieillard de bonne mine, qui avoit la barbe fort vénérable; mais il avoit la cervelle en écharpe, qui est un mal où ils sont presque tous sujets. Au lieu de répondre à ce que nous luy demandions, il se contenta, après quelques grimaces, de nous faire signe de la main, pour nous montrer le chemin par où nous devions aler: Nous montâmes par son ordre sur le faiste d'une haute montagne, qui avoit double sommet, où nous vîmes un grand peuple assemblé, pour voir lever l'Aurore, qui est la Deesse qu'on y révère avec le Soleil. Elle n'eut pas plûst ouvert les yeux, qu'ils tirèrent les rideaux chamez de son lit: & après luy avoir donné le bon jour en chantant (car ces peuples chantent comme les autres parlent) ils la vestirent de pourpre & d'écarlate; mêlant l'or & l'azur parmy les opales & les rubis, sans dessein & sans ordre, ils affuroient que cela ne laissoit pas de

faire un fort bel effet de loïn. En suite, ils mirent dans ses doigts de roses, quantité de perles & de diamans, pour répandre sur les herbes & sur les fleurs : Mais à peine eut-elle achevé de se parer, qu'un nuage s'éleva, causé par le souffle des chevaux du Soleil, qui la déroba à nostre veüe. Cependant, les Poëtes s'empressoient plus que devant, pour célébrer aussi la naissance de cét Astre, car il meurt & naist tous les jours en leur país, & tandis que les Heures diligentes ateloient ses chevaux à son Char, ils ceignirent les Temples du jeune Phébus, d'une couronne de lumiere. Comme je considérois ces choses avec attention, m'estant écarté pour chercher l'Aurore, je trouvay au retour que le Soleil s'estoit aussi fort éloigné, & qu'il estoit déjà bien haut dans le Ciel. Cependant, ces Messieurs ne répondoient à mes questions, qu'avec un accent grave, & des termes empoulez, pour imiter le langage des Dieux, à qui ils ne ressemblent que par là : Car ils sont fort pauvres, logent dans des cabanes faites de roseaux, ne portent que des chapeaux de fleurs, & ne sont couverts que de feuilles de laurier & de lierre, qui est un assez mauvais habit pour l'Hyver. Les cheveux de leurs Maîtresses sont d'or, mais il n'y en a point sur leurs jupes ; & leurs dents sont autant de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger est de fruits sauvages & de miel, & leur breuvage d'eau & de lait : Neantmoins, ils sont si glorieux, qu'ils disputent de la félicité avec Jupiter. Du reste, leur país est tres-beau à la veüe, & je m'étonne qu'ils ne sont plus riches ; vû les richesses dont ils disent qu'ils abondent. Car à les voir parler, leurs prez ne sont que d'émeraudes,

382 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE

leurs guerets sont couverts d'espics dorez; leurs fleurs sont de pourpre & d'azur; celles des arbres, d'agent; & leur fruit d'or. Le Nectar ne vaut pas le cristal de leurs fontaines; les petits cailloux du rivage sont autant de diamans & de pierreries; & chaque goutte de rocher est une perle. Avec tout cela, ils n'ont pas du pain, & l'on diroit que comme Midas, ils meurent de faim au milieu de leurs trésors. Aussi tout ce qu'ils disent ne paroist qu'à eux de la sorte, & j'avois beau ouvrir les yeux, je ne voyois point tous ces trésors imaginaires. Ils sont fort bisarres, & sujets à une infinité de caprices & de fantaisies; & quand leur verve les prend, on ne les sauroit gouverner. Ils font d'étranges grimaces, & se contournent comme s'ils avoient des convulsions, particulièrement quand ils enfantent; mais ce n'est pas de douleur, car ils prennent plaisir à acoucher. Ils ont cela de propre, que chacun fait des enfans, sans avoir besoin du secours d'autrui. Aussi sont-ils fort sujets à faire des monstres, que la plupart des pères trouvent neantmoins fort beaux, qui est une grande grace qu'ils ont receu de Jupiter; car s'ils en reconnoissoient les defauts, cela les rendroit chagrins & de mauvaise humeur, car ils les aiment à un point qu'ils en sont fous. Mais les autres les traitent de mépris, c'est pourquoy ils ne durent pas long-temps, parce qu'on n'éleve les enfans en ce pais-là que d'une viande fort délicate, qu'on apelle Estime. Ce qui est de plus étrange, c'est la façon dont ils conçoivent, & dont ils acouchent; car ils engendrent dans le creux de leur teste, & acouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfans plus ou moins de temps, selon qu'ils ont plus

ou moins de chaleur: Si l'enfant est gros, ils s'en délivrent à plusieurs reprises; & quand il est tout fort, on le rassemble en un corps, sans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a mesme qui ne sont faits qu'à demy, dont le père a avorté de l'autre moitié; cependant ils ne laissent pas de vivre, & d'estre fort bien receus, quand ils viennent de bonne race, & d'un père qui en a fait d'autres qu'on estime. Ces peuples ne sont pas fort devots, & ne reconnoissent guères d'autre divinité, que les yeux de leur Maistresse: Que s'ils célèbrent Apollon & les Muses, c'est plutôt par coûtume qu'autrement. Au commencement que je fus en leur païs, je ne pouvois assez m'étonner de les voir parler à des choses inanimées, comme aux forests & aux rochers; mais après leur avoir vû faire de plus grandes extravagances, je leur pardonnay celle-cy. Comme nous nous préparions au départ, le Héros qui les nourrissoit, vint à mourir; car ils sont si paresseux, qu'ils mourroient de faim, si quelqu'un ne prenoit soin de leur nourriture. Aussi-tost il fut ordonné, pour perpetuer sa memoire, & faire vivre son Nom apres sa mort, qu'on embaümeroit ce Nom avec le sel de l'Esprit; & qu'après l'avoir revestu des plus belles couleurs de la Rhétorique, & paré des plus brillantes fleurs de la Poësie, on le mettroit en dépôt entre les bras de la Renommée, afin qu'elle le portast par toute la Terre. Le jour venu, qu'on avoit destiné pour ce haut mystère, chacun se rendoit au lieu assigné, dans un grand silence: Après quelques sanglots & quelques larmes, suivies d'éclans douloureux, & de pitoyables hélas! le tout acompagné de cérémonies muettes, on découvrît avec une respectueuse

hardiesse, ce grand & vénérable Nom, qui re-
 posoit sur une urne d'or, environné de lauriers
 & de cyprès, qui couronnoient les legeres &
 froides cendres de cet invincible Héros. En
 mesme temps on l'arma de tout ce qu'on avoit
 pû trouver dans l'Univers de redoutable, de
 formidable, & d'intrepide: Puis on l'éleva au
 dessus de tout ce qu'on pût s'imaginer de ma-
 jestueux, d'auguste & de sacré. Après, l'envi-
 ronnant de lumière, de splendeur & de gloire,
 on luy dressa des Autels, où tandis que les uns
 sacrifioient à sa magnanimité, à sa générosité
 & à sa clémence, les autres érigeoient des vi-
 vantes statues, d'éternels trophées, & d'iné-
 branlables monumens à sa triomphante mé-
 moire. On entendoit d'autre part des concerts
 où l'on célébroit ses divines actions, ses char-
 mes inexplicables, & ses vertus immortelles.
 A ce bruit, la Renommée vint à tire-d'aile, qui
 qui osta ce précieux nom de la veüe des hom-
 mes, & l'ala semer par l'Univers. Voilà de quel-
 le sorte ils donnent l'immortalité aux grands
 Personnages.

✓.
 L'Isle
 des Pyg-
 mées.

Après cette cérémonie, nous quitâmes cette
 Isle, & abordâmes par un doux vent en celle des
 Pygmées, qui est de son ressort, aussi bien que
 les premières dont j'ay parlé. Mais elle est fort
 petite, & n'a pas plus de quatre ou cinq lieues
 de long; au lieu que celle des Géans en a plus
 de cinq ou six cens. Cependant, quoy que ces
 deux Isles soient fort proches, elles ne laissent
 pas de vivre en bonne intelligence sous l'auto-
 rité des Poëtes, qui leur donnent telle loy qu'il
 leur plaist. Nous fûmes tout étonnez en arri-
 vant, de voir que les plus grands hommes de
 ce pais-là n'avoient pas plus d'une coudée de

haut, ce qui leur a donné le nom de Pygmées. Nous croyions du commencement que ce fussent des lapins, d'autant plus que nous les voyions ramassés ensemble comme dans une garenne; mais nous reconnûmes en approchant, que c'estoient des hommes. Ils revenoient de faire la guerre aux Gruës, & avoient obtenu une grande victoire: de sorte que chacun raportoit deux ou trois testes de son ennemy, qu'ils portoitent sur l'épaule en guise de massûe, & les tenoient par le bec. Ils avoient bien déniché quarante ou cinquante mille œufs après la bataille, que leurs femmes remportoient dans des hostes, pour aider à leur subsistance. C'est une chose admirable, de voir avec quelle valeur ils affrontent leurs ennemis; qui paroissent comme des Géans à leur égard, & d'un coup de bec leur entament la cervelle, s'ils n'ont de bons casques pour se romparer, faits de grandes cocques de noix. Mais la nature leur a donné beaucoup d'industrie, pour suppléer à leur foiblesse, & l'on dit qu'ils se coulent sous elles dans le combat, & qu'ils leur cassent les jambes, qu'elles ont fort minces. Ils s'éfrayerent à nostre abord; mais lors qu'ils eurent vu nos certificats, & que nous avions passé sans desordre à travers l'Empire des Fables, ils s'approcherent de nous avec grande alegresse, & nous sautoient à la ceinture comme les petits chiens, quand ils veulent caresser leurs Maistres. Les plus apparens estoient portés sur des Beliers & sur des Chèvres, qui s'agevoillent comme font les Chameaux, lors qu'ils veulent monter dessus. Nous les accompagnâmes jusqu'à leurs

*Le mot
Grec si-
guifie
condée.*

cabanes, qui sont creusées dans terre comme des clapiers; mais ils vont fort lentement, & ne font, comme on dit, qu'en quinze jours quatorze lieues; ce qui nous ennuyoit fort. Vous direz, peut-estre que je me méprends, de leur faire faire tant de chemin, n'ayant donné que quatre ou cinq lieues de long à leur Isle; mais c'est qu'elle est toute composée de valons & de montagnes; de sorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'étendue qu'il n'en paroist, & l'on diroit que la Nature l'a fait exprés, pour la commodité des habitans, qui se nichent dans des trous; outre que par ce moyen, elle contient beaucoup plus de peuple qu'elle ne feroit. Le lendemain de leur arrivée on partagea le butin; & la cérémonie se fit au son des chalumeaux, qui leur tiennent lieu de trompettes, comme les sonnettes de tambours; après quoy ils tirent à l'Oiseau, ainsi qu'ils ont accoutumé en une réjouissance publique. Cét Oiseau est une mouche prise dans une toile d'araignée, qu'il faut jeter par terre d'un grain de mil, & l'on tire avec un chalumeau. La carrière où l'on s'exerce a plus de deux cens pouces de long; car ils comptent de la sorte en ce pais-là, comme on fait icy par toises. Ils ne vivent pas plus de huit ans, comme d'autres ont remarqué avant moy; & les femmes engendrent à cinq. Si-tost que leurs enfans sont nez, ils les cachent dans des rabouilleres, comme les lapins font leurs petits; de peur des Gruës, qui les avalent tout d'un coup, comme des navets. Ces petits bouts d'hommes sont fort ingénieux; & le soir pour nous régaler, ils nous donnerent les Marionnettes, à quoy ils se plaisent; comme on fait parmy nous, à la Comédie. Ils

sont

font fort sobres; & c'est un grand excès, quand ils mangent une cuisse d'aloüette, car pour leur ordinaire, ils n'ont que deux ou trois mouches en broche, ou quelque peu davantage, selon que leur famille est plus ou moins grande. Leurs broches sont faites de pointes de Herisson; mais les grosses où ils rotissent des aloüettes, sont de dars de porc-épic. Ils boivent dans de petits vases faits de noyaux de cerises, & leur breuvage sont deux ou trois gouttes de rosée, qu'ils recueillent au Printemps, & conservent dans des œufs d'Autriche, qui leur servent comme de muids; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur, cela leur tient lieu de pipes de Malvoisie. Leurs assiettes sont des écailles de carpes, dont les plus belles sont les plus dorées, & leurs plats de petits bacinets de gland. C'est de là que viennent les arbres nains, car toutes leurs forests sont par buissons, ce que la Nature a fait exprès, afin qu'ils ne se rompent point le cou, en voulant grimper dessus. On y voit aussi de la vigne, qu'ils aiment fort; parce qu'ils croient qu'elle rampe, pour s'accommoder à leur foiblesse. Ils sont tres-bien proportionnez, vû la petitesse de leur taille, & se moquent de la nostre, à cause du danger qu'il y a, lors qu'on vient à tomber de si haut.

Au sortir de cette Isle, nous voulûmes aller en celle des Souhairs: mais nous n'y pûmes jamais aborder, car en ce pays-là on n'arrive pas où l'on veut; de sorte que nous fûmes contraints de relâcher dans celle des Magiciens, sans pouvoir visiter seulement l'Isle des Géans, quoy que nous eussions grande envie de la voir.

*V I.
L'Isle
des Mâ-
giciens.*

Car on nous en contoit des merveilles , qu'ils enjamboient les rivieres , comme l'on fait un ruisseau , peschoient à la ligne aux Baleines , avec de gros cables de navire , dont les anchres servoient d'hameçon , joiüoient à la boule avec des montagnes , qu'ils laissoient quelquefois dans le jeu ; ce qui estoit cause qu'on en trouvoit de toutes seules au milieu des grandes plaines , où ils avoient joiüé. Comme nous eûmes mis pié à terre dans l'Isle des Magiciens , un de nos Matelots qui avoit esté autrefois en ce pais-là , nous avertit , pour éviter , comme on dit , les fausses Propheties , de piffer sur nos piés en nous levant , afin de nous précautionner contre toutes sortes de charmes. Il nous dit aussi , que si quelqu'un nous touchoit , nous luy rendissions le coup , afin que le sort retournast sur celuy qui l'avoit donné. Dans cét entretien nous arivâmes à la plaine de Zo-roastre , qui prend son nom de la capitale du pais , laquelle est bâtie au milieu. La nuit nous surprit avant que d'y pouvoir ariver ; de sorte que comme il ne fait pas ben voyager de nuit en ce pais-là , nous fûmes contrains de nous coucher sur l'herbe , & de manger ce que nous avions apporté de nostre barque. Mes compagnons dormoient déjà , lors que j'ouïs un grand miaulement de chats , dequoy m'estant ennuyé , je me levay pour les chasser , à cause qu'ils m'empeschoient de dormir. Mais comme je les poursuivois assez loïn , parce qu'ils ne vouloient pas s'en aller , je me trouway engagé dans une grande caverne éclairée d'une infinité de lampes. A m

sure que les chats entroient, ils se changeoient en autant de belles & de jeunes Demoiselles, qui se mettoient à danser toutes nuës à reculons, tournant le dos les unes aux autres, & renfermoient au milieu un Bouc lascif, qu'elles imitoient par des postures dissoluës, se baissant de temps en temps pour les regarder par entre les jambes. Après que cela eut duré assez long-temps, ce Bouc s'alla mettre en un coin, où elles le vinrent toutes baiser au derrière; & jetterent sur luy des fleurs, comme on a coûtume de faire aux mysteres de Priape. Pendant cette cérémonie, on vit venir par l'air des hommes à cheval sur des balais; & ils ne furent pas plutôt arrivés qu'ils firent un sacrifice. Mais le Bouc rejetta toutes leurs offrandes; de sorte que croyant avoir manqué à quelque cérémonie, ils recommencerent tout de nouveau, & se tirent du sang de toutes les parties du corps, à coups de lancettes. Mais le Bouc continua à témoigner de l'aversion; si bien que luy en ayant demandé la cause, ils seurent que c'éroit parce que j'estois-là. Là-dessus ils me vinrent prendre, & je crûs qu'ils m'alloient immoler; mais j'en fus quitte pour estre mordu au derrière, & signer de mon sang un papier; après quoy le Bouc me dit que j'estois à luy. Alors, ce ne furent que jeux & que ris, avec un sabat éfroyable; car on ne s'entendoit pas l'un l'autre; & chacun faisoit ce qu'il vouloit, à l'imitation du Bouquin, qui caressoit les plus belles. Lors que cela fut fait, je fus étonné que je vis la nape mise; & sans voir ceux qui apportoient les plats, elle fut

couverte en un instant. Comme tout le monde se fut placé, sans se faire beaucoup prier, il se fit d'abord un grand silence, & chacun menoit plus de bruit des dents, que de la langue; mais parce que je trouvois les viandes un peu fades, je ne pûs m'empescher de crier qu'on apportast du sel. A ce mot tout disparut; & je me trouvay seul & sans lumiere, dans une carriere fort obscure, où je fus contraint de demeurer jusqu'au point du jour. En suite, je me rendis où estoient mes compagnons, sans leur oser rien dire de ce qui m'estoit arrivé; parce qu'ils estoient si éfrayez des contes qu'on leur avoit fait du país, que la moindre chose estoit capable de leur troubler l'esprit. Malgré ces terreurs paniques, je les amenay à Zoroastrie, où tous les logis nous paroissoient autant de Palais enchantez. On voyoit aux portes & aux fenestres, les plus belles Dames du mode, qui nous jettoient en passant des œillades fort amoureuses; ce qui m'eût touché d'avantage, si je ne les eusse pas connues; mais c'estoient les mesmes que j'avois veues dans la carriere. Comme nous passions de cette rue-là, à une autre, nous eûmes la teste rompuë de cent valets de Marchands, qui sortant de leurs bonriques nous erioient: *Messieurs, voulez-vous qu'on tire votre Horoscope, pour voir si vous serez heureux en ce monde cy, ou en l'autre? Messieurs, c'est icy qu'on trouve toute sorte d'esprits familiers, & de caractères pour faire mille lieues en un jour. Messieurs, voulez-vous avoir la précieuse racine que les Rois de Perse donnent à leurs Ambassadeurs, pour ne manquer de rien dans les grands voyages?* C'est icy, disoit un autre, qu'est le

veritable secret pour retrouver toutes les choses perduës. & mesme son pucelage: C'est moy qui par la grace des Dieux, nettoye le corps de sa rouille, & qui le rend invulnerable. C'est icy, Messieurs, qu'on trouve de ces écus roulans & de ces bourses inépuisables, où l'on rencontre toujours de l'argent, quoy qu'on n'y en mette jamais. Messieurs, disoient d'autres, d'une voix toute enrouée à force de crier, Voicy la veritable vervéne cueillie avant jour, & séchée à l'ombre, lors qu'il n'y avoit ny Lune ny Soleil sur terre; Vous plait-il d'en avoir, quand ce ne seroit que pour voir vos Maistresses en songe. Enfin, délivrez de ces importuns criailleurs, nous arivâmes au logis d'une bonne femme, de la connoissance de nos Matelots, qui nous receut fort bien. Mais je ne fay par quel accident, un de mes compagnons tomba malade si dangereusement, que nous croyions à toute heure qu'il dуст mourir. Son plus grand mal venoit de l'imagination qu'il avoit d'estre enforcélé; & pour en savoir la verité, il fit tout ce qu'on luy conseilla. Entr'autres choses, on luy fit acheter un cœur de bœuf, qu'on larda d'épingles sans reste, & d'éguilles sans cul; puis le mettant boüillir dans un chauderon, on acompagnoit chaque boüillon d'une parole magique, pour atirer dans la chambre celuy qui avoit fait le sort. Que s'il ne venoit pas, on avoit du moins la satisfaction de le faire mourir en langueur; car à mesure que le cœur se consumoit, celuy de l'enchanteur se devoit consumer aussi. Comme il n'y avoit plus d'eau au chauderon, on vid venir une grande femme noire, avec les yeux égarés & étincelans, l'écume à la bouche, & la fureur sur le

visage. Si tost qu'elle fut entrée, on mit un manche de balay derrière la porte, pour l'empescher de sortir; mais cette Mègère, sans prendre garde à cela, vint droit au liest du malade; & tirant le rideau, luy dit d'une voix cassée & enrouée, *Que me veux-tu?* A mesme temps, quatre grands coquins qu'on avoit loüez pour la froter avec des bâtons de sarament, sauterent en place; mais comme ils vouloient rabatte le bras qu'ils avoient levé, elle troussa tout d'un coup sa robe; d'où sortit une si grande flâme, que ces galans furent tous grilléz; & la Sorciere en mesme temps se saisit du balay qui estoit derrière la porte, & se perchant dessus, s'envola par la fenestre, laissant dans la chambre une puanteur éfroyable. Cependant, nostre pauvre malade estoit à l'extremité, & dans la pensée que tout ce qu'on luy donnoit estoit charmé; il ne vouloit prendre aucune chose; ce qui ayant émeu nostre hostesse à compassion, elle nous mena chez la plus grande Magioienne de la Ville, qui estoit de ses amies, & logeoit dans un vilain trou qui n'estoit basty que de gibets & de potences. Mais derrière s'élevoit un Palais superbe, où l'on voyoit sous les portiques joüer de petits enfans, qu'elle nourissoit pour faire un bain de leur sang, afin de guérir un grand Prince qui estoit malade de la lépre. Au milieu de la cour estoit une fontaine grande comme un petit lac, où n'ageoient plusieurs poissons, & sur le bord une vieille décrépise, dont le nez & le menton se touchoient; & dans l'intervalle de ses rides, s'élevoient de gros porceaux ombragez de longs poils gris, qui se mouvoient en

branle de la teste, & se joüoient sur son visage, comme dit le Poëte au gré des Zéphirs. D'une main elle tenoit une tasse, dans laquelle elle buvoit; & de l'autre elle étendoit les peaux de son menton, pour luy servir de soucoupe, de peur qu'il ne tombast de l'eau sur ses habits. Si-tost qu'elle nous aperceut, elle vint à nous toute courbée sur un bâton, ne faisant pas un pas, sans laisser tomber une roupie; & pour me régaler, elle me sauta au cou, & me baisa, à cause que je luy paroïssois assez agréable. Cela me fit une telle horreur, que je courus aussitost à la fontaine pour me laver; mais je n'eus pas plütoist pris de l'eau, que je me trouvay enlevé par l'air dans une chambre du Palais, où j'entray par la cheminée. Elle estoit enrichie de fort belle peintures; où l'on voyoit Diane & ses Nymphes à demy nuës, en un endroit cueillir des fleurs, en un autre se baigner, ou poursuivre une biche à la chasse: Mais tout à coup, comme je prenois plaisir à les contempler, tous ces personages s'animerent; & se détachant des Tableaux, commencerent à danser autour de moy, avec grand bruit. L'un en passant me donnoit une nazarde, l'autre une croquimole; & tous faisoient des postures extravagantes, pour me faire peur; mais n'en ayant pü venir à bout, ils disparurent en un instant, & me laisserent parmi un tas de vilaines bestes qui me couroient parmi le corps. Comme j'estois au desespoir de me voir en cét état, je vis sortir d'une armoire la plus belle personne du monde, qui commença à m'accuser de la rigueur que je luy avois témoignée près de la fontaine; & me jura par l'ame des

Contes de vieille de ses ancestres , que si je ne luy voulois estre plus doux , elle s'aloit jeter dans un feu qui s'étoit alumé à la cheminée. A ces mots je courus pour l'embrasser , ne pouvant résister à ses charmes ; mais je fus retenu par une main invisible ; ce qui l'éfraya tellement , qu'elle se jetta dans le feu. Aussi-tost tout le Palais disparut , & je me retrouvay dans la ruë avec mes camarades, où de crainte de pires accidens , nous alâmes tout de ce pas acheter des caractères, avec lesquelles nous retournâmes en nostre país ; & nous nous trouvâmes chacun un matin dans nostre lect , comme si tout le voyage que nous avions fait n'avoit esté qu'un long songe.

Fin de la troisième Partie.

REMARQUES SVR LA TRADUCTION
DE LA TROISIE' ME PARTIE DE LUCIEN.

M *Ais pour en venir là.* J'ay changé icy mon
Auteur : car ce qu'il dit des deux che-
mins, est expliqué en suite : outre que ce que
j'ay mis, lie mieux le discours.

Percer. Le raisonnement veut qu'on l'expli- Page 2.
que ainsi : car s'il n'eust esté question que de l. 23.
traverser ces montagnes, sans faire un chemin
à travers, avec beaucoup de travail & de dépen-
se, il eût esté aisé de l'éprouver.

Je te veux décrire. La comparaison de Cébés se Page 3.
trouve en d'autres lieux de ce livre. l. 2.

Vn homme de bonne mine. Il n'est pas besoin de Pag. 4.
mettre plusieurs, parce qu'il n'en a mis qu'un l. 34.
plus haut, & n'en veut qu'à une personne.

Vestu à la mode. Cela explique ce qu'il dit en l. dern.
suite, en plus de paroles.

Tu règneras dans les assemblées. J'ay déjà dit P. 5.
qu'il triomphera sur le char de l'Eloquence. l. 11.
pour faire allusion à cela.

Passant la main sur mon front. Je le mets ainsi, l. 16.
pour marquer la façon dont on caresse les jeu-
nes gens: car il n'est pas nécessaire de faire agen-
cer deux fois ses cheveux, à cét Orateur.

Pour devenir donc. J'adoucis ces choses le plus l. 26.
délicatement que je puis : car l'Auteur, à mon
avis, fait dire des sottises à cét homme, trop
grossièrement.

Des frases à la mode. L'Auteur dit, de vieux P. 16.
mots: mais cela ne s'accorde pas avec un Orateur l. 10.

396 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
parfumé, vestu à la mode, & galant comme
celuy-cy.

P. 7. *Avec quelque serment.* Cela est plus bas chez
l. 4. l'Auteur.

Page 8. *Si vous vous appliquez.* Je retranche icy des sa-
l. 35. letez, qui ne servent de rien au sujet.

P. 11. *Je le pardonne aux villes.* Il a déjà dit plus haut,
l. 21. *il passe pour les Poëtes.* C'est pourquoy je ne le re-
pete point : mais on peut ajouter, *Qui auroit*
osté les Fables de la Grece, ceux qui montrent les
raretez dans les villes, mourroient de faim, parce
que personne ne veut entendre la verité pour
neant ; mais cela interromp le raisonnement. Du
reste, j'oste plusieurs interruptions, pour estre
plus court.

P. 12. *Car le philosophe, &c.* Le Medecin sera tou-
l. 18. ché plus bas. Il n'est pas assez illustre, pour le
mettre icy.

P. 13. *Dans celle d'une jeune biche.* Je n'insiste pas
l. 6. davantage sur des fadaïses.

l. 20. *Guerir un mal, de paroles.* Je change la couleur
de l'Auteur, qui n'est pas bien juste.

P. 14. *Les maladies.* Il y a au Grec, *des bubons*, qui
l. 3. sont des apostumes ; mais il est plus beau, dit en
general.

l. dern. *Fit un grand cerne.* On a coûtume de le dire
ainsi : outre qu'il resulte en quelque sorte du
sujet, puis qu'il fait trois tours.

P. 15. *Marcher sur les eaux.* Je ne m'étens pas en des
lig. 17. particularitez trop affectées & fabuleuses.

P. 16. *Pour de l'argent.* Le Grec dit, *beaucoup* : mais
l. 32. cela est mis malicieusement, & pourroit bien
estre une raillerie contre les miracles des Chrê-
tiens.

P. 17. *D'une croix.* Il y a au Grec, *des Croix* ; mais il
l. 142 ne faut pas plusieurs *fers de Croix*, pour faire

DE LA TROISIÈME PARTIE DE LUCIEN. 397
unanneau. C'est assez qu'il veuille designer par
là, toutes sortes de Croix.

Et que je me promenois. Je diray plus bas, que
ses gens estoient en vendange. P. 19.
l. 34.

*De la ceinture en bas, elle estoit faite comme un
Dragon.* Ou simplement, Elle avoit les pieds de
Dragon. P. 20.
l. 12.

S'il n'entend parler, &c. Cela insinuë assez,
que les ames des autres peuvent revenir. P. 23.
l. 12.

Il coiffait un baston. Je parleray du pilon en suite. P. 25.
l. 27.

Ceux qui ne l'ont pas fait. Cela est transporté
icy, de plus bas. P. 21.
l. 29.

C'est ainsi que Thalés. Je ne parle point de l'au-
teur du cheval de Troyc, qui n'est qu'une
fable. P. 28.
l. 13.

Bastiment. Les lumieres seront assez touchées
plus bas. Cependant, il faut remarquer que tous
les apartemens dont il parle en suite, sont com-
me des pieces détachées, & non pas comme des
chambres d'un mesme corps de logis; ce qui se
justifie par les anciennes peintures. P. 29.
l. 8.

Que personne ne s'imagine. Il a déjà dit, que ce
qu'a voit fait cet Auteur n'estoit pas commun. P. 30.
l. 21.

L'utile, au delectable. La chose estant déjà af-
sez expliquée, il la faloit reprendre en d'autres
termes. l. 26.

Cymbales. Ce mot n'est pas au Grec; mais il
est exprimé plus bas. l. 31.
l. 21.

Panthère. Celuy-cy n'y est pas non plus: mais
il est de la Fable. l. 24.

Vne fluste, Ou chalumeau. Mais on confond
souvent ces deux choses. P. 32.
l. 6.

Cars' aprivoisant. Je les mets positivement;
au lieu que l'Auteur dit, *s'ils s'aprivoisent*; mais
cela revient à un. P. 33.
l. 18.

Qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. P. 34.
l. 28.

J'ay ajouté cela pour l'explication. Du reste ; quand on dit *plus vieux que Japet*, on entend à mon avis, qu'il est le plus ancien dont il est parlé dans l'histoire; qui n'est pas le sens que l'Auteur luy donne icy. Car aparemment, ce Japet est le fils de Noé, parce que le P, & l'F en Hebreu, ne font que la mesme chose.

- Pag. 35. *Ce Dieu*. Je retranche icy quelque chose, qui n'est pas à nostre usage.
- l. 24.
- P. 36. *Ils se prirent à rire*. La Fable de Phaëton est trop connue pour estre expliquée davantage.
- lig. 32.
- P. 38. *Comme les Cygales*. C'est assez de cet exemple & les mots d'*Abeille & de Sauterelle*, sont exprimez devant ou après.
- l. 12.
- l. 16. *Des oiseaux*. Je ne dis pas *des chauve-souris*, parce que c'est un oiseau de mauvais augure: & par consequent qui vient mal à une louïange.
- l. 22.
- Haubois*. J'ay mis ce mot, au lieu de *Cymbales*, qui n'y vient pas si bien.
- l. 23.
- Dur & luisant comme de la corne*. On peut se passer de mettre cela: car je croy que *gros œil*, exprime tout ce que veut dire Lucien: outre que je ne say si l'œil de la mouche est dur.
- P. 39. *Mouche canine*. J'ay ajouté cela de plus bas; Le reste de ce qui est icy, est rejetté en suite,
- l. 12.
- l. 31. *Lors qu'il parle de l'assiduité*. Il n'y avoit que cela de la comparaison qu'on pût mettre délicatement. Le reste ne luy est pas avantageux.
- P. 40. *On dit qu'elle a les deux sexes*. Cecy est transporté encore de plus bas.
- l. 7.
- P. 41. *Je ne parleray point*. Le reste n'est pas assez considérable pour le mettre; & on a déjà touché sa valeur.
- l. 7.
- l. 11. *D'une mouche un Elefant*. Il estoit mieux de finir par là, que de rien ajouter. C'est pourquoy j'ay rejetté plus haut, ce qui estoit icy.

A coups de fourche. J'ay mieux aimé mettre cela, que de dire qu'elles le foüetteroient de feuilles de mauves, ou de myrtes, dont l'un est ridicule, & l'autre trop délicat. Je ne rends pas raison des autres changemens que j'ay faits, parce qu'ils sont touchez en general dans l'Épistre, qui tient lieu de Préface.

P. 42.
l. 8.

Les Libraires. Cét exemple suffit, sans aleguer celui des riches. Il faut remarquer que les comparaisons & les exemples, qui ne servent pas de preuves, mais seulement de beauté ou d'éclaircissement, ne doivent point estre multipliez; car cela fait perdre le fil du discours, & l'allonge inutilement. C'est un des defauts de cet Auteur, qui abonde plus en comparaisons qu'en raisons; ce qui est suportable, où il ne s'agit que de galanterie; mais souvent où il devoit payer de raison, il paye de fleurettes & de bagatelles.

l. 28.

Tu n'ayes Homère. Il n'est pas nécessaire de dire plusieurs fois: Ce que j'observe presque par tout, de me renfermer seulement dans ce qui est du sujet, pour estre plus net & plus clair.

P. 43.
l. 23.

Sous le fais de son bonclier. Je ne parle point de ses boites; Ou si vous voulez de ses greniers, parce que le reste suffit.

lig. 32.

Vne autre Histoire. Je n'ay pas mis Fable; car ce qu'il dit du fils de Pistacus, est historique.

P. 45.
l. 16.

Elle aborda en l'isle de Lesbos. Cela dit assez, qu'elle passa de la riviere dans la mer.

l. 22.

Peut-estre aussi que tes livres se garent la cervelle. Je retranche des alegations Grecques, qui ne feroient qu'embarasser le raisonnement; & qui sont sans grace en nostre langue.

P. 46.
l. 23.

Vn sourd, &c. C'est bien honnestement, de ces trois exemples.

P. 47.
lig. 17.

- l. 32. *A l'Empereur.* C'est ce qu'il entend par le Roy, car encore qu'il die un Roy, il veut designer un certain homme : sans quoy le raisonnement ne vaudroit rien.
- P. 49. *Archiloque.* Il y a au Grec, *Antiloque*: mais on voit bien qu'il parle des Satyriques.
- l. 33.
- P. 50. *Aux paroles & aux actions.* Le Grec dit, *Poësie & harangue*, mais mon expression est plus forte.
- l. 16.
- P. 5. *Qui est cause de bien des maux.* Je dis aussi-tost, dans les Estats & dans les Familles.
- l. 1.
- l. 12. *Je veux faire icy la description.* Le reste est expliqué en suite.
- l. 16.
- Conjuré contre le Roy Ptolomé.* J'omets les circonstances qui ne servent de rien icy.
- P. 53.
- l. 1. *A reconcilier les ennemis, plutôt qu'à semer de la division parmy les amis.* Cela y vient mieux, que ce qui est au Grec. J'ay ajouté ce qui suit, pour la mesme raison : & j'ay acourcy cét endroit, pour estre plus clair.
- l. 3.
- Il ne se contente pas d'acuser à faux.* L'Auteur se met en peine icy, de prouver une chose toute commune.
- P. 55.
- l. 8. *On accusa le Philosophe, &c.* J'ay déjà dit que la passion du Prince, fournissoit souvent de matiere, &c.
- l. 30.
- De pouvoir faire un Dieu, qui est encore plus que de l'estre.* Il y a au Grec, *que d'en estre fils* : mais il n'est pas si fort.
- P. 56.
- l. 8. *Qu'il eust pitié de l'infirmité humaine.* C'est une couleur que j'ajouste.
- P. 16.
- Voila les forces de la calomnie.* J'ay déjà dit qu'à la Cour, il se presente mille occasions de mentir & de flater : ce qui m'empesche de m'entendre davantage là dessus : outre que la plupart est assez rebatu dans ce Traité.

Il faut que tu meures, s'écrie Amia. Mettez. P. 57.
Quelques-uns nous accusent du crime dont ils sont coupables. Il faut, &c. l. 20.

Aux entrées des villes. Cela y vient mieux, que des maisons. P. 58. l. 12.

Le Poëte Achiloque. Ce n'est pas icy le lieu de l'expliquer davantage : c'est assez de dire qu'il estoit porté de son naturel à la Satyre : Le reste romproit le fil du raisonnement. P. 59. l. 7.

Pour venger le public. Il est mieux de le dire ainsi, que de dire que c'est par une vengeance particuliere. P. 60. l. 23.

Il fit tant parl' un de ses amis. Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage. P. 61. l. 6.

Est-elle maste ou femelle ? J'exprime la chose à nostre façon : sans quoy cela n'auroit point de grace. P. 62. l. 9.

En diverses parties du monde. Elles seront touchées en suite : & la comparaison de ceux de Troye, se trouve ailleurs chez cét Auteur. l. 20.

Comme l'on fait à Athènes. Je le mets ainsi, parce qu'il a dit qu'il estoit particulier aux Athéniens. P. 63. l. 9.

Je t'offre quelque bonnesto present. Je mets cela au lieu de ce qui est au Grec, qui n'est pas à nostre usage ; j'ajoute les mots suivans, pour l'explication. l. 25.

Au sens que ie l'ay pris. J'ajoute cela pour aller à tout. l. 31.

Les anciens. Je ne mets pas icy le mot d'abomination, parce que les exemples, qu'il allegue, n'y vont pas ; & marquent seulement la legereté & l'extravagance. l. 33.

Comme un Chasté, ou un Singe. On peut ajouter un boiteux. P. 64. l. 12.

Comme on vous surprit tous deux. Je n'exprime l. 19.

pas des faletez, qui ne seront que trop marquées en suite.

- P. 66. *Il vaudroit mieux.* Ce qui est icy, sera touché plus bas.
- l. 14. P. 88. *Lesbin.* On se sert encore de ce mot en Italie; pour dire *Bardache*.
- l. 19. l. der. *Il y a cent autres choses.* J'en passe icy quelques-unes qui ne s'entendroient point, ou qui ne peuvent pas s'expliquer en nostre Langue.
- P. 69. *Si c'est pour la propreté.* Je l'ay mis ainsi, parce que je ne voy pas à quoy cela peut servir pour la santé; & si je ne say s'il n'entend point parler de la barbe simplement, à cause du peché dont il l'acuse.
- l. der. *Le chat qui dort.* C'est un Proverbe François, pour vn autre Grec, qui n'est pas à nostre usage.
- P. 70. *Enigme.* Quoy que dans le Grec cela se rapporte aux mots que j'ay omis, cela se peut fort bien entendre de ce qu'il a déjà dit.
- l. 7. l. 21. *Fut si transporté.* Je ne dis pas, que quand il eut sceu qu'il en eust deu tomber malade, il n'eust pas laissé de se baigner; car cela n'est pas l'Histoire, & est ridicule.
- l. 17. *Palais si beau.* Ses beautez seront exprimées en suite.
- P. 71. *Si l'Eco.* Il n'est pas nécessaire de dire ce que c'est.
- l. 15. l. 27. *Entretenir Phedre.* C'est assez de cela pour le sujet; le reste ne serviroit qu'à l'embroüiller.
- l. 31. *Discours d'amour.* Je ne marque pas l'amour des garçons, parce qu'il n'est pas nécessaire; & que je veux éloigner les choses du sale.
- P. 72. *Comme celuy du Roy de Perse.* Il n'est pas besoin d'en dire davantage.
- l. 2. l. 8. *Toutes les proportions & les regles de l'Art y*

font gardées. L'ay ajoûté cela, car l'Auteur n'en dit pas assez.

Les ornemens. Je diray les plafons en suite; l. 12.
Cecy est beau, dit en general.

Surmonté par la grandeur de la matière. Le raisonnement est plus beau de la sorte, qu'autrement. P. 73.
l. 6.

Les multiplie. Il n'en faut pas dire davantage, lig. 21.
pour une comparaison.

Dont la beauté m'enchanté & me ravit. J'ay l. 34.
déjà dit, qu'elle pique, & qu'elle provoque,
&c.

Mais ne me trompé-je point? L'Auteur fait icy P. 14.
une harangue sur le nom d'un autre, qui est un l. 2.
étrange caprice, & qui plus est, sans nécessité;
car je dis la chose sans tant de façons; & pour
le moins aussi bien.

Herodote dit. L'Auteur fait encore icy une P. 75.
fiction ridicule, pour une chose que l'on peut l. 20.
dire en deux mots, & qui ne vaut pas la peine
d'estre ornée.

Ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit. J'ay ajoûté cela, parce que cela fait l. 31.
la beauté.

Qui enleve Andromede. Je ne dis pas qu'il l'é- P. 76.
poussera, parce que cela n'est pas du tableau. l. 14.

Comme hors d'œuvre. Le raisonnement vou- l. 24.
loit qu'on le mist de la sorte; car le tableau en est
plus bas.

Aux chiens. Le Grec le dit au singulier; mais P. 77.
il est mieux à nostre air, au plurier. l. 9.

Avec lesquels il laboure le rivage. J'ay embelly la P. 78.
Fable, de ce que l'Auteur avoit oublié. l. 1.

Ne sachant à qui l'adresser pour l'heure; Ou bien, ne sachant ce que les Dieux vouloient dire. & de qui ils vouloient parler sous le nom de ceux qui l. dec.

404 REMARQUES SUR LA TRADUCTION

avoient long-temps vescu ; mais je n'y voy pas grand sens.

P. 79.

l. 14.

Qui est le plus ancien Ecrivain qui nous reste de l'antiquité. J'ay ajoûté ces mots ; car il est assez étrange de commencer une authorité , par un Poëte.

l. 25.

De Perse. Je comprends sous ce mot , tous les peuples qui estoient contenus sous cét Empire.

l. der.

Venons maintenant aux particuliers. Il a déjà dit pourquoy les autres ont tant vescu.

P. 80.

l. 2.

Convenable à la Nature. Je l'ay mis de la sorte ; parce que c'est la regle qu'on doit suivre en ces matieres ; & il y peut avoir de l'excès en l'abstinence, comme en la débauche.

l. 5.

Heureuse & longue vie. J'ometts ce qui n'est pas du sujet ; & je ne repete point ce qu'il a déjà touché, *Que cela luy pourra donner , avec l'esperance d'une longue vie , &c.*

P. 81.

l. 6.

D'un autre Roy de Macedoine. Ou bien *du mesme.*

l. 13.

Ptolomée fils de Lagus. J'ay rétably cét endroit par l'histoire. Du reste il y a au Grec 84.

l. 32.

Comme il est gravé sur les Colomnes , &c. ou simplement , *comme dit l'histoire de Perse & d'Assyrie.*

l. 34.

Onésicrite. Je n'ajouste point *l'Historien d'Alexandre*, car il est assez connu.

P. 82.

l. 2.

Vn faux ordre. Ou bien, *par son ordre, mais dont il ne se souvenoit plus :* Toutefois , il a dit d'abord qu'il ne donnoit la liste que de ceux qui avoient long-temps vescu , sains de corps & d'esprit.

l. 21.

Quatre-vingts & dix. J'ay ajoûté le reste , tiré de Valere Maxime , parce que cela faisoit au sujet.

P. 84.

Cent quatre ans. Je n'ajouste point , *sain de*

DE LA TROISIÈME PARTIE DE LUCIEN. 405
corps & d'esprit, parce qu'il a dit qu'il ne par- l. 107
loit que de ceux-là.

Pour avoir vu. Je retranche quelque chose, P. 83.
qui n'est pas nécessaire en cet endroit. l. 14.

Encore qu'ils sachent, &c. Je le dis en général, P. 88.
pour ne point descendre trop dans le particulier l. 32.
d'Ulyse, parce qu'il n'est pas assez connu de ce
temps-cy.

Monter la fumée, &c. Le Grec dit, que la fumée l. 34.
de leur patrie leur semble plus claire & plus écla- P. 91.
tante que le feu d'ailleurs; mais cela n'auroit l. 15.
point de grace à présent.

Les peuples voisins recueillent ces œufs. Les Vers l. 23.
ne disent presque que la mesme chose; c'est
pourquoy je les passe.

Pour piquer ceux qui en approchent. Je ne repete P. 94.
pas ce que j'ay déjà exprimé. l. 6.

Je n'alegue point d'exemple à une chose trop
claire, & j'agence les comparaisons à nostre
façon.

*Un amoureux oublieroit plutôt le logis de sa mai- l. 33.
resse.* Le Grec dit, qu'une charogne ne seroit pas si-
tôt découverte par des Vautours, mais cette com-
paraison est trop sale.

S'est égaré dans la foule. Il n'est pas nécessaire P. 95.
d'en dire icy davantage; outre que le reste sera l. 10.
touché en suite.

D'autres beautés. J'altère la pensée, pour tirer l. 23.
la chose du sales

En jeunesse Il seroit étrange de dire en vieilles- l. 29.
se. Et le Grec peut souffrir l'un & l'autre; mais il
n'y a gueres d'apparence que les vieillars retrouf-
fissent leurs chapeaux avec un crochet d'or.
Du reste, il y a au Grec, *Cigale pour crochet*; mais
c'est que le crochet estoit fait en Cigale; &
cela eust fait icy quelque obscurité.

- P. 96. *En empoignant les deux bous.* Ou quelques
lig. 7. éminences qui estoient à l'antenne.
- l. 13. *Il fait trop bien le chemin, pour s'égarer.* Le Grec
dit, qu'il ne faut pas craindre qu'on le débauche,
mais j'évite toutes les pensées sales le plus que
je puis.
- l. 27. *Oiseau.* Il y a au Grec, *Oyson*; mais cela seroit
ridicule.
- P. 97. *Chauve & crépu.* Cela n'est pas extraordinai-
l. 5. re; car on peut estre chauve, sans avoir perdu
tous ses cheveux; & ordinairement on le dit de
ceux qui n'en ont point au haut de la teste.
- l. 9. *Vous saluez ce qui luy est arrivé en chemin.* Il n'en
faut pas dire là davantage.
- l. 17. *Vent d'aval.* Je ne dis pas *Zéphire*, parce qu'il
signifie en nostre langue, un doux vent.
- P. 98. *Ils estoient abordez en ce port.* Il faut ajouter,
l. 5. 70. jours après leur départ.
- P. 99. *Comme à des Pirates.* Je n'exprime dans ces
l. 21. gentilleses, que les choses qui m'agrément, &
qui peuvent recevoir les graces de mon pais, &
les miennes.
- P. 100. *Quelques salines d'Egypte, & des parfums de*
l. 23. *Canope.* Je n'ajoute pas *une Ibis*; car cela seroit
sans grace.
- P. 101. *Mais qui commencera?* Pour éviter les trop
l. 2. frequentes découpures que Lucien condamne
luy-mesme, je fais dire cela tout de suite à Lyci-
nus.
- l. 18. *Grains d'or.* Cela est mieux, que de dire *des*
pieces d'or.
- P. 102. *Veritablement, &c.* Je fais dire cela à Lycinus,
l. 14. afin de mieux fonder ce que l'autre luy repro-
che, qu'il s'opose toujours à sa felicité.
- lig. 18. *Sous le Mercure de nostre sale.* J'ay mieux aimé
le mettre ainsi, que de dire, *sous un porche, ou*
dans une cour.

Ou ce qui borde la mer. Les terres du rivage de la mer, ne valent rien ordinairement ; c'est pourquoy j'ay pris plûtoſt ce ſens, que celui de l'Interprete Latin. l. 20.

Miniftrye de l'Empereur. J'ay mis cela, au lieu des noms Grecs, qui ne difent rien; mais je n'ay point particularifé les lieux d'où venoient les friandifés ; parce que cela ne feroit plus d'effet. P. 103.
l. 15.

Mais non. J'ay ajoûté cela, à caufe qu'il a changé ſon ſouhait. P. 104.
l. 7.

Monſé par degrez à l'Empire. Cela eſt bien mieux de la ſorte, que de faire tout le circuit que fait l'Auteur, & ſouhaiter d'eſtre voleur, qui eſt une belle ambition. P. 105.
l. 16.

Mais dites-moy. J'ajouſte cela, qui fait la beauté. P. 106.
l. 5.

Leve la main. Il n'eſt pas neceſſaire d'ajouſter, que tout le monde y conſent ; car ce qui ſuit le fait aſſez entendre. l. 19.

D'autre témoin que Xénophon. J'ay ajoûté cela, plûtoſt que de dire, quand ils veulent avoir quelqu'un auprès d'eux ; car c'eſt ignorer que celui qui eſt au milieu, eſt bien éloigné de la pointe de l'aîle droite & de l'aîle gauche, où ſe mettent les Chefs qui les commandent. l. 24.

Avance-toy, Adimante. Je fais marcher la Cavalerie la premiere, parce que cela ſe fait tous les jours dans les plaines. P. 107.
l. 22.

S'eſt retiré à Créſiphonte. Je l'ay mis de la ſorte, à caufe que l'autre fait marcher ſes forces vers Créſiphonte : ce qui n'auroit point de couleur autrement ; parce que les ennemis eſtoient ailleurs. l. 26.

Après de cette Colonne. Il y a au Grec, ſur cette Colonne ; mais je ne traduis pas de mot à mot ; P. 108.
l. 109.

408 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
j'aime mieux le faire reposer sous des Oliviers ;
durant la chaleur du jour.

- P. 110. *Mais premierement la santé.* J'ometts ces ba-
l. 27. gues, qui sont tirées d'anciennes Fables, qui
seroient maintenant ridicules ; & je n'exprime
icy que les particularitez nécessaires.
- P. 112. *D'Alexandre.* J'ay pris son exemple plutôt
l. 16. que d'un autre, parce qu'il l'a voulu imiter dans
un de ses souhaits.
- P. 113. Quelques-uns mettent icy une Tragédie en
Vers ; mais outre que je ne traduis pas les Vers
de l'Auteur ; il est mieux de la rejeter avec ses
autres Poësies à la fin.
- l. 25. *Isante.* Je change les noms Grecs qui n'ont
point de grace parmy nous ; parce que si l'Au-
teur eust écrit en François, il en eust pris d'au-
tres ; outre que cela est indifférent. Mais je n'en
prends point que de Grecs, & souvent de ceux
dont l'Auteur s'est servy en un autre endroit.
- P. 114. *Isées pendantes.* J'ajouste cela pour remplir
l. 4. le sujet.
- l. 31. *Hseron.* Ce mot vient mieux là que *Philon.*
- l. 34. *Qui est une chose fort avantageuse à une Courti-
sane.* Je n'ay pas voulu dire qu'elle seroit obligée
de nourrir son enfant, parce qu'elles ne l'estoient
pas en Grece ; & que ce qu'elle veut dire par là,
est expliqué dans la periode suivante.
- P. 115. *Ses yeux éteints.* Le mot, *bleus*, ne diroit pas
l. 11. assez en cet endroit.
- lig. 23. *A commandé. &c.* Ce n'estoit que comme des
Colonels, quoy qu'ils s'appellassent Généraux ;
car il y en avoit plusieurs.
- P. 116. *La porte couronnée.* Le Grec marque que c'é-
l. 7. toit les Porches, où il y avoit plusieurs portes,
comme la suite le fait voir.
- l. 16. *Beaucoup plus jeunes que toy.* J'ay ajoutté cela ;

DE LA TROISIÈME PARTIE DE LUCIEN. 409
parce que cela fait au raisonnement.

Par le col. Le Grec dit, *par l'oreille* : mais cela P. 117
est trop étrange à nos mœurs, pour estre mis l. 15.
ainsi ; car ce n'est pas icy une histoire, mais une
galanterie. J'exprime ces coûtumes en d'autres
lieux, où cela a plus de grace.

Charmide. Je change les noms, pour les rai- P. 119
sons que j'ay alegués cy-dessus. l. 2.

Cléonarium. Il est plus beau que *Clonarium.* P. 121.

Toute nuë. Cela n'est pas au Grec, mais le rai- l. 7.
sonnement le veut ainsi. P. 122.

Alors, &c. Je n'ajouste point, qu'elle a quel- lig. 12.
que chose qui luy tient lieu de ce qu'ont les l. 31.
hommes. J'ay adoucy encore d'autres endroits
qui estoient sales.

Elle n'entretenoit, &c. Ce que l'Auteur dit icy, P. 124
est déjà exprimé. l. 25.

Nous sommes trop heureuses. Cela dit assez, sans P. 125.
ajouster des cérémonies anciennes, qui n'au- l. 27.
roient point de grace à présent.

Il ne se donne pas seulement des parfums. Je ne l. 34.
dis que cela; car d'ajouster *des habits & des sou-*
liers, cela seroit bas, & ne diroit pas assez : Car
il n'y a gueres de Galant qui ne donne des par-
fums à sa Maistresse, mais non pas des souliers.
C'est pour la mesme raison que je n'ajouste pas
en suite *son Ecot*, parce que c'est trop peu de cho-
se qu'un écot, pour vendre des bagues & des
brasselets pour le payer.

Tu te piques de chasteté. Le Grec dit *fidélité* ; P. 126
mais il est plus joly comme je le dis, parce qu'il l. 32.
est plus éloigné de l'humeur d'une Courtisane.

Nostre voisin. J'aime mieux le mettre ainsi, l. 5.
qu'un mot qui ne dit rien.

Plus morte que vive. C'est trop de dire, qu'el- P. 130
le s'arachoit les cheveux, & qu'elle se frappoit l. 4.

l'estomac ; cela seroit bon , s'il estoit blessé.

- Fig. 19. *Vn ruby saillé à facettes.* Il y a au Grec , *Vne pierre de trois couleurs, où le rouge éclatte, saillée en triangle* ; mais l'un n'auroit point de grace, & l'autre approche de mon expression , si ce n'est la mesme chose.
- P. 132. *Parmenon, &c.* Il est plus vif ainsi, que de faire dire cela à *Parmenon*.
- P. 133. *Dix jours.* Il n'y a que *trois* au Grec ; mais c'est trop peu , pour se plaindre tant , & pour faire dire à une voisine , qu'on ne le voit plus.
- L. 4.
- L. 15. *Lis-le toy mesme.* Je ne dis pas ; *car tu fais lire*, parce que cela a quelque chose d'infame , & j'ajoute , *N'y a-t-il rien de secret ?* parce qu'on a coutume de dire cela en ces rencontres.
- L. 20. *Billet de Climias.* J'ay mis ces mots, pour faire voir ce dont on parloit : Du reste , ie fais lire la lettre sans interruption , parce que cela a plus de grace.
- L. 32. *Que la fin laisse quelque esperance.* Je ne dis pas, que le reste est Sytique , parce que cela ne paroist point. Il est vray que j'ay embelly quelques endroits ; mais c'est que la lettre estoit trop plate , & Lucien faisoit mal des Billets d'amour , comme il se voit encore en celuy d'Ulysse à Calypso.
- P. 134. *Réver.* Cela vient mieux, que *pleurer*.
- L. 29.
- P. 136. *Grand' mère.* Il y vient mieux aussi que *grand*
- L. 11. *père*.
- P. 137. *Comme un Adonis.* Il n'y auroit point de grace parmi nous, à dire *Phaon* : Il faut avoir égard à la diversité du temps & des Langues.
- L. 2.
- L. 12. *Deux de nos plus grandes ennemies.* Le Grec ne dit qu'une ; mais c'est que l'autre estoit une Musicienne , qui n'estoit là que pour chanter. Toutefois , comme il met *trois Galans* à la débâche,

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 411
bauche, j'ay trouvé à propos de mettre trois
Courtisanes.

Entre les bras d'un jeune garçon. Je toucheray P. 138.
en suite les autres particularitez nécessaires. l. 34.

Vn jour. Le Grec dit six ; mais cela n'est pas P. 139.
important au sujet, & il est mieux, de faire ari- l. 10.
ver la chose dès le lendemain.

Superbe cheval. L'Epithète de blanc, n'est pas si P. 140.
fort. l. 4.

Je me presentay devant luy, &c. Le reste n'a l. 28.
point besoin maintenant d'estre exprimé.

Rrompt sa lance sur mon écu. Je l'ay mis le plus P. 141.
pathétiquement que j'ay pû, parce que c'est l. 3.
une rodomontade.

Toute sanglante, je ne dis pas au bout de ma l. 7.
lance, parce que cela feroit un mauvais son.

Danaïdes. C'est assez de cet exemple : Il ne l. 25.
faut point se piquer d'érudition dans les galan-
teries.

Lyde. Il y a au Grec, Grammé ; mais il n'est l. 30.
pas si agréable en nostre Langue.

Ce marchand de Bithynie. C'est assez de cela en P. 141.
cét endroit. l. 30.

Premierement, j'oste l'interruption, pour l. der.
estre plus court.

Matelot. J'aime mieux mettre ainsi, que for- P. 143.
çar : *Et Pilote,* qu'espalier de Galère, ou quel- l. 9.
qu'autre mot semblable, parce que ce ne sont
pas choses historiques ; & partant, il faut évi-
ter ce qui est trop bas.

Sicyone. C'est une faute de copiste, pour l. 11.
Samos.

Je t'ay raporté ; je n'ajouste pas les salines, &c. l. 13.
parce qu'il n'y a que trop de chose icy, pour
vingt-cinq sols.

Mes signes. J'ay mis cela au lieu du mot l. 14.

412 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
Grec que je n'ay pas exprimé plus haut.

- lig. 31. *La jupe.* Le mot Grec signifie plutôt ce que nous apellons *bongreline* ; mais comme cela est indifférent, je prens le plus beau mot pour m'exprimer.
- P. 144. *Il m'a donné.* Je n'ajouste point, *qu'il a donné*
L. 2. *deux mines* ; car c'est assez de cela.
- L. 10. *D'avoir de sa race.* Il y a au Grec, *de faire des enfans qui luy ressemblent* : mais cette pensée est déjà ailleurs.
- P. 146. *S'en est allé en fumée.* Il sera marqué en suite plusieurs fois, qu'il a fait cela par vaine gloire, & il n'estoit pas nécessaire de le mettre icy. Du reste, le Grec dit *en charbon* : mais mon expression est plus belle de la sorte. Les autres particularitez seront touchées en un autre endroit.
- P. 147. *Deux ou trois millions d'or.* Le Grec dit 7. ou 8. L. 9. mais la menterie seroit insupportable : Toutefois, je n'ay pas laissé de garder le nombre des talens, qui est exprimé plus bas, parce que cela ne fait pas tant d'effet en nostre langue.
- L. 11. *Errer vagabond par le monde, comme le Soleil pour éclairer l'Univers.* Je mets la chose d'une autre façon que l'Auteur, pour la rendre plus belle, qui est une liberté dont je reus raison dans la Préface.
- L. 21. *Brûler publiquement.* La suite expliquera le temps, qui n'est pas nécessaire icy.
- P. 132. *La Raison.* Le Philosophe est plutôt l'Ouvrage de la raison, que de la Nature.
- P. 148. *Sept cens cinquante livres.* L'Interprete Latin L. 24. a pris icy des dragmes pour des sesterces, qui ne sont guéres que la quatrième partie d'une dragme.
- P. 149. *Qu'ils adorent.* Cela marque assez *grand hom-*
lig. 7. *me*, qui est dit par raillerie.

Ily vint des Députez. Le Grec dit qu'ils l'appel- l. 24.
loient *le nouveau Socrate*; mais premièrement
cela est icy hors d'œuvre, & puis c'est trop peu
de chose, pour faire une interruption, particu-
lièrement apres avoir dit, qu'ils le prenoient
pour un Dieu, qui est beaucoup plus; outre que
les premiers Chrestiens ne rendoient pas tant
d'honneur à Socrate que les Grecs, & l'ont
appelé *Scurra Atticus*.

Croyent que tout est commun. Cela se raporte, à P. 150.
mon avis, à ce qu'il a dit, qu'on luy apportoit de l. 5.
tous costez, pour montrer que les Chrestiens
s'aidoient l'un l'autre de ce qu'ils avoient,
&c.

Dont on accuse Diogène. C'est le peché d'Onam. P. 151.
dont parle la sainte Escriture. l. 24.

Car ils ne se jettent pas dans le feu. Le Grec ajou- P. 154.
te, avec esperance peut-estre qu'on les en tirera: l. 21.
mais cela n'est pas vray-semblable, outre qu'il
le détruit luy-mesme, en disant, que la fosse
estoit profonde.

Du mal des dents. J'ay ajousté cela par rai- P. 155.
son. l. 13.

Sans témoigner la moindre appréhension. J'ay dit P. 163.
plus haut, sans changer de posture & de conte- l. 19.
nance.

Sans en dire le sujet. Lisez, sans dire le sujet qui P. 164.
s'ameine icy. l. 23.

*Ils se sont contentez de prendre l'habit & la mine P. 165.
de Philosophe.* Cela dit en deux mots, ce que l'Au- l. 8.
teur explique plus au long en suite.

S'éleve en petites colines. Il y a au Grec, trois. P. 166.

Possidoniens. Je n'ay pas gardé les termes l. 10.
Grecs, parce qu'ils n'eussent point fait d'effet l. 26.
dans une Langue où ils sont inconnus. P. 169.

Nous les allons crier devant vous. Le Grec dit, l. 3.

414 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
si vous voulez, nous les crierons ensemble; mais
cela n'est pas nécessaire.

- L. 22. *le le reconnoistray bien.* C'est assez de remarquer celui-là, car c'est de celui-là dont il s'agit.
- P. 170. *Ceux dont je parle demeurent proche d'icy,* je les mets tous en général, parce qu'ils sont ensemble, & qu'on les cherche tous.
- L. L. *Blanchisseur, Oulaveur de draps.*
- P. 171. *Lors qu'ils ne font pas bien leur devoir;* j'ay lig. 27. transporté cecy de plus bas, le reste sera expliqué en suite.
- P. 173. *Quand on joue.* Je marqueray en suite que c'est aux dez, qui n'estoient pas faits à nostre façon: mais en espee de Toton.
- L. 23. *Dancer, ou chanter tout nuds.* Il y a des choses rejettées icy de plus haut.
- I. 30. *Je ne boy ny ne joue.* Cela m'a semblé comme nécessaire au raisonnement.
- P. 176. *Actéon, Ou Panthée.* C'est bien assez de cela, sans ajouster encore *Orphée.*
- L. II. *Le Législateur de Saturne.* C'est comme l'interprétation du mot de *Chronoloson.*
- P. 177. *Loix des Saturnales.* J'ay mis plusieurs choses icy, en un autre ordre que l'Auteur, parce qu'elles y venoient mieux.
- P. 179. *Une douzaine.* Il y a au Grec. deux cens cinquante, mais c'est assez de cela.
- P. 181. *Tandis que quelques-uns se gorgent de biens.*
- L. 10. *sans rien faire.* J'abrège icy plusieurs choses, qui sont assez souvent retouchées dans les autres Dialogues, & mesme dans ceux-cy.
- P. 183. *Encore n'est-ce que l'espace d'une semaine.* Le reste est déjà expliqué.
- L. 14. *Qui vaut mieux que tous les ragousts du monde;*
- P. 186. *Il faut toujours se souvenir de ce que j'ay dit d'abord,* que j'évite de descendre dans le parti-
- L. 26.

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 415
culier, parce qu'il ne se rapporte pas à celuy de ce
temps-cy : Si bien que cela paroist sans grace,
& cela est cause aussi que j'ajoute d'autres cho-
ses de ma façon, comme par forme de supplé-
ment.

Prenez, &c. Je ne repete pas les extravagances, qui sont déjà exprimées. P. 189
l. 23.

On ne les sauroit jamais contenter : je touche plus bas les injures & les reproches. P. 190
l. 7.

Leurs admirables entretiens. L'entens par là, les choses dont ils s'entretiennent ordinairement. P. 192
l. 7.

L'épée & le poignard. Le Grec ne dit pas *Le poignard*, mais cela y fait grace, car la perfection est à bien ataqer, & à bien défendre. P. 193
l. 9.

Pour ne point parler des autres. C'est autres-là estoient sur un autre costé de la table. Il faut remarquer qu'aux tables des Anciens, on ne se mettoit que sur trois costez, & on en laissoit un pour servir. L'Auteur dit, qu'ils estoient vis à vis de la porte, mais cela ne fait rien au sujet, & pour ne point embarrasser son lecteur, il ne faut exprimer que les particularitez nécessaires. P. 247

Paisire deçà & delà. Je luy fais dire cela, parce qu'il est plus galant de la sorte, que d'en faire une simple considération des conviez, & j'exprimeray plus bas ce qu'il dit icy. P. 197
l. 8.

Les santez ouvroient à la ronde : je parle François, sans m'enquerir si les Anciens buvoient à la santé ou non; car cela signifie seulement boire à quelqu'un. P. 266

Hercule nostre Patron. Il y a au Grec, *Archigé-ros*, comme qui diroit, qui conduit la Cérémonie; mais cela ne pouvoit pas s'expliquer assez bien icy, & Hercule estoit comme Patron des P. 196
l. 16.

416 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
Cyniques, ainsi qu'il est marqué aussi-tost au
Grec.

- l. 19. *Si elle ne me fait raison.* Le Grec dit simplement, *si elle ne prend le verre de ma main; & quelques-uns croient que celui à qui l'on portoit une santé, buvoit le premier.*
- P. 197. *La teste rase.* Le Grec marque, *qu'il a voit quelques poils de reste; mais je ne m'attache pas à toutes les paroles, comme je l'ay déclaré dans la Préface.*
- l. 11.
- l. 15. *Son petit chien.* C'est une allusion, au mot de Cynique. Le Grec dit, *son petit chien de Malte;* mais cela n'auroit point de grace en nostre Langue. C'est comme si nous disions *son petit bichon.*
- l. 16. *Il ne lutoit.* C'estoit au Pancrade, qui estoit une espèce de lute à coups de piez & de poin.
- P. 198. *Enfonçant la porte.* Faute de changer une lettre au Grec, les Interpretes font icy une extravagance.
- l. 7.
- P. 199. *Tu n'as pas songé à moy.* Ajoutez, *parmy le tracas des noces.*
- l. 29.
- P. 202. *Ils faisoient les fols.* Il est assez exprimé ailleurs, qu'ils se crevoient de boire & de manger.
- lig. 11.
- P. 204. *Pour le corps de Patrocle.* Cecy estoit alegué plus haut; mais il venoit mieux icy
- l. 25.
- P. 205. *Les plats & les assiettes.* J'ajouste cela pour l'amplification, & j'aime mieux dire, *jetter les coupes à la teste, que de les faire tomber, puis que cela est vray.*
- l. 34.
- P. 206. *Fort profonde.* Cela est rejetté icy de plus haut.
- l. 19.
- P. 208. *Quoy que l'Egyptien.* Cela n'est pas au Grec; mais il semble qu'il le faille ajouster.
- l. 2.
- l. 10. *Ravy pour sa beauté.* Le reste de la Fable est trop connu.
- l. 20. *Auquel je suis initié.* Sans cela, il ne les fau-
roit pas.

Du bois qu'on nomme Papyrus. C'estoit une P. 209
espece de roseau dont on enlevoit, comme de l. r.
grandes lames, sur lesquelles on écrivoit.

Beau. Le Grec dit *grand*, mais l'un & l'autre l. 25.
est vray par la description.

La plupart fabuleuses. Le mot de *la plupart*, P. 210
n'est pas au Grec, mais il résulte en quelque lig. 10
sorte de raisonnement.

Bastit un Temple. Il est dit d'abord, que c'estoit P. 211.
Juno. l. 19.

Assez de gens. Le Grec dit *quelques-uns*, mais l. 21.
le raisonnement demandoit cela, & il est vray.

Comme ce Prince. Toute cette narration est un P. 213
peu grossiere au Grec, & à l'antiquité: Je l'ay l. 11.
remise à nostre air, sans rien altérer de l'Hi-
stoire.

Une longue fréquentation. Le Grec dit *de 3. ans*, P. 214
mais cela n'est pas nécessaire. lig. 31.

Comme Phédre fit Hipolite. Il n'est point neces- P. 215
saire d'ajouter *Sthénobée*. Du reste, ce qui suit, l. 34.
vient bien également à toutes trois.

Assuré sur sa vertu. J'exprimeray en suite qu'il P. 216
avoir laissé chez luy les pieces justificatives de l. 4.
son innocence.

Alors le Roy. Je tranche court ces choses, qui l. 20.
n'ont point besoin de long discours.

Un parvis de cent toises. On verra en suite, que P. 217
l'entrée du Temple estoit du costé de l'Orient, l. 21.
sans marquer icy de quel costé

Qui ont 300. toises. Il semble qu'il y ait erreur au l. 22.
chiffre, car il n'est pas croyable qu'une tour puis-
se avoir 1800 pieds de haut

Sur les endroits. Le Grec dit, que c'estoient des P. 218
pieces de bois qui débordoient, sur lesquelles on pou- l. 13.
voit peser le pié.

Le reste de leurs commoditez. Ce qu'il ajoute, est l. 100
déjà dit

- P. 119. *Ceinte d'une écharpe.* Le Grec semble dire que
 l. 11. *c'estoit sur la teste ; mais je pense que le Celeste de Venus se mettoit à la ceinture, sinon, il faut lire voile, au lieu d'écharpe, & dire qu'elle l'avoit sur la teste,*
- l. 27. *A aucune statüe des Dieux.* J'ay mis en marge, ce qui est au Grec, parce que cela n'est pas bien clair ; & mon expression, quoy qu'elle semble contraire, revient à ce qu'il veut dire ; car il entend par là, qu'on ne savoit à qui elle ressembloit.
- P. 220. *Mercuré, &c.* Cela est ailleurs sur l'Au-
 l. 5. teur.
- l. 28. *Et la mort mesme : Ou bien, quand il n'en aura plus : C'est à dire, de temps & de saison.*
- l. 33. *Avec plusieurs statües.* Ajoûtez, *de mesme métal.*
- P. 221. *Des grandes calamitez.* Mettez, *maladies & calamitez.*
 l. 5.
- P. 225. *Encore faut-il qu'il se purifie autrement.* Je l'ay
 l. 32. supléé de la suite.
- P. 225. *Dont le nom, Ou le visage ; mais cela est indi-
 l. der. ferent.*
- P. 226. *Je viens, dit-il.* Je retranche en ce discours
 l. 3. plusieurs interrogations & réponses, qui causent de l'obscurité.
- l. 11. *L'entendray volontiers, &c.* J'oste quelques particularitez déjà marquées ou inutiles.
- l. 20. *Plût à Dieu, &c.* L'auteur semble dire icy le contraire de ce que j'ay mis plus haut, qu'il estoit venu pour faire des prieres, plüost que des actions de graces ; car il dit, qu'il attribüe à l'inspiration d'Homère, quantité de Vers qu'il a faits. C'est pourquoy je l'ay osté, de peur que cela ne choquast. Du reste, j'ay exprimé plus haut, que s'il veut, il recitera ce qu'il a fait.

Les plus beaux endroits d'Homere. Les vertus P. 227.
seront marquées plus bas. l. 15.

Où l'on voit la mesme vigueur, &c. On pourroit l. der.
raporter cela à Démosthène seul ; mais il me
semble qu'il est mieux de la façon. Du reste,
j'ay ajoûté quelque chose icy, qui estoit touché
ailleurs.

La grotte, le miroir, l'épée, la tonsure. On dit P. 230.
qu'il déclamoit en un lieu sous terre, avec un l. 20.
miroir devant luy, pour régler ses gestes & sa
contenance ; une épée pendue en l'air, pour
ne point hauffer trop le bras ; & qu'il s'estoit
fait raser la moitié de la teste, pour s'empê-
cher de sortir.

Sa douceur, &c. Une partie de ces choses est P. 231.
transportée icy de plus bas. l. 6.

Euboée. J'ay déjà exprimé les loix, &c. P. 232.

Et les Poëtes. Il n'est pas nécessaire de dire icy l. 10.
qu'on ne peut pas comprendre en un, tous les P. 233.
bien-faits des Dieux, car cela oste la force à la l. 2.
comparaison.

Il faut imiter. Il vaut mieux que ce soit luy l. 21.
qui die cela, parce que cela fait à son sujet, que
de le faire dire à l'autre.

Si quelque Athénien. Je ne parle point de Par- P. 235.
ménion, parce que cela ne fait rien au sujet, & l. 32.
causeroit de l'obscurité.

Il m'est en grande vénération. J'ay esté à la rai- l. der.
son, plutôt qu'à ce qui est au texte.

Cependant, &c. L'Auteur fait icy une inter- P. 236.
ruption, comme s'il ne parloit pas par Dialo- l. 9.
gue ; mais nous ne souffririons pas ces libertez.

En faisant observer les loix. Ou, en en faisant l. 28.
de nouvelles.

La probité d'Aristide. J'ay transporté cecy de P. 237.
plus haut. l. 3.

l. 7.

Si nous avions. Je ne repete point *Enboée, Mégare, Béocie, l'Hellepont* qu'il a déjà dit. Du reste, en trouvant mauvais qu'on ne luy donne pas le commandement des Armées, il infinuë assez qu'on le donne à des incapables; ou qu'il s'agit icy de ses louanges, & non pas du blâme des autres.

P. 238.

lig. 26.

La beauté des pensées, &c. Il faut remarquer que comme ces choses sont touchées en divers endroits, j'en change ou ometts quelques-unes, pour éviter les répétitions.

P. 239.

l. 11.

Officiers de ma maison. Il y a au Grec *Sacraire de Galeres*; mais je prens une chose commune.

P. 242.

l. 35.

Dont j'ay acquité mes dettes. Ou, à qui j'ay fait des distributions.

P. 248.

l. 18.

Perché jusques sur son trône. Il y a au Grec, *son Sceptre &c.* qu'il fait percher ses perils sur sa teste; mais je mets les choses de la façon que je trouve la meilleure à nostre air.

l. 24.

Ne fait que répondre, quand on boit à luy. J'ay mieux aimé le mettre de la sorte, que de dire, qu'il ne fait quand on boit à luy; car il n'est pas nécessaire de parler quand on boit à quelqu'un, le geste seul le fait entendre.

P. 250.

l. 32.

Assisté d'Apollon & de Neptune. Le Grec se sert icy de termes qui n'ont de rapport aux nôtres.

P. 251.

l. 24.

Leurs Autels profanes. Cela est transporté icy de plus bas; & ce qui est au lieu, n'a point besoin d'estre exprimé.

P. 252.

l. 9.

l'ordonne par provision qu'il sera exécuté. J'ajoute cela, parce qu'il l'embécate en effet.

30.

Longs cheveux, & grande barbe. Ces Epithètes sont prouvez par la suite:

l. 32.

Mal vestu. Le Grec digné; mais on voit par la

DE LA TROISIÈME PARTIE DE LUCIEN. 48
suite, qu'il avoit un manteau, quoy qu'il
n'eust point de laye.

D'une grande partie. Il a déjà parlé des bestes
sauvages. P. 255.
l. 6.

La laine. J'agence cét endroit d'une autre
façon que l'Auteur, mais le tout revient à un. l. 12.

Car vous ressemblez. &c. Je ne repete point
ce qu'il vient de dire. P. 256.
l. 4.

Piez nus. J'ay dit déjà d'Hercule, qu'il aloit
piez nus, & que celuy-cy l'imitoit. P. 258.
l. 2.

Philopatris, &c. Ce Dialogue est icy assez
mal digéré; car Critias ne dit rien qui soit
digne d'un commencement si tragique; &
ce qu'il dit des Chrestiens, est plutôt une
marque de leur simplicité, qu'un crime. Tri-
phon est celuy qui dit les choses les plus ex-
traordinaires, parce qu'il parle de mystères
où les Payens n'entendoient rien: Tant s'en
faut donc, que ce Dialogue soit à rejeter,
qu'il sert de quelque monument du Christia-
nisme. Du reste, le mot de *Catécumène*, ex-
prime bien ce qui est au Grec, & est alegué
dans le Dialogue; sans quoy je ne m'en serois
pas servy. P. 261.
l. 11.

Cerbères n'a aboyé. Jen'ajoute pas, ou quelque
Dieu de la Providence, parce que cela ne s'enten-
droit pas. C'est une raillerie contre ceux qui
croient un Dieu qui prend garde à tout, & par
consequent est à apprehender, qui est l'opinion
des Chrestiens & des Stoïques. l. 6.

Que je te troye par l'oreille. C'est ainsi que Lucien
s'exprime en d'autres lieux. l. 11.

Que l'esprit n'est enlevé d'icy. & ne s'empporte par
l'air. Il fait alusion à saint Paul, & en suite à
Icare. P. 262.
l. 19.

Quelque marche en parlant d'autre. Il y a au
l. 17.

Grec *un pilon*, ou *une barre de porte*, pour faire allusion à ce qu'il dit dans le Dialogue du Menteur; mais cela n'eust point eu de grace icy.

l. 24. *Fondroyé Salmonée & les Titans*. C'est assez de cela, sans ajouter *précipiter tous les Dieux en bas du Ciel*. Ce qu'il ne me souvient point d'avoir lû, que dans Vulcain.

l. 28. *Les dangers qu'il a courus*. Comme ils ne font que d'estre exprimez dans le Dialogue de *l'assemblée des Dieux*, il eût esté ennuyeux de les repeter.

P. 264. *Quis même plus de bruit luy seul*. J'ay mieux aimé faire allusion aux flots de la Mer, qu'à des vers d'Homère.

P. 265. *Par le Dieu inconnu des Athéniens*. Il fait allusion à ce qui est dit de S. Paul, dans les *Actes des Apostres*.

l. 13. *Servir de retraite*. Il vaut mieux le dire de luy que de sa mère.

P. 266. *Le père*. Ce mot n'est pas au Grec; mais il est inferé de la suite, & eust causé quelque obscurité, en ne l'y mettant pas. Du reste, j'ay mis *tant-puissant*, pour *souverain*, qui vient après.

l. 20. *Le fils issu du père*. Il y e au Grec, *le fils du père*; mais cela eust fait del'obscurité, & le mot d'*issu*, est insinué plus bas.

l. 47. *Tes trois d'un, & ton un de trois*. Il le faloit répéter aux mesmes termes qu'il avoit esté dit. Il y a icy *trois un*, & *un trois*.

l. 16. *Ce Galiléen chauve au grand nez, &c.* C'est S. Paul de qui il entend parler; & il peut avoir vû des gens batifez par luy, mais il ne peut pas l'avoir esté.

P. 267. *Aux planètes*. Ces mots ne sont pas au Grec; mais ils semblent estre oubliés.

Homère dit, &c. Je ne prens que le suc de toutes ces alegations qui sont ennuyeuses, pour ne point dire inutiles en cét endroit. l. 11.

Christ Il y a au Grec *Chreste*, comme Suetone aussi l'appelle; ce qu'ils faisoient, ou par abus, ou par quelque sorte de mépris, comme qui diroit *simple*, ou *débonnaire*, ce que ce mot signifie en Grec. P. 268. l. 12.

Catécumène. C'est ainsi qu'on nommoit alors ceux qu'on instruisoit au Christianisme. l. 19.

Trouves-tu étrange, &c. J'agence ce raisonnement, pour le rendre un peu plus juste. l. 23.

Pour des chimères. Ou pour jeu.

P. 269.

Commissaire des Tailles. Le mot Grec signifie qui égale les choses, qui est le fait du Commissaire, de régler les impôts sur les particuliers également; & ce qui m'a donné lieu de l'interpréter des Tailles, c'est que le mot Grec est employé plus bas, dans le sujet des impôts. l. 20.

Il payera, &c. Cela fait alusion à ce qui est dit de Iesus-Christ, mais on a pris des mystères à la lettre; qui est ce qui a fait une partie des Fables de la Religion des Payens. l. 29.

Non pas dans la sale, &c. J'explique la chose d'une autre sorte que l'Auteur, pour en oster l'obscurité. P. 300. l. der.

Chrétien. Il y a au Grec le mot de *Chreste*, comme j'ay dit plus haut sur la page 450. & il joue icy sur l'ambiguité du mot. P. 301. l. 14.

Orages. Il y a au Grec *bruyne*, qui est une corruption du blé, qui le gaste & le noircit; *blé embruiné*, cela vient de certaines pluyes froides, quand il est en fleur. l. der.

L'eau qui bont. Je me sers d'une compa- P. 302. l. 8.

raison plus familière que la sienne.

- L. 20. *A teste rase.* Il l'a falu dire ainsi, pour faire que la chose fust intelligible.
- P. 303.
L. 18. *Beste venimeuse.* Il y a au Grec, *chien enragé*; mais mon expression vient mieux au sujet. Du reste, cecy est mal digéré, car Critias debite ces choses à un homme qui en fait plus que luy, & qui se dit Chrétien, & paroist tel à ses discours, quoy qu'il le fasse par raillerie.
- P. 306.
L. 7. *Philon, Aristipe, & moy.* Il n'est pas honeste de dire, qu'ils faisoient l'honneur du festin, puis que celui qui parle est du nombre.
- L. 8. *La victoire.* Le Grec marque que les prix estoient les épics, mais cela n'est pas importants icy.
- L. 14.
L. 20. *La Hume.* Le Grec dit, *le haut des voiles.*
Cesut, &c. Il dit icy quelque chose de l'Amirié, qui est déjà plusieurs fois dans ces Dialogues.
- P. 307.
L. 3. *Nous ne le dirions.* J'ay réüny en un, ce qui est plus étendu chez l'Auteur, & retranché en suite en deux mots, des fables ennuyeuses & expliquées ailleurs.
- ↓ 24. *Qu'il fait trembler tous les Dieux, & Junon mesme.* C'est assez de cela, sans s'étendre davantage en des fables ridicules, & trop souvent répétées.
- P. 308.
L. 1. *Posséder un si grand trésor.* Je passe cela délicatement, sans dire *avoir affaire à de beaux hommes.* Il s'étend en suite dans une fable trop connue, que je tranche court, comme j'ay fait les précédentes.
- P. 309.
L. 9. *L'en choisiray seulement un ou deux.* Je mets cela, pour donner quelque couleur à cette harangue, & qui n'est pas grande chose.

DE LA TROISIÈME PARTIE DE LUCIEN^s 425

Les Artistes ne s'en proposent point d'autres dans P. 312.
leurs ouvrages. C'est assez de cela , sans rien l. 7.
ajouter.

Ce dessein. Je ne repete pas ce que le titre P. 313.
dit. l. 1.

Et eust servy. Il est mieux , de faire dire cela à l. 7.
Musonius, qu'à Ménécrate.

D'ailleurs. Ce qu'il dit icy de la défense de la P. 314.
Grèce, est exprimé au commencement. lig. 13.

Qu'on luy presente. Le Grec marque que c'estoit l. 22.
le Gouverneur de la Grèce , & qu'il en frapa
trois cous.

Tous les Mathématiciens du monde. Le P. 315.
Grec dit Thalés , mais j'exprime la chose à nô- l. 6.
tre air.

C'est une espece de fausset. Je ne m'enfonce pas l. 18.
davantage dans la Musique , parce qu'il faudroit pour cela se servir de termes de l'art , qui ne seroient entendus que de ceux qui la sauroient ; ce qui ne se doit faire que dans les sujets où l'on en traite de dessein formé.

Non plus que chanter aux jeux Olympi. P 316.
ques. J'ay rejetté cela icy de plus haut, où il l. 10.
dit que les jeux Olympiques sont les plus gymniques de tous les jeux , ce que l'Interprete Latin n'a pas entendu : car c'est seulement à cause qu'on n'y representoit que les jeux qui portent le nom de gymniques , comme la lute , &c. avec des courses de chevaux.

Tranchantes comme des rasoirs. J'ay ajouté cecy L. 29.
pour l'explication : Car sans cela , comment eussent-ils coupé la gorge à un homme ? si ce n'est qu'il veuille dire seulement qu'ils l'étranglèrent & le suffoquerent par là.

- P. 366. l'oubliois à dire qu'il n'y a point d'animaux
l. 6. aux Antipodes, qui, &c. C'est la raison pour-
quoy on a distingué l'Isle des Antipodes, par-
ce qu'on y met des bestes de toute sorte, &
pour cela l'on feint que l'Auteur arriva là au-
paravant.

Fin des Remarques.





T A B L E

DES MATIERES PLUS CONSIDERABLES DE LA III. PARTIE des Dialogues de Lucien.

A

- S** On investive contre l'E , à l'avantage des
autres voyelles. Page 320. 331. 332
- Adonis.* En quel lieu du monde se célèbrent
ses mystères. 208. 209
- Merveille d'une riviere de ce nom. 210
- Adultere.* Ancien opprobre des Adultères.
148
- Agamemnon.* Par qui comparé aux Dieux.
179
- Agathoclés.* Roy de Sicile , combien vécut. 80
- Agathoclés* Capitaine d'Alexandre , délivré
des bestes par Perdicas , à quoy il aloit estre ex-
posé , pour avoir pleuré devant le sépulchre
d'Ephestion. 55. 56
- Alcidamas.* Le Cynique , quel personnage.
193. 194
- Alemeon.* Pourquoi tua son père. 317
- Amour.* Combien de sortes. 230
- Ampélis.* Dialogue d'Ampélis & de Chrysis ,
fameuses Courtisanes. 118
- Amphiloque.* Quelle estoit la renommée de cet
Oracle. 26

T A B L E

Amphiloque tenu pour un Dieu, & de qui estoit
 fils. 248

Anacréon. Quel estoit le Dieu d'Anacréon. 36

Anacréon Poëte Lyrique, de combien longüe
 vic. 85

Animaux. Description de la Republique des
 Animaux. 349

Hommage qu'ils viennent rendre au Phénix.
 353

Bataille des Animaux contre les Sauvages. 367

Pacification des Animaux par l'entremise de
 Lucien. 369. & suivantes.

Antigonus Roy de Macédoine, surnommé
 le Borgne, combien vécut, & où il mourut.

81

Antipator. Fils d'Iolas, quel, & combien
 vécut. là mesme.

Antipodes. Passage de Lucien aux Antipodes.
 363 & suiv.

Anubis. Invective de Momus contre Anubis
 dans le Ciel. 248

Aorne. Rocher, quel, & combien dangereux. 3

Aparchiens. Quelles sortes de peuples, & d'oü
 ainsi nommez. 375

Apelles. Par qui acusé d'avoir conjuré contre le
 Roy Ptolomée. 52

Apis. Quelle cérémonie les Egyptiens ont cou-
 tume de faire à la mort du bœuf Apis. 208

Quelle divinité. 248

Apollodore de Pergame. Précepteur d'Auguste,
 combien vécut 84

Apollon. En quel endroit rend les Oracles luy-
 mesme. 220

Invective contre Apollon. 264

Aphrads. Quel terme, & ce qu'il signifie. 59
 & suiv.

DES MATIÈRES.

<i>Archias</i> . Poëte, quel personnage.	243
<i>Archimède</i> . Comment & où brûla les Galères des Romains.	28
<i>Arès</i> . Terme Grec, que signifie.	377
<i>Argantonius</i> . Roy des Tartéfiens, combien de temps vécut.	89
<i>Argyrandrions</i> . Quels peuples, & pourquoy ainsi apellez.	379
<i>Ariadne</i> . Par qui la couronne fut mise parny les Dieux.	247
<i>Ariarathés</i> . Roy de Capadoce, combien vécut, & comment mourut.	81
<i>Aristide</i> . Comment conspira contre Thémisto- cle, & pourquoy.	57
<i>Artabase</i> Roy des Caraciens vers la mer-rouge, combien vécut.	82
<i>Artaxerxés</i> Mnémon. A quel âge mourut. <i>Li- mesme</i> .	
Et un autre de mesme nom Roy de Perse. <i>li- mesme</i> .	
<i>Assyriens</i> . De qui aprirent les cérémonies de leur Religion.	207
<i>Astarte</i> . Quelle divinité, & où adorée.	207
<i>Athènes</i> . Louange de cette ville, & ses grands avantages.	229
<i>Athéniens</i> . Comment se trouvent tous men- teurs.	11
<i>Atbotes</i> . De combien longue vie.	80
<i>Atis</i> . A quelle divinité consacra le Temple qu'il bâtit.	118
<i>Attalus</i> surnommé Philadelphie, quel & com- bien vécut.	81
<i>Avocat</i> . Quel il faut estre pour estre bon Avo- cat.	5.6 & suiv.
<i>Azandre</i> . Roy du Bosphore, combien vécut, & comment il mourut.	82

T A B L E

B

- B** *Accantes*. Quels furent leurs combats qu'ils
 entreprirent pour la conquête des Indes,
 & leur équipage. Page 32. 33
- Bacchis**. Dialogue de Bacchis & de Méliſſe, fa-
 meuſes Courtiſanes. 118. 119
- Bacchus**. Comment fit l'entreprise des Indes. 31
 Ses Lieutenans quels. 32. 33
 De quelle naiſſance. 36
- Bain**. Description d'un bain conſtruit par Hip-
 pias, d'un artifice admirable. 29. 30
- Bardylis**. Roy des Illyriens, combien vécut, &
 où il mourut. 80
- Barreau**. Quel il faut eſtre pour hanter le Bar-
 reau. 5. 6. & ſuiv.
- Beauté**. Louange de la Beauté. 305. & ſuiv.
- Bellerophon**. Pourquoi Antia le voulut faire
 périr. 57
- Bosphore**. Par quiſes rivages furent joints d'un
 pont. 314
- Brachmanes**. Comment ils peuvent eſtre imitez,
 ou non. 154
 Comment receurent la Philoſophie. 156

C

- C** *Alanus*. Quel, & de quelle façon eſt mort.
 Page 134
- Caldéens**. De combien longue vie, & pourquoi.
 73
- Calendes** ſacrées, comment célébrées par les
 Romains. 61
- Calomnie**. Comment dépeinte par Apelles. 51
 Sa définition. 52
- Candiots**. Comment ſe trouvent tous menteurs.
 11
- Ce qu'ils diſent de Jupiter. 247
- Caſtopée**. Comment attira ſur ſoy le courroux

DES MATIERES.

des Dieux.	12
<i>Ceaille</i> . Ce que c'est proprement.	355
<i>Cheveux</i> nouëz par derriere, quelle marque	96
<i>Chrétiens</i> . Quelle estoit la doctrine des Chrétiens de la Judée, selon les termes mesmes de l'Auteur.	148 149
<i>Chryсандriens</i> . Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez.	379
<i>Chrysipele</i> Stoïcien combien vécut.	83
<i>Chrysis</i> . Quelle, & ses amours avec Glaucias.	
16. 17. & suiv.	
<i>Cléante</i> successeur de Zénon, comment mourut.	83
<i>Cléodème</i> Peripatéticien, pourquoy surnommé l'épée & le poignard.	193
<i>Cléombrote</i> d'Ambracie, pourquoy se précipita.	
261. 262	
<i>Cochlys</i> . Dialogue de Cochlys & de Parthenice, fameuses Courtisanes.	145
<i>Combabe</i> . Quel personnage, & comment s'exemta de la calomnie & du suplice.	125. & suiv.
<i>Corps</i> . En quoy consiste la perfection du corps.	
254	
<i>Courtisans</i> . Pourquoy toujors en garde.	53
<i>Craïnus</i> . Poëte Comique, de combien longue vie.	85
<i>Crosus</i> . En combien peu de temps il fut dépouillé.	104
<i>Ctésias</i> . Historien. en quelle estime chez nostre Auteur.	10
<i>Cyane</i> . Quelle est la beauté de cette riviere.	70
<i>Cygnés</i> . En quel endroit les compagnons d'Apollon furent changez en Cygnés, selon la Fable.	57
<i>Cyniques</i> , Quelle sorte de gens, & pourquoy	

T A B L E

ainsi apellez.	165
Leurs mœurs.	166
De la fa la façon de vivre des Cyniques.	252
& <i>suiv.</i>	

D

L A plainte du D , & l'Arrest qui en ensuivit.	
Page 331. 332.	
<i>Dauphins.</i> Combien amoureux des hommes.	92
<i>Démétrius.</i> Philosophe Cynique , pourquoy déchira un jour les Bacantes d'Euripide.	47
<i>Démétrius.</i> De quoy accusé devant Ptolomée.	55
<i>Démocrise.</i> Combien peu susceptible de la crainte.	20
Comment mourut , & à quel âge.	83
<i>Démosthène.</i> Combien de fois avoit écrit de sa main l'histoire de Thucydide.	42
Louiange de Démosthène , & comparaison du mesme avec Homère	225. & <i>suiv.</i>
Sa Patrie & ses parens.	228. 229
<i>Depilatoire.</i> Ce que c'est , & à quoy bon.	70
<i>Dercesio,</i> Mere de Semiramis , de quelle figure.	
211	
<i>Deucalion.</i> Comment il repeupla le genre humain.	210
<i>Dieux.</i> Decret des Dieux.	250
<i>Diogène</i> Seleüicien , combien vescu.	83
<i>Dion.</i> Combien excellent Philosophe.	152
<i>Dipsade</i> Combien cruel animal , & combien douloureuses sont ses morsures.	89
<i>Discorax.</i> Quel personnage.	69
<i>Discorde.</i> Quel fut le sujet de la Discorde parmy les Déesses.	308
<i>Divinité.</i> Par quelle Divinité quand il faut jurer , on le doit faire , & quelle est la véritable.	265. 266
Ce que ce n'est pas.	<i>là-mesme.</i>

DES MATIERES.

E

- R** Epique de l'E, à la plainte que l'A avoit formée contre luy. 323
- La plainte de l'E, & l'Arrest qui s'en ensuivit. 335
- Egyptiens.** Les premiers de tous les peuples qui ayent eu connoissance des choses divines. 207
- Egyste.** Quel estoit son destin. 267
- Blancus.** Quel Dieu c'estoit. 60
- Elephans.** Où ont esté veus danser sur la corde. 159
- Enomoir.** A quel prix mit sa fille Hippodamie. 310
- Enuse.** Comment dépeinte en compagnie de la Calomnie. 52
- Eole.** Pourquoy Eole qui avoit si bien receu Ulyse, ne le remena pas en sa maison. 267
- Ephestion.** Quel crime c'estoit devant Alexandre, de ne reconnoistre pas Ephestion pour un Dieu. 55
- Merveilles** qui se contoient de luy. 56
- Epicarme** Poète Comique, combien vescu. 85
- Epiétète.** Sa lampe de terre par qui achetée trois mille dragmes. 46
- Combien excellent** Philosophe. 152
- Epicure.** Son playdoyer pour la volupté. 138 139
- Eratosthène.** Le Grammairien, de combien longue vie. 85
- Erigone.** Par qui son chien fut mis au nombre des Dieux. 247
- Esquile.** Par qui furent achetées les tablettes de ce Poète, & à quel usage. 46
- So que l'on reprochoit** à l'Orateur Esquile. 238
- Esculape.** Quel fut le destin. D'Esculape. 154
- Evangelus.** Riche Tarentin, que fit aux jeux Pythiques. 44
- Eumelo.** Musicien d'Elide, proclamé victorieux

T A B L E

aux jeux Pythiques.	44
<i>Enqueror</i> . Quel & comment ſçavoit ſon deſtin.	267
<i>Europe</i> . En quoy ſe changea Jupiter, pour la beauté d'Europe.	307

F

P lainte de l'F, & le jugement qui ſ'en enſuivit.	333
<i>Femme</i> . Combien il ſeroit à ſouhaiter que l'on ſe pût paſſer de femme.	203
<i>Flûtes</i> de Timotée & d'Iſmenias, &c. combien renommées.	43
<i>Fraude</i> . Comment dépeinte en la compagnie de l'Envie, & de la Calomnie.	52

G

G <i>alans</i> illuſtres. Combien accroiſſent la gloire d'une Dame.	229
<i>Ganymède</i> . Pour quel avantage ravy par Jupiter.	307
<i>Garamantes</i> . Quelle nation, & en quel temps ils font leurs courſes dans la Lybie.	89
<i>Géryon</i> . En quelle eſtime eſtoit ſon corps chez les Thébains.	46
<i>Geſe</i> Roy des Omaniens en l'Arabie heureuſe, combien veſcut.	82
<i>Gorgones</i> . Deſcription d'un tableau de l'entreprife des Gorgones & de la mort de Méduſe.	77
Et quel meſtier elles faiſoient.	<i>là-meſme.</i>
<i>Gorgias</i> Rhéteur, comment mourut, & à quel âge.	84
<i>Grecs</i> . Comment receurent la Philoſophie, & comment elle y gagna les ſept Sages.	163.
	164
<i>Gymnoſophiſtes</i> . De combien longue vie, & pourquoi.	97
	Plainte

DES MATIERES.

H

Plainte de l'H , & ce qui s'en ensuivit.

³³⁵
Hebdomas Orateur ; pourquoy ainsi appellé.

64

Héleue. Pourquoy enlevée par Thésée, & depuis aimée par tous les Princes Grecs. 309

Hémus. Mont, où placé. 168

Hercule, Comment surnommé & dépeint par les Gaulois. 34.35

Pourquoy se fit brûler. 154

Hermoclés le Rhodien, renommé Statuaire. 216

Hermion l'Epicurien, pourquoy regardé de travers par les Stoïques. 193

Hermotime. Que faisoit l'ame d'Hermotime Clazoménién, 49

Hésiode. Comment devint grand Poète. 2

Quelles sont ses œuvres. 92.93

Hieron Roy de Syracuse, combien vécut. 80

Hieron Pilote, combien expert. 96

Hippias. Combien excellent Artisan. 22. **C**
suiv.

Hippocrate. Statuë d'Hippocrate courant toute la nuit. 19

Hippodamie. A quel prix mise par son père Enomaüs. 310

Hipponax. Ancien Sarytique. 59

Homère. Louange d'Homère, sa comparaison avec plusieurs Orateurs, & de son país. 227.

228

Hypsicrate, Amisenien, à quel âge mourut. 84

Hypsasine. Roy des Caraciens, à quel âge mourut. 82

T A B L E

I

S A demande contre le K & l'Y, & ce qu'il en fut ordonné.	336
<i>Idee</i> . De quelle nature, & par qui veüe.	16. 17
<i>Idole</i> . Quels peuples ont les premiers introduit le culte des Idoles.	207
<i>Ignorance</i> . Combien dangereuse, & combien de maux elle cause.	51
<i>Inconnu</i> . Dieu inconnu des Athéniens, quand & par qui découvert.	304
<i>Indes</i> . Comment Bacchus fit l'entreprise des Indes.	31
De quelles gens son armée estoit composée. <i>là-mesme</i> .	
<i>Isis</i> . Quelle estime les Egyptiens faisoient de ses cheveux.	46
<i>Isocrate</i> . Quelle est à present estimée son Eloquence.	6
'A quel âge il fit son Panegyrique, & à quel âge il mourut.	84
<i>Isthme</i> . Declamation contre l'entreprise que Neron avoit faite de percer l'Isthme. 313. 314	
<i>& suiv.</i>	
<i>Junon</i> . Statuë de Junon admirable.	219
Invective contre Junon.	265
<i>Jupiter</i> . Invective de Momus contre Jupiter mesme.	247
Ses avantages & ses vices.	263
<i>Ixion</i> . Quelle fut son ingratitude.	190

K

P Lainte du K, & ce qui s'en ensuivit.	336
Où particulièrement nécessaire. <i>là-mesme</i> .	

L

P Lainte de l'L, principalement contre l'I, & ce qui s'en ensuivit.	357
<i>Lapithes</i> . Description d'un combat semblable	

DES MATIÈRES.

à celui des Lapithes & des Centaures. 197.

Et suiv.

<i>Léda.</i> En quoy se changea Jupiter pour la beauté de Léda.	305. 06
<i>Lettres.</i> Quel mal-heur est commun aux Gens de Lettres.	309
Origine des lettres Françaises.	320
Eloge de toutes les lettres.	346
<i>Licurgus.</i> A quel âge mourut.	85
<i>Lybie.</i> Costé Meridional de la Lybie, quel.	89
<i>Lycie.</i> En quel endroit est la separation de la mer de Lycie & de Pamphylie.	96
<i>Lypayé,</i> Orateur, pourquoy ainsi appellé	14
<i>Lyfsmacus</i> Roy de Macedoine, jusqu'à quel âge vécut.	81

M

D emande de l'M, contre les abreviations, & quel jugement s'en ensuivit.	338
<i>Maelyens</i> Quels peuples, & où ils habitent.	33
<i>Mages</i> de Perse, pourquoy de si longue vie.	79
<i>Magicien.</i> Description de l'Isle des Magiciens.	387 <i>Et suiv.</i>
<i>Maison.</i> Louïange d'une maison de plaisance.	70. 71
<i>Marc-Aurele.</i> De combien longue vie, & pourquoy.	81
<i>Masinissa.</i> A quel âge il eut un fils, & à quel âge il mourut.	82
<i>Medecins.</i> Du temps de l'Auteur faisoient eux-mesmes les remedes.	19
<i>Melisse</i> Courtisane, quelle.	118
<i>Memnon.</i> Quelle est sa statuë, & en quelle contrée.	25
<i>Memphis.</i> Comment cette ville fut prise, & par qui.	28

T A B L E

<i>Mensonge.</i> D'où vient que les hommes ne se contentent pas de debiter des mensonges, mais sont bien aises d'en entendre.	10. 11
<i>Mer.</i> Quand se peut appeller le miroir des Cieux.	73
<i>Mercur.</i> Invective contre Mercure.	268
<i>Miltiade.</i> De quoy accusé.	58
<i>Minerve.</i> Description d'un tableau du Temple de Minerve.	77
<i>Mitridate,</i> Roy de Pont, surnommé le Bâtisseur, combien vécut.	81
<i>Mnasivés</i> Roy des Parthes, combien vécut.	82
<i>Monnoye.</i> Distinction de plusieurs sortes de monnoyes.	378. 379
<i>Mouche.</i> Description admirable de la mouche.	38
En quoy comparée aux Cygales, au Paon, & à la Colombe.	<i>là-mesme.</i>
Comme elle est compagne de l'homme, durant toute sa vie.	39
Quelle sorte de mouche est de longue vie.	<i>là-mesme.</i>
Sa métamorphose.	40
<i>Moyse.</i> Comment appelé par l'Auteur.	267
<i>Muses.</i> Quelle promesse firent à Hesiodé, & quels sont leurs principaux talens.	93
<i>Musonius.</i> Combien excellent Philosophe.	152
<i>Myrtalé,</i> Courtisane, quelle.	142
<i>Myrtium.</i> Dialogue de Myrtium avec Pamphile & Doris, fameuses Courtisanes.	114
<i>Mythrés.</i> Invective de Momus contre ce Dieu.	248

N

A ccusation de l'M par elle, & ce qui s'en ensuivit.	338
---	-----

DES MATIERES:

Réponse de l'M.	339
Replique de l'N.	<i>là-mesme.</i>
Nature. Pourquoi la Nature a donné des biens aux hommes.	253
Navire. Description d'un Navire, avec tout son amarrage.	96
Negrepont, Isle, par qui retranchée de la Beo- cie.	314
Neptune. Invective contre Neptune.	264
Neron. Declamation contre l'entreprise que Neron avoit faite de percer l'Isthme.	313. & <i>suiv.</i>
A quel dessein il alla en Grèce.	314
Ses foles imaginations, & sa présomption.	<i>là-mesme.</i>
Nestor. Combien de temps a vécu.	79
Numa Pompilius. Combien de temps vécut.	80
Numismacie, Royaume, en quel endroit, & que signifie ce terme.	378

O

S Es pretentions contre les autres voyelles.

340. 341

Réponse que luy fait l'A.	<i>là-mesme.</i>
Replique qu'elle va plus rondement en beso- gne.	<i>là-mesme.</i>
Orateur. Le moyen de se rendre en peu de temps grand Orateur, & leurs deux chemins.	3. 4. & <i>suiv.</i>
Oreste. Pourquoi Oreste tua son pere.	317
Orion. Histoire ancienne d'Orion.	77
Orphée. Comment sa teste aborda en l'Isle de Lesbos.	45
Sa lyre par qui achetée, & ce qui en arriva.	<i>là-mesme.</i>
Le Patron des Musiciens.	169
Ortolans. Quels sont les meilleurs.	355

T A B L E.

Osyris. Quelles cérémonies se font pour sa feste.

207

Oüye. Au rapport de qui est plus infidele que sa veüe.

75

P

Dispute du P, & de son compagnon l'H, contre l'usurpation de l'F.

334

Le jugement ensuiuy.

là-mesme. & 335

Plainte du P, contre l'usage d'à present.

342

Et son Arrest.

là-mesme.

Palais. Description & loüange d'un Palais magnifique.

70. 71. & *suiv.*

Pamphile. Dialogue de Pamphile avec Myrtium & Doris, fameuses Courtisanes.

114

Pamphylie. En quel endroit est la séparation de la mer de Lycie & de Pamphylie.

96

Pancrate Pythagorien, quel personnage.

25

Pantarbés. Pierres precieuses, de quelle propriété.

373

Paon. En quel temps il étale plus magnifiquement ses beautez.

73

Paradis. Description des oiseaux de Paradis, & pourquoy ils sont ainsi apellez.

353. 354

Paris. A quoy prefera Heléne, & pourquoy.

310. 311

Patrie. Combien douce & aimable, & pourquoy?

86

Comment les Dieux semblent aimer leur Patrie, & quelle elle est.

86

Recommandation & loüanges de la Patrie.

là-mesme. 87. & *suivantes.*

Pauvreté. Des avantages de la Pauvreté.

350.

& *suivantes.*

Peinture. Combien differente de la parole.

76

Pelops. Pour quelle raison admis à la table des Dieux.

307

DES MATIERES.

Comment vainquit Hippodamie.	310
<i>Peregrinus</i> . Combien le bâton de ce Philosophe fut estimé & acheté.	46
Quel, & sa mort.	146
En quoy comparé à Empedocle. <i>là-mesme & suivantes</i> , jusqu'à 161	
<i>Persée</i> . Description de la peinture de Persée & d'Andromède.	76
<i>Phédro</i> . Comment perdit Hypolite.	57
<i>Philetère</i> premier Roy de Pergame, combien vécut.	81
<i>Philine</i> . Courtisane, quelle.	116. 117
<i>Philosophie</i> . Ses plaintes à Jupiter, touchant les faux Philosophes.	161. 162
<i>Philoxène</i> . Pourquoy puny tres-sévèrement par Denis le Tyran.	46
<i>Phénix</i> . Pour quelle particulière considération élu Roy par les Animaux.	351
<i>Pilade</i> . Description d'un tableau de Pilade & Oreste, cachez derriere le Palais d'Agamemnon.	77
<i>Pirithoüs</i> . Par qui aidé à l'enlèvement de Proserpine.	309
<i>Pittacus</i> l'un des sept Sages, combien vécut.	83
<i>Poète</i> . Isle des Poètes, en quelle contrée.	380
Diverses manières d'agir de ses habitans. <i>là-mesme &c</i> 381	
<i>Polemon</i> . Comment & à quel âge mourut.	85
<i>Polycrate</i> . En combien peu de temps dépoüillé.	80
<i>Polydamas</i> . En quel endroit la statuë de cet Athlète guérissoit de la fièvre	249
<i>Possidonius</i> . Philosophe & Historien d'Apamée, combien vécut.	83. 84
<i>Ptoamen</i> , Orateur, de combien longue vie.	85

T A B L E

<i>Professions</i> où l'on vit long-temps, quelles sont particulièrement.	79
<i>Prose.</i> Quelle est le plus recommandable de la Prose ou des Vers.	227. 228
Par qui recherchée jusques dans les Enfers.	272
<i>Protesilas.</i> En quel endroit avoit ses sacrifices.	249
<i>Ptolomée</i> fils de Lagus, combien heureux, & combien vécu.	81
<i>Pygmée.</i> Description de l'Isle des Pygmées, & que signifie proprement ce mot, selon son étymologie.	383. 384
Leur guerre contre les Gruës.	<i>là-mesme.</i>
Leurs mœurs & leurs exercices.	<i>là-mesme & suiv.</i>
<i>Pyrandriens.</i> Quelle sorte de peuples.	372
<i>Pyrrhus</i> & Alexandre, quels nous sont représentés dans l'Histoire.	28
<i>Python.</i> Comparé à Démosthène.	238
Q	
P lainte du Q, & sa demande.	343
Sa Sentence.	<i>là-mesme.</i>
<i>Quélidonium.</i> Dialogue de Quélidonium & de Drocé, fameuses Courtisanes.	132. & suiv.
R	
P lainte de l'R, contre l'I & l'E.	344
Ordonnance de l'Usage contre'elle.	<i>là-mesme.</i>
<i>Repenti.</i> Comment dépeint en la compagnie de l'Envie & de la Calomnie.	52
<i>Rhé.</i> Qui le premier enseigna ses mystères aux hommes.	211
<i>Rododaphné.</i> Explication de ce terme.	65
<i>Rhodope,</i> Montagne, où placée.	178
<i>Riche.</i> Quelles sont les craintes & les soins qu'ont	

DES MATIERES:

qu'ont les riches.	183. & suiv.
Combien ceux-là se trompent, qui croient que la félicité consiste dans les richesses. <i>là-mesme.</i>	
Saturne aux riches.	187. & suiv.
Réponse des Riches.	189
Richesses. Description des incommoditez des richesses.	184 185. & suiv.
Royauté. A combien de maux sujette.	109. 110

S

Plainte de l'S, contre les Auteurs Modernes.	344
Plainte du Z, contr'elle.	345
Sanglier Calydonien. En quelle estime chez les Tégéates.	46
Effet de la colére de Diane.	336
Sarpedon. Pourquoi Jupiter ne peut empêcher sa mort, & comment il pleura sa perte.	267
Saturne. S'il devoroit ses enfans, & ce qui le mût de se défaire de son Empire.	174
Saturnales. Leur description, & de ce qui s'y passa.	172, 173
Loix Saturnales.	179
Les loix du Destin.	180. & suiv.
Épistres Saturnales.	183
Réponse de Saturne.	185. & suiv.
Saturne aux Riches.	187. & suiv.
Scorpions. De combien de sortes en Lydie	190
Scribes. Ou Interprètes des mystères des Dieux chez les Assyriens & les Arabes, pourquoy de si longue-vie.	79
Semiramis. En quoy changés.	211
Et comment devenuë sage.	221

T A B L E

<i>Seris.</i> De combien longue vie , & pourquoy.	
79	
<i>Servius-Tullius.</i> Combien de temps vécut.	80
<i>Sidonius.</i> Peuples en quelle Province.	208
<i>Simonide.</i> Ancien Satyrique.	59
De Cés combien vécut.	85
<i>Sinartacha.</i> Roy des Perses , à quel âge com- mença à regner.	82
<i>Socrate.</i> Quel estimé entre les Philosophes, & comment Chéréphon luy fut envoyé.	
56	
De quoy abusé.	58
A quoy se plaisoit particulièrement.	70
<i>Salon.</i> L'un des sept Sages , combien vécut.	
83	
<i>Saphocle.</i> Comment mourut , & à quel âge.	85
<i>Sasirax.</i> Comment défit Ptolomée , & prit la ville de Memphis.	28
<i>Souhairs.</i> Combien bigeares & inutiles parmy les hommes.	101
Et sans fin.	<i>la-mesme.</i>
<i>Squalor.</i> Ce que c'est proprement.	100
<i>Statuë.</i> Aparoiffante toutes les nuits , quelle.	
117	
<i>Stoiciens.</i> Combien différents des Epicuriens.	
333	
<i>Stésicora.</i> Poëte Lyrique de combien longue vie.	87
<i>Stratonice.</i> Quelle , & quel Temple elle fit bâtir.	
212	
<i>Superfluitéz.</i> Combien fâcheuses.	256
<i>Syrie.</i> Description du Temple de la Déesse de Syrie , de son origine & de ses cérémonies.	
207. & suiv.	

DES MATIERES.

T

P lainte du T contre l'S , & leur réglemeñt.	
Tale , Intendant de Minos , que faisoit en l'Isle de Crète.	18
Tarquín le Superbe combien de temps vécut.	82
Temple . Description du Temple de la Déesse de Syrie.	216. & suiv.
Temples anciens de quel costé tournez.	72
Teréc . Roy des Caraciens vers la mer rouge ; à quel âge mourut.	72
Terés . Roy des Odrysiens , combien vécut.	70
Tersagore . Poète , quel personnage.	125
Thaïs . Dialogue de Thaïs & de Glycéra, fameuses Courtisanes.	113. & suiv.
Thalés . Comment détourna le cours d'un fleuve en la Lydie.	28
Combien il vécut.	83
Théagène . En quel endroit sa statué guérissoit de la fièvre.	249. 250
Théane . Quelle Dame , & en quoy recommandable.	187. 188
Thébains . Combien extravagans au sujet de leur origine.	11
Thémistocle . De quoy aculé.	58
Thersite . Comment décrit par Homère.	43
Thésée . Comment a passé toute sa vie.	317
Thucydide . Combien de fois Démosthène avoit écrit de sa main son histoire.	42
Thieste . Combien son crime fait d'horreur sur les Théatres.	174

T A B L E

<i>Tigrans</i> . Roy d'Arménie , à quel âge mourut.	82
<i>Tirésias</i> . Combien on luy donne de temps de vie.	79
<i>Tribades</i> . Quelles sortes de personnes.	21
<i>Triphéne</i> . Dialogue de Triphéne & de Charmide , fameuses Courtisanes.	134. & suiv.
<i>Trophonius</i> . Invective de Momus contre ses Oracles.	249

V

E N quels endroits il semble exclure l'L.	346
Plainte de l'V, sur la misere de sa condition. <i>la mesme.</i>	
<i>Venus</i> de Cnide, quelle , & celle d'Alcame.	219
Comment surprise avec Mars par Vulcain.	279.
<i>Vers</i> . Si les Vers sont plus estimables que la Prose.	227
<i>Veuë</i> . Les avantages de la veuë sur l'ouïe.	15
<i>Vlysse</i> . Pourquoi les mensonges furent excusables.	10
Description d'un tableau d'Vlysse.	77. 78

X

R Emonstrance de l'X, contre l'S.	346
<i>Xénocrate</i> . Disciple de Platon, de combien longue vie.	83

Y

C OMMENT se sauve de la demande de l'V.	336
--	-----

DES MATIERES,

Z

Z *Emorbémis*. Surnommé le labyrinthe, quel.

139

Zénon. Chef de la secte Stoïque, combien vécut.

83.

Zoroastrie. Plainte de Zoroastrie, quelle, sa ville
& ses logis. 388

F I N.

Tome 3. page 248. l 18. Et de l'aigle que tu
as presché jusques sur ton thrône, *lisex*, que tu
as perché, &c.

Page 266. l 32. les lumieres furent dissipées,
lisex les tenebres.



Extrait du Privilege du Roy.

LE Roy, par ses Lettres parentes données à Paris le 20. Octobre 1657. a permis à **NICOLAS PÉROT** Sieur d'Ablancourt, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de l'obeïssance de sa Majesté, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, *La Traduction de Lucien par luy faite*, en telles marges, en tels caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, durant vingt ans, à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer pour la premiere fois. Avec défenses à toutes personnes de l'imprimer, vendre ny distribuer, sous quelque pretexte que ce soit, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront son droit: à peine de trois mille livres d'amende, payables sans deport par chacun des contrevenans, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests. A condition de mettre deux Exemplaires dudit livre en la Bibliothèque de sa Majesté: & un en celle de Monseigneur Molé, Chevalier, Garde des Sceaux de France, avant que de l'exposer en vente, & que lesdites lettres seront registrées dans le Livre de la Communauté des Libraires de Paris, suivant le Reglement, à peine de nullité. Veut sa Majesté qu'en mettant au commencement dudit livre un Extrait desdites Lettres, elles soient tenuës pour deüment signifiées, & qu'aux copies d'icelles collationnées par un de ses Conseillers Secretai-

res , foy soit adjouëtée comme à l'Original
Nonobstant oppositions ou appellations quel-
conques , & sans prejudice d'icelles , dont sa
Majesté s'est reservée la connoissance : com-
me il est porté plus au long par lesdites Let-
tres , signées , *Par le Roy en son Conseil ;*
CONRART : & scellées du grand Sceau de
cire jaune , sur simple queue.

Ledit Sieur D'ABLANCOURT a cedé son
Privilege à AUGUSTIN COURBE' , & ledit
COURBE' a cedé son droit à LOUIS BILAIN
& THOMAS JOLLY , & par autorité de Justi-
ce , adjudication a esté faite des deux tiers
de la part dudit JOLLY à CLAUDE BARBIN ,
un des Associez des Marchands Libraires du
Palais.

*Registrées sur le Livre de la Communauté des
Libraires & Imprimeurs de Paris , suivant l'Ar-
rest de la Cour de Parlement du 8. Avril 1653.*

Signé , D. THIERRY , Syndic.

- Cette Edition imprimée sur une nouvelle
copie corrigée , revue & augmentée par
l'Auteur avant sa mort , a esté achevée d'im-
primer le 15. Mars 1674. en vertu du Privilege
cy-dessus , pour la premiere fois.

Bayerische
Staatsbibliothek
München